

L'ÉCOMUSÉE DU VIROIN

N° 41

Décembre 2007



Périodique de l'Écomusée du Viroin - Asbl DIRE / Université Libre de Bruxelles
Éditeur responsable : P. Cattelain, 81 rue de la Gare - 5670 Treignes, Belgique

ÉDITORIAL

Cher Membre, cher Lecteur,

En cette fin d'année, il n'est pas inutile de dresser un bilan provisoire de 2007. Nous y avons présenté trois expositions : la première, "Des hommes et des chevaux", consacrée au débardage, a été en partie empruntée à l'Abbaye de Stavelot ; la deuxième, "Faune et flore forestières entre Calestienne et Thiérache", a été complètement revue et corrigée par rapport à la version présentée en 2006 ; La troisième exposition n'a été présentée qu'une quinzaine de jours, en septembre, dans le cadre des Fêtes du Patrimoine : elle était consacrée aux "souvenirs" des deux guerres mondiales dans le sud de l'Entre-Sambre-et-Meuse. Ces expositions, jointes à nos animations, notamment la "Fête du Cheval" du 22 juillet, qui fut un réel succès, nous ont permis d'accueillir près de 10 000 personnes. Ce n'est pas mal, mais nous constatons que si la fréquentation scolaire se maintient bien, les visiteurs individuels sont un peu moins nombreux. Cette tendance ne nous est

pas particulière, mais est partagée par la plupart des musées en Communauté française, et, entre autres, nos partenaires de "Treignes, village des Musées", malgré un réel effort promotionnel. Une année météorologique particulièrement morose en dehors du mois d'avril est sans doute en cause, mais n'est peut-être pas la seule raison. L'effort promotionnel de nos produits spécifiques va être accentuée, via de nouvelles campagnes d'affichage en 2008, centrées sur nos deux expositions temporaires : "Au cœur de la Forêt, le faudreux" et "Les sorcières, mythe ou réalité ?".

Par ailleurs, toujours en 2007, notre exposition "Abbayes et bières trappistes en Belgique" a été présentée à l'Abbaye de Stavelot, et une belle partie de notre collection de poêles et cuisinières est présentée dans l'exposition "Tout feu, tout flamme! La révolution du chauffage" au Musée bruxellois de l'Industrie et du Travail "La Fonderie", jusqu'au 4 mai 2008... Qu'on se le dise !

En espérant vous retrouver nombreux à nos expositions, toute l'équipe de l'Écomusée du Viroin se joint à moi pour vous souhaiter une excellente année 2008.

Pierre Cattelain, conservateur

LES TRILOBITES DE VIREUX-MOLHAIN

Virginie Dumoulin - Jean-Claude Verhaeghe

Le mur des douaniers un site exceptionnel

Lorsqu'on se dirige vers Vireux-Molhain en passant par Najauge, on constate, en franchissant la frontière, la présence de deux panneaux qui accompagnent une zone clôturée.



On y apprend que ce lieu-dit dénommé «le mur des douaniers» est une réserve naturelle, ce qui en soit, n'a rien pour surprendre.

Ce qui est surprenant cependant, c'est qu'il s'agit d'une réserve géologique : nul ne peut, sous peine d'amende (45 000 € tout de même !) ou même de prison (3 ans, oufti !) prélever ou même ramasser des fossiles ou des minéraux.

Qu'y a-t-il là de si précieux pour justifier une si redoutable protection ?

Un second panneau nous livre la réponse : il illustre une riche faune de trilobites dont une dizaine est illustrée et accompagnée d'une quantité d'animaux de la même époque (coraux, vers, mollusques, ...).

On y apprend aussi que toute cette faune appartient à la Formation de Jemelle, elle-même partie du Couvinien, une des couches du Dévonien.

Qu'est-ce qu'un trilobite, que connaît-on de sa vie et où se situe-t-il dans notre histoire géologique? Voilà autant de questions auxquelles nous allons tenter de répondre.

La région du Viroin un conservatoire géologique

Dans un cadre général...

Dans des temps reculés, l'agencement des terres émergées et des mers était bien différent de la situation actuelle. En effet, la morphologie du paysage telle que nous la voyons aujourd'hui, est le résultat d'une longue histoire géologique qui s'étend sur plusieurs centaines de millions d'années. Toutes les étapes ou devrait-on dire, péripéties de cette longue aventure demanderaient à elles seules quelques pages des Chronique de l'Ecomusée du Viroin. Arrêtons-nous, si vous le voulez bien, le long de l'échelle des temps géologiques, à environ 410 millions d'années (Ma) au passage du Silurien au Dévonien (Ere primaire). A cette époque, un continent, le «Continent des Vieux Grès rouges», dont l'actuel Massif du Brabant constitue un éperon méridional, émerge dans tout le nord de l'Europe (Coupe 1, tons mauves).

Au sud, s'étend une mer dite saxo-thuringienne. Cette mer va prendre progressivement possession du continent en proie à l'érosion. Cette avancée que l'on appelle transgression se fera en trois grandes pulsations successives, progressivement plus étendues vers le nord (Coupes 2, 3, 4, couleurs orange, jaune et bleu).

Chacune d'elle débute par une phase de transgression se concrétisant par une extension maximale vers le nord. Un épisode régressif (recul de la mer) lui succède parfois jusqu'à l'émersion.

CHRONIQUES DE L'ÉCOMUSÉE DU VIROIN

| ECHELLE STRATIGRAPHIQUE DE WALLONIE | | | | | | | | | |
|-------------------------------------|-------------|-------------|-------------|---|--|---|--|--|--|
| AGE Ma | ÈRE | SYSTÈME | SÉRIE | ÉTAGE | N° Fossile | ANCIENS NOMS | PHASES OROGÉNIQUES | | |
| 0.01 | CÉNOZOÏQUE | QUATERNAIRE | HOLOCÈNE | | 41 | FLANDRIEN | | | |
| 1.75 | | | PLÉISTOCÈNE | | 39 | 40 | | | |
| 5.1 | TERTIAIRE | NÉOGÈNE | PLIOCÈNE | PLAISANCIEN ZANGLÉEN | 37 | 38 | SCALDISIEN | | |
| 23 | | | PALÉOGÈNE | MIOCÈNE | MESSINIEN TORTONIEN SERRAVALIEN LANGHIEN BURDIGALIEN AQUITANIEN | 35 | 36 | DIESTIEN ANTWERPIEN | |
| 37 | | | | | OLIGOCÈNE | CHATTIEN RUPÉLIEN | 34 | 35 | HOUTHALENIEN |
| 53 | | | | PALÉOCÈNE | ÉOCÈNE | PRIABONIEN BARTONIEN LUTÉTIEN YPRÉSIEN | 32 | 33 | TONGRIEN BRUXELLIEN |
| 65 | | | | | | THANÉTIEN SÉLANDIEN DANIEN | 31 | 32 | LANDÉNIEN MONTIEN |
| 88 | | GRÉTACÉ | | | | SUPÉRIEUR | MAASTRICHTIEN CAMPANIEN SANTONIEN CONIACIEN TURONIEN CÉNOMANIEN | 28 | 29 |
| 100 | | | INFÉRIEUR | ALBIEN APTIEN BARRÉMIEN HAUTERIVIEN VALANGINIEN BERRIASIEN | 24 | 25 | WEALDIEN | | |
| 125 | | | | MALM | | 23 | 24 | | |
| 135 | | | JURASSIQUE | DOGGER | CALLOVIEN BATHONIEN BAJOCIEN AALÉNIEN | 21 | 22 | | |
| 154 | | | | | LIAS | TOARCIEN PLIENSBACHIEN SINÉMURIEN HETTANGIEN | 20 | 21 | |
| 175 | TRIAS | RHÉTIEN | | | | 19 | 20 | KEUPER MUSCHELKALK BUNTSANDSTEIN | |
| 203 | CARBONIFÈRE | PERMIEN | STÉPHANIEN | | 17 | 18 | | | |
| 250 | | | WESTPHALIEN | D C B A | 16 | 17 | HOULLER | | |
| 295 | | | | NAMURIEN | YEADONIEN MARSDENIEN KINDERSCOUTIEN ALPORTIEN CHOKIERIEN ARNSBERGIEN PENDLEIEN | 13 | 14 | | |
| 315 | | | | | VISÉEN | WARNANTIEN LIVIEN MOLINIACIEN | 12 | 13 | |
| 325 | | | TOURNAISIEN | | | IVORIEN HASTARIEN | 11 | 12 | |
| 355 | | | DÉVONIEN | | SUPÉRIEUR | FAMENNIEN FRASNIEN | 9 | 10 | STRUNIEN |
| 375 | | | | MOYEN | | GIVETIEN EIFELIEN | 8 | 9 | COUVINIEN |
| 385 | | | | | | INFÉRIEUR | EMSIEN PRAGUIEN LOCHKOVIEN | 7 | 8 |
| 408 | | | SILURIEN | PRIDOLI LUDLOW WENLOCK LLANDOVERY | | | 6 | 7 | BOLLANDIENNE CONDRUSO- BRABANÇONNE |
| 435 | | | | | ORDOVICIEN | ASHGILL CARADOC LLANDEILO LLANVIRN ARENIG TREMADOC | 4 | 5 | SALMIEN |
| 500 | CAMBRIEN | SUPÉRIEUR | | 2 | | 3 | REVINIEN | | |
| 540 | | MOYEN | | 1 | | 2 | DEVILLIEN | | |
| | | INFÉRIEUR | | | | | | | |
| | PRÉCAMBRIEN | | | | | | | | |

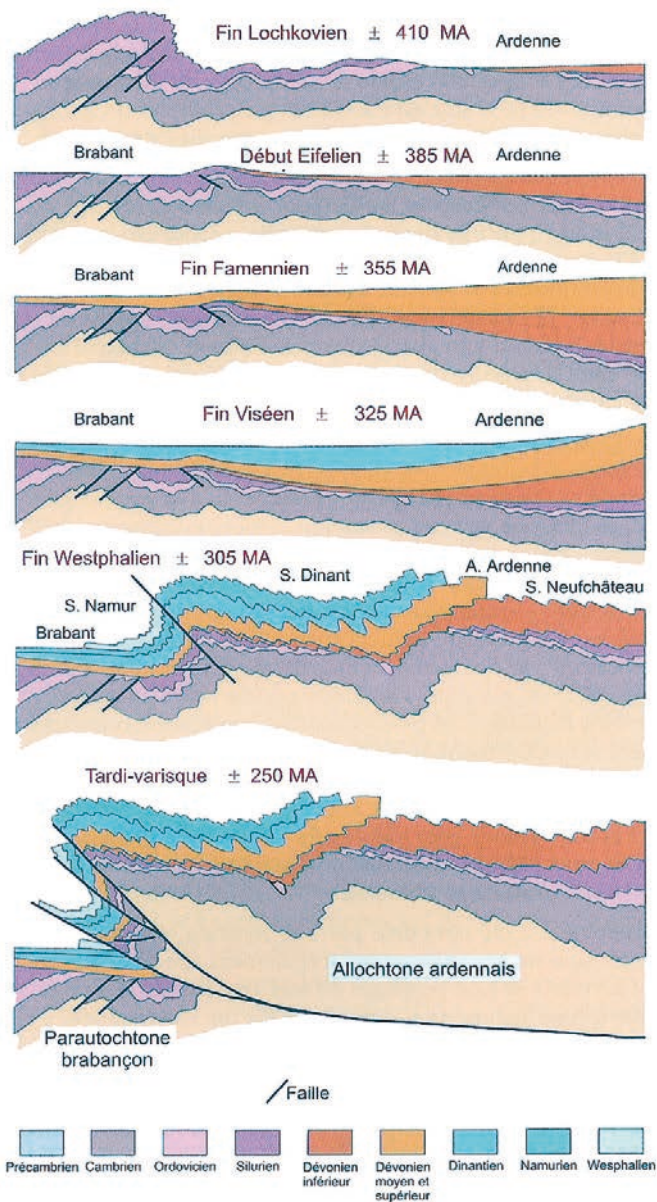
Echelle stratigraphique

C'est au cours de cette vaste transgression (qui s'étend globalement de 410 à 305 Ma, au cours du Dévonien et du Carbonifère, voir Echelle stratigraphique) que se formeront, se sédimenteront les différentes roches que nous observons aujourd'hui dans la région. Il s'agit donc de roches sédimentaires, témoin de la première phase de cette longue histoire géologique : la sédimentation.

Le sous-sol wallon et a fortiori de notre région est donc principalement constitué d'unités ou formations sédimentaires marines. Le site du "mur des douaniers" se situe à la limite entre deux entités géographiques bien connues, l'Ardenne au sud et la Calestienne, au nord. Si la première est caractérisée par des roches détritiques, de type grès et schistes, l'entité septentrionale se singularise, quant à elle, par la prédominance de calcaires. Cette différenciation est le reflet de la sédimentation et de la progression au cours des temps géologiques de la transgression que nous évoquons précédemment.

Un peu de paléogéographie locale...

Ainsi, les roches détritiques de l'Ardenne résultent du dépôt des produits de l'érosion des reliefs du Continent des Vieux Grès Rouges dont les rivages sont battus par les différentes pulsations transgressives qui ont cours durant le Dévonien inférieur (de 410 à 385 Ma).



Série de coupes (ou tranches) retraçant schématiquement l'évolution géologique de notre pays. Le nord se situe à gauche (d'après Dejonghe, 2001)

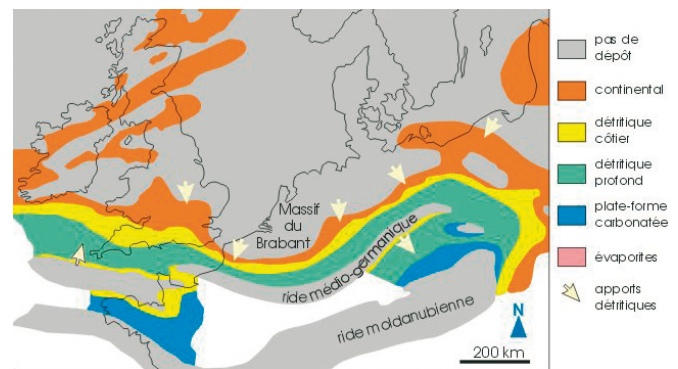


Schéma paléogéographique du NW de l'Europe au Dévonien inférieur (d'après Ziegler, 1982)

A l'aube du Dévonien moyen (qui s'étend de 385 à 375 Ma), un régime transgressif plus radical s'installe. Les faciès détritiques cèdent ainsi la place, au cours de l'Eifélien (ancien Couvinien), à des faciès argilo-calcaires et aux premiers calcaires construits. Les falaises de l'Abîme, à Couvin constituent un témoin de ce dépôt calcaire dévonien « pionnier » que les géologues appellent dans leur jargon la Formation de Couvin. Ensuite, la mer envahit progressivement et le littoral gagne du terrain vers le nord. Le Givetien prolonge la deuxième grande pulsation transgressive dévonienne entamée au cours de l'Eifélien. Les apports terrigènes très réduits, d'origine septentrionale,

indiquent que le Continent des Vieux Grès Rouges est pratiquement aplani (Coupe 2). La mer s'avance sur une plate-forme où les conditions de sédimentation génèrent près de 450 mètres de couches calcaires qui constitueront l'élément essentiel, «l'ossature» de notre future Caestienne.

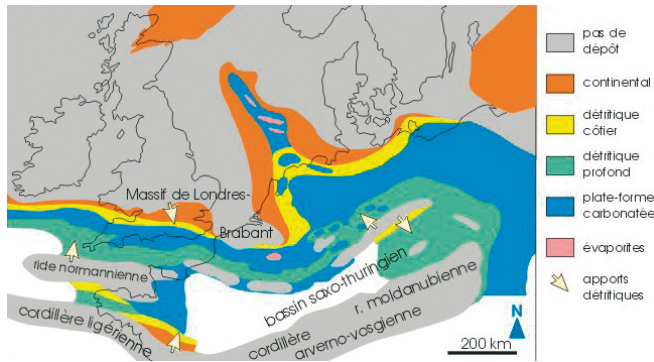


Schéma paléogéographique du NW de l'Europe au Dévonien moyen (d'après Ziegler, 1982)

Au début du Dévonien supérieur (qui s'étend de 375 à 355 Ma), plus précisément au Frasnien, la phase transgressive entamée à l'Eifelien repousse ses rivages très loin vers le nord. Elle couvre la totalité du Massif du Brabant et atteint le Bassin de Campine. La sédimentation évolue vers des faciès mixtes calcaro-détritiques. Cet étage est très connu en Wallonie en raison du développement important de monticules récifaux dans notre région (Carrières de l'Arche, de Frasnes et du Lion, ainsi que les «récifs» de marbre rouge). Chacun des épisodes de croissance de «récifs» est interrompu par une période d'élévation du niveau marin, accompagnée d'un apport de sédiments terrigènes. Au cours du Famennien cependant, un important mouvement régressif se fera sentir, avec le retour progressif de faciès littoraux détritiques.

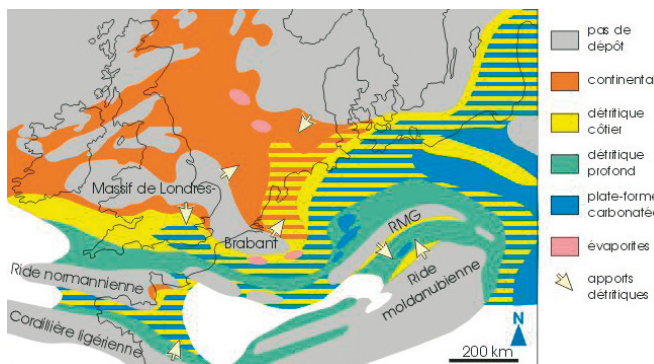


Schéma paléogéographique du NW de l'Europe au Dévonien supérieur (d'après Ziegler, 1982)

Et le Mur des Douaniers...

Le site du "mur des douaniers" est constitué de schistes formés dans le contexte argilo-calcaire marquant la pulsation transgressive du Dévonien moyen. Appartenant plus précisément à l'Eifelien, ces sédiments caractérisent la partie inférieure de la Formation de Jemelle, appelée le Membre de Vieux Moulin. Ce terme introduit récemment dans le cadre de la révision de la Carte géologique de la Wallonie (Dumoulin & Coen, sous presse ; Dumoulin *et al.*, 2006 ; Dumoulin & Blockmans, 2008) trouve son origine aux environs du Vieux Moulin situé le long de la route Treignes - Najauge où plusieurs coupes exposent ce niveau. Dans le détail, le Membre du Vieux Moulin est formé :

- à la base, d'un niveau de schistes foncés fossilifères ; c'est à ce niveau que se place le "mur des douaniers ;
- au sommet, un niveau de schistes grossiers (siltites) laminaires avec localement des accumulations fossilifères ; visible face au Vieux Moulin de Najauge.



Le Vieux Moulin de Najauge et la partie supérieure du Membre du Vieux Moulin - Formation de Jemelle

Un conservatoire géologique et une reconnaissance internationale

S'étendant sur plusieurs entités morphologiques majeures, notre région bénéficie d'un grand intérêt et ce, à plus d'un titre. Ainsi, par le jeu des processus d'érosion et de l'incision progressive du réseau hydrographique au cours du Quaternaire, l'Ardenne, la Calestienne, voire même la dépression de la Fagne, présentent au travers de notre commune bon nombre de coupes et d'affleurements de qualité. Cette particularité n'a pas échappé aux géologues. Plusieurs appellations d'unités géologiques ont été forgées sur des noms de localités de chez nous. Nous évoquions précédemment le Couvinien, le Givetien, le Frasnien, la Formation de Couvin, le Membre du Vieux Moulin, autant de termes reconnus par la communauté géologique qui se réfèrent à notre région. La liste n'est pas exhaustive : la Formation de Saint-Joseph, de l'Eau Noire, de Nismes, d'Oignies, de Pernelle, de Matagne,... sont autant de coupes de référence, pour les géologues, définies dans notre entité. La région de Viroinval est par conséquent un haut lieu de la géologie du Dévonien qui mérite d'être préservé et mis en valeur.

Bibliographie et pour en savoir plus :

- Dejonghe, L. (2001) : Guide de lecture des cartes géologiques de Wallonie, 51 p.
- Dumoulin, V. & Coen, M. (sous presse) : Carte géologique de la Wallonie, Olloy-sur-Viroin – Treignes, n° 58/5-6, 1/25.000 et sa notice explicative, Ministère de la Région wallonne.
- Dumoulin, V., Coen M. & Blockmans, S. (2006) : Les coupes de référence et au-delà. La cartographie géologique : le cas de la Formation de Couvin et le passage de celle-ci à la Formation de Jemelle. Géologie de l'Ardenne occidentale, Journées spécialisées, Givet, 4-6, mai 2006, Géologie de la France, 1-2 : 41-44.
- Dumoulin, V. & Blockmans, S. (2008) : Le passage latéral entre les formations de Couvin et de Jemelle (Eifelien) au bord

du synclinorium de Dinant (Belgique) : Introduction du membre du vieux moulin - formation de Jemelle, *Géologica Belgica*, 11 : 25-33.

Gibout, B. : Atlas photographique des trilobites du «Mur des Douaniers» (bibliothèque du CMN – Cercle de Minéralogie de Viroinval).

Ziegler, P.A. (1982) : Geological atlas of the Western and Central Europe. Shell Internationale Petroleum Maatschappij B.V., 130 pp. et 40 planches hors-texte.

Site très intéressant : <http://www.ulg.ac.be/geolسد/geolwal/geolwal.htm> par le prof. F. Boulvain, Département de Géologie, Laboratoire de pétrologie sédimentaire, ULg.

Site de la carte géologique : <http://environnement.wallonie.be/cartosig/cartegeologique/>

Site intéressant : <http://www.fossilraptor.be/>

Qu'est ce qu'un trilobite ?

Les trilobites sont des arthropodes primitifs. Les arthropodes sont des animaux segmentés, aux pattes articulées et qui possèdent un squelette externe. Ce squelette peut être comparé à l'armure d'un chevalier du moyen âge.

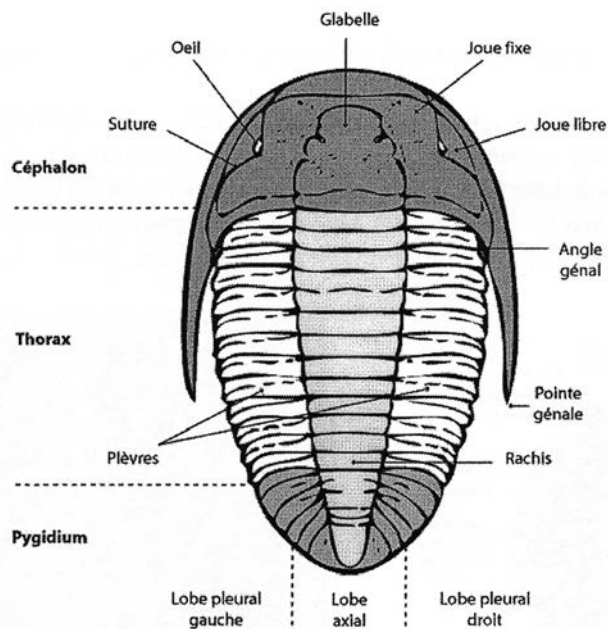


Le squelette d'un arthropode ressemble à l'armure d'un chevalier (dessin W. Quinet)

À ce titre, ils sont proches de nos crustacés ou de nos insectes actuels mais avec une structure beaucoup plus primitive. Superficiellement, ils ressemblent à des cloportes, mais la ressemblance s'arrête là.

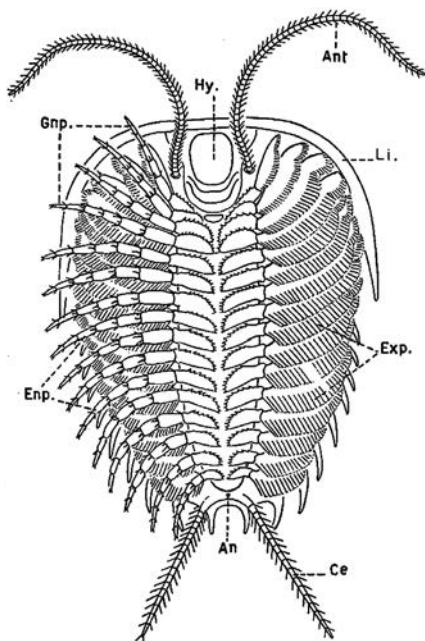
Leur nom se rapporte à une particularité de leur anatomie car leur corps possède non seulement trois lobes d'avant en arrière (le

céphalon ou tête, le thorax et le pygidium ou queue) mais est aussi divisé longitudinalement en trois lobes : deux lobes pleuraux et un lobe axial.



Face dorsale d'un trilobite (d'après Langlois, 2006)

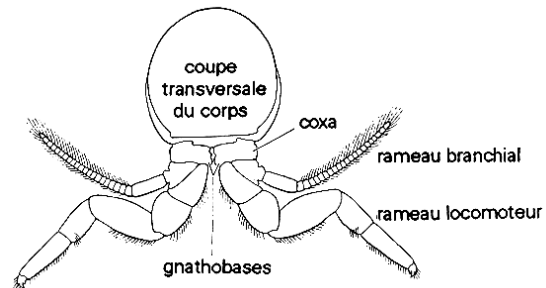
La face ventrale est non moins intéressante car elle montre un alignement de segments tous semblables et portant une paire d'appendices biramés.



Face ventrale d'un trilobite (d'après Brien, 1966). Aspect de la face centrale du *Neolenus* (Cambrien).

Li. : limbe du céphalon ; Hy. : Hypostome ;
Ant. : antennes ; Gnp. : les 4 paires de gnathopodes ;
Enp. : endopodites ; Exp. : expodites ;
An. : anus ; Ce. : Cerques.

La figure suivante qui est une coupe transversale montre mieux la structure de ces pattes biramées composées d'un rameau locomoteur, qui servait donc à la marche ou à la nage et d'un rameau branchial, qui servait à la respiration.



Coupe transversale d'un segment du corps d'un arthropode, montrant une paire d'appendices biramés typiques. Dessin de Laszlo Meszoly

Remarquez à la base de chaque patte biramée une lame, souvent dentée : la gnathobase, leur ensemble délimite un sillon alimentaire ; comme nous le verrons, ce sont ces organes masticateurs qui permettent à la plupart des trilobites de se nourrir.

Les zoologistes considèrent qu'il s'agit là d'une organisation très primitive : les segments du corps et de la tête, sont tous semblables alors qu'ils vont se différencier chez les arthropodes modernes : insectes, crustacés ou arachnides.

La patte biramée est aussi le modèle le plus ancien : chez les insectes et les arachnides, seul le rameau locomoteur a survécu. On ne retrouve de pattes biramées que sur certains segments des crustacés.

Quand les trilobites ont-ils vécu ?

Avant de situer l'époque pendant laquelle les trilobites ont vécu, il faut évoquer leur place dans l'évolution du monde vivant.

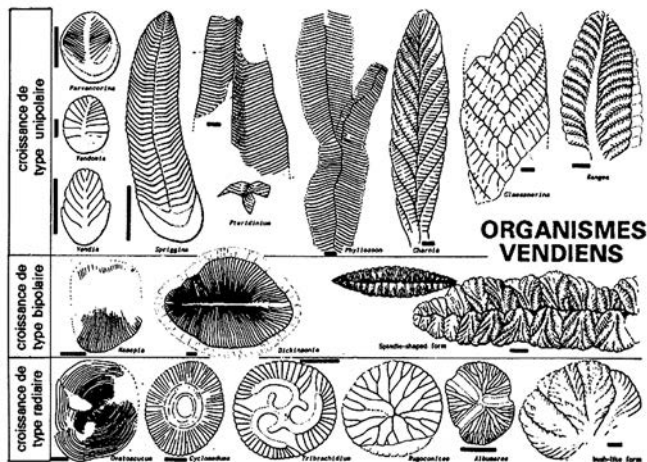
On pense que la vie est apparue sur terre il y a 3,8 milliards d'années, 200 millions d'années seulement après que la terre, qui était jusqu'alors un champ de lave, se soit solidifiée. La vie est apparue dans l'eau où elle sera longtemps confinée et la plus grande partie de son existence est représentée par des organismes bactériens et des unicellulaires de type moderne¹ qui eux ne sont apparus qu'il y a 1,8 milliard d'années.

Les premiers animaux pluricellulaires sont apparus, il y a 580 millions d'années, avant le Cambrien : il s'agit de la faune d'Ediacara. Ces animaux ne ressemblent, semble-t-il, à rien de ce qui vivra par la suite. Ce sont des animaux à corps mou, en forme de feuille, de disque, de lame avec un aspect de matelas pneumatique. Cette faune disparaîtra à la fin du Précambrien sans, semble-t-il, laisser de

descendance. Certains auteurs, comme S.J. Gould pensent qu'il s'agit d'un premier essai raté vers la structure pluricellulaire.

Les ancêtres des animaux modernes apparaissent au début du Cambrien dans un laps de temps incroyablement court (20 millions d'années, peu de chose au regard des temps géologiques) ; on parle d'« explosion cambrienne ». Les schistes de Burgess, datant de 525 millions d'années, en ont livré une faune très bigarrée.

Non seulement cette faune comprend-t-elle les ancêtres de tous les groupes qui suivront, mais aussi des animaux étranges, d'une structure² qui n'a pas survécu. Comme l'on considère par exemple l'étrangeté d'un animal comme *Anomalocaris* !

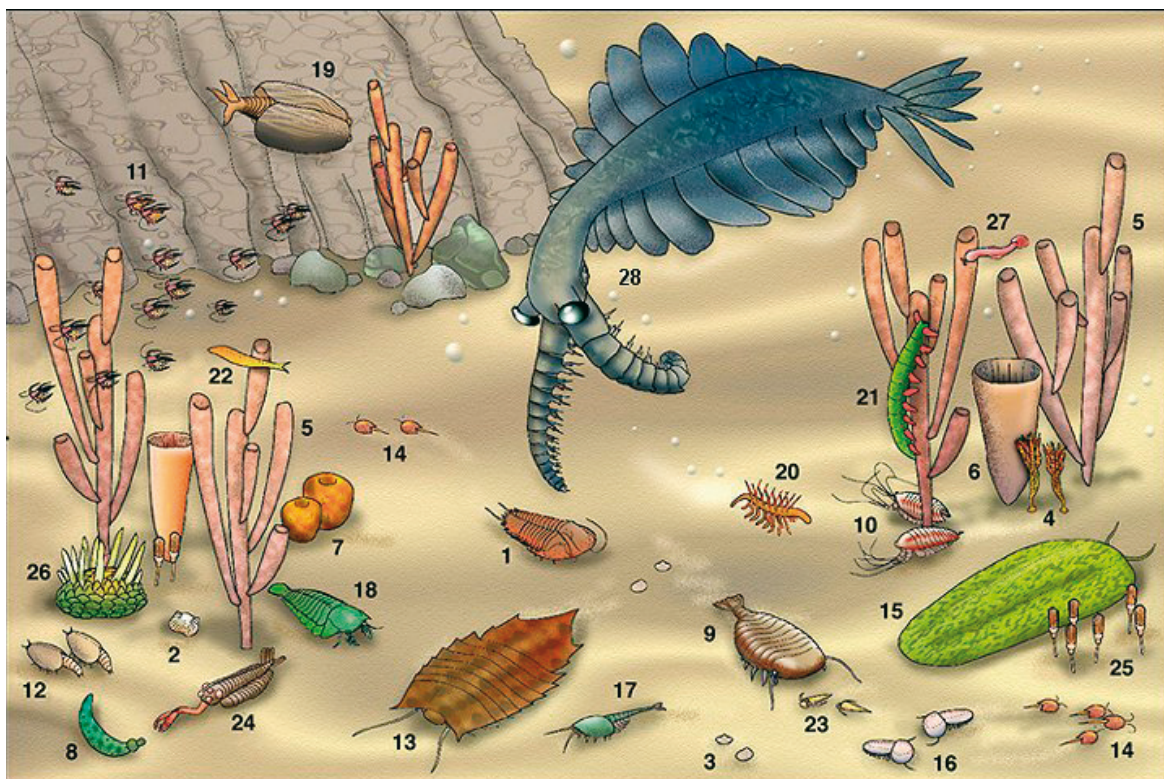


La faune d'Ediacara (d'après Gould 1991). Classification des organismes d'Ediacara selon Seilachaer. Elle est fondée sur leur variation par rapport à une seule organisation anatomique aplatie, en forme d'édredon.

Traditionnellement, ces organismes sont cependant rangés dans plusieurs embranchements modernes

¹ Ce sont des cellules qui possèdent un noyau d'où leur nom d'eucaryotes (littéralement « beau noyau »). Nos cellules sont de ce type. Les cellules sans noyau (procaryotes) sont représentées par les bactéries et les cyanophycées et sont plus anciennes.

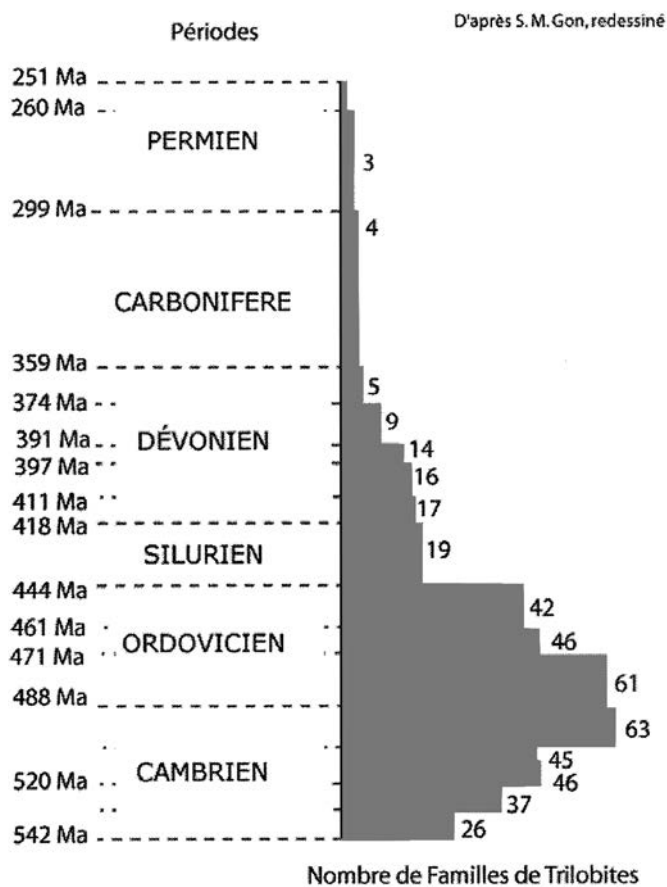
² Pour simplifier, nous entendons par structure les grands plans d'organisation du vivant. Les zoologistes parlent d'embranchements comme, par exemple, le nôtre qui est celui des vertébrés, celui des vers annélides, des arthropodes, etc. Il en existe actuellement une trentaine, mais il y en a eu davantage dans le passé, en particulier ceux retrouvés dans les schistes de Burgess.



La faune bigarrée des schistes de Burgess, on y reconnaît des trilobites comme en (1) et d'étranges animaux comme *Anomalocaris* (28) (d'après S.M. Gon III, 2007)

Tout se passe comme si l'évolution avait créé d'un seul coup toutes les structures animales modernes, ainsi que d'autres qui n'ont pas survécu, dans un monde neuf où toutes les places étaient à prendre. Cela ne reproduira plus jamais par la suite. La vie va perdre progressivement sa variété de structures, mais va gagner en nombre d'espèces.

Les trilobites sont apparus peu après le début du Cambrien, au Laurentien. La date de leur apparition est cependant encore discutée, car cela dépend évidemment où l'on met la limite entre les trilobites et leurs ancêtres. La figure suivante montre l'évolution de leur diversité.



Nombre de familles de trilobites au cours du Paléozoïque (d'après Langlois, 2006)

Comme on le voit, ils atteignent leur optimum entre le Cambrien et l'Ordovicien.

Les trilobites de Vireux-Molhain qui datent du Dévonien appartiennent donc à une faune qui est déjà en déclin.

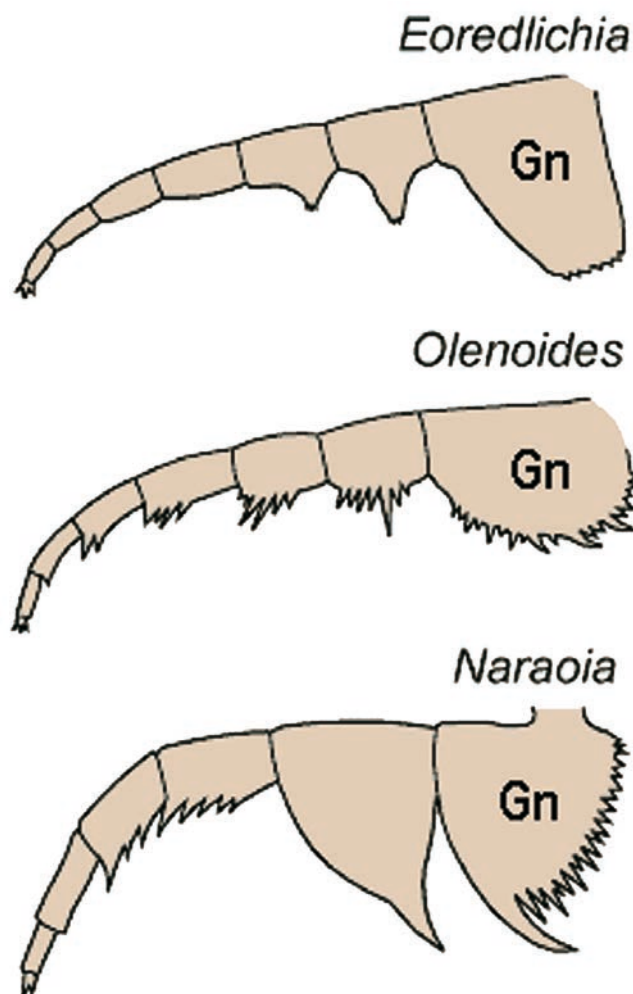
Les trilobites disparaîtront définitivement à la fin du Permien, dernière époque de l'ère primaire.

Où vivaient les trilobites et comment se nourrissaient-ils ?

Les trilobites étaient exclusivement marins. À ce titre, ils ont une vaste répartition, ce qui explique leur intérêt pour les géologues qui peuvent ainsi établir la concordance des strates géologiques.

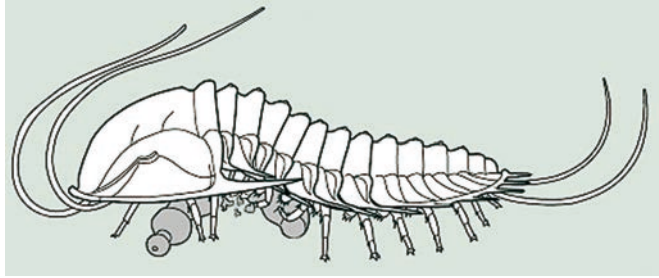
Leur écologie ne peut être inférée que par leur morphologie, tous les animaux marins finissant par s'échouer au fond. Les scientifiques vont donc procéder par déduction, en fonction de leur apparence.

La plupart des trilobites vivaient sur les fonds marins et chassaient des invertébrés. On a retrouvé des traces de trilobites qui s'arrêtaient dès qu'elles croisaient un trou de ver. Celui-ci était saisi par les puissantes gnathobases, lames masticatrices situées à la base des pattes.



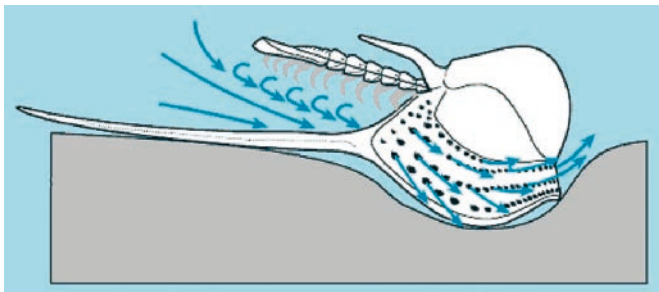
Quelques gnathobases de trilobites prédateurs, elles sont bordées de dents pour dilacérer la proie (d'après S.M. Gon III, 2007)

Ensuite, il était dilacéré par les épines des gnathobases et entraîné par elle vers l'avant, le long du sillon alimentaire, jusqu'à la bouche.



Le trilobite Olenoides, un redoutable prédateur, vient de capturer une proie (d'après S.M. Gon III, 2007)

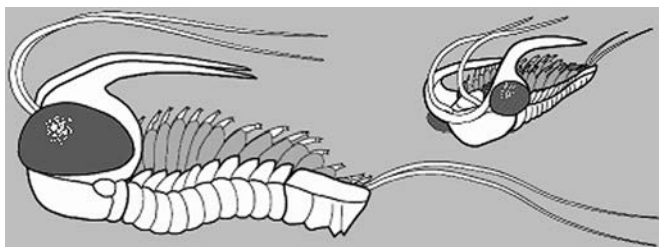
On pense que certains trilobites filtraient la vase pour se procurer des particules alimentaires car leur chambre céphalique est percée de petits trous comme, par exemple, chez les trilobites trinucleoides.



Un trilobite trinucleoïde filtrant la vase pour y trouver des particules alimentaires (d'après S.M. Gon III, 2007)

Certains trilobites avaient un corps élancé et des grands yeux qui leur permettaient de voir ce qui se passait au-dessus d'eux comme au-dessous.

On suppose qu'il s'agissait de bons nageurs qui se nourrissaient de plancton ;



Le trilobite Carolinites est un bon nageur qui se nourrit de plancton (d'après S.M. Gon III, 2007)

Enfin, on soupçonne que certains trilobites faisaient eux-mêmes partie du plancton car ils étaient petits, aveugles, et se retrouvaient en masse dans certaines couches géologiques.



Ptychakantodes, un trilobite planctonique (d'après S.M. Gon III, 2007).

Pour en savoir plus

Quelques livres intéressants pour en savoir plus sur les trilobites et l'évolution du vivant :

Stephen J. Gould. (2001) : La vie est belle ; les surprises de l'évolution. Editions du Seuil.

Un grand classique incontournable...

Stephen J. Gould. (1993) : Le livre de la vie. Editions du Seuil.

Une véritable saga, merveilleusement illustrée, très didactique.

Un site internet de référence :

<http://www.trilobites.info/> par le Dr. Sam Gon III c/o The Nature Conservancy of Hawai'i, 923 Nuuanu Avenue, Honolulu, HI 96817, USA.

Ce site est malheureusement en anglais, mais il s'agit d'anglais scientifique, très facile d'accès. Il est incroyablement riche, merveilleusement illustré (nous avons emprunté certaines de ses figures) et renvoie à d'autres sites de référence sur les trilobites.

LA CHARRUE BELGE AU XIX^e SIÈCLE : LA CHARRUE BRABANT

par Jean-Jacques Van Mol

Fondateur et directeur honoraire de l'Écomusée du Viroin



Depuis la fin du XVIII^e siècle en Belgique, on assiste à une lente amélioration des techniques agricoles. Après l'indépendance du pays en 1830, les pouvoirs publics multiplient les initiatives pour promouvoir l'amélioration de l'outillage et l'introduction de nouvelles techniques : création des comices, publications de vulgarisation, expositions et concours. Les concours de «machines perfectionnées» se multiplient pour tester les instruments proposés par les constructeurs. Ces derniers rivalisent d'inventivité. La charrue est en bonne place parmi les préoccupations, on dispose à son sujet d'une abondante documentation descriptive et iconographique.

Comme ailleurs en Europe occidentale, on constate en Belgique la présence d'une grande diversité de modèles de charrues. Déjà en 1830, Van Aelbroeck évoquait l'existence de la «grande charrue wallonne, ou charrue

La Chute d'Icare (XVI^e siècle).

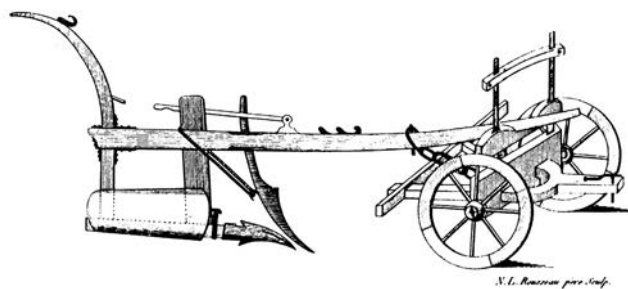
Pierre Bruegel l'Ancien (1527-1569)

Musées royaux des Beaux-Arts de Belgique, inv. 4030

Extrait de "Bruegel, une dynastie de peintres"

Catalogue d'exposition, Palais des Beaux-Arts,
Bruxelles, 18 septembre-18 novembre 1980

à coutre, pour laquelle on emploie deux, trois ou quatre chevaux d'après la profondeur qu'on veut donner au sillon et en égard, à la dureté



La "grande charrue wallonne",
illustrée par Van Aelbroeck, en 1830

Un instrument, plus léger et répandu, était muni d'une simple béquille. Un tel modèle de charrue est déjà représenté au XVI^e siècle dans le célèbre tableau de Pierre Bruegel l'Ancien : *La Chute d'Icare*.



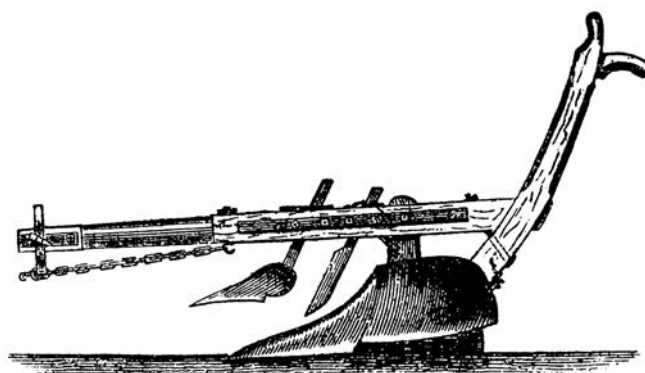
Détail de *La Chute d'Icare* (XVI^e siècle) et scène de labour en 1970 dans le Brabant Wallon. Surprenante longévité : La charrue appelée brabant au XIX^e siècle se retrouve déjà dans le tableau de P. Bruegel (1527-1569)

Cette charrue à traction chevaline va connaître une diffusion remarquable. On sait que l'utilisation du cheval comme source d'énergie au labour en Belgique remonte au Moyen-Âge. Dès le XIII^e siècle, dans les régions flamandes, l'agriculture s'intensifie, le cheval de trait, plus rapide, tend à remplacer le bœuf. Les éléments les plus caractéristiques de ce qui sera communément appelé charrue brabant sont l'absence d'avant-train, remplacé par une béquille, et un mancheron unique.

La charrue du Brabant ou charrue brabant

L'agronome Joigneaux constatait la disparition des charrues à avant-train, inférieures à ses

yeux quant à «la profondeur des labours et à la dépense de forces» et leur remplacement par des «araïres», c'est-à-dire, dans le langage des agronomes du XIX^e siècle, des charrues sans avant-train. La charrue brabançonne ou brabant, fabriquée par les forgerons de village, était répandue sur tout le territoire belge. Certains constructeurs se distinguaient cependant par leur ingéniosité et une plus grande habileté, leurs modèles différaient par des détails comme les proportions des pièces travaillantes. Tel a été le cas de d'Omalius à Anthisnes (province de Liège) qui a été qualifié de «Mathieu de Dombasle du Condroz et de la Belgique», et dont la charrue a connu un grand succès.

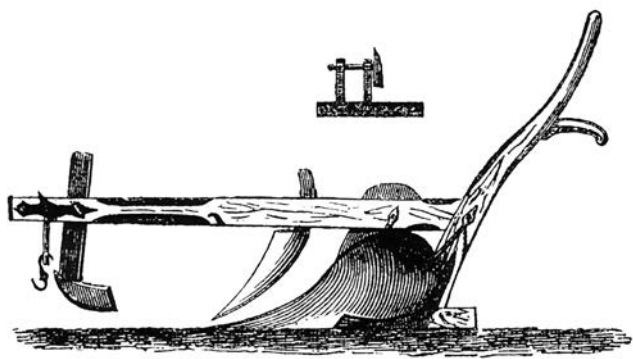


La charrue du Condroz, perfectionnée par d'Omalius à Anthisnes, a connu une large diffusion. Elle était construite «même jusque chez les plus petits maréchaux de villages de la province de Liège. Copie imparfaite de celle de Dombasle» (selon Le Docte M. «Coup d'œil sur l'exposition agricole. Instruments aratoires», *Journal d'Agriculture Pratique de Belgique*, 1, 1848, p. 447). Éléments considérés comme avantageux : L'agencement du soc et du versoir, un versoir plus long que le soc et à écartement variable, la disposition du régulateur, le tirage transmis au milieu de l'âge par une chaîne, et enfin, une plaque de fer, fixée sur le côté des étançons, qui empêche la terre de retomber dans le sillon. Convenant bien aux sols argileux, plus ou moins compacts, elle était tirée par deux chevaux pour les labours ordinaires, mais elle en nécessitait trois ou quatre pour les labours plus profonds. (Le Docte M., *Traité élémentaire des instruments aratoires*, Bruxelles, Stapleaux, 1851, p. 31).

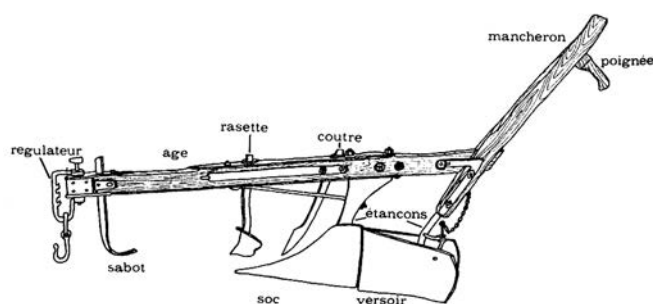
Ainsi, un modèle de charrue s'imposa rapidement, la charrue du Brabant «connue de temps immémoriaux, répandue dans la plupart des pays de l'Europe». Son prix modique et le profilage du soc et du versoir étaient considérés comme avantageux. Elle convenait à tous les types de sols.

Le Gouvernement belge contribua à sa propagation en la sélectionnant pour la faire construire industriellement aux forges de Haine-Saint-Pierre.

Cette charrue a fait l'objet d'une étude très fouillée par l'Allemand Goeriz qui l'introduisit à la ferme modèle de Hohenheim, près de Stuttgart. Dans cette localité, au cours d'une fête votive annuelle, une charrue brabant était solennellement exhibée sur un char. En France, Mathieu de Dombasle l'utilisa dans sa ferme modèle de Roville.



Charrue du Brabant, c'est elle qui a fait la réputation des charrues belges à l'étranger. Le Docte M., *Traité élémentaire des instruments aratoires*, Bruxelles, Stapleaux, 1851, p. 37. Elle était construite dans de nombreuses communes des provinces de Brabant, du Hainaut et de Namur. Ses atouts : son prix modique, le profilage du soc et du versoir. Considérée comme pouvant convenir à tous types de sols, elle travaillait cependant le mieux dans les terres de compacité moyenne.



Charrue brabant datant de la fin du XIX^e siècle, conservée à l'Ecomusée du Viroin à Treignes (Belgique)

D'après ces sources bibliographiques et les exemplaires qui sont parvenus jusqu'à nous, il est possible de préciser les principales caractéristiques de la charrue brabant :

- Un versoir dont la courbure prolonge le profil du soc, sans solution de continuité. Le soc et le versoir confondus dans un profil courbe continu ont sensiblement amélioré les performances de l'instrument. Le soc sera souvent remplacé par un

«soc américain», élément mobile fixé au versoir et non plus au soc ; ce dispositif facilite son démontage pour réparation ou remplacement.

- Le versoir, dont l'avant est rivé au soc, est maintenu vers l'arrière par deux étançons fixés l'un sur l'age, l'autre sur le mancheron.
- Le sep en bois est protégé de l'usure par deux plaques de fer à sa partie inférieure et sur le côté en contact avec la muraille de la raie.
- Le sep est réuni à l'age par un plateau en bois assemblé par tenons et mortaises.
- Un sabot à l'avant de l'age est maintenu à la hauteur désirée par un coin. «Le sabot rase le plus souvent le sol, plutôt pour indiquer au laboureur la profondeur à laquelle il doit se tenir, que pour lui procurer un point d'appui, et s'il s'en sert parfois pour reprendre la raie, lorsque la charrue a éprouvé un dérangement quelconque, alors on ne peut dissimuler que cet inconvénient accidentel est compensé par la facilité et la régularité du travail.»
- Un régulateur horizontal, ajouté au XIX^e siècle, constitue un système d'attache qui permet de modifier aussi bien la profondeur que la largeur du labour. Le régulateur, fixé à l'extrémité antérieure de l'age, consiste en une crémaillère ou une barre percée de trous, permettant de déplacer le crochet d'attelage et ainsi de faire varier la distance comprise entre le point où s'exerce la traction et l'extrémité de l'age.
- Un manche unique est pourvu d'une poignée près de son extrémité.
- La rasette, ou peloir, est ajoutée au XIX^e siècle, elle a la forme d'un petit soc qui pèle le gazon et le met au fond du sillon. Son emploi a été motivé pour retourner les chaumes de trèfle ou les terres infestées de mauvaises herbes.

Cette charrue a été largement utilisée dans le pays jusqu'au XX^e siècle. Elle a ensuite été progressivement remplacée par la charrue brabant-double dont l'utilisation accompagne la progression du machinisme agricole, semoirs, moissonneuses, etc.

La charrue brabant-double

Avec l'avènement des semoirs mécaniques et des moissonneuses, on a recherché un modèle de charrue mieux adapté à la réalisation de labours à plat. En effet, avec les charrues simples utilisées jusqu'ici, on obtenait un champ en planches ou en billons dont la surface sillonnée de dérayures offrait un relief plus ou moins prononcé qui ne facilitait pas l'évolution des machines pendant la récolte. Pour obtenir un champ labouré uniformément plat, on a proposé différents modèles de charrues tourne-oreille. L'Allemand Fellenberg a imaginé un système consistant à creuser une raie continue suivant un parcours en spirale avec une charrue traditionnelle. Un modèle supplanta rapidement tous les autres, compte tenu de sa facilité d'emploi : la brabant-double. Pourquoi la brabant-double ? Pourquoi cette dénomination ? Je crois qu'elle est due à la réputation que la brabant avait acquise à cette époque.

L'origine de l'invention de la brabant-double a été étudiée par Michèle Bachelet dont la thèse est malheureusement restée non publiée. Cette charrue trouverait son origine en Picardie, dans la région de Saint-Quentin. Son utilisation semble pouvoir être associée à

la culture des plantes-racines, la betterave à sucre en particulier. En effet, dans la littérature agronomique de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècle, de nombreux concours de labours font l'objet de relations fort instructives. L'utilisation de la brabant-double est régulièrement évoquée dans la préparation du sol pour la culture de plantes-racines. Un exemple parlant : en 1884 à Wodecq en Hainaut occidental, le travail de la charrue brabant-double est complété par celui d'une «brigade d'ouvriers armés de bêches pour atteindre une profondeur de 45 à 50 cm, le terrain étant bien préparé, la chicorée est semée vers la fin avril [...]». En 1877, au concours de Frasnes-lez-Gosselies, «les charrues exposées étaient toutes du système double-brabant. Ces charrues se répandent de plus en plus dans le pays [...]. Le labour à plat qu'elles effectuent facilite énormément, par la suppression des dérayures, le passage ultérieur des semoirs, houes à cheval, moissonneuses, etc.». En 1892, l'agronome Damseaux précise que «l'expérience de ces instruments, forcément lourds, d'une tournée difficile, puisque représentant presque deux charrues, n'exclut pas une légèreté relative lorsqu'ils sont construits avec tout le soin nécessaire [...]. Le conducteur est dispensé de se courber sur les mancherons ; la charrue

« CHARRUES MÉLOTTE », S. A., GEMBLoux.

Charrue Brabant Double.
à versoirs paraboliques
et régulateur mécanique d'inclinaison

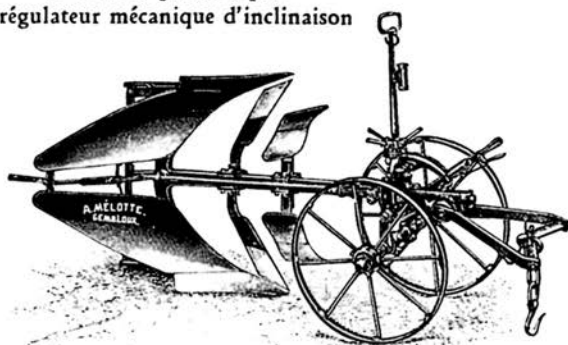


Fig. 27.

| Números | Code télégraphique | Largueur du travail c/m | Profondeur du labour c/m | Force en chevaux | Poids avec peuloirs kilogs |
|----------|--------------------|-------------------------|--------------------------|------------------|----------------------------|
| CR 0000 | rih | 23 | 5 à 20 | 1 | 105 |
| CR 000 | rij | 23 | 5 à 22 | 1 fort | 128 |
| CR 00 | rik | 23 | 5 à 23 | 2 légers | 138 |
| CR 00 R | ril | 26 | 5 à 25 | 2 | 147 |
| CR 0 | rim | 28 | 5 à 27 | 2 ou 3 | 170 |
| CR 1 | rin | 30 | 5 à 30 | 3 | 180 |
| CR 2 R | riq | 32 | 5 à 33 | 3 ou 4 | 225 |
| CR 2 1/2 | ris | 35 | 10 à 38 | 6 et plus | 285 |

Charrue Brabant Double.
à versoirs hélicoïdaux
et régulateur mécanique d'inclinaison.

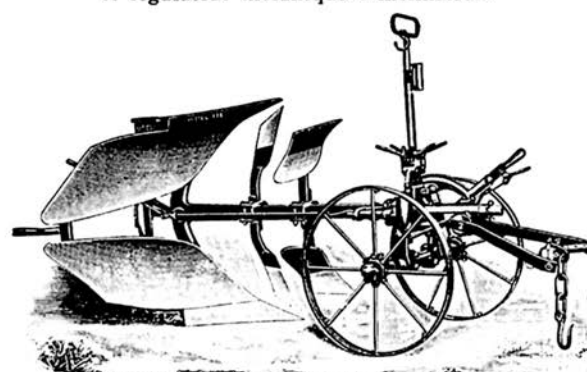


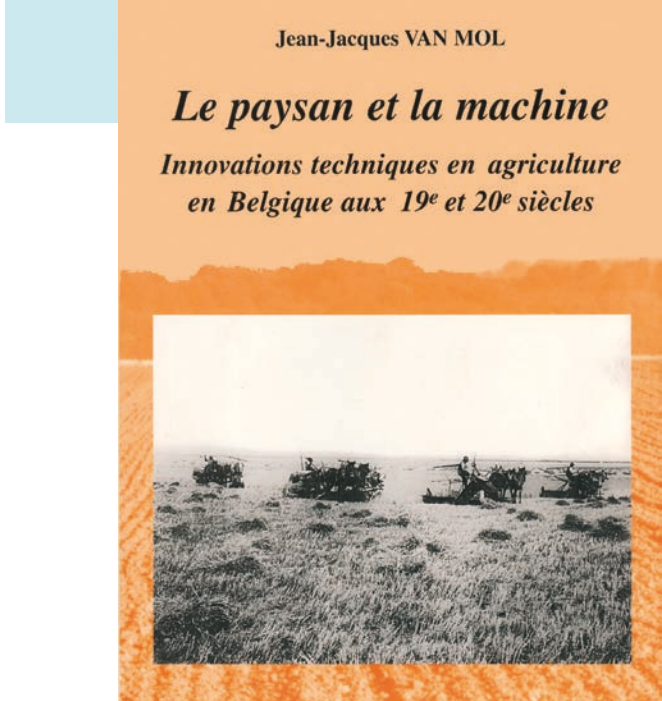
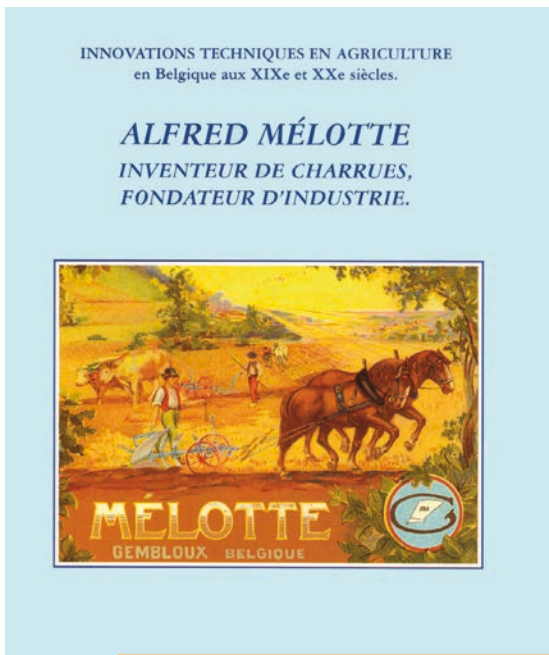
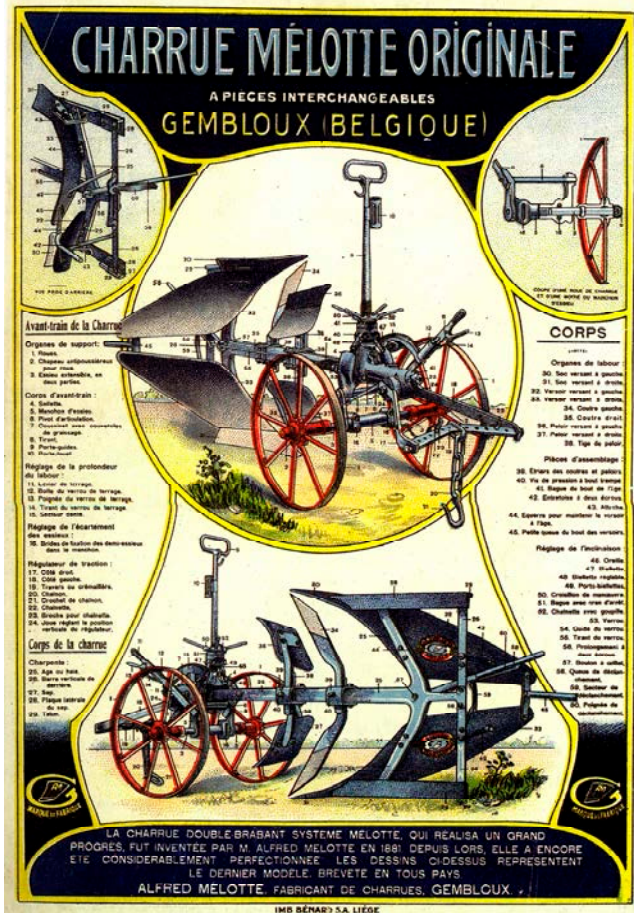
Fig. 28.

| Números | Code télégraphique | Largueur du travail c/m | Profondeur du labour c/m | Force en chevaux | Poids avec peuloirs kilogs |
|---------|--------------------|-------------------------|--------------------------|------------------|----------------------------|
| HR 0000 | reh | 23 | 5 à 20 | 1 | 105 |
| HR 000 | rej | 23 | 5 à 22 | 1 fort | 128 |
| HR 00 | rek | 23 | 5 à 23 | 2 légers | 138 |
| HR 00 R | rel | 26 | 5 à 25 | 2 | 147 |
| HR 0 | rem | 28 | 5 à 27 | 2 ou 3 | 170 |
| HR 1 | ren | 30 | 5 à 30 | 3 | 180 |

Tous nos versoirs sont en acier à « centre doux et faces trempées ».

mise en raie, il la suit n'ayant à s'occuper que de l'attelage ; c'est là un affranchissement que d'aucuns représentent comme favorisant l'indolence de l'ouvrier».

En Belgique, la charrue brabant-double est associée à un grand nom de la construction mécanique agricole, il s'agit d'Alfred Mélotte qui apporta à la construction de cette charrue des perfectionnements qui ont procuré la prospérité de son industrie et une renommée internationale.



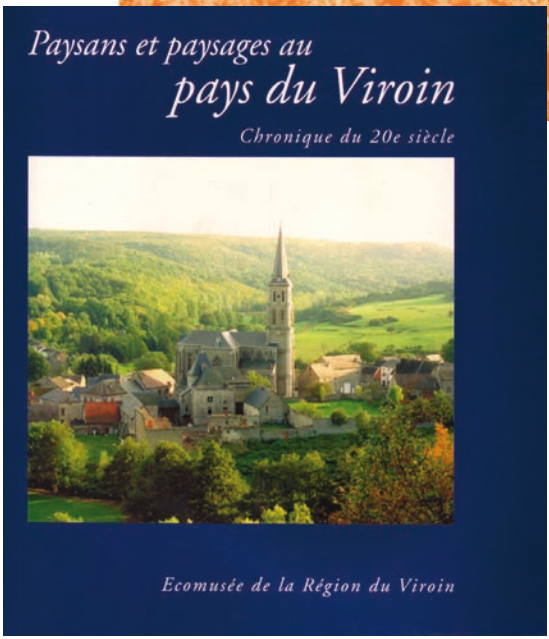
Pour en savoir plus, les éditions DIRE vous proposent les ouvrages suivants :

Billen C., Heirwegh J.-J., Van Mol J.-J. - 1997. *Alfred Mélotte, inventeur de charrues, fondateur d'industrie*, 110 p. : 15,00 € + 3,00 € de frais d'envoi. Code : AM 1997

Van Mol J.-J. - 1998. *Le paysan et la machine*, 314 p. : 20,00 € + 4,00 € de frais d'envoi. Code : PM 1998

Van Mol J.-J., Deforge V. - 2002. *Paysans et paysages au pays du Viroin*, 283 p. : 20,00 € + 5,00 € de frais d'envoi. Code : PPP 2002

Compte DEXIA : 068-2225079-23 + code en communication



ANIMATIONS PÉDAGOGIQUES

De la graine à la tartine

Durée : 1 journée - 5,00 €/pers.

Qui dit pain, dit bien sûr boulanger, mais aussi cuisson, pétrissage ou encore culture du blé. Pourquoi ne pas s'intéresser aussi à la symbolique du pain, nourriture spirituelle ? À la fin de l'animation, chacun repart avec le pain qu'il a réalisé.

Les douze nuits enchantées

Durée : 1 journée - 5,00 €/pers.

Du 1er novembre au 31 janvier, l'animation pain peut être remplacée par l'animation «cognoux». Le cognou et la galette des Rois sont des pains rituels qui délimitent un cycle magique appelé les «Douze nuits enchantées». Chacun repart avec un cognou qu'il a réalisé.

Métiers du cuir

Durée : 2 h - 3,75 €/pers.

Animation pédagogique pour faire revivre un métier oublié : la bourrelerie; de la peau prélevée sur l'animal jusqu'aux multiples objets en cuir de notre quotidien. Chacun emportera un bracelet confectionné par ses soins.

La bougie, "Un système millénaire"

Durée : 2 h - 3,50 €/pers.

Parfumée, ronde ou carrée, la bougie fait partie de notre quotidien.

Depuis quand l'utilisons-nous ? Comment brûle-t-elle ?

En quoi est-t-elle faite ?

Autant de questions auxquelles nous vous proposons de répondre en réalisant une petite bougie décorée.

Niveau : De 6 à 12 ans (gratuité pour les accompagnants).

La forêt " Petits à petits pas"

Durée : 2 h - 3,75 €/pers.

Venez découvrir la forêt : un milieu de vie qui recèle de nombreux trésors. Comment s'organise-t-elle ?

A qui sert-t-elle de refuge et d'habitat ?

Comment se développent les végétaux ?

Autant de questions auxquelles nous répondrons à partir d'observations et de réflexions.

Niveau : De 4 à 8 ans (gratuité pour les accompagnants).

À la découverte du milieu

Durée : 2 h - 3,75 €/pers.

Une promenade au coeur de la nature dans la région du Viroin où les friches communales sont devenues des réserves naturelles et la forêt source de richesses. La découverte d'une faune et d'une flore exceptionnelles.

Treignes rural

Durée : 2 h - 3,75 €/pers.

Une promenade parmi les différents lieux-clefs du village de Treignes : le coeur du village, la gare, le quartier industriel. Une découverte de l'architecture traditionnelle.

Expositions 2008

Du 16 mars au 23 novembre 2008

"Au coeur de la Forêt, le faudreux"

"Sorcières... Mythe ou Réalité ?"

RENSEIGNEMENTS

Les «Chroniques de l'Ecomusée», ont pour but de resserrer les liens entre l'Ecomusée et ses sympathisants regroupés au sein des "Amis de l'Ecomusée", de les faire participer à nos enquêtes et de diffuser des informations sur nos activités (expositions, colloques, nouvelles acquisitions, etc...). Pour s'abonner et devenir membre des "Amis de l'Ecomusée", il suffit de s'acquitter d'une cotisation annuelle d'un montant de 10 € minimum, au-delà de 35 €, les dons sont fiscalement déductibles.

Dexia n° 068-2225079-23

C.A.N.E. (France) n° 9208170069

Code établi : 10.206

Code guichet : 08000

Asbl DIRE

Écomusée de la Région du Viroin

Rue de la Gare, 81

B - 5670 TREIGNES

Tél. : +32(0)60/39.96.24

Fax : +32(0)60/39.94.50

Courriel : bbarbier@skynet.be

<http://www.ecomuseeduviroin.be>

L'ÉCOMUSÉE DU VIROIN

N° 42

Décembre 2008



Périodique de l'Écomusée du Viroin - Asbl DIRE / Université Libre de Bruxelles
Éditeur responsable : P. Cattelain, 81 rue de la Gare - 5670 Treignes, Belgique

LE TRAVAIL DE LA TERRE DANS LA PRÉHISTOIRE EUROPÉENNE

Pierre Cattelain

Pendant des centaines de milliers d'années, l'Europe a vécu sous une alternance de périodes glaciaires longues, et de périodes tempérées nettement plus courtes. Durant toute cette période, appelée Paléolithique (âge de la pierre ancienne, ou taillée), qui remonte à bien plus d'un million d'années, les occupants de notre continent, *Homo heidelbergensis*, puis *Homo neanderthalensis*, enfin *Homo sapiens*, ce dernier, présent depuis près de 40 000 ans et totalement semblable à nous, ont vécu exclusivement de chasse, de pêche et de cueillette, suivant un mode de vie « prédateur-nomade ». Géologiquement parlant, cette période appartient à la phase pléistocène du Quaternaire.

Il y a quelque 10 000 ans, un réchauffement climatique important provoque une modification sensible de l'environnement et signe l'émergence de la phase holocène, dans laquelle nous vivons toujours, à l'aube de ce troisième millénaire de notre ère. Les toundras, taïgas et steppes froides laissent progressivement la place, dans les zones actuellement tempérées, à la forêt boréale, puis atlantique. Le mode de vie des Européens de l'époque ne change pas d'un seul tenant. Pendant plusieurs siècles, voire millénaires, le mode de vie restera exclusivement lié à la chasse-pêche-cueillette, mais avec un certain nombre de modifications. Les grands troupeaux d'herbivores de l'ère glaciaire -rennes, bisons, chevaux, mammouths...- ont laissé la place à des hardes beaucoup plus modestes de cerfs, chevreuils, sangliers... De la même manière, les ressources végétales se sont modifiées, et manifestement amplifiées. Cela implique déjà une évolution dans le mode de vie de l'époque dénommée Mésolithique (pierre moyenne... *sic*!). On y constate le développement considérable de l'utilisation de l'arc et de la

flèche, qui supplantent très vite le propulseur et la sagaie ou javelot. L'étude des sites archéologiques côtiers suggère même une certaine tendance à la sédentarisation, mais il faut garder à l'esprit que les sites paléolithiques côtiers sont maintenant totalement immergés, suite à la remontée du niveau des océans, conséquence du réchauffement de l'époque...

Ensuite, très progressivement, l'Europe va passer à l'économie de production, basée sur l'élevage et l'agriculture, vers la fin du septième millénaire avant notre ère : cette nouvelle phase porte le nom de Néolithique (âge de la pierre nouvelle, ou polie). Cela ne s'est pas fait tout seul, et il ne s'est pas agi d'une invention locale, mais bien d'un apport, d'une acculturation, ou plutôt « culturation », venu de régions favorisées plus tôt par le réchauffement climatique : le Proche- et le Moyen-Orient.

La "révolution" néolithique

Entre 11 000 et 9 600 avant notre ère, le Natoufien récent, culture épipaléolithique du Proche-Orient, semble témoigner très tôt d'une forte tendance à la vie sédentaire : on y assiste à l'apparition des premiers villages, en Israël et dans la vallée du Moyen-Euphrate, sous forme de maisons rondes au sol creusé. L'économie reste basée sur la chasse, la pêche et la cueillette, notamment celle de céréales sauvages. Mais on note déjà la présence d'éléments de faucilles et de meules.

Le passage de l'économie de prédation (chasse-cueillette) à l'économie de production (élevage-agriculture) y débute vers 9 600 ans avant notre ère, au Néolithique pré-céramique A (Pre Pottery Neolithic A = PPNA). Dans la phase suivante, au PPNB (8 500 - 6 200 av. n. ère), la néolithisation s'étend progressivement vers les piémonts du Zagros, l'Anatolie, Chypre et le delta du Nil, et va bientôt gagner l'Europe.

Au Proche-Orient, les premières plantes cultivées sont (fig. 1) :

- les céréales : engrain, amidonnier, froment (blé tendre), orge, seigle
- les légumineuses : lentille, pois, vesce, pois chiche
- le lin

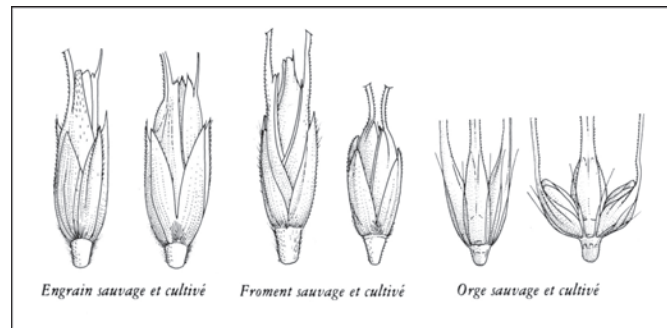


Fig. 1 : Des prédateurs aux producteurs : évolution de quelques céréales (d'après Hawkes 1976).

Les études paléobotaniques permettent de suivre les voies de diffusion de ces plantes en Europe, tout au long du Néolithique (fig. 2).

La néolithisation de l'Europe, de la Mer Noire au détroit de Gibraltar, semble liée à la diffusion de nouvelles idées par contacts de proche en proche, et à une forme de colonisation due à l'arrivée de nouvelles populations qui prennent le pas sur les autochtones. Le passage au mode de vie néolithique ne s'est pas faite d'un coup : la cohabitation et les échanges entre derniers chasseurs-cueilleurs et premiers paysans se sont sans doute étalés sur plusieurs siècles, voire millénaires. Ainsi, en Russie du Nord, les haches et herminettes polies apparaissent dans une ambiance encore très clairement mésolithique. Ailleurs, la vaisselle en terre cuite précède de plusieurs siècles la pratique de l'agriculture ou de l'élevage, ces derniers n'étant pas toujours concomitants. À titre d'exemple, en Provence, l'élevage des moutons est antérieur à l'apparition de la céramique et des pratiques agricoles.

De plus, tout ne se passe pas au même moment : de manière assez logique, les Balkans et les rivages méditerranéens sont gagnés plus tôt par ce nouveau mode de vie que les régions occidentales et septentrionales, qui y accèdent parfois plusieurs millénaires plus tard...

Les études microscopiques de traces d'utilisation sur les outils montrent que les plus anciennes preuves de l'économie agricole en Europe sont originaires du sud-ouest de l'Asie et datent au plus tôt du septième millénaire avant notre ère. On les retrouve dans les sites attribués à la civilisation danubienne, ou rubanée, qui se développe à partir du sud

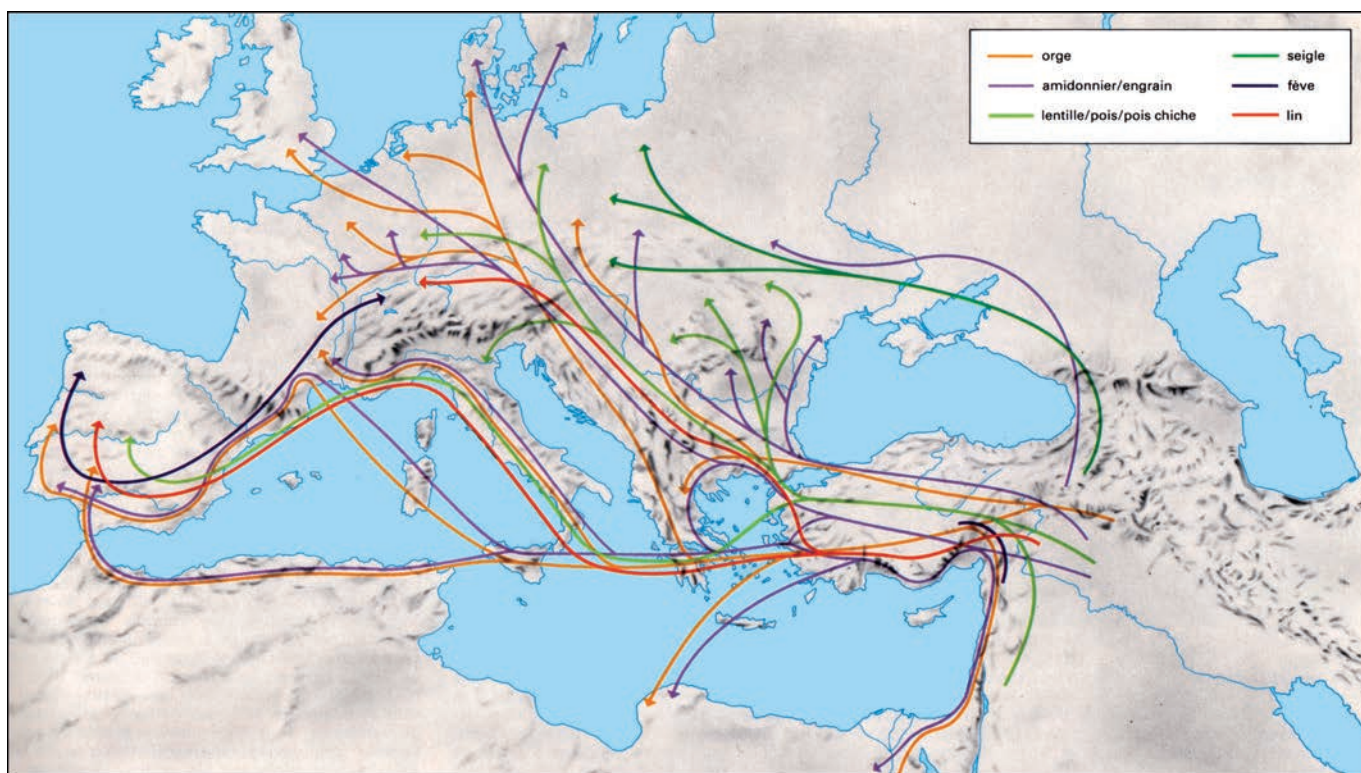


Fig. 2 : Diffusion des plantes cultivées vers l'Europe (d'après Guilaine 1985).

de la Mer Noire (Bosphore et Dardanelles), et ceux attribués à la civilisation cardiale, qui se développe à partir des rivages de la Méditerranée occidentale. Les premiers outils agricoles identifiables sont des lames de faucilles en silex, identifiables grâce à un lustré très particulier, lié à la coupe des tiges de céréales. Elles sont très vite associées à des meules en pierre rugueuse.

Dès le quatrième millénaire avant notre ère, les conditions de conservation exceptionnelles, liées à la nature physico-chimique particulière des sites lacustres et palustres de l'arc alpin (Suisse, Est de la France, Sud de l'Allemagne), permettent de connaître les principales plantes cultivées de l'époque : blé compact, engrain, orge, pois, pavot et lin (fig. 3). Les mêmes conditions

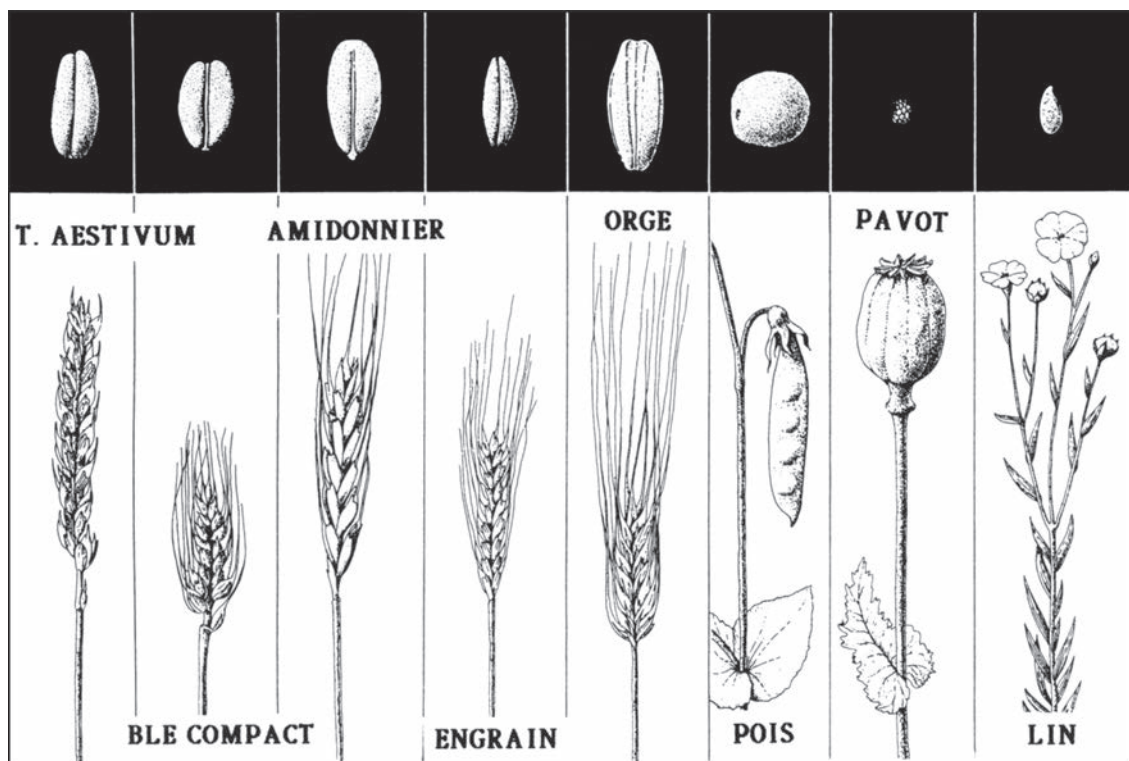


Fig. 3 : Plantes cultivées au 4^e millénaire dans l'arc alpin (d'après Pétrequin 1988).

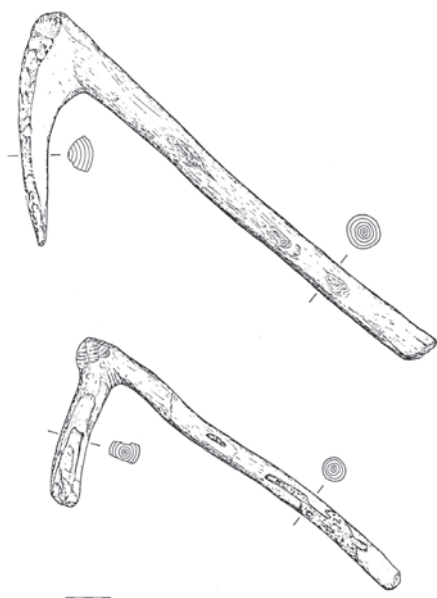


Fig. 4 : Houes en hêtre. Feldmeilen-Vorderfeld. 3900-3200 av. notre ère (d'après Wesselkamp 1992).

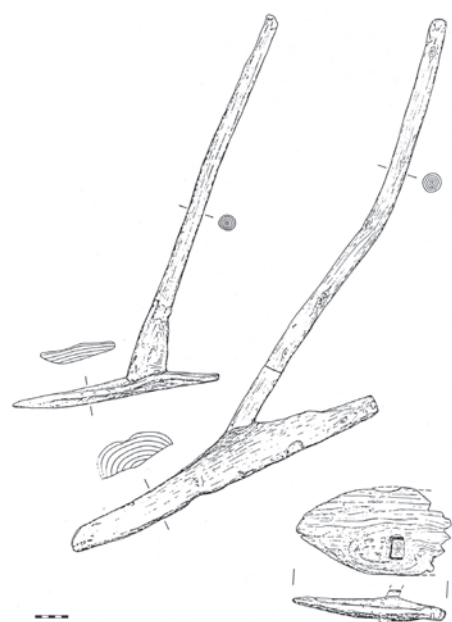


Fig. 5 : Bâtons à sillonner. Feldmeilen-Vorderfeld. 3900-3200 av. notre ère (d'après Wesselkamp 1992).

de conservation nous livrent également les premiers outils agricoles complets, au manche en bois conservé : houes (fig. 4), bâtons à sillonner (fig. 5 et 6) , faucilles et haches, ces dernières indispensables pour défrichage, préalable obligé à la mise en place de surfaces cultivables (fig. 7).



Fig. 6 : Utilisation du bâton à sillonner (d'après Schlichterlé et Walhster 1986).

Fig. 7 : Outils agricoles du 4^e millénaire av. notre ère : houe (Egolzwil 4), faucilles (Egolzwil 3 et 4), hache (Wetzikon) (d'après Guilaine 1985).



Aux confins des quatrième et troisième millénaires, à côté des bâtons à fouir (fig. 8 et 9), instruments communs aux chasseurs-cueilleurs et l'agriculture « première », toujours en usage en Nouvelle-Guinée (fig. 10), et des pioches (fig. 11), on assiste à une véritable révolution technologique : l'adoption de la traction animale, matérialisée par l'apparition de nouvelles pathologies sur les ossements de bovidés, et la découverte de jougs et de travois en bois très bien conservés (fig. 12 et 13).

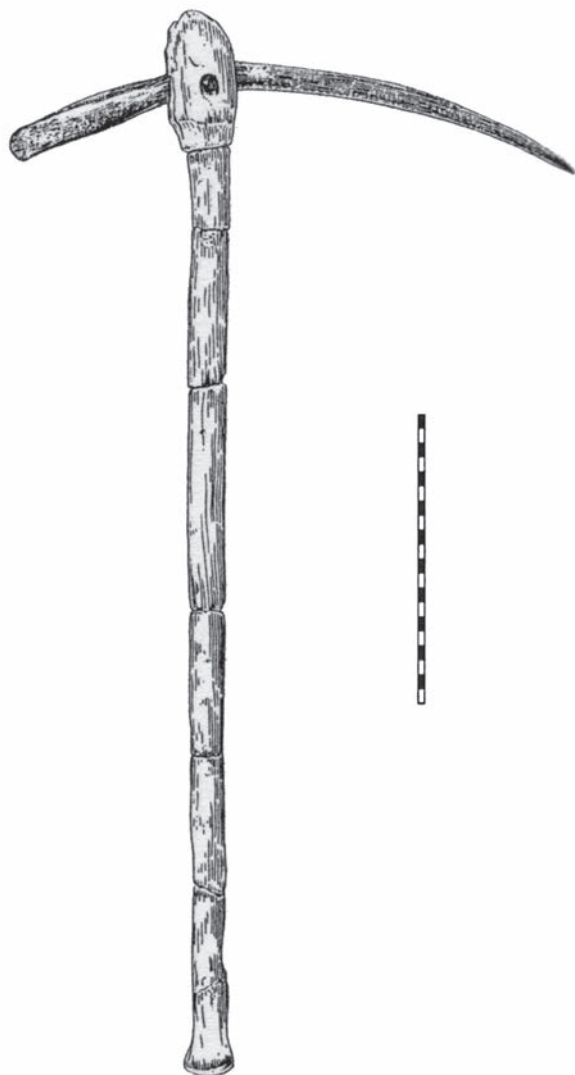


Fig. 11 : Pioche en pommier et bois de cerf. Luscherz. 3 200 av. notre ère. (Wesselkamp 1992).

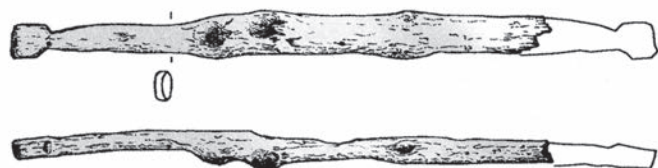


Fig. 12 : Joug en chêne du Lac de Chalain à Fontenu (F). 3015-3004 av. notre ère (Pétrequin *et al.* 2006).



Fig. 8 : Bâton à fouir à extrémité spatulée. Clairvaux. 3100-2700 av. notre ère (d'après Pétrequin 1988).

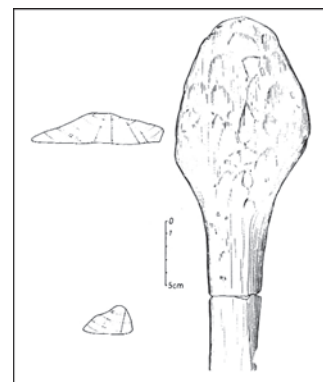


Fig. 9 : Bâton à fouir à extrémité spatulée. Clairvaux. 3100-2700 av. notre ère (d'après Pétrequin 1988).

Fig. 10 : Le bâton à fouir des femmes Papoues pour planter, désherber et récolter. Tangma Irian-Jaya (Nouvelle-Guinée indonésienne) (photo A.-M. et P. Pétrequin).

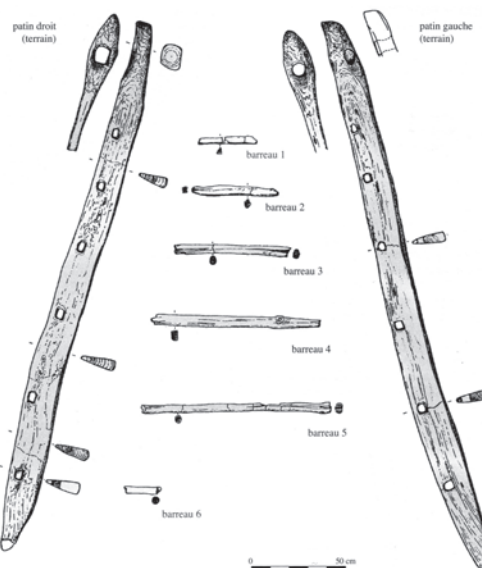


Fig. 13 : Travois en frêne en chêne du Lac de Chalain à Fontenu (F). 3015-3004 av. notre ère (Pétrequin *et al.* 2006).

L'existence de l'araire, première véritable machine à labourer, tractée par des bovins, est attestée dès le début du troisième millénaire, au travers des gravures du Val Camonica, dans le nord de l'Italie, datées de 2800 avant notre ère (fig. 14, 15 et 16).

Quatre cents ans plus tard, des sols rocheux du Val d'Aoste montrent des traces de labours croisés (fig. 17).

Au même moment, on remarque, en Bulgarie, sur des éléments en silex, la présence de traces d'utilisation très semblables à celles observées sur des « *tribulum* » (planche à battre, servant à égrainer les épis et hacher la paille du blé) ethnographiques et expérimentaux (fig. 18).



Fig. 14 : Première représentation d'araire. Val Camonica (Italie), vers 2 800 av. notre ère. Scène de labour : "L'homme conduit et la femme semble exulter" (Anati 1979).

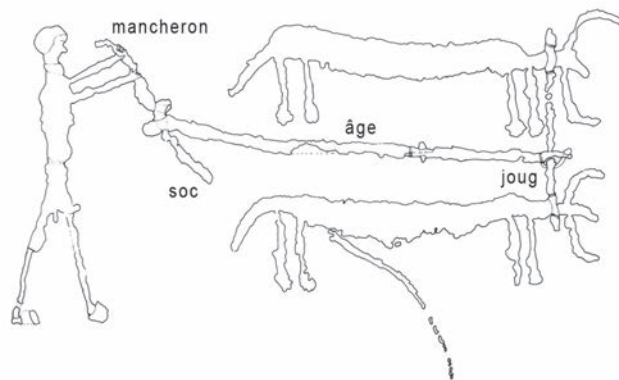
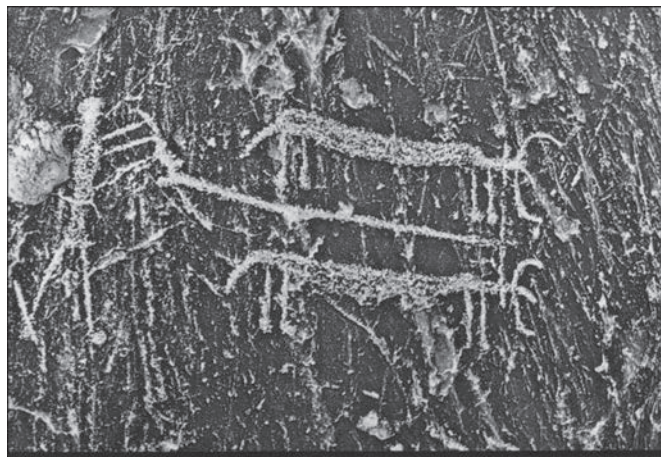


Fig. 15 : Image d'araire chalcolithique. Val Camonica (Italie), 3 200-2 500 av. notre ère. Détail de la statue-menhir de Bagnolo di Malegno (Anati 1979).

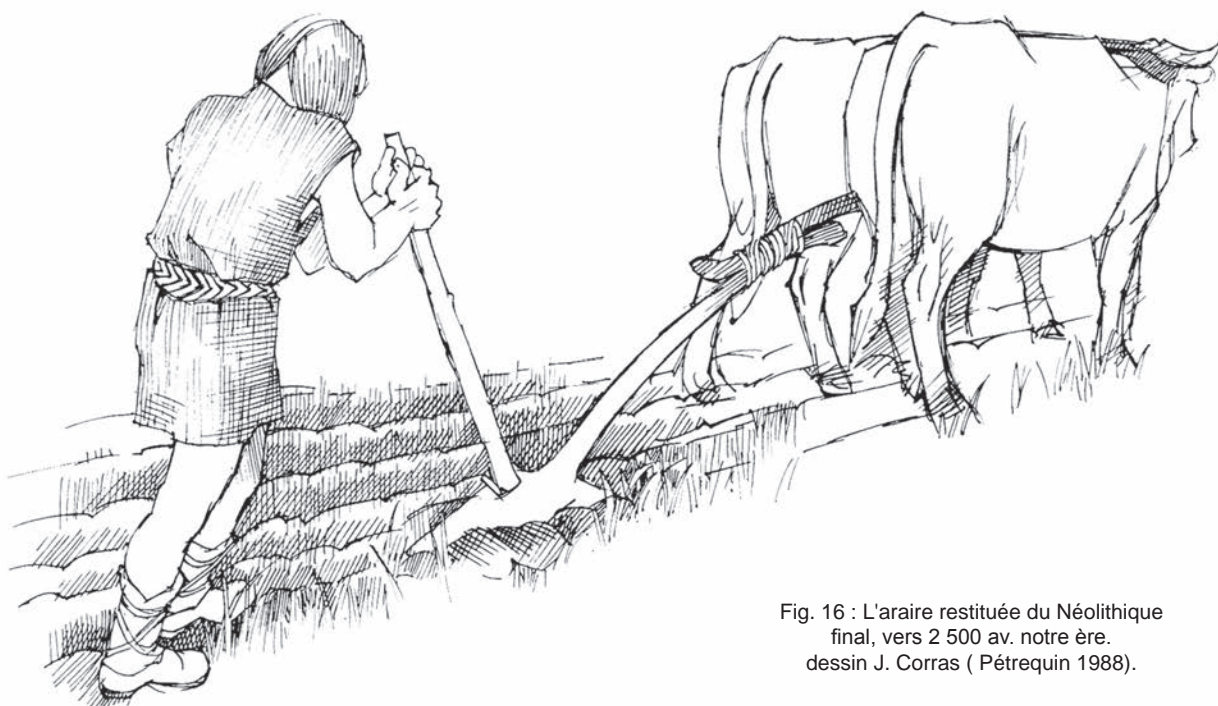


Fig. 16 : L'araire restituée du Néolithique final, vers 2 500 av. notre ère. dessin J. Corras (Pétrequin 1988).

L'agriculture européenne est alors définitivement en place.

Bibliographie

ANATI E. - 1979. *La Préhistoire des Alpes. Les Camuniens, aux racines de la civilisation européenne*. Milan, Jaca Book.

GUILAINE J. - 1985. L'agriculture à la conquête de l'Europe. In *Le Grand Atlas de l'Archéologie*. Paris, Encyclopaedia Universalis, p. 40-41.

GUILAINE J. - 1985. Les outils du paysan. In *Le Grand Atlas de l'Archéologie*. Paris, Encyclopaedia Universalis, p. 44-45.

SCHLICHTERLE H., WALHSTER B. -1986. *Archäologie in Seen und Mooren. Den Pfahlbauten auf der Spur*. Stuttgart, Theiss Verlag.

SKAKUN N. - 1994. Agricultural implements and the problem of spreading of agriculture in southeastern Europe. *Helinium*, 34-2 : 294-305.

PETREQUIN A.-M., PETREQUIN P. - 1988. *Le Néolithique des lacs. Préhistoire des lacs de Chalain et de Clairvaux (4000-2000 av. J.-C.)*. Paris, Errance.

PETREQUIN P., ARBOGAST R.-M., PETREQUIN A.-M., VAN WILLIGEN S, BAILLY M. - 2006. *Premiers chariots, premiers araires. La diffusion de la traction animale en Europe pendant les IV^e et III^e millénaires avant notre ère*. CRA-Monographies 29.

WESSELKAMP G. - 1992. *Neolitische Holzartefakte aus schweizer Seeufersiedlungen : Technik-Form-Gliederung*. Diss. Freiburg. i. Br. : Institut für Ur- und Frühgeschichte der Albert-Ludwigs-Universität.



Fig. 17 : Tribulum. Catalogne (E), 1^{er} moitié du XX^e siècle. Écomusée du Viroin, Treignes.

Fig. 18 : Traces de labours croisés à l'araire. Aoste (Italie), vers 2 400 av. notre ère (Pétréquin 1988).



MÉMOIRES DE GUERRE

Enquête sur la guerre 40/45
chez Monsieur Gérard Baudrez et
Madame Émilie Févry,
Oignies-en-Thiérache
Interview : Viviane Lemaire
et Marie-Laure Colot, le 16 Juillet 2007

1^è partie : Monsieur Gérard Baudrez

L'enfance

Je suis le dernier de cinq enfants, je suis né le 7 juin en 1922.

Ma maman avait 47 ans quand je suis venu au monde. Je suis né dans la maison de mon grand-père qu'il avait achetée en 1920 à Oignies. Nous habitons tous ensemble, mes parents, mes frères et sœurs dans la maison de mon grand-père. Mes frères et sœurs se marièrent et déménagèrent.

La déclaration de la guerre

En 1939, la France déclara la guerre à l'Allemagne qui avait envahi la Pologne. De là, ce fut la grande mobilisation : il y eut un appel radio, on recherchait des jeunes hommes de 16 à 35 ans. Chez nous, nous

avons des postes avancés avec des brigades de gendarmerie. Ces gardes veillaient à respecter la neutralité de la Belgique avec la France et l'Allemagne. Ils formaient plusieurs patrouilles d'une dizaine d'hommes de Oignies et surveillaient le bord de la frontière qui faisait plusieurs kilomètres, de Fépin à Couvin. Ils reçurent leur tenue de campagne, habillés en kaki, chaussés de guêtres, et leur vélo. Le 10 mai, je me souviendrai toujours, j'avais 18 ans, j'étais avec mes parents.

On fut réveillé par un combat d'avions au-dessus du village. Tout le monde eut très peur, surtout ceux qui avaient connu la guerre 14/18 avec les massacres de Dinant et les brûlés de Haybes. Tout le monde se cachait dans les bois de Regniessart, sauf certaines personnes qui ne voulaient pas quitter leurs biens. Et ceux-là avaient raison car les maisons qui n'étaient pas habitées étaient pillées. Pendant trois jours, avec notre brouette, nous sommes partis vers Cul-des-Sarts, puis sur Regniowez, Verdun. En chemin, nous rencontrions des gens de Oignies, mais c'était chacun pour soi.

Là, mes parents, n'en pouvant plus, me disent de continuer tout seul, c'est ce que je fis. J'ai trouvé une maison inoccupée et je m'y suis couché, j'ai passé ma nuit là-bas. Le lendemain, je suis parti. Tout le monde essayait de survivre et il y eut beaucoup de pillage par les soldats français pour distribuer aux gens. Moi, j'ai pris un pain. Sur la place de l'An, il y avait plein d'autocars remplis de réfugiés, je suis parvenu à me faufiler dans un des cars et je suis parti. À côté de moi, il y avait un Africain, moi j'avais le pain et lui, il avait une livre de beurre. Je lui ai donné deux tranches de pain et il m'a donné de quoi mettre sur mes tartines. Je n'ai rien su avaler : le beurre était périmé. On roula jusque Bourges près de Paris, puis on changea d'autocar et l'on arriva à Paris, à la caserne de Tourelle. Je n'avais plus de



semelles à mes souliers. J'ai cherché après un cordonnier pour les refaire. J'étais dans une caserne durant 2, 3 jours, puis je suis reparti pour le midi de la France. Le train s'est arrêté près de Montpellier et là-bas nous étions dans un camp, avec que des jeunes gens.

On était trois de Oignies, les frères Mathy, Camille et Hubert qui sont décédés à l'heure actuelle. Ce camp s'appelait CRAB (centre de recrutement armée belge). On était que trois Wallons, le reste était flamand. J'y suis resté trois mois, j'y ai appris le flamand mieux qu'à l'école de Couvin où j'étais resté trois ans. Là-bas, il y avait des formateurs et on reçut tous un certificat, mais nous n'étions pas réellement nommés et ça ne comptait pas pour les pensions et l'on reçut une médaille et une carte, sept ou huit ans plus tard. Après, les CRAB ont été dissous et nous sommes partis. Nous étions dévorés par les puces dans les dortoirs. Nous dormions dans une école sur des paillasses, et je dormais entre les frères Mathy. On a trouvé une bonne idée d'aller dormir dans le train qui nous avait amenés, car il était resté sur une voie de garage, dans la section première classe, jusqu'à ce que j'amène les puces dans le wagon... On faisait la chasse aux puces, on allait se laver dans la rivière en slip et l'on retournait nos pantalons car elles se cachaient dans les doublures et les coutures. Pour la nourriture, on faisait chauffer une casserole sur le feu, la même casserole qui servait pour laver le linge. Nous n'avions pas de légumes, ni de viande, ce n'était pas fameux. Un des Mathy avait su se faire embaucher comme cuisinier : grâce à lui, nous avons eu des petits extras. Moi, je suis allé sulfater les vignes chez un vigneron, pendant un mois. J'avais du soufre dans un sac et je le secouais au-dessus des vignes, parfois j'y logeais et j'étais nourri.

Nous sommes revenus au mois de septembre à Bruxelles chez mes sœurs,



rue Ferdinand Ranson, je m'en souviendrai toujours. Ma sœur apprenant que j'avais des puces me déshabilla sur le balcon et m'acheta des vêtements. Je suis resté quelques jours, puis j'ai fait du stop pour retourner à Oignies. Après des mois de péripéties, j'ai entendu dire que nous allions recevoir de nouveaux vêtements car je n'avais que mon pantalon en velours que j'avais craqué en plus, et mes souliers de travail. Finalement il n'y en avait pas eu à ma mesure, j'avais dû prendre un étroit et je suis revenu avec de Bruxelles. Une ligne avait été faite par les Allemands pour démarquer les frontières. À chaque fois que l'on traversait, on avait peur d'être expatrié en Allemagne, mais ça se passait bien, enfin pour moi en tout cas, on ne m'a jamais rien demandé comme papier. Quand je suis rentré chez ma sœur, on a demandé de faire la commission à mes parents comme quoi j'étais bien rentré, car ils n'avaient pas de nouvelles de moi depuis le début. Hitler avait établi son QG à Brûly de Pesche, les villageois avaient été évacués. Mes parents, eux, avaient bénéficié d'un camion allemand pour retourner chez eux, mais ils avaient dû faire un long détour pour ne pas passer dans les alentours du QG avec leur brouette car je l'ai retrouvée quand je suis rentré. Mais je pense que c'est parce que mon père devait transporter ma mère qui ne savait plus marcher, elle avait trop de difficultés.

Notre maison n'avait pas été pillée, contrairement à d'autres qui l'avaient été par des émigrés [*immigrés*? nuance inaudible].



Notre chance a été que nos voisins étaient restés et avaient veillé. Oignies n'a pas beaucoup souffert, il n'y avait pas eu beaucoup d'Allemands. On avait à Oignies un pilier téléphonique juste devant notre maison. Les Français occupaient nos bois et avaient creusé des tranchées et construit des cabanes. Un jour, mon père et moi avec la brouette, avons été chercher du fil de fer barbelé pour clôturer les pâtures, pour l'entretien quoi... Une de mes sœurs habitait Feschaux près de Beauraing, et près de leur maison se trouvait un moulin où il y avait du gruau d'avoine. Moi, j'étais jeune, j'avais toujours faim. Ma sœur approvisionnait mes parents de 5 kg d'avoine, et ma mère pendait le sac dans une pièce comme avec les jambons pour ne pas que les souris y aillent. Il y avait une petite armoire carrée que j'ai toujours, datée de 1846. Je grimpais dessus et j'allais avec une tasse chiper le gruau d'avoine que je mangeais tout sec, ça m'a beaucoup aidé à passer les sales moments.



En 1943, je fus déclaré bon pour le service en Allemagne, pour le travail obligatoire, et je suis rentré dans la gendarmerie. J'avais un cousin qui était officier dans l'armée et c'est lui qui m'avait dit d'y aller. Comme c'était une bonne solution, j'ai suivi ses conseils. À la Libération, je n'ai pas eu d'interruption ; sur les 3000 gendarmes, il n'en restait plus que 600 : certains avaient du mal

avec la collaboration avec les Allemands. J'y suis rentré le 10 septembre 1943.

Mon père est mort le 26 décembre 1943. J'étais revenu en congé et mon père est mort à ce moment-là, d'une broncho-pneumonie due à son asthme. Ma mère est restée toute seule.

Elle est décédée en 1959 et, avant son décès, j'avais acheté la maison ici. J'ai déménagé 19 fois en tout pour raisons personnelles ou pour des promotions. Je suis resté 35 ans en Allemagne. Pendant la guerre

à Oignies, il y a eu des rafles de jeunes gens comme Félix Périquet, Raymond Martin, le boulanger, ils faisaient partie de la résistance, moi je n'étais pas là, j'étais déjà parti en Allemagne, mais Oignies n'a pas trop été incommodé. Il n'y avait pas de Kommandantur, on dépendait de Couvin. D'autres ont été pris, car ils braconnaient, comme le grand Georges. Nous étions 24 enfants à notre communion, 12 garçons et 12 filles, il ne reste plus que moi et Edmond Bouvy comme garçons et il reste quelques filles qui sont à Nismes, au Home. À la fin, il y avait beaucoup de maquisards, ils étaient habillés de salopettes blanches. Moi, je ne savais pas qu'ils faisaient partie de la résistance. Mon voisin Georges Maréchal en était un, il y en avait beaucoup aussi des dernières heures, j'en fis partie aussi, mais je ne me suis jamais fait connaître parce que beaucoup de personnes se sont faites connaître comme résistants alors qu'ils n'en avaient pas fait partie, ça m'a un peu dégoûté. J'ai essayé d'aider les gens, mais ce n'était pas facile. Par exemple, comme nous étions gendarmes, nous donnions les timbres. Certains résistants intervenaient pour voler les timbres, moi je n'ai jamais eu le coup. C'était la commune qui nous donnait les timbres. Si des gendarmes se

faisaient voler les timbres par les résistants, ils n'avaient rien d'autre à faire que de s'échapper aussi avec eux, car ils auraient été mis en cause par les Allemands. Vous comprenez ? J'étais caserné à Seraing, dans un orphelinat désaffecté, on allait faire les gardes à la centrale électrique et dans les dépôts d'explosifs à Boncelles. La résistance est intervenue là-bas, ils étaient quatre gendarmes à ce moment-là, et ont disparu en même temps qu'eux. Depuis ce vol, tout le monde a déserté l'orphelinat, car les Allemands allaient venir voir ce qui s'était passé.

En 1943, nous étions en première ligne pendant les bombardements, quand les Américains sont arrivés. On voyait les bombes qui descendaient, on était à deux kilomètres et l'on voyait les maisons monter en l'air pendant les explosions. Après la Libération, il y a eu un accident, on avait signalé que deux Allemands étaient cachés, alors quelques résistants cherchèrent après et un des résistants fut tué, c'était en décembre 1944. Encore heureux que Oignies est isolé, et n'est pas un endroit de passage, sinon on aurait eu plus de tués.

Soldats allemands, miliciens et quelques habitants,
à Treignes, devant la Ferme-Château.
Pas toujours simple de résister...





Tank allié à Treignes, devant la Ferme-Château.
Œufs et bouteilles de vin, pour les libérateurs...

Je me rappelle une fois, mon père avait trouvé du côté de la carrière des Nutons, dans une prairie, un canon anti-aérien avec des caisses, et il restait des obus et des douilles, alors mon père les a ramenés. Un jour d'été, j'étais sur le seuil de la porte et mon père dans la cour se met en devoir de faire exploser l'amorce de l'obus en frappant dessus et, au même moment, il y a une jeep allemande qui arriva au poteau téléphonique en face de la maison. Quand on les voyait arriver, on commençait à avoir peur, on les craignait mais ils ne nous regardaient même pas.

J'ai été travailler dans les bois français, car on nous donnait un supplément de ravitaillement qui était souvent du pain. Moi, Félix Périquet, son frère et leur papa, dans les bois de Fumay et Rocroi. Ils avaient monté une hutte avec des tôles ondulées. Moi, j'avais une heure et demie de marche pour aller travailler là-bas et un jour, je suis resté à la hutte passer la nuit, au mois d'avril, j'ai tellement eu froid que je n'en ai pas dormi. J'y suis resté qu'une

fois, je préférais faire la route. J'avais acheté un vélo chez Raoul qui faisait marchand de vélo et café en même temps. J'avais trente francs de dédommagement par mois pour mon vélo que j'avais fait agréer par la gendarmerie.

Ça fait vingt-neuf ans que je suis rentré d'Allemagne, j'ai été pensionné le 1^{er} juillet 1978. J'ai toujours bien aimé l'écriture, et j'ai commencé à écrire vers les années septante-neuf, quatre-vingts, pour l'anniversaire de l'indépendance de la Belgique, il y a cent septante-cinq ans et je me rappelle que j'avais déjà écrit deux-trois poésies et je suis allé à l'hôpital à Namur me faire opérer. Je suis repassé chez le secrétaire des régimes namurois et j'avais pris les esquisses que j'avais déjà faites, mais je ne connaissais pas l'orthographe française, j'écrivais phonétiquement pour Monsieur Hubert qui m'a conseillé de participer à un concours. J'ai fait la connaissance de Josiane Colette et fait partie d'un groupe d'écritures. J'ai commencé à faire une collection de cartes postales sur Oignies dans le but d'illustrer mes poésies. À l'heure actuelle, je n'écris plus, on m'a acheté pour mes quatre-vingts ans un ordinateur,

mais il est remonté et je ne m'en sers plus. J'aurais voulu écrire l'histoire de la brigade de la gendarmerie, mais je ne sais plus...

2^e partie : Madame Baudrez : Émilie Févry

Je me rappelle du premier jour de guerre, j'étais à la messe un dimanche en pleine communion, j'avais onze ans et demi. Quand on a entendu le combat d'avions au-dessus de Oignies, le Curé nous a dit : « Sauvez-vous ». Mon papa était en congé saisonnier dans l'armée, alors il a été appelé et nous l'avons accompagné au tram de Mariembourg pour Charleroi, qui était déjà bombardé. Il a rejoint son unité, ma mère pleurait. Dès que l'on est rentré, on a préparé nos affaires que l'on a mises dans une hotte. Moi j'avais mis ma belle robe que l'on met normalement après sa communion, ma mère m'a dit de l'enlever car ça ne servait à rien. On a fait partie de la débandade française avec mes deux petits frères. On était six petits dans notre groupe et il y avait des bombes incendiaires. On a dormi dans une maison le premier soir et quand il a fait jour, nous sommes partis. De la nuit, le ciel était illuminé de bombes, et l'on entendait les explosions.

Le matin, nous sommes arrivés dans une ferme où il y avait déjà beaucoup de réfugiés et le patron de la ferme a dit : « Il paraît que l'on donne de la farine si vous voulez, on va tous y aller ensemble ». Nous sommes tous partis ensemble et nous sommes restés deux jours et nous sommes retournés à la ferme, et le fermier a fait du pain pour tout le monde. En chemin, on voyait les soldats français tués, les chevaux morts tout gonflés. On nous disait de ne pas regarder.

Un jour, un avion allemand nous a même mitraillés, on s'est réfugié derrière un tas de ferrailles. Dans les bois, il y avait des Allemands qui tiraient sur tout ce qui bouge. Un certain jour, mon petit frère de huit ans était couché sur une pelouse et il ne voulait plus avancer. Ma mère, à force de porter la hotte, était toute blessée à son dos. Quand on était dans une file de réfugiés, on devait s'arrêter, attendre, moi avec ma petite valise, je la mettais entre mes jambes et je sommeillais dessus et ma mère me disait d'aller en avant. On a perdu ainsi ma

grand-mère et son fils. Ils étaient avec nous et quand les bombes incendiaires tombaient, tout le monde s'éparpillait. On les a cherchés, mais, on ne les retrouvait plus. En fait, ils étaient sur un chariot et, arrivés sur un pont, le pont avait sauté. On a vécu beaucoup d'aventures à ces moments-là. On ne pouvait plus revenir à Oignies à cause du QG de Hitler à Brûly, donc on est resté plusieurs mois à errer.

Je ne voudrais plus connaître de guerre, c'est trop dur et très stressant. Quand je suis rentrée, je ne bougeais plus, j'avais peur de sortir, alors je sortais la nuit. On a vu des boches qui fouillaient les maisons, j'étais derrière mes fenêtres et je regardais. On avait la pétoche. On a abrité des jeunes filles à la maison, Andrée Huart, la sœur du garde forestier actuel Ernest, il y avait des Juifs qui se cachaient dans sa maison. Grâce à eux, ces Juifs n'ont pas été ramassés. Madame Hendrix, la vieille Catherine, avait acheté une maison et elle accueillait beaucoup de Juifs. Mon père est revenu dans une jeep allemande, il était blessé, il avait le crâne tout bandé. Il était déjà resté un moment dans les hôpitaux. Il faisait toujours des poussées de température. Il avait encore des déchets de shrapnells dans la tête. Il a été longtemps soigné, mais est resté groggy. Il a même été bourgmestre un moment, mais je ne sais plus quand. Il n'avait plus de force dans les jambes, on le frottait avec de la goutte, de l'alcool, car on n'avait pas d'eau de Cologne. Il est resté quand même très longtemps inactif. Il a travaillé à Fumay au pied de sel [*sic*], puis comme garde forestier. Il a été aussi fendeur à l'ardoisière à Fumay, et formateur pour montrer aux jeunes comment fendre l'ardoise. Il y avait la salle des ardoisières, et là-bas, il y avait les machines pour fendre. Ils ont même travaillé avant dans des granges, réquisitionnées en travail de jour pour l'ardoise, mais elles sont devenues trop petites. On y amenait l'ardoise brute de Fumay, en camion.

On était content avec pas grand-chose et quand on faisait quelque chose, on le faisait car on aimait le faire. Il y avait eu beaucoup de laisser-aller dans les jardins, les cruax devant les maisons et tout le monde reprenait goût à faire tout ça. Demandez maintenant aux jeunes de faire ça, ils ne voudront pas le faire, et bien nous, on aimait !

LA CREVETTE TUEUSE AUX PORTES DU VIROIN ou quand nos crevettes font de la résistance !

Yves Grafteaux

licencié en Biologie - ygraftea@ulb.ac.be

Saviez-vous qu'il existe des crevettes dans nos rivières ? Certes, ce n'est pas évident au premier abord ! Et pourtant le Viroin héberge bien quatre espèces de crevettes, ou plus précisément des petits crustacés amphipodes appartenant à la famille des *Gammaridae* communément appelés les « gammars ». Elles sont habituellement utilisées comme appâts par les pêcheurs et par les pisciculteurs qui en nourrissent leurs poissons, profitant au passage des caroténoïdes contenus dans la carapace des gammars pour accentuer la coloration des poissons et leur donner meilleur goût !

Il y a actuellement dans le Viroin (fig. 1) deux espèces indigènes de gammars : *Gammarus pulex* (L., 1758) et *Gammarus fossarum* (Koch, 1835). Ces espèces sont très probablement présentes dans la rivière depuis la fin de la dernière glaciation il y a 10 000 ans. Les deux autres espèces présentes [*Echinogammarus berilloni* (Catta, 1878) et *Gammarus roeseli* (Gervais, 1835)] sont naturalisées. Elles sont donc arrivées bien plus récemment (durant la première moitié du XX^e siècle) grâce aux transports fluviaux et ne représentent plus guère aujourd'hui une menace pour les gammars indigènes. La première espèce, *E. berilloni* est originaire de la région méditerranéenne alors que *G. roeseli* provient des eaux douces bordant la Mer Noire, la Mer Caspienne et la Mer d'Azov (région « Ponto-Caspienne »). Ces 4 espèces coexistent dans le Viroin depuis plus de 50 ans en adoptant une répartition relativement exclusive : chaque espèce possède son environnement de prédilection où elle prospère au détriment des autres espèces. On trouvera dès lors *G. fossarum* dans les petits Ry et ruisseaux affluents du Viroin, *G. pulex* le

long des berges du Viroin ainsi qu'aux endroits où le courant est relativement faible. *E. berilloni* préfère quant à lui les zones de courant élevé au centre du Viroin. *G. roeseli*, étant une espèce d'eaux plus calmes, elle ne se maintient que dans le dernier kilomètre avant la confluence avec la Meuse, là où le Viroin traverse la zone industrielle de Vireux-Molhain et devient lent et profond.

Les différentes crevettes se nourrissent généralement de déchets organiques tombés à l'eau (principalement les feuilles d'arbres), d'algues et de plantes aquatiques, mais sont également prédatrices de macroinvertébrés (larves d'insectes, mollusques, autres crustacés...). Elles ont également un certain comportement cannibale... Elles mesurent un peu plus de 2 cm et leur densité peut atteindre 200 à 300 individus au m² : c'est pourquoi ces petites crevettes représentent un maillon très important de la chaîne alimentaire au sein de la rivière ! En décomposant la matière organique, elles nettoient la rivière et forment une nourriture substantielle pour les poissons et tous les autres prédateurs, principalement en hiver lorsque les larves d'insectes deviennent rares.

Or, actuellement, ces crevettes sont potentiellement menacées par d'autres crevettes arrivées en 1996 dans la Meuse grâce à l'ouverture d'un nouveau canal entre le Mainz et le Danube au sud de l'Allemagne en 1993. Ce canal a créé une voie de passage, un véritable « corridor migratoire » entre la région Ponto-Caspienne et le Rhin (qui communique avec la Meuse peu avant son embouchure).



Fig. 1 : Le Viroin, à Mazée.



Fig. 2 : *Dikerogammarus villosus* adulte de 2cm. La morphologie de cette espèce est semblable à celle des autres Gammaridae.

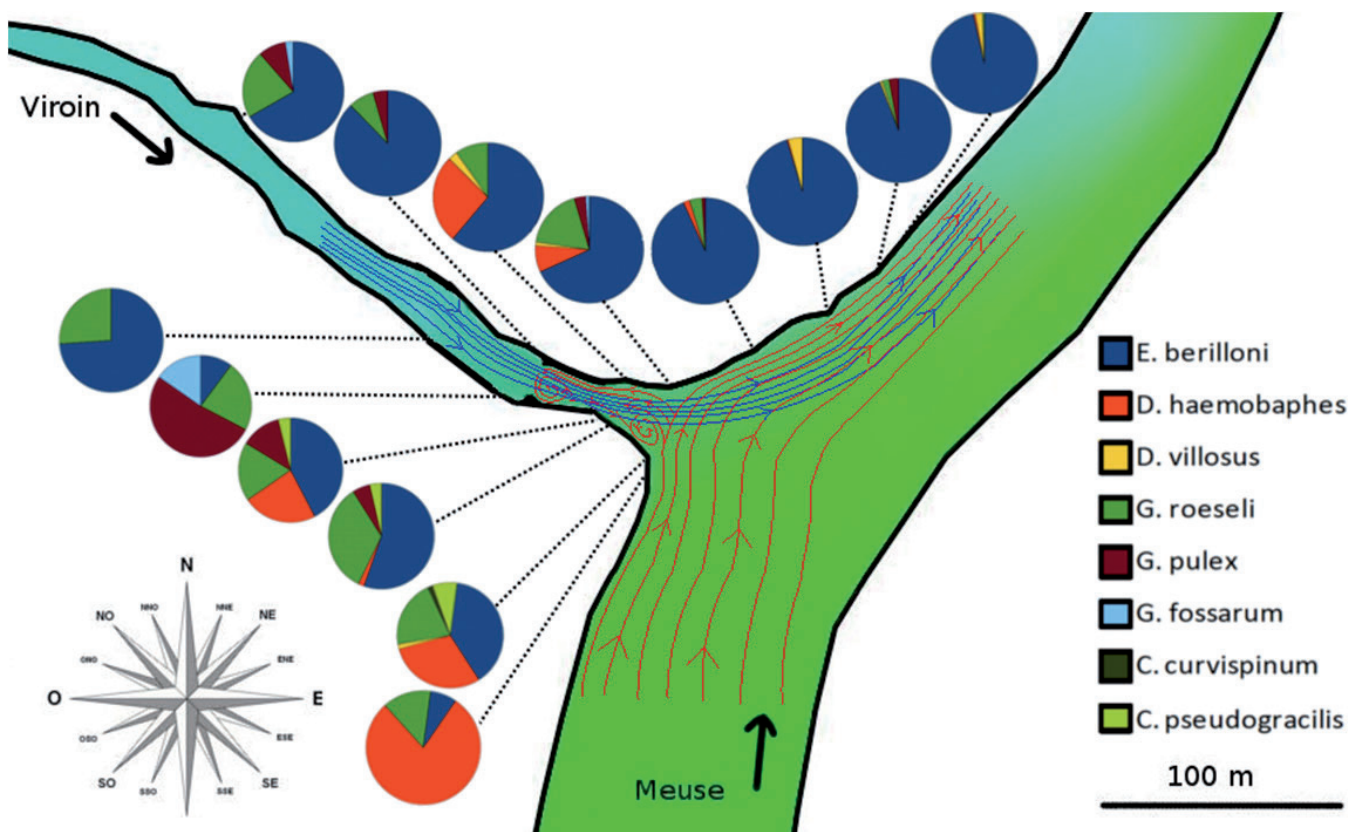
De nombreuses espèces aquatiques ont alors commencé à migrer vers l'ouest de l'Europe, parmi lesquelles se trouve malheureusement une crevette surnommée la « crevette tueuse ». Cette crevette qui répond au doux nom de *Dikerogammarus villosus* (Sowinsky, 1874) (fig. 2), est particulièrement carnivore et agressive. Elle est arrivée à hauteur de Vireux-Molhain en 1998 et y a rapidement remplacé toutes les crevettes indigènes et naturalisées (appartenant aux mêmes espèces que les crevettes du Viroin). Mais étonnamment cette espèce si redoutable dans la Meuse n'est à

notre connaissance jamais encore remontée dans le Viroin (même pas de quelques mètres !) (fig. 3). La limite entre l'aire de répartition de *D. villosus* et des espèces du Viroin se situe même très précisément au niveau de la confluence entre la Meuse et le Viroin à Vireux-Molhain. Les crevettes du Viroin ont donc la vie sauve pour l'instant... pour autant que *D. villosus* reste bien cantonné dans la Meuse !

Des études sont en cours depuis 2002 (fig. 4) au site de l'ULB, gare de Treignes sous la direction du professeur Guy Josens du service d'écologie et de systématique animales de l'ULB afin de déterminer pourquoi *D. villosus* ne remonte pas dans le Viroin.

Il en ressort que les paramètres les plus importants séparant les différentes espèces dans le Viroin sont apparemment la profondeur de la rivière, le type de berges et de sédiments

Fig. 3 : Etude de la répartition des amphipodes autour de la confluence Viroin-Meuse (Juin 2008). Les flèches rouges représentent le tracé de l'eau de la Meuse, les flèches bleues symbolisent le parcours emprunté par l'eau du Viroin. *E. berilloni* = *Echinogammarus berilloni*, *D. haemobaphes* = *Dikerogammarus haemobaphes*, *D. villosus* = *Dikerogammarus villosus*, *G. roeseli* = *Gammarus Roeseli*, *G. pulex* = *Gammarus pulex*, *G. fossarums* = *Gammarus fossarum*, *Chelicorophium curvispinum*, *Crangonyx pseudogracilis*.



rencontrés. *D. villosus* étant naturellement plus familier des fleuves que des rivières, ces paramètres lui seraient défavorables dans le Viroin à l'inverse de la Meuse et il ne serait pas en mesure de supplanter les espèces indigènes et naturalisées dans la rivière ! Il faut également souligner que bien que la biodiversité a été réduite localement dans la Meuse où les anciennes crevettes ont quasiment disparu, cette même diversité a globalement augmenté si on la considère à l'échelle de la région toute entière puisqu'une nouvelle espèce (*D. villosus*) y est maintenant représentée.

Il est cependant difficile de prévoir l'évolution de la situation : *D. villosus* envahira peut-être un jour le Viroin, mais les espèces indigènes et naturalisées pourraient également finir par réinvestir la Meuse dominée par *D. villosus* et reprendre le dessus par rapport à



Fig. 4 : Substrat artificiel utilisé pour la récolte de gammares, il s'agit d'un sac à oignons rempli de gravier. Si vous en voyez un, s.v.p. n'y touchez pas !

l'envahisseur. Les connaissances actuelles ne nous permettent pas encore de trancher la question.

ANIMATIONS PÉDAGOGIQUES

De la graine à la tartine

Durée : 1 journée - 5,00 €/pers.

Les douze nuits enchantées

Durée : 1 journée - 5,00 €/pers.

Métiers du cuir

Durée : 2 h - 3,75 €/pers.

La bougie, "Un système millénaire"

Durée : 2 h - 3,50 €/pers.

La forêt " Petits à petits pas"

Durée : 2 h - 3,75 €/pers.

À la découverte du milieu

Durée : 2 h - 3,75 €/pers.

Treignes rural

Durée : 2 h - 3,75 €/pers.

**Exposition 2009
d'avril à novembre**

**TOURS DE ROUES
Charrons et charrois traditionnels**

RENSEIGNEMENTS

Les «Chroniques de l'Écomusée», ont pour but de resserrer les liens entre l'Écomusée et ses sympathisants regroupés au sein des "Amis de l'Écomusée", de les faire participer à nos enquêtes et de diffuser des informations sur nos activités (expositions, colloques, nouvelles acquisitions, etc....).

Pour s'abonner et devenir membre des "Amis de l'Écomusée", il suffit de s'acquitter d'une cotisation annuelle de 10 € minimum ; au-delà de 35 €, les dons sont fiscalement déductibles. Versement sur le compte Dexia n° 068-2225079-23, ou paiement par chèque français.

Écomusée du Viroin
Rue de la Gare, 81
B – 5670 TREIGNES
Tél. : +32(0)60/39.96.24
Fax : +32(0)60/39.94.50
Courriel : bbarbier@skynet.be
<http://www.ecomuseeduviroin.be>

L'ÉCOMUSÉE DU VIROIN

N° 43

Juin 2009



Périodique de l'Écomusée du Viroin - Asbl DIRE / Université Libre de Bruxelles
Éditeur responsable : P. Cattelain, 81 rue de la Gare - 5670 Treignes, Belgique

Asbl DIRE Écomusée du Viroin RAPPORT D'ACTIVITÉS 2008

Pierre Cattelain

1. ACQUISITIONS

La collection ayant pour thème les activités rurales dans un sens très large, elle se subdivise en quelques grandes catégories, cohérentes entre elles.

En 2008, en fonction des opportunités, l'Écomusée a acquis, essentiellement par don, mais aussi sous forme de dépôt à longue durée, 207 objets, entrés à l'inventaire (M. Dujardin, P. Regnier), à savoir :

- outils des activités artisanales traditionnelles :

- 42 (arpentage, cordonnerie, saboterie...);
- outils et machines agricoles (ou d'utilité publique) : 4, dont la pompe à feu à bras de Dourbes ;
- affiches agricoles : 0 ;
- produits de fonderie : 7 ;
- cartes postales et photos anciennes régionales : 57 ;
- objets liés au monde trappiste : 1 ;
- objets de la vie quotidienne : 96, allant de la lampe à la tirelire, en passant par les moules à gâteau, cendriers, et autres fers à repasser



À ces objets de collections, nous pouvons ajouter :

- trois planches de Diderot et d'Alembert sur la fabrication du charbon de bois, imprimées sur forex, au format 100 X 70 ;
- les éléments nécessaires pour la fabrication d'une maquette sur la fabrication du charbon de bois ;
- les éléments de décor des vitrines faune.



2. EXPOSITIONS TEMPORAIRES

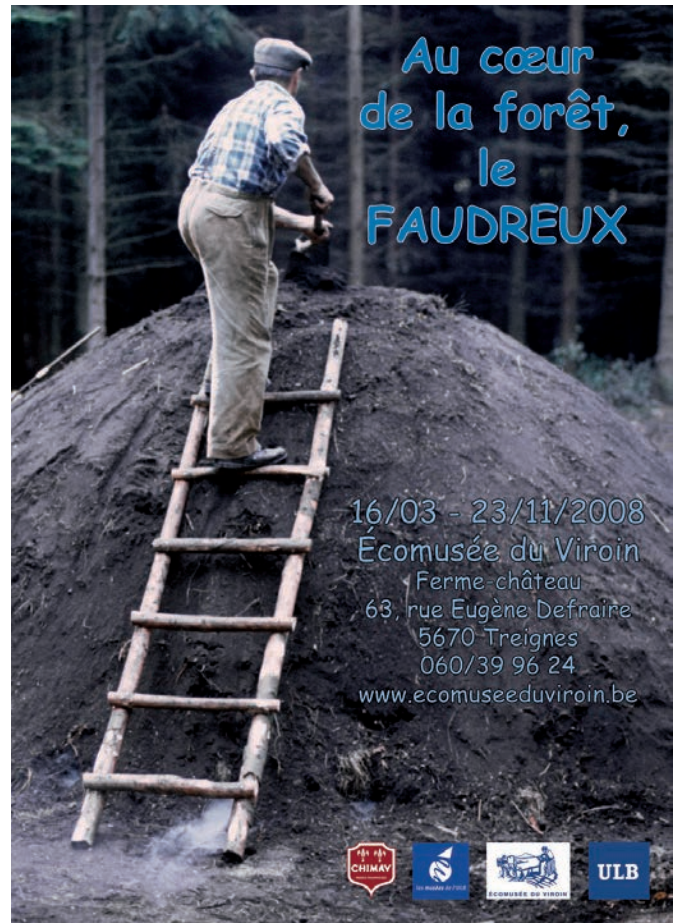
À côté de ses espaces permanents (rez-de-chaussée des écuries consacré aux métiers traditionnels de la région, et de la cour de la Ferme-Château, réservée à la présentation d'une sélection de machines agricoles), l'Écomusée du Viroin a présenté, en 2008, deux expositions temporaires, respectivement à l'étage des écuries et à l'étage du logis des domestiques.

AU CŒUR DE LA FORÊT, LE FAUDREUX

Du 16 mars au 23 novembre 2008, l'Écomusée du Viroin a proposé au public une version revue, corrigée et complétée de l'exposition «Faune et Flore forestière entre Calestienne et Thiérache». L'espace noir sensoriel, qui permettait au visiteur d'exercer son toucher et son odorat, a été remplacé par un espace consacré au Faudreux, ce fabricant de charbon de bois, véritable habitant humain de la forêt.

Le thème

Le sud-est de l'Entre-Sambre-et-Meuse abrite une des plus belles réserves forestières d'Europe occidentale, qui se caractérise par l'importance des feuillus, et de la faune qui lui est liée. L'exposition présentée en 2008 a laissé la place belle aux arbres, les vrais seigneurs de la forêt : cartels didactiques, sec-



tions d'échantillons, fruits... tout était là pour faire sentir la forêt, le bois...

Par ailleurs, les nouvelles vitrines présentaient les hôtes de nos forêts wallonnes : en 3D naturalisés, le sanglier et ses marcassins, le chevreuil, le renard, le chat sauvage, le blaireau, la martre, la belette, la fouine, le hérisson, l'écureuil, et quelques rapaces, de manière à voir de près ce que, presque toujours, personne ne voit plus. Le décor des vitrines a été totalement modifié par rapport à 2007, et adapté à chaque espèce, en fonction des saisons.

Le travail du faudreux était évoqué au travers d'une grande maquette, réalisée par les



animatrices de l'Écomusée, représentant une aire de faudre et ses diverses composantes : tas de bois, hutte des faudreux, meules de charbon de bois à divers stades de construction et de combustion. La présentation de cette activité était complétée par un cartel explicatif, trois planches extraites de l'Encyclopédie de Diderot et d'Alembert, une série de photos montrant les différents stades d'avancement d'une meule, et la vidéo réalisée par le CAV et le Centre Paul Brien (ULB-Treignes) en 1980.

Les partenaires culturels

- le Musée de Zoologie de l'ULB
- le Domaine provincial de Chevetogne ;

Les partenaires privés

- Mr Jean-Louis Moyen, agent DNF
- Mr Freddy Puissant, agent DNF
- Mme Marianne Dropsy, de Boussu-en-Fagne

Les partenaires scientifiques

Les notices, les panneaux didactiques, et les étiquettes expliquant la faune et la flore ont été rédigés par l'équipe de l'Écomusée sous la supervision de :

- M. Guy Josens, professeur de biologie à l'ULB
- M. Jean-Claude Verhaeghe, professeur de biologie à l'ULB et à Mons-Hainaut

Les textes du cartel consacrés au faudreux ont été rédigés par Pierre Cattelain, conservateur.

LES SORCIÈRES. MYTHE OU RÉALITÉ...

Du 16 mars au 23 novembre 2008, l'Écomusée du Viroin a proposé au public une version totalement réadaptée de l'exposition «Les sorcières : mythe ou réalité», créée en l'église de Berchem-Ste-Agathe, pendant les vacances de Toussaint 2007, par l'asbl PromoArt, avec la collaboration de l'Écomusée du Viroin (prêt d'objets originaux).

Le sud de l'Entre-Sambre-et-Meuse, de Chimay à Treignes en passant par Couvin et Vierves, est tristement célèbre par ses procès et exécutions de sorcières du XVII^e siècle. L'Écomusée du Viroin a voulu revenir sur cette période en lui donnant une dimension historique et didactique, laissant courir l'imagination tout en découvrant la réalité.

EXPOSITION / TENTOONSTELLING

Les Sorcières
Mythe ou réalité...

Heksen
Mythe of reality...

Du 16 mars au 23 novembre 2008
Écomusée du Viroin
Ferme-Château, rue E. Defraire, 63
Infos : 060 / 39 96 24

Van 16 maart tot 23 november 2008
Treignes - Viroinval
Kasteel-Hoeve, rue E. Defraire, 63
www.ecomuseeduviroin.be

Soirée Halloween :
Halloween Avond : 31/10

ULB W S CHIMAY VIVA CITE

Le visiteur est plongé dans l'univers des XVI^e-XVII^e siècle par une mise en scène spectaculaire, dans des bâtiments remontant en partie à l'époque envisagée. La Ferme-Château a été la résidence du Bailli du Seigneur de Vierves, qui a prononcé la condamnation de nombreuses sorcières. Cette exposition a notamment fait l'objet d'une visite de préparation à Ellezelle, le 25 janvier, par les animatrices et le conservateur.

Le thème

Imaginez-vous il y a 500 ans ! Entrez au cœur du XVI^e siècle et découvrez une époque bien différente et troublante sous le règne de Charles Quint.

Pénétrez dans la maison du paysan, sentez les odeurs qui l'habitent. Voyez comment les gens de l'époque vivent, les maladies qui règnent et comment les médecins les traitent..

Découvrez le monde imaginaire et réel de cette femme au bout du village. Qui est-elle ? Pourquoi dit-on que c'est une sorcière ? Quels sont ces animaux qui l'entourent et ces plantes qu'elle utilise ? Qu'en fait-elle ? Pourquoi la chasse-t-on ? Pourquoi la brûle-t-on ?



Et cet homme qu'on appelle Nostradamus ! Il fait et dit des choses bien étranges... Pourquoi n'est-il pas condamné aussi ?

Plongez-vous dans les croyances et superstitions d'autrefois qui ont donné lieu à tant de légendes. Dans un décor fantastique dont l'ambiance vous imprègne dès votre entrée, l'exposition « Sorcières : mythe ou réalité ? » vous plonge au cœur de l'histoire où la réalité et l'imaginaire s'entremêlent pour notre plus grand plaisir.

Une exposition où les enfants étaient les bienvenus, où les connaissances s'acquièrent tout au long du parcours, de façon ludique. Un moment d'émerveillement qui se termine par un espace consacré aux interactivités qui illustrent le discours.

Tout au long du parcours, les décors plongeaient les visiteurs dans l'univers des XVI^e-XVII^e siècles. Les plus (et les moins) jeunes trouvaient des interactivités dans toutes les sections. Le chat noir racontait les anecdotes, il constituait l'indice qui permettait aux enfants de se rattacher à un texte écrit spécialement pour les plus petits ou pour ceux qui n'aiment pas lire !



Les partenaires culturels



- L'asbl PromoArt, rue du Dessus, 70 à 1420 Braine L'Alleud.
- L'asbl Loisirs et Vacances, rue de la Gare, 1, 5660 Couvin.

Les partenaires privés

- L'artiste peintre David Peeters
- L'artiste peintre Muriel Dessoy

Les partenaires scientifiques

- L'Expérimentarium de l'ULB
- La Faculté de Philo et Lettres de l'ULB
- Le Musée de la pharmacie de l'ULB
- Le Jardin botanique Jean Massart
- La Société Belge d'Histoire de la Médecine

Les résultats

Au cours de l'année 2008, ces expositions et les ateliers et animations nous ont permis d'accueillir un total de 12 666 visiteurs, dont 8510 en 196 groupes, ce qui représente une progression de 55% par rapport à 2007, et constitue le meilleur chiffre de fréquentation jamais atteint par l'Écomusée (10 468 en 2004).

3. PRÊTS D'OBJETS

Au cours de l'année 2008, l'Écomusée a effectué les prêts suivants :

- Ecole Notre-Dame de Jumet. Pour le Bicentenaire de l'Ecole, 1^{er} mars 2009, exposition consacrée aux anciens métiers dont la saboterie. 27 objets prêtés.
- Printemps des Sciences, du 10 au 16 mars 2008 : exposition « Géologie et cartographie s'expliquent ». Prêt de panneaux.
- Foyer Culturel de Nismes asbl et Centre Culturel Régional « Action Sud ». Du 04-04 au 15-04-2008 : exposition "L'eau", 21 objets prêtés dont bassine, palanche en bois, lessiveuse manuelle...
- La Joyeuse Confrérie des Vergnophiles. Du 17 au 19 octobre 2008 : « Vergnies et ses vieux métiers », 82 objets prêtés dont panoplie de planes, de hachettes, coffret de fleuriste...

4. ATELIERS ET ANIMATIONS PÉDAGOGIQUES, ÉVÉNEMENTS

Tout au long de 2008, l'Écomusée a proposé aux groupes structurés de minimum 15 per-



sonnes, des visites guidées des expositions, ainsi que divers ateliers-animations : pain, cougnoux, cuir, bougies, promenade de Matignolles, la forêt petits à petits pas, promenade rurale.

Le « Grand Sabbat », «Fête de l'Ecomusée» : après-midi spéciale d'animations non-stop, que nous avons organisée le 20 juillet, a également rencontré un beau succès. Plus de 288 visiteurs décomptés à l'accueil ont ainsi eu la possibilité de participer à toutes les animations qui sont normalement accessibles aux groupes sur réservation, avec en supplément contes et légendes, magie et illusion, Madame Irma,

L'Écomusée a également participé aux événements suivants :

- Printemps des Musées (mai) ;
- Bienvenue en Wallonie (mai) ;
- Journées du Patrimoine (septembre) ;
- Dimanche des musées de l'ULB (octobre) ;
- Soirée spéciale Halloween (novembre) : cette manifestation, organisée en partenariat avec l'Espace Arthur Masson, nous a permis d'ac-

cueillir plus de 400 personnes. Pour l'occasion, le personnel de l'Ecomusée a remplacé, en chair et en os, les mannequins présents dans l'expo «Sorcières», au grand plaisir des visiteurs, qui ont ainsi pu rencontrer un épouvantail vivant, une malade de la peste, un médecin du XVII^e siècle, un chevalier en armure, une vieille guérisseuse aigrie, une sorcière condamnée à mort et son bourreau, une femme-arbre, sans oublier le diable en personne ... et quelques bien jolies sorcières ...

- Trois représentations de la pièce théâtrale «La sorcière de Treignes, ou les déboires de Marguerite», pièce en un acte créée pour l'Écomusée par Maurice Vandeweyer, et interprétée par la compagnie Pescalune en trois occasions : le jour du vernissage, la fête du 20 juillet et la soirée Halloween : à chaque fois, salle comble !

Grâce à l'intervention de l'ULB, l'asbl DIRE a également pu procéder à l'installation d'un nouveau système de projection interactif, avec lecteur DVD dans la salle de conférence et de projection.

5. EDITIONS

En 2008, l'Écomusée du Viroin a édité, outre ses affiches, prospectus et dépliants, les deux publications suivantes :

- «Chroniques du Viroin», n°42, décembre 2008, 400 exemplaires ;
- «Les sorcières, mythe ou réalité», catalogue de l'exposition : 1500 exemplaires (en vente à l'Éasbl DIRE : 7,00 €, hors frais d'envoi).

6. RESTAURATIONS ET INVENTAIRES

L'équipe de l'Écomusée a poursuivi ses missions de restauration. Ont ainsi été réhabilitées 3 charrues «Brabant double», 2 faucheuses, 1 râteau fane, 1 semoir à traction animale, 1 épandeur d'engrais, un hache-paille et plusieurs roues de charrettes, sans oublier plusieurs dizaines d'outils, en fonction des nécessités.

En ce qui concerne l'inventaire, il est réalisé à 100%, ce qui représente plus de 9000 outils, machines et affiches, des centaines de diapositives et de cartes postales anciennes et

photos. 3 % de cet ensemble ont été finalisés sous forme de fiches AICIM et mis en ligne. Plusieurs centaines de fiches AICIM sont en phase d'achèvement, en fonction de l'évolution des GIS.

Dans le domaine de la conservation, l'Écomusée a également réalisé les tâches suivantes :

- installation d'un système d'alarme anti intrusion à la Ferme-Château ;
- nettoyage, traitement, marquage et invento-risation des nouveaux outils entrant dans les collections ;
- finalisation de 177 fiches AICIM, et transmis-sion à la base de données ;
- restauration d'une charrue brabant-double ;
- restauration d'une charrue triangulaire ;
- restauration d'un bluteur à main ;
- restauration de deux scarificateurs.

7. ACTIVITÉS SCIENTIFIQUES

Les animatrices ont effectué un travail de recherche au niveau de la géologie, notam-ment de la mine de barytine et sont allées voir le Musée à Vierves pour réunir de la documen-tation. Elles ont également rencontré Monsieur Lefèvre de Nismes. Elles se sont également chargées de la préparation de textes sur la sorcellerie, ainsi que de fiches pour les plantes aromatiques du jardin.

Elles se sont également chargées de la re-transcription de trois enquêtes : géologie, haies et maréchalerie.

Quelques études récentes ont été publiées dans le «Chronique du Viroin» n° 42, 2008, no-tamment sur les premiers outils aratoires ap-parus en Europe, au Néolithique.

Le Conservateur du Musée a participé à di-vers expérimentations, table-ronde, colloques et conférences, en Belgique et en France. Il a également assuré l'encadrement du stage de fouilles archéologiques destinés aux étudiants de l'ULB, pendant 6 semaines en juin-juillet, en partenariat avec le CReA (Aurélie Eïd, Axelle Letor, Nicolas Paridaens et Eugène Warmen-bol), et le Cedarc (Stéphane Genvier, Albert Vanhorenbeek).

L'équipe d'animatrices a également parti-cipé à de multiples réunions et «work shops», sans oublier des animations dans des institu-tions partenaires :

MSW/AICIM

- conférences de presse ;
- réunions de travail.

ANIMATIONS EXTÉRIEURES

- Ecomusée de l'Avesnois à Fourmies – Ani-mation cuir – Le dimanche 19 octobre
- Hastière-par-Delà – Ecole Communale – 2 animations pain : Les 08-04-08 et 23-05-2008

8. TRAVAUX

Les salles d'exposition ont été, comme cha-que année, entretenues et rafraîchies. L'équipe technique s'est de plus chargée de l'achève-ment de la rénovation des boiseries des portes et fenêtres des bâtiments (Gare), de la restau-ration de l'aire de pique-nique de la Gare, de la restauration des toilettes du personnel, à la Gare, de l'installation d'une paroi transparente de protection dans l'atelier de saboterie méca-nique, de l'aménagement de nouveaux sup-ports de vitrines pour les expositions tempo-raires, ainsi que de la poursuite de l'aména-gement de l'atelier de l'Écomusée, dans l'ancien hangar à marchandises de la Gare. L'équipe technique s'est également chargée de l'amé-nagement du jardin potager traditionnel à la Ferme-Château.

En vrac, quelques réalisations :

- Socle en béton pour placement d'une cuve à mazout - Ecomusée ;
- Protection saboterie - Encadrement par une armature métallique, peinture + plexiglas ;
- Contrepoids pour mettre à l'arrière du tracteur + montage de la cabine + feu rotatif...
- Placement d'une buse et d'un anti-refouleur
- Atelier des ouvriers - gare ;
- Montage exposition sorcellerie (toutes les pa-rois en bois, âtre, prison, + électricité se rap-portant à chaque scène) ;
- Remise en peinture de la rampe d'escaliers et

des radiateurs montant à l'expo Sorcellerie ;

- Préparation de plaques pour les différents textes sur la sorcellerie ;
- Préparation du socle pour maquette « Expo Faudreux » ;
- Fabrication de porte-flambeaux pour sorcellerie ;
- Remise à neuf du toit du W.C. et de la remise à bois à la gare ;
- Réparation de la machine à sabots, remplacement courroies ;
- Entretien des deux sites (Ferme-château et gare) : tonte des terrains, tonte des haies (à la bonne saison, tous les 15 jours) ;
- Installation d'un poêle au mazout de collection dans une des salles de la cafétéria de l'Écomusée ;
- Réparation de la grande porte d'entrée de l'Écomusée ;
- Démontage et remontage de la clôture de l'aire de pique nique de la gare (endommagée par un chauffeur de poids-lourd) ;
- Consolidation du toit de l'abri des machines agricoles près du château d'eau ;
- Démontage et nettoyage du chauffe-eau à la gare (calcaire) ;
- Préparation du jardin à l'Écomusée en vue d'y planter des plantes aromatiques ;
- Travaux dans les chambres de l'hébergement ;
- Montage de l'enseigne « Université Libre de Bruxelles » ;
- Prémontage de l'installation électrique du système d'alarme (Libor) à l'Écomusée ;
- Restauration des tables et chaises + peinture ;
- Nettoyage et réparation du mur des anciennes étables à la Ferme-château ;
- Aménagement du terrain à l'arrière de la grange de la Ferme-château ;
- Tubage du poêle à charbon dans la cafétéria de l'Écomusée.

9. HÉBERGEMENT

En 2008, le centre d'hébergement a totalisé 1978 nuitées, qui se répartissent comme suit :

- du 30 au 01-02-08 : ULB - Archéologie : 10
- du 15 au 18-02-08 : Expérim. archéo : 36
- du 17 au 29-03-08 : ULB - Archéologie : 120

- du 08 au 11-04-08 : Ath. Royal Crommelynck de Woluwé-St-Pierre : 72 (payant)
- du 11 au 13-04-08 : IGEAT : 70
- du 14 au 17-04-08 : Collège Jean XXIII : 60 (payant)
- du 21 au 04-05-08 : ULB - Géologie : 130
- du 09 au 11-05-08 : ULB - Archéologie : 20
- du 13 au 16-05-08 : ULB - Biologie : 60
- du 16 au 17-05-08 : ULB - Biologie : 40
- du 19 au 21-05-08 : Collège Jean XXIII : 34 (payant)
- du 26 au 27-05-08 : ULB - IGEAT : 16
- du 24-06 au 01-08 : ULB - Archéologie : 1 026
- du 02 au 08-08-08 : ULB - Biologie : 30
- du 12 au 13-08-08 : Rando-Vélo Ottignies : 20 (payant)
- du 22 au 24-08-08 : Club gymnastique Moreels : 48 (payant)
- du 15 au 20-09-08 : ULB - Eco-éthologie : 100
- du 09 au 10-10-08 : ULB - Archéologie : 10
- du 10 au 12-10-08 : Hatha-Yoga-Lammoyen, Leers 20 (payant)
- du 26 au 29-10-08 : ULB - Archéologie : 36
- du 05 au 07-12-08 : ULB - Archéologie : 20

ANIMATIONS PÉDAGOGIQUES

De la graine à la tartine

Durée : 1 journée - 5,00 €/pers.

Les douze nuits enchantées

Durée : 1 journée - 5,00 €/pers.

Métiers du cuir

Durée : 2 h - 3,75 €/pers.

La bougie, "Un système millénaire"

Durée : 2 h - 3,50 €/pers.

La forêt " Petits à petits pas "

Durée : 2 h - 3,75 €/pers.

À la découverte du milieu

Durée : 2 h - 3,75 €/pers.

Treignes rural

Durée : 2 h - 3,75 €/pers.

Exposition 2010 d'avril à novembre

TOONE au pays de TOINE
Marionnettes bruxelloises de tradition

LA MÉTALLURGIE DU FER du bas-foyer au haut-fourneau : évolution des foyers et étude des matériaux composant les fours

Joëlle Petit
Historienne des Techniques

PRÉAMBULE ET OBJECTIFS

Les opérations essentielles de la métallurgie du fer sont la recherche du minerai, son traitement par le feu, l'élaboration du métal et sa mise en œuvre.

L'objectif de cette publication est d'identifier les matières premières utilisées : matériaux constitutifs des fours et creusets, combustibles, minerais de fer ; la première partie de l'article concerne les matériaux¹ constitutifs des fours et creusets.

MÉTHODOLOGIE

Il est nécessaire, d'emblée, de situer les différentes techniques utilisées, chronologiquement, afin de déterminer le passage de l'une à l'autre, du bas-foyer au bas-fourneau, puis au haut-fourneau. L'article ne concerne pas l'affinage, ni la fabrication de l'acier, ces fours n'étant pas des hauts-fourneaux tels que conçus dans l'évolution directe de l'appareillage de base.

Cette façon de procéder permet de mettre en évidence les matériaux constitutifs des différentes parties qui composent le four, ainsi que les propriétés des matériaux utilisés, durant les périodes considérées. L'identification, à cha-

¹ J. PETIT, *Du bas-foyer au haut-fourneau : Etude des matériaux composant les fours, des combustibles et des minerais et conception d'un panneau didactique illustrant un haut-fourneau du XVII^e siècle. Rapport du stage de recherches effectué au Centre d'Histoire des Sciences et des Techniques et à la Maison de la Métallurgie de l'Université de Liège*. CNAM, CDHTE, 2006, 53 pages, 12 ill.

que étape, des combustibles et la composition des minerais de fer employés, fera l'objet d'un prochain article.

1. INTRODUCTION

Le fer constitue 4,7% de la lithosphère et 79% du noyau de la terre ; il est le métal le plus abondant après l'aluminium. Il possède des propriétés mécaniques avantageuses à l'état impur ; la découverte de ces propriétés a induit l'évolution technologique.

2. PROPRIÉTÉS IMPORTANTES DU FER

2.1. Propriétés physiques et mécaniques

Le fer est un métal blanc grisâtre et le plus dur des métaux usuels. Il est malléable et ductile à chaud ; son point de fusion est à 1530°C et il se ramollit avant de fondre ; il peut donc être soudé à lui-même et être forgé. Son point d'ébullition est à 2735°C. C'est un métal magnétique qui s'aimante lorsqu'il est placé dans un champ magnétique.

2.2. Propriétés chimiques

Le fer est réducteur : il s'oxyde facilement. Il se combine aisément aux non-métaux, excepté à l'azote. Il est attaqué à froid par les acides ordinaires et forme des sels de fer.

3. SOUS FORME D'HISTORIQUE

La métallurgie du fer relève d'opérations simples : la domestication du feu, son activation pour ramollir un corps qui lui est présenté et un apport d'air.

3.1. La domestication du feu, prémisse de la métallurgie

La domestication du feu constitue l'une des inventions majeures de l'humanité préhistorique. La maîtrise du feu permet surtout de se chauffer, de s'éclairer et de cuire la nourriture. L'*Homo erectus* maîtrise déjà certaines techniques de production du feu il y a un peu plus de 600.000 ans². Vers 500.000/450.000 ans avant notre ère, les foyers commencent à se localiser dans des zones précises de l'habitat et à se

² P. CATTELAINE, « La flamme jaillit... et la lumière fût ! », in *Les grandes inventions de la Préhistoire*, Ed. du CEDARC, Treignes, 1998, p. 19.

structurer³. Au Paléolithique moyen (- 200.000 à -35.000 ans), ils se généralisent ; on en découvre dans les cavernes et dans les habitations de plein air. Avec l'expansion de *Homo sapiens sapiens*, il y a plus de 35.000 ans, les domaines d'application du feu se diversifient, pour aboutir à la fin du Néolithique, il y a près de 5.000 ans, aux premières productions métallurgiques⁴.

La première étape pour allumer un feu est la production d'une braise, la seconde, l'obtention de flammes à partir de celle-ci. Les données archéologiques et l'ethnographie comparée suggèrent deux méthodes principales pour la production d'une braise : la friction (utilisant l'échauffement produit par la friction de deux éléments en bois pour porter à l'ignition) et la percussion (utilisant les étincelles produites par le choc d'une roche dure telle que le silex et d'un minerai de fer, tel que la pyrite ou la marcassite). C'est en effet du choc silex contre fer que naissent les étincelles utilisables. Cette méthode est la plus anciennement attestée. Quoique des pyrites aient été découvertes dans des habitations du Paléolithique supérieur (vers -30.000) et jusque dans le Paléolithique moyen (au-delà de -50.000), elles y sont rares et il est difficile d'en affirmer l'usage comme pierres à feu⁵. Mais dès le Paléolithique supérieur final, vers -13.000), au Mésolithique et au Néolithique, vers -2.500⁶, on a utilisé de petits blocs de pyrites⁷ naturelles comme élément de briquet. Si l'un des éléments peut être du silex, l'autre doit obligatoirement contenir du fer allié à du carbone ou du soufre, par exemple, la pyrite de fer ou la marcassite (sulfure naturel de fer FeS₂) (fig. 1). Le silex, en percutant le nodule de marcassite, en détache de petites particules portées à incandescence : les étincelles⁸ utilisables ; la faible énergie d'activation due au choc suffit à déclencher la réaction d'oxydation exothermique (combustion) des parti-



Fig. 1 : Nodule de marcassite percuté découvert dans les niveaux magdaléniens du Trou du Chaleux. Collection IRSNB ; Photo : Marcel Splingaer ; Infographie : Laurence Cammaert.

cules de soufre arrachées. Ces particules de soufre incandescentes (étincelle chaude) sont immédiatement réceptionnées sur une matière végétale très fine, aérée et aisément combustible (amadou, étoupe, feuilles très sèches) pour former une braise.

Trois sortes de percussion sont applicables : la percussion oblique-lancée (fer contre silex), la percussion oblique-posée (appareils à feu par friction) et la percussion circulaire (faire tourner une baguette dont l'extrémité provoque l'ignition de la matière végétale)⁹. La percussion oblique-lancée intéresse directement les peuples métallurgistes.

Des moyens d'activer le feu sont cependant nécessaires ; l'arrivée d'air se fait par tirage naturel (courant d'air, cheminée), ou par tirage forcé (souffle). Quand il ne tend pas à la carbonisation, le feu durcit ou amollit les corps qui lui sont présentés. Il peut agir par chauffage direct si la flamme touche le corps traité (métaux) ou indirect si un milieu gazeux, liquide ou solide est interposé¹⁰.

3.2. Premiers centres sidérurgiques

Le **feu découvert** est le moyen le plus ancien pour chauffer des métaux : le métal à chauffer est placé au milieu d'un tas de branchages ou de charbon de bois au sol (fig. 2).

Ces opérations étant relativement simples, la métallurgie du fer se répand dans le monde occidental, comme dans le monde oriental et en Afrique.

3 P. CATTELAÏN, *op.cit.*, p 20.

4 *Ibid.*

5 *Ibid.*

6 A. LEROI-GOURHAN, *L'homme et la matière*, éd. Albin Michel, coll. Sciences d'aujourd'hui, Paris, 1943 et 1971, p. 66.

7 W. SCHUMANN, *Guide des pierres précieuses*, éd. Delachaux et Niestlé, Paris, 2000 et 2005, p. 162.

8 P. CATTELAÏN, *op.cit.*, p. 21.

9 A. LEROI-GOURHAN, *op. cit.*, p. 67.

10 A. LEROI-GOURHAN, *op. cit.*, p. 73.



Fig. 2 : Disposition d'un feu servant à chauffer le fer (Nil blanc). Extrait de A. LEDEBUR, *Manuel théorique et pratique de la métallurgie du fer*, tome premier, éd. Librairie polytechnique Cb Béranger, Paris, 1903, p. 163.

On considère généralement que le premier fer utilisé est le fer météorique, qui se corrodait rapidement. Il ne s'en est trouvé en bon état qu'en Egypte vers 3.500 avant notre ère et en Assyrie vers -3.000.

L'apparition du fer est fixée vers le 2^e millénaire avant notre ère¹¹ ; il est admis que l'origine de la métallurgie du fer fondu se situe entre -1800 et -1500¹². Les premiers centres de fabrication se trouveraient dans le Caucase.

L'âge du fer commence lorsque le métal est produit par l'homme en quantité suffisante pour provoquer une modification de la civilisation¹³ ; il succède à l'âge du bronze.

Présument un foyer unique de diffusion de la métallurgie du fer, de nombreux historiens pensaient que la sidérurgie avait été introduite en Afrique à partir de l'Asie occidentale, d'abord en Egypte ancienne, puis dans le reste du continent par Carthage ou la Nubie.

Contrairement aux idées reçues, les datations physico-chimiques font apparaître que les plus anciens objets de fer provenant de la

réduction d'un minerai ont été trouvés au Niger occidental. A Termit, la sidérurgie remonte à 1500 avant notre ère au moins, dans un contexte néolithique ; à Egaro, les dates atteignent - 2500, voire davantage. Des études révèlent notamment les constituants minéraux des scories et les températures auxquelles fonctionnaient les fourneaux, ainsi que la proportion de fer extraite de ces anciens résidus de minerais¹⁴. L'archéologie avait déjà mis au jour en Egypte, un échantillon daté de 2565 ans avant notre ère. Outre les datations, le matériel associé et l'attestation d'échanges très anciens rendent plausible l'hypothèse d'une invention de la sidérurgie en Afrique subsaharienne occidentale dès la première moitié du 3^e millénaire avant notre ère. On ignore si la sidérurgie de l'Asie occidentale, datée de 2450 ans, est née indépendamment ou non. La sidérurgie africaine est donc au moins contemporaine de celle du Moyen-Orient ; ce qui plaide davantage en faveur d'une invention autochtone que d'un emprunt.

Les historiens de l'Antiquité écrivent peu sur les techniques du fer ; mais les fouilles archéologiques permettent de relativement bien les identifier.

Pour la production intensive de métal, au Burkina Faso, le choix technique s'est porté sur la combustion lente, avec une maîtrise des phases thermiques et de la dynamique des matériaux. Ce choix technique correspond à un choix social de rythme de production et d'économie de main-d'œuvre. La métallurgie du fer en Afrique centrale a donc une grande ancienneté et une remarquable technicité.

4. DU BAS-FOYER AU BAS-FOURNEAU

Le fer pénètre dans les territoires qui forment la Wallonie actuelle vers 500 avant notre ère.¹⁵.

Il est alors produit par la technique « du procédé direct », dans un **bas-foyer** (fig. 3) ;

11 Sur base des textes égyptiens antérieurs à la présence des hébreux.

12 P. DRILLAUD, M. THERON-NAVATEL, *De fer, d'eau et de feu – La Forge à la catalane*, édition d'auteur, Montauban, 1994, p. 15.

13 A. FRANCE-LANORD, « Evolution de la technique du fer en Europe occidentale, de la préhistoire au Haut Moyen-Age », dans *Actes du colloque international : Le fer à travers les âges - Homme et Techniques - Nancy 3-6 octobre 1955*, CNRS, Nancy, 1956, p. 28.

14 H. BOCOUM (dir.), *Aux origines de la métallurgie du fer en Afrique, Une ancienneté méconnue – Afrique de l'Ouest et Afrique centrale*, éd Unesco, coll. Mémoire des peuples, dossier de presse, 2002.

15 R. LEBOUTTE, *La grosse forge wallonne (du XV^e au XVIII^e siècle)*, éd. Musée de la Vie wallonne, Liège, 1983, p. 3.

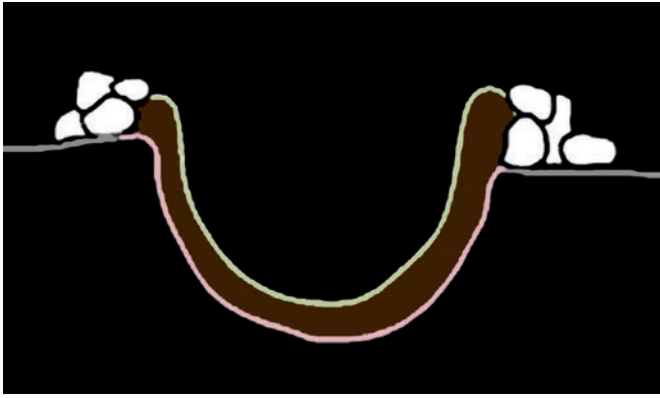


Fig. 3 : Bas-foyer : simple trou creusé dans le sol et recouvert d'argile (www.fargarossell.ad).

son utilisation pour la fabrication des armes et des outils se poursuit par ce procédé jusqu'au Moyen-Age et subsiste dans les sociétés archaïques. Ces fours et fourneaux permettent d'atteindre des températures de 1000° C, un outillage domestiquant le feu et les métaux en fusion.

Les facteurs d'implantation sont le minerai et le bois.

Jusqu'au VII^e siècle, les méthodes restent ce qu'elles étaient sous les gallo-romains. La plus ancienne forge connue dans des documents est celle de Liessies (France), citée en 600 et appartenant aux religieux de l'abbaye.

Le bas-foyer se présente « sous la forme d'une cavité de section circulaire, creusée dans le sol, aux parois légèrement inclinées. Un conduit souterrain en pente, disposé dans la direction des vents dominants, permet d'amener l'air nécessaire à la combustion. L'évacuation des résidus de fabrication, le laitier, se fait par une ouverture pratiquée à la base. Les charges de combustible (bois ou charbon de bois) et de minerais lavés et concassés sont alternativement empilées depuis le fond du foyer jusqu'au niveau du sol. Au terme de la combustion, une masse de fer pâteuse chargée de scories se dépose au fond du foyer. Cette masse, appelée « loupe » est extraite de la cuve et posée sur une surface plane ; elle y est alors martelée, afin d'en expulser les scories et de souder les atomes de fer »¹⁶.

16 *Exposition La Wallonie de Louis de Geer et la Wallonie d'aujourd'hui – Stockholm – Octobre 1999 - Catalogue*, Université de Liège, Centre d'Histoire des Sciences et des Techniques, Liège, 1999, p. 16.

Le fourneau est ensuite un petit massif conique, construit en pierres plus ou moins inaltérables au feu et cimenté avec de l'argile. Il surmonte une cavité hémisphérique de 30 à 40 centimètres de profondeur creusée dans l'argile et constituant le creuset. Un étroit canal est aménagé au ras de terre. Son orifice extérieur est évasé et orienté de façon à laisser pénétrer le vent dominant. Le combustible est constitué de branchages séchés. Le minerai utilisé est le plus riche trouvé en affleurement ; il est pulvérisé avant d'alimenter le fourneau.

Le vent entre par le conduit et alimente la flamme. La réduction du minerai s'opère lentement au contact du bois carbonisé ; l'oxygène du minerai se combine avec le carbone. La fusion suit, les cendres contribuant à liquéfier la masse ; le fer, libéré, tombe au fond du fourneau et s'y rassemble en un amas pâteux, imprégné de scories. On extrait la loupe de fer ; la masse métallique est ensuite martelée pour souder le fer et en faire armes et outils.

Pour améliorer le rendement, le bois est transformé en charbon. La fusion s'obtient à l'aide du charbon de bois. Le four, toujours à même le sol, reçoit les minerais broyés, triés, parfois lavés, placés entre les couches de charbon de bois. Au bout de deux à trois jours, on en retire la masse de fer. Avec le tirage naturel, le rendement reste faible. Pour atteindre les hautes températures nécessaires à la fusion, l'air est rapidement insufflé à l'aide de soufflets.

Lorsque le bois ou le minerai manque, les forges, mobiles et itinérantes, qui portent parfois le nom de « forges volantes »¹⁷, se déplacent vers un autre site, avec les soufflets et marteaux. Le fourneau ou creuset, trou dans le sol ou bâti sommaire, est abandonné et les amas de scories, qui contiennent encore du fer, sont laissés près des exploitations de minerais.

A l'époque des bas-foyers :

- les minerais sont très abondants en surface ;
- le bois ne manque nulle part et, s'il manque, l'on se déplace ;
- le laps de temps à attendre pour retirer la

17 P. DRILLAUD, M. THERON-NAVATEL, *op. cit.*, p.15.

masse est fonction de la capacité du four ;

- la masse de fer ou loupe contient de nombreuses impuretés ou scories ;
- elle est mise sous l'enclume pour en chasser un maximum de scories, mais il faut rechauffer la masse pour y arriver ;
- la production se fait en deux phases de travail : le fourneau, qui permet d'atteindre 1000°C et la forge ;
- l'affinage direct du minerai a lieu dans un seul appareil et sa conversion est immédiate en produits malléables.

Les Romains introduisent différentes perfectionnements techniques : l'utilisation systématique de soufflets¹⁸ pour insuffler de l'air, l'usage exclusif du charbon de bois, plus riche d'un point de vue énergétique et l'adjonction d'un fondant, matériau facilitant la fusion du minerai de fer. Ils inaugurent la technique de la cémentation. Le fer est chauffé dans du charbon de bois, afin de lui faire absorber un peu de carbone. Trempé ensuite à l'eau froide, il forme un acier, variété de fer plus résistante et plus souple. Ce procédé fonctionne de l'Antiquité jusqu'au Moyen-Age.

Toute présence de minerais permet l'installation d'une forge ; les premiers maîtres de forges sont donc souvent des grands propriétaires forestiers, de la noblesse ou du clergé.

La demande en métal augmentant durant les périodes de guerre du Haut Moyen-Age, les Francs améliorent les techniques romaines. Pour augmenter la production de fer, les métallurgistes s'efforcent d'accroître le volume des loupes en amplifiant la capacité de la cuve du bas-foyer.¹⁹

Le bas-foyer ne suffisant plus pour répondre aux besoins, la cuve du foyer est surhaussée, ce qui donne naissance au **bas-fourneau** (fig. 4). La charge est placée dans un récipient en pierre, garni intérieurement et extérieurement



Fig. 4 : Evolution du bas-foyer en bas-fourneau : conduit souterrain en pente destiné à amener l'air et cuve surhaussée (www.fargarossell.ad).

d'argile. Les fourneaux sont rapidement érigés au-dessus du niveau du sol ; la gueule, par laquelle s'effectue le versement de la charge, est placée à hauteur d'homme. La cuve, qui mesure environ deux mètres de haut, est parallélépipédique, cylindrique ou légèrement conique. Outre l'ouverture réservée à l'extraction des loupes, d'autres orifices, plus petits, sont ménagés au-dessus du creuset pour l'introduction de l'air, l'évacuation du laitier et la surveillance du fonctionnement de l'appareil. Un soufflet de cuir est actionné à bras d'homme, ou par une roue hydraulique. Les matières chargées au gueulard par couches alternatives, descendent, stratifiées jusqu'au fond du creuset. La loupe de fer, précédemment évacuée par le haut du fourneau, est évacuée dans le bas²⁰, suite à l'exhaussement

L'orifice de l'appareil est d'abord entouré d'un petit talus ou d'un muret de pierres recouvert d'argile, l'exhaussement de la cuve hors du sol faisant abandonner progressivement la construction des fourneaux dans la terre, en les érigeant entièrement sur le sol et en les munissant d'une ouverture pour l'extraction des loupes²¹. C'est le **fourneau à masse** des forges volantes²² (fig. 5).

Les fondants utilisés vers le X^e siècle, dans le but d'éliminer les impuretés qui altèrent les propriétés du métal, sont la chaux non éteinte,

18 Au IV^e siècle, les romains découvrent des appareils destinés à recueillir le vent pour ensuite le lancer sur le foyer : outres en cuir percées d'un seul orifice, puis soufflet. (voir J. FRANQUOY, *Des progrès de la fabrication du fer dans le pays de Liège*, éd. Renard, Liège, 1861, p. 8).

19 W. et F. LASSANCE, *La Métallurgie à travers les âges et le Fourneau Saint-Michel*, éd R. Magermans, Andenne 1973, p. 17.

20 J. FRANQUOY, *Des progrès de la fabrication du fer dans le pays de Liège*, éd. Renard, Liège, 1861, p. 7.

21 R. EVRARD et A. DESCY, *Histoire de l'usine des Venes suivie de Considérations sur les fontes anciennes – 1548 – 1948*, éd Solédi, Liège, 1948, p. 20.

22 W. et F. LASSANCE, *op. cit.*, p. 17.



Fig. 5 : Evolution du bas-foyer : massif conique construit en pierres et cimenté avec de l'argile (www.fargarossell.ad).

ou le quartz roulé. Ajoutés aux minerais, ils favorisent la réduction du métal.

Un autre procédé est celui des **forges catalanes** : le combustible et le minerai ne sont plus chargés en couches horizontales superposées, mais en deux colonnes verticales juxtaposées²³. Ces bas-fourneaux sont liés à l'utilisation de la force hydraulique^{24 25}.

Le fourneau à masse et le bas-foyer sont basés sur le même principe : l'affinage direct du minerai de fer dans un seul appareil et la conversion immédiate en produits malléables. Les réactions chimiques sont identiques dans les deux appareils. On passe d'une production de 60 à 80 kilogrammes de fer avec le bas-foyer à une production de 100 à 150 kilogrammes de fer avec le fourneau à masse.

L'avantage de la production du fer par le procédé direct dans un seul appareil est que le fer, travaillé à basse température, se dégage du minerai par liquéfaction plutôt que par fusion et que les impuretés passent dans les scories²⁶. L'inconvénient est que la faible température limite les métallurgistes aux minerais les plus

fusibles et que 30% du métal contenu dans le minerai passe dans les scories : la réduction du minerai est incomplète. Quant au charbon de bois, il en faut 500 à 600 kg pour produire 100 kg de fer. La qualité du métal obtenu varie en fonction du lieu, des minerais utilisés et de l'habileté des forgerons ; les conditions de fabrication, rudimentaires, sont aléatoires. En outre, la production, arrêtée entre chaque coulée, est intermittente. Les forges chôment parfois durant plusieurs mois, lorsque les routes sont impraticables, voire plusieurs années, lorsque les minerais manquent²⁷.

5. DU BAS-FOURNEAU AU HAUT-FOURNEAU

Dès la fin du XIII^e siècle, ces forges à bras recevant l'air par simple tirage, ou munies de soufflets actionnés par l'homme²⁸, ou par les animaux, ne suffisent plus. La demande en fer augmente encore, obligeant à produire toujours plus.

L'emploi de soufflets de plus en plus puissants provoque des changements dans la construction des fourneaux et l'augmentation graduelle de leurs dimensions.

A partir du XIV^e siècle, l'énergie hydraulique tirée de la force des cours d'eau, qui animait les moulins à farine, les moulins à huile et les scies des moulins à bois, est utilisée pour actionner les soufflets des fourneaux, qui deviennent hydrauliques. Les forges s'immobilisent près des cours d'eau et des forêts, pour exploiter le charbon de bois et le minerai de fer.

En remplaçant la force musculaire par l'énergie hydraulique, on obtient du vent en plus grande quantité et une pression plus forte ; la production des foyers augmente et le combustible est mieux utilisé.

Le troisième facteur d'implantation est dès lors l'eau ; il implique un changement profond dans la métallurgie du fer et caractérise un second type d'exploitation.

23 Franquoy dénombre une vingtaine de types de bas fourneaux antiques Voir J. FRANQUOY, *op.cit.*, p. 11.

24 P. DRILLAUD, M. THERON-NAVATEL, *op. cit.*, p. 15.

25 Jean Maréchal pense que les forgerons étaient souvent d'origine étrangère, peut-être catalane ou sarrazine et se demande s'il ne s'agit pas là de l'origine de l'appellation des « crayats de sarrazins » répandue dans nos régions pour désigner les scories provenant des bas-foyers. (Voir J. MARECHAL, *Histoire de la Métallurgie du fer dans la vallée de la Vesdre*, éd. Wallonie, sans lieu, 1942, p. 2).

26 Les scories primitives ont servi d'assise aux voies romaines ou aux routes.

27 P. MOUREAUX, *La statistique industrielle dans les Pays-Bas autrichiens à l'époque de Marie-Thérèse, Documents et cartes*, Commission royale d'Histoire, Bruxelles, 1974, 2 tomes, p. 653.

28 D'où leur nom.

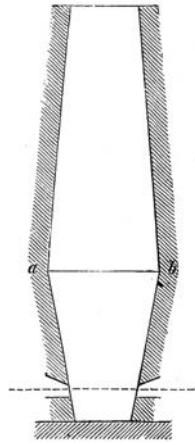


Fig. 6 : Forme des premiers hauts-fourneaux : deux troncs de cône ayant leur grande base commune, le ventre. Le tronc de cône supérieur est la cuve, celui du dessous, jusqu'au niveau des tuyères à vent constitue les étalages. Le creuset se trouve sous les tuyères. Extrait de A. LEDEBUR, *Manuel théorique et pratique de la métallurgie du fer*, tome premier, éd. Librairie polytechnique Cb Béranger, Paris, 1903, p. 474.

Les **hauts-fourneaux** (fig. 6) apparaissent au XIV^e siècle en Wallonie.

« Leur forme passe du tronc de cône à celle de la pyramide tronquée ; les parois d'argile font place à des maçonneries de pierres et de briques pour l'extérieur, et de briques réfractaires pour l'intérieur. La hauteur de ces fourneaux avoisine les cinq mètres. L'air est injecté par une tuyère d'argile au-dessus du creuset. Les charges étant d'un volume supérieur, les loupes récoltées au terme de la fusion sont plus grosses et plus lourdes.²⁹ ».

La seconde période de fabrication du fer et de ses dérivés est caractérisée par le traitement des minerais dans des hauts-fourneaux munis de souffleries mises en mouvement par l'énergie hydraulique. Ils s'installent dans des vallées et le long des cours d'eau. Une meilleure aération grâce à l'augmentation de la puissance des soufflets par l'énergie hydraulique, l'accroissement de la hauteur et du volume des fourneaux induisent des températures de l'ordre de 1500°C . On découvre un nouveau produit : la fonte de fer, mélange de fer et de carbone, ou fer en fusion, qu'on peut mouler. La sidérurgie préindustrielle apparaît ; elle subsiste jusqu'au XIX^e siècle.

Dans le haut-fourneau, le procédé, indirect, a lieu en deux temps (**méthode wallonne**) :

29 *Exposition La Wallonie de Louis de Geer et la Wallonie d'aujourd'hui – Stockholm – Octobre 1999 - Catalogue, op. cit.*, p. 16.

l'élaboration de la fonte dans le haut-fourneau, puis l'élimination du carbone par affinage pour obtenir du fer pur³⁰. Au XV^e siècle, les premières forges d'affinage sont contiguës aux fourneaux.

Les hauts-fourneaux au charbon de bois (fig. 7) produisent deux sortes de fonte : l'une, grise, contient 3% de carbone et 1% de phosphore et est destinée au moulage, l'autre, blanche, contient le moins de carbone et de silicium possible et est destinée à l'affinage. Tout l'art consiste à régler le haut-fourneau pour produire la fonte désirée, ceci dépendant de la quantité des combustibles et du choix du minerai.

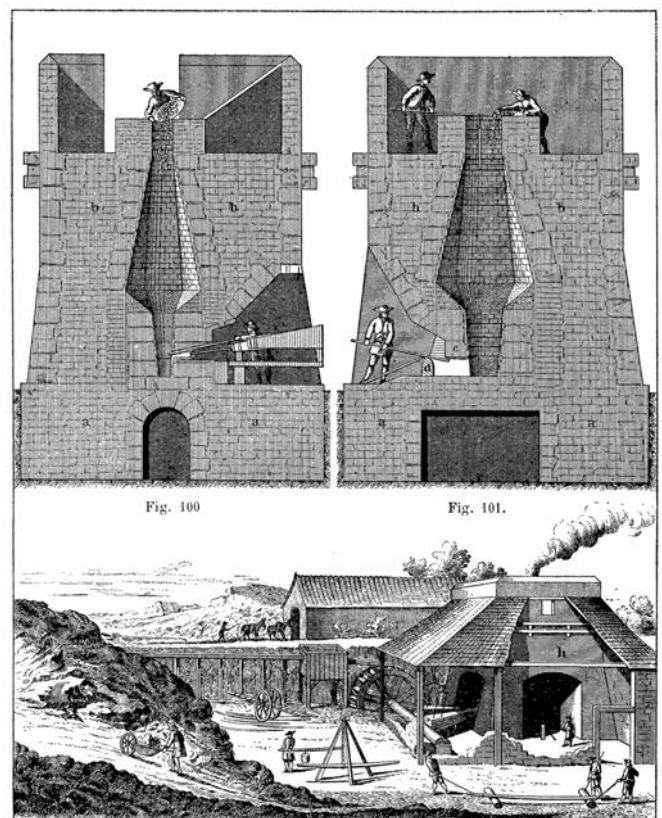


Fig. 7 : Disposition d'un haut-fourneau au commencement du XVII^e siècle. Extrait de A. LEDEBUR, *Manuel théorique et pratique de la métallurgie du fer*, tome premier, éd. Librairie polytechnique Cb Béranger, Paris, 1903, p. 490.

La composition des minerais, majoritairement des oxydes de fer, varie en fonction de leur lieu géographique, de la géologie du terrain, de l'altération des sédiments au cours du temps. Après l'exploitation des affleurements, les minières sont exploitées, avec autorisation attribuée par des chartes d'octroi.

30 N. DE HARLEZ DE DEULIN, S. BARLET, T. COOMANS *et al.*, *Les ouvrages hydrauliques*, Ministère de la Région wallonne, Héritages de Wallonie, éd. du Perron, Allier, 1997, p. 95.

Le seul combustible utilisé jusque là est le charbon de bois ; mais l'accroissement de la population provoque le déboisement progressif des forêts, alors que la fabrication de fer exige des quantités de combustibles de plus en plus grandes.

Au XVIII^e siècle, après des essais infructueux, le charbon de bois est remplacé par de la houille dans les hauts-fourneaux, puis par du coke, d'où son développement.

A cette époque, la fabrication d'une gueuse de fonte pesant 2000 livres (495 grammes) exige 4500 livres de minerai, 450 livres de fondant, 2070 livres de charbon pour transformer la fonte en fer. A l'époque des forges volantes, pour obtenir une loupe de fer de 100 livres, le feron comptait 400 livres de minerai et 400 livres de charbon. La consommation journalière du haut-fourneau est neuf fois plus forte en minerai et onze fois en charbon³¹. Le travail du haut-fourneau est continu ; il n'y a plus d'arrêt entre chaque coulée, mais il peut être interrompu faute d'eau.

Dans le haut-fourneau au coke, le principe de la préparation de la fonte est de débarrasser le minerai de sa gangue en combinant les éléments qui la composent avec un fondant : on obtient une scorie peu fusible, le laitier. On réduit l'oxyde de fer par le monoxyde de carbone provenant de la combustion du coke. Pour que la séparation du fer et du laitier soit complète, on amène à fusion le fer et le laitier ; à la haute température réalisée, le fer réagit avec le coke pour former la fonte. On introduit dans le gueulard des couches alternatives de combustible et de minerai additionné de fondant. Ce fondant est du calcaire (castine) si la gangue est riche en argile ; de l'argile (erbuë) si la gangue est riche en calcaire.³²

Le fer métallique est obtenu par la réduction de l'oxyde de fer dans les hauts-fourneaux, moyennant la marche ascendante des gaz et la marche descendante des solides.

Dans la partie supérieure du haut-fourneau,

la température atteint 200°C ; l'oxyde de fer se réduit. A mesure que l'oxyde ferreux descend dans le haut fourneau, il est exposé à des températures de plus en plus élevées, se réduit davantage pour devenir du fer métallique.

A la sortie du haut-fourneau, le fer contient des impuretés³³ : soufre, phosphore, silicium, en plus de 4% de carbone sous forme de carbure Fe₃C.

La réduction est donc la destruction complète ou partielle d'une combinaison de l'oxygène avec un corps simple et la séparation du métal de sa combinaison avec d'autres éléments³⁴.

Le métal produit à une température inférieure à sa température de fusion est désigné sous le nom de « métal soudé » ; celui obtenu par fusion est appelé « métal fondu ». La présence ou l'absence de scories dans un métal indique donc s'il est obtenu par soudage ou par fusion.

On passe d'une métallurgie artisanale à une métallurgie préindustrielle, qui atteint, dès le XIII^e siècle, un degré de perfectionnement qui n'est dépassé qu'au XIX^e siècle, avec la révolution industrielle.

Dès la seconde moitié du XVIII^e siècle, les forges adoptent la machine à vapeur pour remplacer la force hydraulique ; elles ne sont dès lors plus asservies aux cours d'eau, qui limitaient leur puissance de production. Des débouchés plus grands s'offrent à l'industrie métallurgique, qui augmentent encore grâce à la construction des chemins de fer.

A la fin du XIX^e siècle, tous les hauts-fourneaux sont construits en briques, suivant les formes les mieux appropriées au profil souhaité.

La pratique a déterminé que le rapport le plus favorable entre le diamètre au ventre et la hauteur doit être compris entre 1/3 et 1/4 ; le plus souvent la hauteur varie entre 3,2 x V

31 W. et F. LASSANCE, *op. cit.*, p. 21.

32 A. DESSART, J. JODOGNE, J. PAUL, *Chimie minérale*, éd. A. De Boeck, Bruxelles, 1972 (16^e éd.), p. 433-437.

33 B. MAHAN, *Chimie*, Interéditions, Paris, 1977, p. 674-675.

34 A. LEDEBUR, *Manuel théorique et pratique de la métallurgie du fer*, éd. Librairie polytechnique Baudry et Cie, 1895, p. 33.

DIFFÉRENCIATION DES PROCÉDÉS AU COURS DU TEMPS

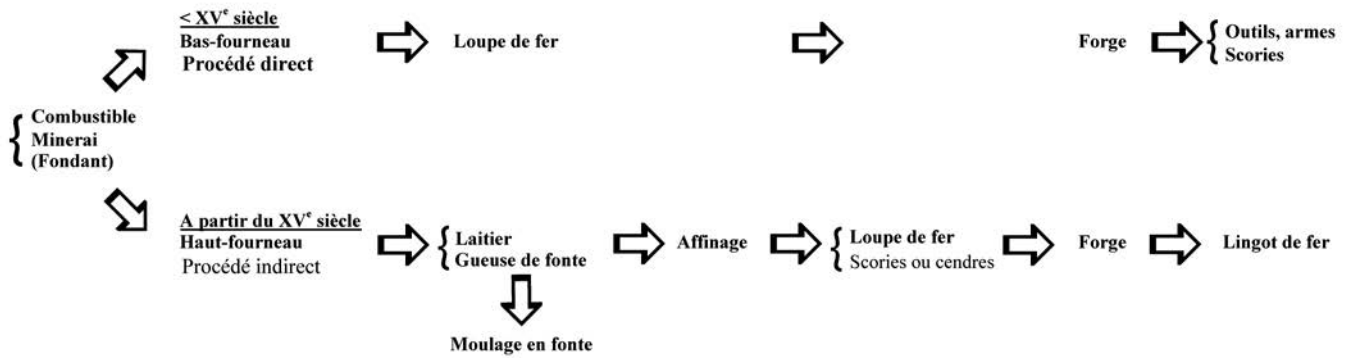


Fig. 8 : Différenciation des procédés au cours du temps. Extrait de J. PETIT, *Du bas-fourneau au haut-fourneau : étude des matériaux composant les fours, des combustibles et des minerais*, Rapport de stage de recherche, CNAM, CDHTE, 2006, p. 41.

et $3,6 \times V$ ($V =$ diamètre du ventre). Le rapport entre le diamètre du gueulard et celui du ventre est compris entre 1/1 (cuve cylindrique) et 1/2 ; celui qui semble le plus favorable est 3/4 ou 3/6. On règle la pente des étalages à 60° au moins, le plus souvent à 70° ou 80° ³⁵.

Le diamètre du creuset étant donné, c'est de la hauteur des orifices des tuyères au-dessus du creuset que dépend la qualité de la fonte. Les fourneaux à bois n'avaient qu'une tuyère, les hauts-fourneaux en ont jusqu'à 8, leur nombre ayant augmenté avec la dimension des appareils : en divisant le vent entre plusieurs orifices, la combustion est plus régulière. La position la plus efficace pour assurer une distribution régulière du vent est de répartir les orifices uniformément sur la circonférence ; mais ce n'est pas toujours possible.

Au début du XIX^e siècle, les méthodes de construction relativement empiriques des foyers et des cheminées entraînent une mauvaise combustion avec émission d'une proportion importante d'imbrûlés. L'élévation des cheminées permet de donner un meilleur tirage et de porter les fumées à une plus grande hauteur. Construites en briques, elles atteignent 30 mètres dans les années 1820 et 50 mètres dans les années 1830. A partir de 1855, certains édiles se penchent sur le problème de la production des fumées afin d'en gérer la combustion³⁶ ; et dès 1876, étant donné les

risques, un arrêt de la Préfecture de Paris stipule qu'« aucun four, forge, usine ou atelier qui exigerait des fourneaux ne pourront être établis en ville »³⁷.

La troisième période de l'industrie du fer coïncide avec la découverte de nouveaux procédés qui permettent d'obtenir en une seule opération de grandes masses de fer ou d'acier à l'état liquide ; elle débute en 1860 et n'est pas abordée ici.

6. MATÉRIAUX DE CONSTRUCTION

L'évolution des matériaux constitutifs du fourneau et du creuset est étudiée en fonction de l'évolution de la typologie du fourneau, chronologiquement (fig. 8).

6.1. Le fourneau (four)

La définition d'un four est la suivante : « Un four est un appareil dans lequel on brûle un corps combustible en utilisant la chaleur qui résulte de cette combustion pour chauffer une matière quelconque. L'effet utile du four est le rapport qui existe entre la chaleur absorbée par le corps chauffé et la quantité totale développée. »³⁸. Cette définition est compatible avec toutes les époques.

Dans le **feu découvert**, on place le métal à chauffer au milieu d'un tas de charbon de bois au sol.

35 A. LEDEBUR, *op. cit.*, p. 399.

36 Archives de la Préfecture de Police de Paris, DB138, Conseil d'Hygiène et de Salubrité du Département de la Seine, Introduction sur les moyens d'empêcher la production de fumée et d'en gérer la combustion (note signée Guérard,

H. Fournel, F. Bruzard, Ch. Cambus rapporteur), Séance du 27.04.1855, imp. à Paris.

37 Archives de la Préfecture de Police de Paris, DB133, Etablissements classés, Service d'Inspection organisation et fonctionnement, arrêt du 19.02.1876.

38 A. LEDEBUR, *op. cit.*, p. 133.

Le **bas-foyer** est une cavité dans le sol.

Dans les **bas-fourneaux (fours à masse)**, la cuve du foyer est surhaussée hors du sol. Le fourneau devient d'abord un muret, puis un petit massif en pierres plus ou moins inaltérables au feu, cimentées intérieurement et extérieurement d'argile ; le vent arrivant par le bas. La cuve est cylindrique ou conique, le cercle ayant, pour une surface donnée, le périmètre minimum, et donc la moindre déperdition de chaleur dans les parois. L'effet utile atteint 30%.

Les parois du four doivent avoir une bonne épaisseur et il faut tenir compte des conditions de stabilité, de durée du travail et des pertes occasionnées par le rayonnement. Elles doivent être exécutées avec soin pour résister aux actions chimiques et physiques (dilatations, contractions lors des modifications de températures) et comportent des canaux d'évacuation de l'humidité. Aucun corps ne résistant aux chaleurs extrêmes, il est parfois nécessaire de refroidir les parties exposées de l'appareillage en les arrosant, si l'air ne suffit pas.

La forme des **hauts-fourneaux** qui apparaissent vers 1500, est particulière : le vide intérieur du haut-fourneau est divisé en plusieurs zones distinctes. Le fourneau est rétréci dans sa partie supérieure, afin d'éviter les pertes caloriques dues au rayonnement. A partir du couronnement de l'appareil, le vide intérieur s'élargit jusqu'au ventre. La cuve est agrandie afin que la réduction soit plus complète. A partir du ventre, la section du fourneau se rétrécit pour que la descente des matières soit accélérée. L'ouvrage concentre la chaleur en raison du rétrécissement de sa section. A la base du fourneau, on ménage un réservoir ou creuset dans lequel la fonte et le laitier se séparent en raison de leurs poids spécifiques. Une ouverture y est aménagée pour l'écoulement permanent des scories³⁹. L'extérieur est construit en pierres et briques, l'intérieur est en briques réfractaires.

Aussi longtemps que les hauts-fourneaux sont alimentés avec du charbon de bois et produisent principalement des fontes grises, on

construit l'ouvrage en blocs de grès aussi gros que possible et bien dressés. Ils sont souvent rectangulaires pour faciliter la taille des blocs ; la cuve, la plupart du temps, est de section circulaire. Dans les fourneaux au coke, où la chaleur est beaucoup plus forte, on remplace le grès, qui ne résiste pas à la corrosion des laitiers plus basiques, par des briques réfractaires. Entre l'enveloppe de tôle et la chemise (différence entre le rayon extérieur et le rayon intérieur), on aménage un espace de 10 à 20 centimètre pour parer à la dilatation des maçonneries : on laisse un vide ou on le remplit de matières compressibles.

Les fondations sont réduites depuis la suppression des massifs extérieurs⁴⁰. Dès la fin du XIX^e siècle, on dispose une couche de béton d'un mètre d'épaisseur, parfois moins, si le sol est suffisamment résistant et que l'on est certain que la construction aura la stabilité nécessaire. L'épaisseur de la chemise varie avec la hauteur. On termine le montage du haut-fourneau par le creuset et les étalages, qui sont les plus exposés à l'action des hautes températures, des matières en fusion et des gaz. On adopte, dès la fin du XIX^e siècle, des briques en carbone au lieu de briques argileuses ; mais elles ne conviennent pas toujours, notamment quand il y a un sous-creuset.

Quant aux cheminées, elles sont construites en briques.

Le haut-fourneau moderne est une cuve métallique dont la paroi est doublée intérieurement de briques infusibles à 2000 °C.

6.2. Le creuset

Le creuset est l'élément principal du fourneau, où brûle, en permanence, le feu destiné à la fusion du minerai. Il est constamment surveillé et est construit avec soin. De sa solidité dépend sa durée de vie et la qualité du produit fondu.

Dans le **feu découvert**, il ne semble pas y avoir de creuset.

40 Autrefois, on entourait le creuset, massif réfractaire formant la fondation de l'ouvrage, d'une certaine épaisseur de maçonnerie ordinaire sur une large surface qui servait de plate-forme de travail aux ouvriers. Voir A. LEDEBUR, *op. cit.*, p. 420.

39 J. FRANQUOY, *op. cit.*, p. 36.

Dans le **bas-foyer**, le creuset est d'abord le fond de la cavité creusée dans le sol. C'est ensuite une cavité hémisphérique de 30 à 40 centimètres cimentée avec de l'argile.

Dans le four à creuset primitif, qui se compose d'un massif en maçonnerie, **bas-fourneau** ou **fourneau à masse**, une grille supporte un ou plusieurs creusets en argile posés dans le combustible. Lorsque le creuset est porté au rouge cerise, on y introduit les morceaux de métal à fondre. Après fusion du métal, le creuset est extrait du four par la trappe supérieure au moyen de tenailles.⁴¹

Dans certains cas, on mélange à l'argile cuite et à l'argile crue des matières charbonneuses (graphite, charbon de bois), principalement le graphite ; on compose alors le creuset de deux parties de graphite pour une partie d'argile.

Le creuset est ensuite construit en maçonnerie au niveau du sol, en argile et en pierres sèches, appuyé à l'un des murs du four ; il a différentes formes. La plus usitée est une pyramide tronquée, légèrement arrondie aux angles. Sa base est une grosse pierre, la plus dure et la plus homogène possible, soigneusement choisie parmi les pierres roulées de la rivière. Le creuset est souvent en grès.

Dans le **haut-fourneau**, le creuset est d'abord en pierre. « *Un bon creuset, soigneusement construit avec du bon granit, peut durer très longtemps, il faut pour cet effet apporter le plus grand soin à son entretien* », dit Pico de la Peirouse, au XVIII^e siècle⁴².

Il est ensuite construit en briques réfractaires.

« Le fond du creuset doit être prévu à un niveau assez élevé au-dessus du sol pour que la fonte trouve la pente nécessaire à son écoulement et que les laitiers soient faciles à enlever. Le fond du creuset est composé d'un grand nombre de briques disposées pour résister à la tendance de se soulever (...). Les joints doivent être soignés pour que la fonte ne passe pas au travers. Pour réaliser ces conditions, on donne à la brique centrale la forme d'un coin

et à toutes les autres celles de voûtures de manière à constituer cette sole comme une voûte plate renversée. Les dernières briques de cette voûte plate supportent le poids des parois du creuset qui les maintiennent en place et assurent ainsi la stabilité de l'ensemble. (...) Autrefois, on entourait ce massif réfractaire formant la fondation de l'ouvrage d'une certaine épaisseur de maçonnerie ordinaire sur une large surface qui servait de plate-forme de travail aux ouvriers. (...) Les briques qui forment le fond du creuset sont établies dans une cuve en tôle dont la partie inférieure (...) repose sur des poutrelles en fer ; le fond est rafraîchi au contact de l'air et on peut même le refroidir avec de l'eau dans le cas où il risquerait d'être percé par la chaleur »⁴³.

Les creusets sont alors fabriqués par des spécialistes⁴⁴ (fig. 9).

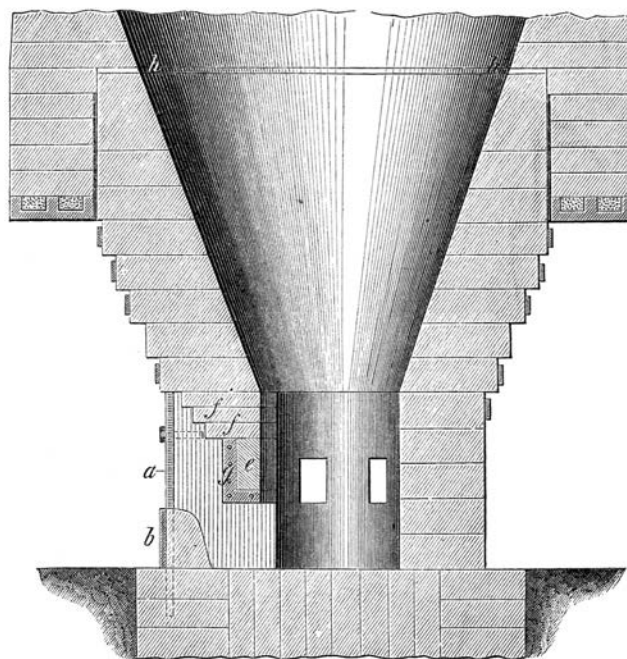


Fig. 9 : Coupe en élévation d'un creuset de haut-fourneau. Extrait de A. LEDEBUR, *Manuel théorique et pratique de la métallurgie du fer*, tome premier, éd. Librairie polytechnique Cb Béranger, Paris, 1903, p. 507.

6.3. Matériaux réfractaires

Ces matériaux ont la propriété de résister longtemps à l'action de températures élevées

41 R. EVRARD ET A. DESCY, *op. cit.*, p. 74.

42 P. DRILLAUD, M. THERON-NAVATEL, *op. cit.*, p.46.

43 A. LEDEBUR, *op. cit.*, pp. 419-420.

44 Archives de la Préfecture de Police de Paris, DB138, Procès verbal de la séance du Conseil de Salubrité du 25.04.1817 : demande d'établir une fabrique de creusets, accordée.

et aux influences chimiques et physiques auxquels ils sont exposés. Ils sont utilisés tant pour les fours que pour les creusets.

Les matières réfractaires naturelles ne sont pas parfaitement pures et peuvent chimiquement se combiner avec les éléments avec lesquels elles sont mises en contact. Une argile pure presque infusible peut perdre sa réfractarité si elle contient de l'oxyde de fer, de la chaux...

6.3.1. A base de quartz

La silice pure est infusible à la température des fours et les matériaux de construction qui en comportent sont généralement les plus réfractaires. Les matériaux siliceux ne conviennent cependant pas, si à haute température, ils sont en contact avec des alcalis, des oxydes de fer et de manganèse. Parmi les roches siliceuses employées dans la métallurgie du fer : le grès, le poudingue (Belgique : Marchin), les schistes siliceux, le granite, le ganister (Sheffield), les briques dinas (Glamorganshire), les roches talqueuses (Oural).

Les pierres réfractaires peuvent être obtenues en blocs de grande dimension ; elles nécessitent alors moins de joints, mais sont plus fragiles et d'une taille difficile. C'est la raison pour laquelle les ouvrages et les creusets ont souvent une forme rectangulaire, alors que celle-ci est moins favorable à la descente des matières.

6.3.2. A base d'alumine

6.3.2.1. Les argiles

L'argile est un silicate d'alumine hydraté qui perd son eau sous l'action de la chaleur et ne vitrifie pas aux températures les plus élevées lorsqu'il est pur. Les matériaux réfractaires à base d'argile résistent mieux au contact des corps basiques et mieux que les matériaux réfractaires basiques à l'action de la silice ou de scories siliceuses.

Le point de fusion des terres réfractaires est de 1600 à 1700°C ; elles doivent donc être d'une grande pureté relative, puisque la plupart des inclusions abaissent plus ou moins le point de ramollissement. Beaucoup de terres de cette catégorie subissent une calcination

préalable et on constate que les meilleurs produits dérivent des terres que caractérisent un sol de squelette siliceux, l'absence de sels métalliques (elles cuisent alors blanches) et une infusibilité appréciable ; les terres moins pures sont employées crues en mélange avec des produits calcinés⁴⁵.

6.3.2.2. Les briques de bauxite

Elles sont faites avec une matière naturelle composée de 65% d'alumine, 8 à 18% de silice, 1 à 3% d'oxyde de fer, dont le gisement est dans le pays des Baux, près d'Arles. On en trouve dans le Var, l'Hérault, l'Ariège, les Bouches-du-Rhône⁴⁶, en Allemagne, en Autriche.

6.3.2.3. Les briques argileuses, les pisés réfractaires

L'argile qu'on trouve dans la nature contient toujours des corps étrangers en plus du silicate d'alumine : sable, grains de quartz, oxyde de fer, alcalis, terres alcalines, qui augmentent la fusibilité. De toutes les argiles, la moins réfractaire est celle qui contient le plus de sable.

Les argiles additionnées d'eau deviennent plastiques et les pièces qu'on fabrique durcissent par séchage et cuisson. La matière se contracte et se fend ; on y mélange donc des corps pulvérisés, infusibles et ne prenant pas de retrait. On peut également employer le quartz pour amaigrir l'argile ; très plastique, elle est dite grasse ; peu plastique, elle est dite maigre.

On trouve des terres plastiques, ou terres d'alun ou blanche derle en Belgique, dans les couches inférieures des terrains carbonifères (province du Hainaut : Saint-Ghislain, Quaregnon, Hautrage, Baudour, et province de Namur : Floreffe, Natoye, Naninne, Bouffioux, Andenne, Wierde, Mozet)⁴⁷, en Bohême, dans

45 L. CALEMBERT, *Les gisements de terres plastiques et réfractaires d'Andenne et du Condroz*, éd. Vaillant-Carmanne, Liège, 1945, p. 43.

46 L'usine Muller, d'Ivry-sur-Seine, première à avoir fabriqué des creusets en France, obtient une médaille d'or à l'Exposition universelle de Paris de 1878.

47 La Maison Louis Escoyez à Tertre-lez-Baudour et la S.A. des Produits réfractaires et Terres plastiques de Seilles-lez-Andenne obtiennent chacun une médaille d'or pour la supériorité de leurs produits à l'Exposition universelle de Paris de 1889 (creusets pour la fusion des métaux et garnitures et tous revêtements en silice, en chaux, en dolomie, en magnésie,

le Palatinat, en Allemagne (Siegen), de réfractarité variable.

Dans certains cas, on mélange à l'argile cuite et à l'argile crue des matières carbonneuses (graphite, coke, charbon de bois). On emploie principalement le graphite, majoritairement les graphites de Passau (Bavière), de Ceylan et de Sibérie, pour la fabrication des creusets, que l'on compose de deux parties de graphite pour une partie d'argile.

6.3.3. Matières réfractaires basiques

On les emploie pour construire les parties du four en contact avec des matières basiques, les scories (fer chromé, matières à base de chaux de magnésie, dolomie, magnésie seule ou en mélange avec la dolomie, magnésie calcinée). On utilise souvent la dolomie, composée de 43% d'acide carbonique, 30% de chaux, 20% de magnésie, 1 à 2% de silice, 2% d'alumine, un peu d'oxyde de fer et quelques matières étrangères.

On trouve la dolomie dans les environs de Metz, en Angleterre, au Luxembourg, en Hongrie, en Russie.

Le magnésie calcinée est supérieure à la dolomie ; on en trouve en Autriche, en Allemagne, en Styrie, en Silésie. Le carbonate de magnésie de Styrie à l'état cru contient 90 à 96% de carbonate pur ; après calcination, on obtient encore 85% de magnésie.

6.3.4. Briques en carbone

Le carbone étant infusible aux plus hautes températures, les briques constituées de coke aggloméré ou de graphite, pulvérisés par de l'eau chargée d'argile ou du goudron, donnent en général de bons résultats.

6.3.5. Mortiers réfractaires

Les joints entre les briques et pour boucher les fissures doivent être en mortier réfractaire et aussi minces que possibles. On utilise les mêmes matériaux que les briques employées, ou de l'argile cuite broyée. Pour les matériaux non basiques, on utilise un mélange de sable, calcaire et ciment ou du laitier, le tout finement pulvérisé.

en bauxite).

Pour les matériaux basiques, on emploie un mortier composé de goudron et de dolomie ou de magnésie calcinée que l'on pose à chaud. Pour les briques au carbone, le mortier se compose de quatre parties de coke pulvérisé et d'une partie d'argile crue délayée dans un peu d'eau⁴⁸.

CONCLUSION

L'efficacité du traitement des minerais relève essentiellement d'une bonne préparation du minerai et du combustible alimentant le four, mais également de la conception même du four et de l'apport en air. Les améliorations se sont majoritairement produites à la suite d'expériences peu probantes, plutôt que par la connaissance de la chimie.

A l'époque où des études chimiques des fours, combustibles et minerais commencent à se réaliser, les progrès techniques apparaissent et la rentabilité s'améliore rapidement.

48

A. LEDEBUR, *op. cit.*, p. 190-191.

RENSEIGNEMENTS

Les «Chroniques de l'Écomusée», ont pour but de resserrer les liens entre l'Écomusée et ses sympathisants regroupés au sein des "Amis de l'Écomusée", de les faire participer à nos enquêtes et de diffuser des informations sur nos activités (expositions, colloques, nouvelles acquisitions, etc...).

Pour s'abonner et devenir membre des "Amis de l'Écomusée", il suffit de s'acquitter d'une cotisation annuelle de 10 € minimum ; au-delà de 35 €, les dons sont fiscalement déductibles. Versement sur le compte Dexia n° 068-2225079-23, ou paiement par chèque français.

Écomusée du Viroin
Rue de la Gare, 81
B – 5670 TREIGNES
Tél. : +32(0)60/39.96.24
Fax : +32(0)60/39.94.50
Courriel : bbarbier@skynet.be
<http://www.ecomuseeduviroin.be>

L'ÉCOMUSÉE DU VIROIN

N° 44

Décembre 2009



Périodique de l'Écomusée du Viroin - Asbl DIRE / Université Libre de Bruxelles
Éditeur responsable : P. Cattelain, 81 rue de la Gare - 5670 Treignes, Belgique

Les pompes à bras, pour incendie

Pierre Cattelain
avec la collaboration de
Viviane Boninsegna
Viviane Lemaire
Jean-Jacques Van Mol

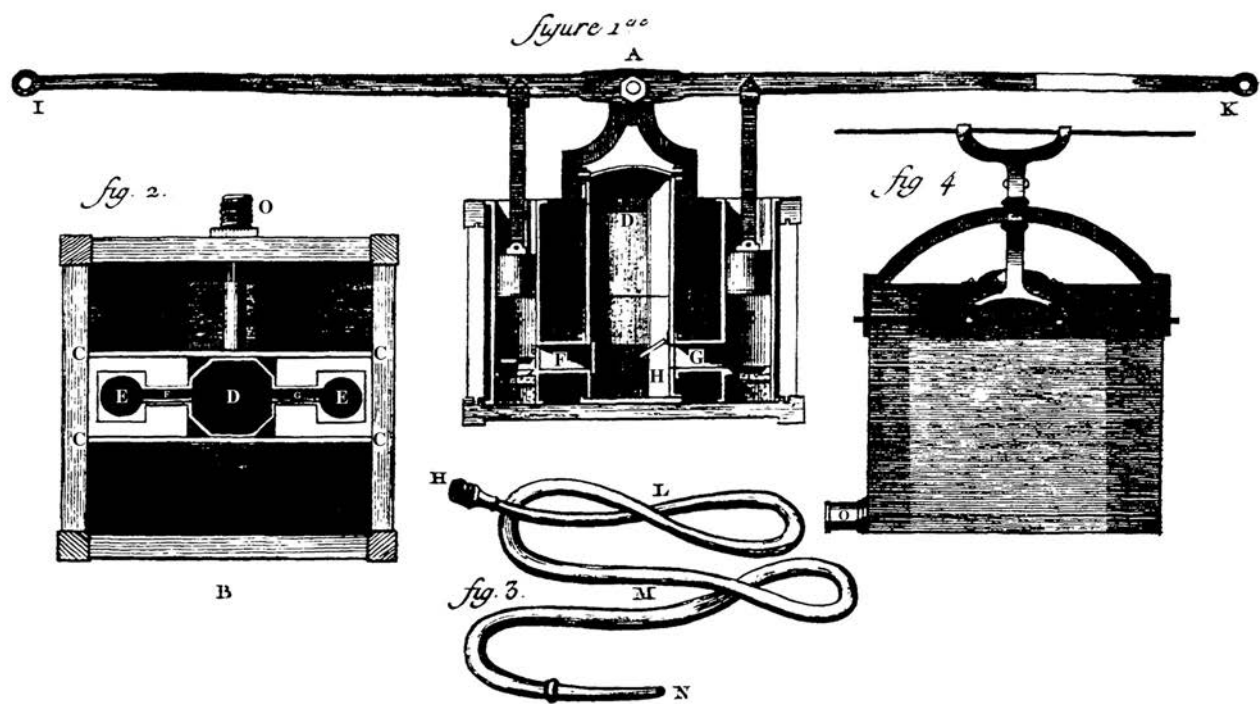
Les premiers véhicules de lutte contre l'incendie font leur apparition au tout début du XVII^e siècle.

Il s'agit de pompes à bras posées sur des charrettes, tractées par des hommes ou des chevaux, qui remplacent les simples seaux de toile ou de bois utilisés jusqu'alors pour venir à bout des ravages du feu...

Le principe de la pompe à incendie est simple : un balancier permet d'actionner un ou



Sapeur-pompier brabançon, vers 1836.
Carte postale de 1932. Inv. 9787-T2-135.



Pompe pour les incendies. Fig. 1 à 4. Extrait de "L'Encyclopédie de Diderot et d'Alembert ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers". Marsanne, Redon, CD-Rom Macintosh, CD 3-1, Pl. 105055.

deux pistons à la force de l'homme. Ces pistons poussent l'eau dans une cloche de pression de laquelle part(ent) une (ou plusieurs) sortie(s), assurant la connexion d'une conduite de refoulement qui permet d'arroser les flammes.

L'Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers, éditée de 1751 à 1772 sous la direction de Diderot et d'Alembert, donne une illustration de la pompe à bras pour les incendies, bien décrite dans le choix des plus beaux exemples dans la rubrique *Machines hydrauliques* :

« La pompe pour les incendies. Cette pompe est pareille à celle que l'on trouve dans les Pays-Bas ; on en voit ici la coupe A, figure 1 et le plan B, figure 2. Ce plan est carré et est composé d'un bac partagé en trois parties par deux cloisons C C percées en D de plusieurs trous, pour que l'eau versée dans les réservoirs C C parvienne pure au retranchement du milieu D, fig. 2. par le moyen du jeu des deux pompes foulantes E E qui sont à ses côtés, dont l'eau se communique par les deux passages F et G qui s'ouvrent et se ferment alternativement par des clapets ; l'eau venant plus fortement par les deux pistons, surmonte le trou H, et se réunit vers le sommet du récipient où l'air se trouve de plus en plus condensé ; l'eau est re-

foulée sans interruption, et lancée continuellement avec une vitesse qui est presque toujours la même.

La figure 3 expose un boyau de cuir L M qui s'ajuste avec une boîte de cuivre au trou H, et l'eau y est refoulée pour être dirigée avec vitesse par un ajustage N dans les endroits embrasés.

On voit dans la figure 4 l'élévation de la même pompe composée d'une caisse de cuivre rouge, de trois pieds de large, sur deux pieds et demi de haut, surmontée d'un chapiteau arrêté par des vis, portant l'axe d'un balancier dont les extrémités sont faites en fourches, afin de pouvoir y enfiler une poignée assez longue pour que cinq ou six personnes puissent agir de front ; il y a une ouverture O saillante de quelques pouces en forme de tuyau, pour y loger le bout H du tuyau de cuir qui porte l'eau à sa destination]N[».

Deux types de pompes à bras pour incendie ont existé :

- Les pompes refoulantes, bien représentées par la pompe décrite dans l'Encyclopédie.
- Les pompes aspirantes et refoulantes, plus récentes, dont les pompes de Dourbes et de Mazée constituent de beaux exemples.

Les pompes à bras refoulantes

La « bâche » ou cuve contenant l'eau d'extinction est remplie par des seaux. L'action du balancier permet seulement de refouler l'eau dans la cloche de pression, puis dans la conduite de refoulement et le tuyau d'arrosage. Les plus anciennes pompes existantes sont de ce type. Elles n'avaient pas une grande efficacité, du fait que le personnel nécessaire pour transporter les seaux était d'autant plus important que la distance séparant l'emplacement de la pompe à bras du point d'eau le plus proche, souvent un petit cours d'eau, était longue.



Pompes à incendie à vapeur de Paris. La première est à traction animale, la seconde à traction automobile. Carte postale, vers 1908. Inv. 9778.

Les pompes aspirantes et refoulantes

L'action du balancier est double : la montée permet d'aspirer de l'eau d'extinction, qui est directement refoulée (lorsque le balancier redescend) dans la cloche de pression, puis dans le tuyau d'arrosage. L'effectif de ce genre d'engin était relativement grand : il devait y avoir deux équipes de « batteurs » (les hommes du feu responsables d'actionner le balancier) afin de pouvoir relever les hommes après une ou deux minutes de « battage ».

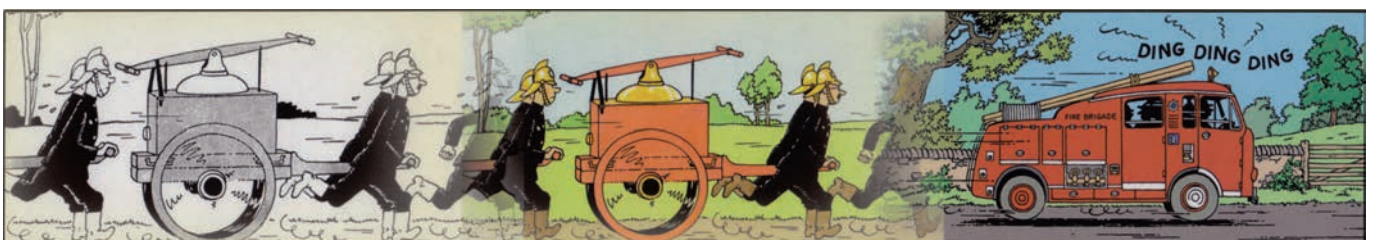
Modernisation à tout vat

Les pompes à bras ont été utilisées jusqu'au début du XX^e siècle dans les grandes villes et jusqu'à la Seconde Guerre mondiale dans les zones rurales. À partir de ce moment-là, l'apparition de pompes à moteur (motopompes à vapeur, puis à essence) ainsi que le changement de tactique d'intervention ont définitivement sonné le glas des pompes à bras. Ces magnifiques engins ont souvent été détruits. Certains ont été placés dans des musées et sont aujourd'hui encore en état de marche.

Ce changement est particulièrement bien illustré dans *L'Île Noire*, septième épisode des *Aventures de Tintin* créé par Hergé en 1938 et qui montre, pages 41-42, une superbe pompe à bras pour incendies. Cette pompe se retrouve, colorisée et dans un décor presque identique, dans la version de 1943. En revanche, dans la dernière version, celle publiée en 1966, à la demande de l'éditeur anglais Methuen qui, dès 1961, trouvant la vision de la Grande-Bretagne un peu désuète, avait demandé sa modernisation, la pompe à bras est remplacée par une autopompe, dans un décor général beaucoup moins épuré. L'évolution est telle qu'une nouvelle vignette a été créée pour l'édition du "Dossier Tintin. L'Île Noire. Les tribulations d'une aventure", dont nous reproduisons ici le « strip » du bas de couverture, qui illustre à l'envi notre propos.

Par ailleurs, il est amusant de rappeler que le terme pompier provient justement de l'équipe des « batteurs », qui pompaient...

Évolution de la pompe à incendie de l'Île Noire.
Strip inférieur de la couverture de l'album
"Dossier Tintin. L'Île Noire. Les tribulations d'une aventure".
E. Pollet (dir.). © Hergé / Moulinsart / Casterman 2005.





Pompe à incendie de Mazée (inv. 8103).
Fin XIX^e siècle. Restauration 2003.

La pompe à incendie de Mazée

C'est grâce à la vigilance de Vital Deforge, dernier bourgmestre de Treignes, que l'Écomusée du Viroin a pu sauver de la disparition l'ancienne pompe à incendie de Mazée au début des années 1980. Il faut en effet se souvenir que l'installation de la distribution d'eau dans le village ne remonte qu'à l'après-guerre. Jusque là, des fontaines équipées de pompes à bras étaient réparties à différents points du village ;

actuellement, il n'en subsiste plus qu'une à la rue de la Gare. La lutte contre les incendies, qui a toujours préoccupé les collectivités villageoises, se posait en termes différents, à une époque où n'existaient ni la motorisation des équipements, ni la présence d'équipes de pompiers professionnels qui ont modifié les techniques d'intervention. Chaque village possédait sa pompe à incendie qui était mise en œuvre par des équipes de villageois qui étaient pompiers volontaires et se livraient régulièrement à des exercices au cours desquels on testait le bon fonctionnement du mécanisme de la pompe.

Monsieur Louis Poncelet de Treignes nous a raconté ses souvenirs relatifs à cette activité dans le village. Ces exercices étaient réalisés tous les deux mois, à l'occasion d'une répétition de la fanfare de Treignes. En effet, les pompiers du village étaient tous musiciens à la fanfare...

Pompe à incendie de Mazée (inv. 8103).
Fin XIX^e siècle. Restauration 2009, à l'exposition ULBulles, dans la salle Allende, à l'Ulb-Solbosch, en octobre.
En couverture, la pompe à incendie de Dourbes (inv. 9804), acquise en 1914. De gauche à droite : Fabian Galante, Alain Masson et Sébastien Parayre.



La salle de musique, qui existe toujours, est située à proximité immédiate du ruisseau de Matignolles. Lorsqu'un exercice des pompiers était prévu, la pompe à incendie était amenée, tirée par les pompiers, sur la route, le plus près possible du ruisseau, puis déposée de son chariot, et mise en service. On remplissait le réservoir de la pompe pour l'amorcer avec quelques seaux d'eau que l'on descendait chercher au ruisseau en faisant la chaîne. Deux personnes remplissaient les seaux et les autres se les passaient de main en main. Puis, on plongeait l'extrémité du tuyau dans le cours d'eau pour continuer à remplir le réservoir à l'aide de la pompe.

Le tuyau était confectionné en cuir rivé sur toute sa longueur. La pompe aspirante et refoulante, à bras, était actionnée par huit hommes, quatre de chaque côté, choisis parmi les plus jeunes.

La pompe à incendie de Mazée, qui fait désormais partie des collections de l'Écomusée où elle est enregistrée sous le numéro d'inventaire 8603, a été restaurée une première fois en 2003, sur base de l'état dans lequel elle avait été confiée à l'Écomusée. Par la suite, il est apparu que son aspect fin XX^e siècle était assez fantaisiste, et elle vient d'être remise dans un aspect plus proche de celui d'origine.

Elle a été fabriquée par la firme Joseph Beduwé à Liège, une plaque en cuivre rivée sur le réservoir en faisant foi, et date probablement de la fin du XIX^e siècle. La firme Beduwé est déjà attestée en 1867, quand elle fournit les baignoires et la tuyauterie des Établissements de Bains de Spa, inaugurés en 1868. Nous avons pu retrouver l'image d'une publicité de la succursale d'Aix-la-Chapelle, proposant une pompe à incendie à double essieux, datée des années 1870. En 1952, la firme Beduwé fournissait toujours du matériel de lutte contre l'in-

condie, notamment à la commune d'Aywaille : t u y a u x , raccords, vestes et bottes de pompiers en cuir...



Feuillet publicitaire pour la pompe à incendie à double essieu n° IV. Joseph Beduwe, Aix-la-Chapelle.



Sapeurs-Pompiers Chimaisiens — Transport de la Pompe (Petit modèle)

Carte postale montrant la pompe à incendie de Chimay au début du XX^e siècle.

La pompe à incendie de Dourbes

La pompe de Dourbes a été mise en dépôt à l'Écomusée du Viroin en 2008 par les habitants du village et elle a fait l'objet d'une restauration provisoire en 2009, pour l'exposition ULBulles, organisée par le Réseau des Musées de l'ULB en octobre, dans la salle Allende du Campus du Solbosch, à Bruxelles. Sa restauration définitive est en cours.



Photo prise sous le porche de la Ferme-château des Baugnies, à Dourbes. Elle montre le tout premier chef des pompiers de Dourbes, Joseph Speleers, né en 1887 et décédé en 1933. Les enfants sont Joseph et Zénon, frères de Marie-Thérèse Delobbe, qui habite toujours le village. Coll. Mme Marie-Thérèse Speleers, épouse Preumont, Dourbes.



Les fêtes du Centenaire, à Dourbes, en 1930 : l'équipe de pompiers, devant la pompe à bras...
Coll. Mme Gerain, épouse Fosty, Dourbes.

Cette pompe fut acquise au bénéfice du village par la famille Baugnies, dans une usine dont ils étaient actionnaires. Cet achat fit suite à l'incendie, en 1914, d'une grande partie du village et notamment de la Ferme-château du Franeau, datant de 1860, dont ils étaient propriétaires. Ainsi apparaît à Dourbes le corps de pompiers dirigé par Gillain Gaye (1894-1974) puis par son fils Maurice (1925-2004), engagé à 18 ans, chez qui le village fêta régulièrement la Ste Barbe.

En 1936, suite à l'incendie de la tannerie Houben, celle-ci s'équipa d'une pompe à moteur achetée à l'armée Belge. Elle n'a jamais fonctionné !!!

La pompe à incendie de Dourbes a donc desservi le village pendant au moins 22 ans. Pompe aspirante et refoulante, fonctionnant de la même manière que celle de Mazée, elle était hippotractée.

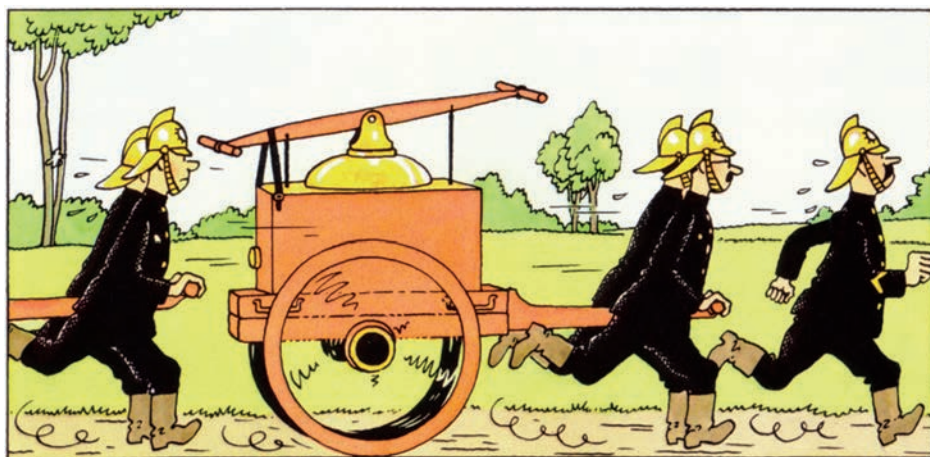
La pompe à incendie de « L'Île Noire »

La septième aventure de Tintin, publiée en noir et blanc en 1938, puis en couleur en 1943,

nous montre, dans 3 vignettes, une pompe à incendie, certains de ses éléments et des indications sur son fonctionnement. Nous nous référons ici à ces vignettes selon le système suivant : année de publication, ligne de la planche, indiquée de haut en bas par les lettres A, B, C, D, n° de la vignette, de gauche à droite, 1, 2, 3, 4, le cas échéant.

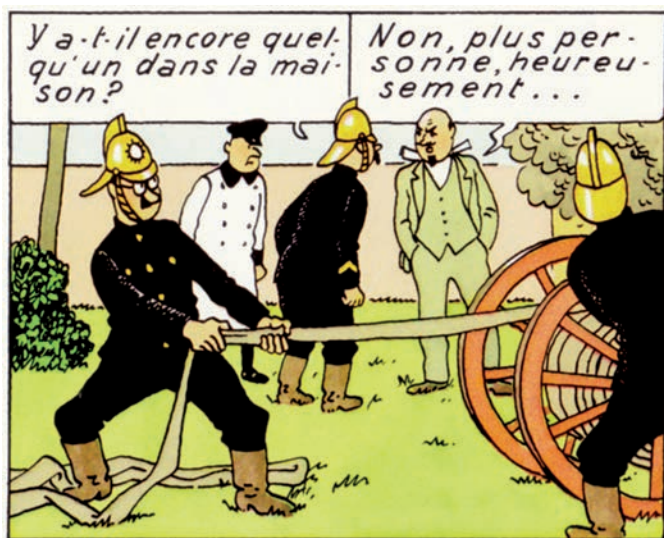
Dans les vignettes 1938, 41 C et 1943, 21 B2, la pompe à incendie est montrée dans son intégralité : châssis, timon, bêche (cuve), roues en bois, et même balancier sont, dans la version couleur, en rouge. Les tiges de piston du balancier sont en noir, de même que sa fixation en cuir. La cloche de pression est en cuivre. Le châssis possède des poignées, qui permettent de la déposer de son chariot, comme sur les pompes de Mazée et de Dourbes. Cette pompe est tirée par deux hommes. L'image montre aussi qu'un deuxième chariot est tiré par deux hommes.

Les vignettes 1938, 42 A2 et 1943, 21 C2 montrent qu'il s'agit du chariot transportant le



La pompe à incendie de l'Île Noire.
HERGE - 1943. Les aventures de Tintin. L'Île Noire. Casterman, p. 21, B2.

tuyau d'arrosage. C'est intéressant, parce que cet élément ne figure pas dans notre documentation locale. Le bras du balancier de la pompe de Mazée est équipée de deux « paires de cornes » qui permettent d'y enrouler le tuyau, relativement court, et des boucles en cuir qui servaient à attacher la lance. La pompe de Dourbes ne possède pas cet accessoire : on peut se demander comment on transportait le tuyau aspirant...



Le chariot portant le tuyau. HERGE - 1943.
Les aventures de Tintin. L'Île Noire. Casterman, p. 21, C2.

Les vignettes 1938, 42 B1 et 1943, 21 C3 nous montrent une partie du fonctionnement de la pompe, et ceci constitue un document très précieux, parce que rarement décrit. Sur le côté gauche de l'image, on voit le châssis de la pompe, déposé à même le sol, et dont un des bras du balancier est actionné par un seul pompier (les manettes du balancier montrées plus haut sont d'ailleurs très courtes). Ce dessin

correspond bien à la vue des manettes du balancier d'une pompe à incendie de Chimay, figurée sur une carte postale, mais pas aux descriptions données par les témoins locaux : dans Tintin comme à Chimay, la pompe semble avoir été actionnée par deux hommes, disposés de part et d'autre ; le témoignage sur Mazée parle de huit hommes... Cette vignette nous montre aussi qu'Hergé avait soit vu fonctionner ce

type de matériel, qui devenait déjà obsolète en ville au moment de la création de l'album, soit qu'il devait posséder de la documentation relativement précise, dont, jusqu'à présent, nous n'avons trouvé trace. Malgré de relativement longues recherches, nous n'avons pas encore identifié le modèle précis de pompe à incendie dont Hergé s'est inspiré. Nous offrons la collection complète des publications de l'Écomusée à la première personne qui nous donnera une indication fiable sur ce point précis.



La pompe en utilisation.
HERGE - 1943. Les aventures de Tintin.
L'Île Noire. Casterman, p. 21, C3.

LA CENTRALE ÉLECTRIQUE DE TREIGNES

Gabriel Cuvelier, né en 1923

Enquête et enregistrement par

Jean-Jacques Van Mol

le 7 mai 1996

Document n° 272

L'idée de la centrale est née dans l'esprit de mon père, Léon CUVELIER, qui était, à l'époque, menuisier travaillant avec son père à Jumet, dans la rue des Heslies où il avait un atelier. Il venait de Marbais en Brabant. Mon père a travaillé avec son père jusque l'âge de 24 ans. Je suppose que vers 20 ans, il a été mordu par le métier d'électricien. Alors il est allé à l'école, il a eu un diplôme d'école industrielle de Jumet. Après cela, il est allé aux cours supérieurs d'électricité à Charleroi. Et, tout en allant aux cours du soir, il se perfectionnait en allant d'usine en usine. Usines d'électricité, notamment ACEC, AEG, SIEMENS, qui n'étaient pas des fabriques, mais des gens qui montaient l'électricité. Le dernier endroit où il a travaillé, c'est la Régie de Jumet qui avait exactement la même physionomie que la centrale de Treignes, c'est-à-dire des moteurs à gaz. Lors de son dernier emploi dans la région de Charleroi, il a pu étudier et copier le fonctionnement de la centrale de Jumet.

De là, il s'est mis à rêver avec un de ses copains, qui n'était pas électricien mais peintre et commerçant. Ils ont rêvé d'installer une centrale là où c'était possible. L'idée, c'était de s'installer sur un cours d'eau et d'avoir l'électricité gratuite. Détail important : à l'époque, la puissance nécessaire semblait minime, car on avait une toute petite lampe par maison, il ne venait pas à l'idée aux gens d'avoir plus d'une lampe, ils étaient habitués au quinquet ou à la bougie. Donc dans l'idée des gens, c'était d'avoir un point lumineux, et ce n'était pas deux. C'était 15-30 ou 40 watts.

Comment sont-ils venus à Treignes ?

Et bien de cette façon-ci : Armand DEPAIRE qui était ami (rêveur) avec mon père, rêvait de

s'installer et de faire une centrale électrique. Étant commerçant, il allait régulièrement à la bourse de Charleroi. Il y a rencontré Fernand GÉRIN, qui était un commerçant de Treignes et qui cherchait des verres de quinquets ou du combustible pour les quinquets, je ne me souviens plus. C'était pendant la guerre, en 1916. Toujours est-il qu'il cherchait quelque chose de lié à la lumière. C'est ainsi qu'Armand lui a posé la question de savoir s'il n'y avait pas une chute d'eau dans son village ? À quoi GÉRIN a répondu, si, mais ça n'a rien à voir avec l'électricité ! Si, qu'il lui répondit : on pourrait peut-être vous monter une centrale électrique.

Alors mon père, qui était le technicien dans cette union de deux amis, est venu à Treignes où il avait un rendez-vous avec le bourgmestre de l'époque Alexandre PIROT (c'était mon grand-père). Et avec lui, qui était meunier depuis 4 ou 5 générations, ils se sont mis à la recherche d'un moulin qui pouvait leur donner satisfaction et où ils pourraient monter une roue, et avoir de la puissance et de l'électricité pour alimenter le village.

Leur choix s'est fixé sur le moulin de Ry, qui était un moulin abandonné n'ayant plus de roue mais le bief qui était en moellons taillés, ils ont donc décidé de monter la centrale là-bas. Mon père qui était menuisier est retourné (je dois dire qu'entre temps,



La roue hydraulique et le moulin de Ry,
entre 1917 et 1920.
Archives du Musée du Malgré-Tout, Treignes.

il s'était associé avec son frère Georges), mon père Léon est retourné dans l'atelier de menuiserie de Jumet où il a fabriqué, en plusieurs morceaux, une roue hydraulique de 8 mètres de diamètre. Elle est revenue par traction hippomobile, mais je ne sais plus qui, soit Camille LOTTIN ou Léon RIHOUX, a fait le transport, de Jumet à Treignes avec les chevaux. Et alors, cette roue a été montée au moulin de Ry. Et puis, on s'est aperçu qu'on avait 5 chevaux, et qu'avec 5 chevaux, ça nous donnerait au moins la possibilité d'éclairer le dessus du village qui était le plus proche de la centrale de Ry. Ils se sont donc mis en devoir de monter des lignes. Mais comme c'était la guerre en 1917, les Allemands ne fournissaient pas de fils de cuivre. Alors, ils ont monté des lignes en fils de fer de pâtures, ce qui veut dire que les chutes de tension étaient énormes, mais enfin les gens proches de la centrale avaient du courant.

Nous étions en guerre ; non seulement il n'y avait pas de cuivre, mais en plus, il n'y avait pas de compteurs électriques, on n'en trouvait pas. Donc, ils ont autorisé chaque maison à avoir une seule lampe, une 15 bougies, d'où Arthur Masson a tiré un personnage qui n'était autre que mon père d'ailleurs. Et les gens payaient avec un forfait mensuel. Évidemment, il y en a qui essayaient de tricher en mettant deux lampes, mais enfin on essayait de contrôler. Il y avait un autre problème, c'est que les gens, ne payant pas, considéraient qu'ils avaient le droit de laisser la lampe allumée toute la journée. Ce qui posait problème, parce que le bief qu'on remplissait devait fournir de l'électricité pour rien pendant la journée. Le dire ne servait à rien, parce que les gens sont ainsi faits. On paie un forfait, donc on peut laisser éclairé toute la journée et la nuit !

La guerre finie, ça s'est simplifié. On a mis des lignes électriques en cuivre, et puis la puissance demandée augmentait sans cesse. Entre temps, on avait mis des compteurs, on avait autorisé à mettre plusieurs lampes puisqu'il y avait des compteurs. La puissance montant toujours, la roue a été insuffisante, bien qu'elle ait 8 mètres de diamètre. Ce qui est énorme pour une roue. Je ne crois pas qu'il y en ait eu une pareille dans un moulin.

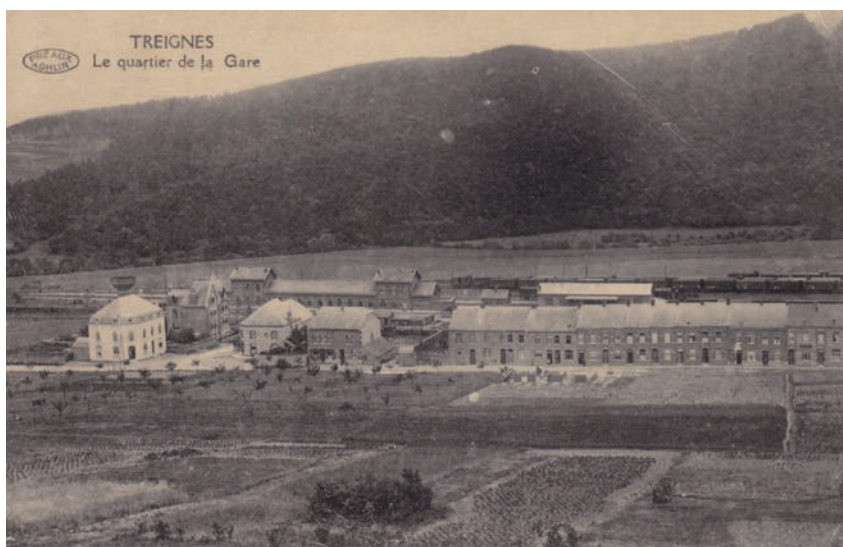
Alors, on s'est étendu, on est descendu dans le village, on a acheté un moteur de 20 chevaux, on croyait que 20 chevaux par rapport aux 5 chevaux de la roue, c'était considérable, mais c'était encore et très rapidement insuffisant. Ce moteur de 20 chevaux a fonctionné au moulin de Ry avec un gazogène et le charbon

était amené par le chemin de fer passant par un intermédiaire qui n'était autre que GÉRIN qui avait trouvé une source de revenus avec le charbon de la centrale. Entre temps, Léon a épousé ma mère, c'est-à-dire Marthe PIROT, fille des meuniers. D'ailleurs, elle était née au moulin de Treignes, son père était né au moulin de Petigny. Toute la lignée des PIROT vient du moulin de Mazée qui a été acheté en 1793, le 6 brumaire An 3, selon la datation révolutionnaire.

Léon, mon père, ayant épousé la fille du bourgmestre et en même temps meunier pendant la guerre de 14, c'est-à-dire qu'à l'époque, il était devenu brasseur, il avait été meunier puis brasseur. Alors il s'est dit : il faut qu'on déplace la centrale parce que mener des tonnes de charbon par des petits chemins difficiles menant au moulin de Ry, ça devenait impossible. Il fallait se rapprocher de la gare pour avoir les charbons très près de l'utilisation. Le meunier PIROT avait des terres dans les environs, notamment la terre qui fait face au quartier de la gare en regardant le Moessia. C'étaient les essarts avant, il y avait le terrain de PIROT et au-dessus c'étaient les essarts communaux.

Le transfert rue de la Gare

Alors, la famille PIROT a cédé une partie pour construire la centrale qui s'est donc installée où elle est maintenant, où se trouve le musée archéologique. On a transféré le moteur de 20 chevaux à Treignes, puis on a été trop faible, on a mis un 40 chevaux, puis un 70 chevaux. Le premier associé de mon père était Georges, le second frère qui lui-même a quitté et est allé s'installer à Orple-Grand pour construire une autre centrale, et il y a fait faillite. Mon père, se retrouvant seul, a pris



Carte postale montrant le quartier de la gare vers 1920. On distingue la centrale en construction. Archives du Musée du Malgré-Tout, Treignes.

son petit frère et filleul qui avait 18 ans à l'époque et plutôt mécanicien. Il a joué un rôle dans la centrale parce qu'il y avait pas mal de mécanique, il y avait les coussinets qui brûlaient quelquefois et on devait les recoller, il y avait l'ajustage, du tournage, et c'était lui qui était chargé de ça. Mon père était le penseur, au point de vue schéma, installation, le réparateur en électricité, il réglait les compteurs, il faisait tous les travaux touchant directement à l'électricité. Mon oncle faisait les travaux parallèles, plutôt la mécanique.

Donc, on a mis un 40 chevaux puis un 70 (qui était un moteur non pas pour l'éclairage mais pour l'industrie, c'est-à-dire que le volant était insuffisamment lourd pour avoir un fonctionnement plus régulier au niveau de l'éclairage). Alors, après le 70, on a acheté dans les années 1923, le moteur Bollinckx venant de Huysingen, de l'usine des frères Valque. Ça a été tout l'équipement de la centrale, 3 moteurs : 40, 70 et 100.

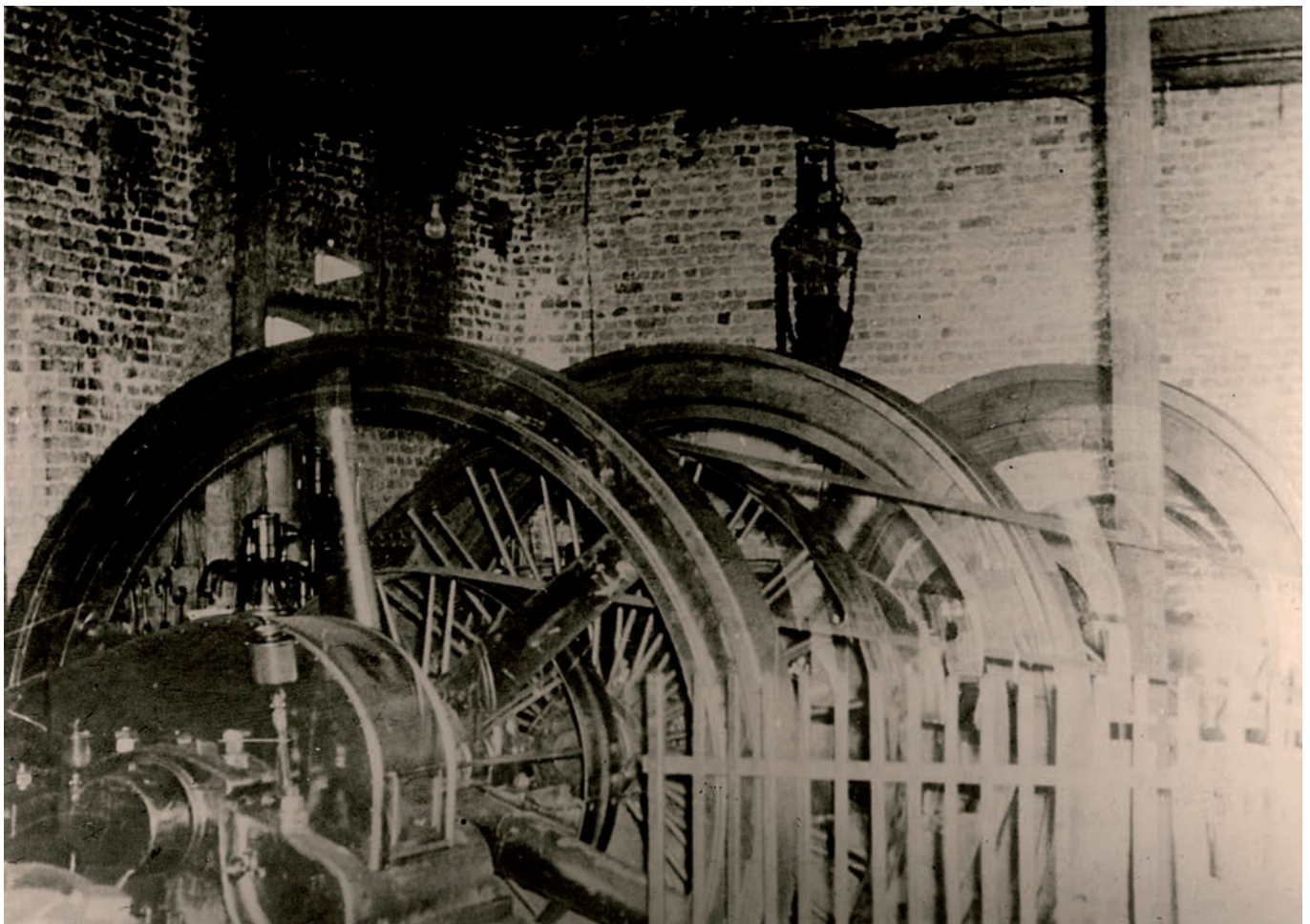
Après sont venues les extensions vers la gare qui, à l'époque, était une grosse consommatrice parce qu'il y avait les trains de minerais qui passaient jours et nuits, les trains de voyageurs, c'était éclairé *a giorno*. En permanence, ils avaient des consommations, une plaque tournante, une pom-

perie qui amenait l'eau. C'était un consommateur, la gare !

Puis, il y a eu Vierves, Mazée, tous écarts qui étaient relativement mal fournis en électricité, non pas de la faute des CUVELIER, qui fournissaient une bonne tension au départ, mais en raison de la perte en lignes. Hors, les lignes avaient été construites par les communes et non par les CUVELIER qui étaient surchargés. Au moment où on a demandé, ils ont décliné parce qu'ils ne savaient pas entreprendre des lignes, on a trop de travail avec notre centrale et le village de Treignes.

Donc Mazée et Vierves sont des localités qui étaient demandeuses intensives d'électricité, parce qu'il n'y avait pas qu'eux. On demandait de tous les alentours aux CUVELIER de fournir de l'électricité. Ils étaient trop petits, ils ont limité à Mazée et à Treignes leurs fournitures. C'étaient des artisans, et pas des industriels. S'ils avaient été des industriels, ils auraient pris une bonne partie de la province de Namur. C'étaient des ouvriers, ils restaient des ouvriers manuels, une petite entreprise.

Ils ont eu un avantage sur les autres, c'est qu'ils sont devenus une espèce de fossile de l'industrie et d'électricité. Ça a été le dernier à avoir cet aspect d'artisans, comme producteur.



Moteurs et volants de la centrale électrique de Treignes. Archives du Musée du Malgré-Tout, Treignes.

J'ai connu un autre producteur qui était à Muno dans les Ardennes. J'ai des sources importantes d'informations concernant ces questions-là, avec des anecdotes.

Treignes n'a pas été la seule centrale : il y a eu la première centrale au moulin de Ry qui a été rapidement abandonnée. De 1917 à 20, elle a fonctionné 3 à 4 ans, ce qui est très court.

Olloy

Et puis en 1935, la centrale d'Olloy était prête à être abandonnée. Elle était entretenue par une veuve qui en avait marre et qui n'y connaissait rien, elle devait faire confiance à un ouvrier. Alors mon père est allé dialoguer avec les autorités communales et il a obtenu de continuer la centrale en 35. Ils ont remis des nouveaux moteurs à la centrale qui était le bâtiment ayant servi initialement à une vinaigrerie, ensuite à un hangar aux machines pour les carrières de Dave et d'Olloy réunies. Donc mon père et mon oncle ont repris l'ouvrier qui travaillait à la centrale et qui avait la charge de la centrale. Ils ont continué avec lui, avec du nouveau matériel et un nouveau réseau. À leur charge, pas de subsides, pas d'interventions, ils ont tout payé.

À Vierves, à la carrière, ils faisaient leur électricité eux-mêmes, de la même façon qu'ici d'ailleurs, et ils étaient en rapport. Il y a eu des moments où il y a eu des fournitures de la centrale ici à Vierves.

Les réseaux n'étaient pas interconnectés, en continu ça n'existait pas. C'est-à-dire c'est possible... Moi j'avais pensé, quand j'ai commencé à travailler avec mon père, d'interconnecter Olloy et Treignes, ce qui aurait été très intéressant pour Vierves, parce qu'ils avaient deux sources. Tout compte fait, il n'y avait pas grand-chose à faire, il y avait 3 kilomètres de réseau à tirer. Ils en avaient 11 ou 21 kilomètres.

J'avais pris un comptage de compteur, le mécanisme d'inscription et j'avais fixé ça sur la fourche de mon vélo et j'avais mis une poulie à la roue avant et avec une courroie, je pédalais sur la roue où il y avait nos lignes pour totaliser. C'était une demande des Allemands qui voulaient savoir combien de kilomètres de lignes il y avait, pour savoir ce qu'il y avait de cuivre à tirer. Je crois que c'est 11 kilomètres et pas 21, ça me paraît plus logique.

Le réseau

Les réseaux qui nous appartenaient étaient Treignes, jusque Matignolles, et tout Olloy, c'était en poutrelle Gray à Olloy, c'est-à-dire des poutrelles à profil d'égale résistance dans un sens comme dans l'autre. Vierves, Mazée étaient également reliés. Ils

étaient alimentés, mais ils étaient plus mal desservis, parce que la chute en ligne était énorme. On sortait à Treignes avec du 250 volts auprès de la centrale, ce qui était énorme. Mais on vendait des lampes à plus haut voltage, c'était du 240 volts. À Vierves, ils prenaient peut-être des lampes de 220, c'était des gens qui en vendaient. Ce n'était pas nous, ils allaient les chercher sur place ou dans les commerces classiques. Mais nous, nous avions des lampes à 240 volts parce que la tension était trop élevée.

La consommation

Ce que je peux dire, c'est que la consommation a été exponentielle, c'est-à-dire gonflée d'une façon inattendue. Parce qu'au moment de la construction de la centrale, on ne pensait pas qu'il y aurait des turbines qui travailleraient avec un moteur plutôt qu'à la manivelle classique qui tournait à 60 tours/minute. Les moteurs n'existaient pas, les battages non plus. Tout ça, on n'y pensait pas. Les menuisiers avaient toujours leur rabot, la scie électrique n'existait pas. Tout ce qui entourait entre 1900 et 1914, dates auxquelles on a rêvé de centrale, à part peut-être en ville que l'électricité était déjà lancée. Mais dans les campagnes, ça sortait de l'esprit des gens qu'on puisse avoir une consommation aussi forte.

À mon avis, il y a eu d'abord une croissance très rapide entre 1920 et 1930, dates qu'on peut considérer comme fonctionnement normal de la centrale. Mais je me demande si la croissance a plutôt été entre 1925, où ça aurait été un boom, et puis une croissance continue.

La centrale a fonctionné jusque 1957. Mon père et mon oncle étaient plus des manuels et des gens près du labeur plutôt que du porte-monnaie. Je m'explique : quand on a fermé la centrale, ça faisait 9 ans qu'elle fonctionnait en faisant des déficits. Ils avaient emprunté des millions grâce à la famille de ma mère qui était une famille fortunée. Il y avait des oncles qui étaient vétérinaires, chef de gare, professeur. Ils étaient d'un niveau plus élevé. Tandis que chez mon père, ils étaient artisans, quand même indépendants, mon grand-père ne travaillait pas pour quelqu'un.

Ils ont tenu le coup pourquoi ? Et bien parce qu'ils avaient payé toutes leurs dettes. En 40, leurs dettes étaient parties, en 39 déjà. D'ailleurs à l'époque, nous avions une voiture américaine avec des strapontins, et en 39, j'ai fait le tour de France et à l'hôtel, donc on se payait quelque chose.

Malheureusement, les contrats expirants, j'aurais dû, mais j'ai été formé par mon père et pas par des intellectuels (donc j'avais la même menta-

lité que lui). Donc, ils auraient dû à ce moment-là aller au Ministère des Classes Moyennes et leur dire : « Halte, nous avons fini notre contrat. Vous avez changé les formules de contrats en vous basant sur les rendements des grandes centrales, je ne vois pas pourquoi ? Nous arrêtons tout si vous ne nous laissez pas suivre nos contrats normaux pendant encore quelques années, ou nous arrêtons tout ». Ils auraient certainement été acceptés. Au lieu de ça, ils ont payé le déficit, et le déficit était payé par quoi ? Par les bénéfices d'Olloy heureusement. C'est-à-dire qu'ils travaillaient, et ils ne faisaient plus de bénéfice, pendant les dernières années.

En 1957, tout simplement, il y a eu à Olloy une intervention d'une société distributrice appelée A.I.E.G, qui s'est installée sur Viroinval, et qui a dit : « Les CUVELIER, il y a quelque chose qui n'est pas juste, leurs compteurs ne vont pas bien. Ils n'avaient pas tout à fait tort, parce que, si on va au fond des choses, les kw qui sortaient de la centrale de Treignes, et de toute centrale, c'étaient des ampèremètres les compteurs. On mesurait le courant mais pas la tension, or la tension étant variable en fonction des distances (et ils ne se sont pas encore défendus, mes parents), on arrivait à des erreurs de consommation parce qu'un compteur qui avait été étalonné à 240, comme souvent, si on était en bout de ligne c'était 210, oui mais ça faisait 15% d'erreur ! Alors ils disaient, ces gens-là de l'A.I.E.G, vous trichez, vous volez les gens. Si bien que mon père en avait marre et puis il était âgé. Donc, ils ont laissé tomber les bras, et ils ont dit à l'A.I.E.G : « Tous les ennuis que vous nous faites, c'est pour prendre la distribution, et bien prenez-là, plutôt que d'avoir des ennuis ». Ils leur ont laissé. Et alors l'A.I.E.G s'est d'abord installée à Olloy. Et quand il a été question de reprendre Treignes, mais Auvélais était un concurrent pour nous, mais c'était une grosse centrale. Ils ont baissé pavillon, et ils ont bien voulu arrêter. Ils leur ont dit : « Nous, on veut bien arrêter, mais vous nous laissez continuer à vous aider, vérifier les cabines, voir si tout est en ordre, s'occuper des réparations. Et alors, détail, vous reprenez l'ouvrier qui est à la centrale de Treignes et qui est Raymond LEFEVRE. » Donc, Auvélais a repris le réseau de Treignes, Mazée.

Il y avait beaucoup de travaux mécaniques à effectuer. Il y en avait toujours. Même pour aiguiser les lames et les courbets, le boucher venait à la centrale. On rebobinait beaucoup de moteurs, à l'époque, c'était beaucoup de coussinets et pas des roulements. Les coussinets, on les refaisait nous-mêmes, on les extrayait d'un noyau en bronze, on faisait le coussinet en entier, ou bien on le regarnissait de métal antimoine. Les moteurs, c'était de

tout, pas les moteurs mécaniques mais électriques. Machines à laver. Parce qu'il y avait toujours des moteurs qui brûlaient. Donc, mon père avait toujours du travail, les tours, faire des rainures de cales, meule, meule à aiguiser, un petit tour ordinaire et un tour en l'air, c'est-à-dire un tour qui n'a pas de contrepointe mais ils ont ajouté une contrepointe eux-mêmes. Ils ont fait des rails et ils mettaient des grosses pièces dessus. Avant qu'on ait le tour, il y avait une raboterie aussi. Avant d'avoir des machines plus importantes, raboterie, tour en l'air, le matériel était porté à Senzeilles, aux ateliers GERBAIE, qui était un atelier qui servait plutôt les carrières de marbre de la région, et par le fait même, il pouvait faire toutes les grosses réparations mécaniques de la centrale.

Les contrats d'électricité des communes avaient, pour élément principal, la fixation selon une formule déterminée du prix du kw. Ce prix était fonction de l'antracite 5/10 type Etat Belge, il y avait une formule. C'était lié à l'origine de l'énergie c'est-à-dire du charbon. Mais il s'est passé ceci, c'est que les grandes centrales avec leurs moyens techniques poussés ont fini par employer des terrils, c'est-à-dire des récupérations qui ne coûtaient rien ou presque rien. Donc l'État, après la guerre 40, a considéré que les formules qui étaient générales pour les grandes centrales comme pour nous, étaient dépassées, qu'on ne pouvait admettre que la population paye un kw qui soit calculé sur un charbon cher alors que les grandes centrales utilisaient des rebus de terrils. Donc, ils ont changé la formule, mais pour nous, elle ne devait pas être changée puisque nous employions toujours le même charbon, et c'est ce qui a provoqué les difficultés pécuniaires de la centrale de Treignes. Son contrat étant terminé depuis 9 ans, elle a dû s'aligner aux normes d'État qui ne correspondaient plus à leur fonctionnement.

Alors qu'à Olloy, bien qu'on soit soumis au même régime, on continuait à avoir du bénéfice par l'utilisation du mazout, tout fonctionnait au fuel à Olloy. C'est ce qui nous a sauvé. Olloy est quand même une commune importante, plus que Treignes, un peu moins importante que Vierves, Mazée, et Treignes réunis qui fonctionnaient au charbon, mais le bénéfice réalisé à Olloy a pu nous sauver et nous empêcher de mettre prématurément la clé sous la porte. Ce qui n'a été fait qu'en 1957.

**Exposition 2010
d'avril à novembre**

**TOONE au pays de TOINE
Marionnettes bruxelloises de tradition**

L'ÉCOMUSÉE DU VIROIN

N° 45-46

Juin-Décembre 2010



Périodique de l'Écomusée du Viroin - Asbl DIRE / Université Libre de Bruxelles
Éditeur responsable : P. Cattelain, 81 rue de la Gare - 5670 Treignes, Belgique

Asbl DIRE Écomusée du Viroin RAPPORT D'ACTIVITÉS 2009

Pierre Cattelain

1. RECONNAISSANCES

Le 20 février 2009, l'Écomusée du Viroin a été officiellement reconnu comme Musée de Catégorie B par Mme Fadila Laanan, Ministre de la Culture, de l'Audiovisuel, de la Santé et de l'Égalité des chances de la Communauté française de Belgique. Pour mémoire, le dossier de demande de reconnaissance avait été

introduit pour le 30 juin 2008, avec une demande de subvention annuelle de 120 000 €. Nous faisons figurer ci-dessous copie de la lettre de reconnaissance, de la décision et de l'avis du Conseil des Musées.

Ce résultat est bien entendu superbe. En effet, la Communauté française compte actuellement plus de 450 musées, dont une très petite centaine était subsidiée jusqu'en 2007 (avec prolongation possible jusque fin 2009). En fonction du nouveau Décret, sur les 103 institutions qui ont déposé leur demande de reconnaissance en 2007, 2008 et 2009, seules 45 ont bénéficié d'une reconnaissance : 6 en catégorie A, 15 en catégorie B, 17 en catégorie C et 7 en Institution Muséale.

Ces documents présentés ci-dessous appellent néanmoins quelques commentaires. Selon les décrets et arrêtés repris dans la décision,



la reconnaissance prend cours le 1^{er} janvier de l'année suivant l'année de la décision, soit le 1^{er} janvier 2010, et ceci pour trois ans, soit jusque fin 2012. Nous avons demandé 120 000 euros, en fonction du plan triennal, mais cette somme a été limitée à 70 000 euros, subvention minimale légale pour la catégorie B, vu les problèmes financiers de la Communauté française. Cette situation est très gênante pour nous et pour la réalisation de nos projets.

En effet, dans le même temps où l'Écomusée se voyait reconnaître comme Musée de catégorie B, l'asbl DIRE perdait sa reconnaissance comme Institution d'Éducation Permanente, Mme le Ministre n'ayant pas suivi l'avis du Conseil de l'Éducation Permanente, qui proposait de nous maintenir dans la catégorie de base. Si ceci ne consistait qu'en une perte de subvention de 2500 €, environ, ce ne serait pas trop grave, vu les subventions espérées en catégorie B. Malheureusement, cette suppression de reconnaissance en E.P. a une conséquence beaucoup plus grave : elle nous fait perdre d'office l'aide

au secteur non-marchand d'environ 35 000 euros/an, que nous avons perçue jusque fin 2008 (payée en 2009), liée à la revalorisation à 100% des salaires du personnel des associations d'Éducation Permanente. Comme il est impensable de retourner en arrière pour le montant des salaires du personnel, il s'agit pour l'asbl d'une perte sèche.

Notre subvention de Musée de Catégorie B se limitant à 70 000 €, et compte tenu qu'en fonction de l'A.R. 1958 de subvention des musées auquel nous avons émargé jusqu'en 2008, et qui se montait en moyenne à 12 000 euros, notre nouvelle subvention n'est donc plus supérieure que de 23 000 euros à ce que nous recevions auparavant.

«Que...», parce que cette somme est tout-à-fait insuffisante pour engager les deux nouveaux membres de personnel suggérés par le Conseil des Musées dans son Avis de reconnaissance. J'ai contacté le Ministre et son cabinet, pour que la subvention soit d'au moins 105 000 euros pour compenser la perte des 35 000 euros, mais je n'ai obtenu aucune réponse. Quoi qu'il en soit, un seul engagement semble possible si la subvention allouée approche ce qui a été demandé.

Pour information, en date du 15 juin 2009, l'asbl DIRE s'est vu attribuer une subvention d'attente de 50 000 € pour 2009, qui est parvenue sur notre compte le 7 janvier 2010. Quoiqu'il en soit, notre situation financière est en tout cas meilleure qu'auparavant, mais il nous sera néanmoins difficile d'atteindre tous les objectifs du plan triennal, et de répondre dans le même temps aux souhaits du Conseil des Musées.

Avis du Conseil : reconnaissance en B

Motivation : L'ensemble des critères de la catégorie sont rencontrés. Les points positifs particulièrement relevés sont les suivants :

L'institution possède la plus importante collection de machinisme agricole en Communauté française, dispose d'un important centre de documentation, mène une politique d'exposition et de publication, et effectue une démarche pédagogique de qualité.

Toutefois, l'institution ne dispose pas d'un responsable de niveau enseignement supérieur pour son équipe d'animation de 6 personnes, un régent devrait être engagé comme prévu dans le plan triennal, ainsi qu'un assistant scientifique, vu l'ampleur des sites gérés, ainsi que la nécessité de procéder à des enquêtes ethnologiques relatives au patrimoine rural menacé de disparition ou en mutation.
La conservation de certaines pièces, en bois, doit être mise en place.

Le Conseil tient à rappeler que ces recommandations sont formulées afin de permettre à l'institution de parfaire son développement. Elles ne doivent pas être considérées comme des conditions suspensives à la reconnaissance.

2. MEMBRES

En 2009, le nombre de membres affiliés à l'asbl se monte à 30.

3. ACQUISITIONS

La collection ayant pour thème les activités rurales dans un sens très large, elle se subdivise en quelques grandes catégories, cohérentes entre elles.

En 2009, en fonction des opportunités, l'Écomusée a acquis, essentiellement par don, mais aussi sous forme d'achats, 100 objets, entrés à l'inventaire (M. Dujardin, P. Regnier), à savoir :

- **Objets trappistes (22 dons) :**
 - Boîte de deux verres Chimay 33 cl, marqués «Fondation Chimay Wartoise 1996-2006 ;
 - Plaquette Collection 2006 Verres de Chimay. Inv. 9901 ;
 - La Carte de l'Auberge de Poteaupré. Inv. 9902 ;
 - Verre Chimay 33 cl au logo du 80^e anniversaire du circuit. Inv. 9903 ;
 - Verre Chimay 18 cl au logo de l'European Bug-in. Inv. 9904 ;
 - Verre Chimay (type Carsberg), spéciale Poteaupré. Inv. 9905 ;
 - Mini flyer Auberge de Poteaupré, Chimay, 01-02-2008. Inv. 9906 ;
 - Plaquette bilingue A6 : «Ouvrez vos sens, Découvrez toute la richesse des bières trappistes de Chimay». Inv. 9907 ;
 - Plaquette : «Les bons bistrots d'Orval», 1989. Inv. 9908 ;
 - Plastique d'emballage «Vieux Chimay». Inv. 9909 ;
 - Papier d'emballage «Le trappiste Bière» Abbaye de Belval. Inv. 9910 ;
 - Grand sac plastique rouge «Chimay / Auberge de poteaupré». Inv. 9911 ;
 - Publicité de table : «Demandez la Spéciale Poteaupré Trappistes Chimay». Inv. 9912 ;
 - Publicité de table pour le fromage «Le Poteaupré». Inv. 9913 ;
 - Autocollant Chimay inversé. Inv. 9914 ;

- Carte postale ancienne Chimay : derniers sacrements. Inv. 9915 ;
- Catalogue 2006 des produits de l'Abbaye de Sept-Fons. Inv. 9916 ;
- Carte de vœux de Noël et de Nouvelle Année 2007, Chimay. Inv. 9917 ;
- Dépliant francophone de la Journée Découverte Entreprises aux sociétés Bières de Chimay et Chimay Fromages. Inv. 9918 ;
- Dépliant néerlandophone de la Journée Découverte Entreprises aux sociétés Bières de Chimay et Chimay Fromages. Inv. 9919 ;
- Boîte de 5 crayons de couleurs Chimay. Inv. 9920 ;
- Modèle réduit de camionnette VW Chimay. Inv. 9921.

- **Objets et cartes postales en rapport avec la lutte contre le feu (16 achats) :**



- Pompe à bras de Longwy, pour restauration des pompes de Mazée et de Dourbes (achat). Inv. 9720.
- Casque de pompier (achat). Inv. 9774 ;
- Deux séries de 6 timbres (achat). Inv. 9773 et 9784 ;
- Neuf cartes postales anciennes (achat). Inv. 9775 à 9781, 9783, 9787 ;
- Affiche (achat). Inv. 9782.
- Catalogue XIX^e siècle (achat). Inv. 9785.
- Dossier Tintin (achat). Inv. 9786.
- **Outils des activités artisanales traditionnelles (3 dons) :**
 - Maquette de chariot, Don J. Vekemans, Malines. Inv. 9797 ;

- 2 meules, dons de M. J.-P. Dupont, de Grez-Doiceau. Inv. 9758, 9764 ;
- **Outils et machines agricoles (24 dons) :**
 - Charrue, don de M. Roland Minguet, d'Aywaille. Inv. 9552 ;
 - Charrue, don de M. Roland Minguet, d'Aywaille. Inv. 9800 ;
 - Herse carrée, don de M. Roland Minguet, d'Aywaille. Inv. 9799 ;
 - Tarare, don de M. Sainte, de Roly. Inv. 9685.
 - 4 palanches, dons de M. J.-P. Dupont, de Grez-Doiceau. Inv. 9732, 9752, 9759, 9760 ;
 - 7 colliers de harnachement, dons de M. J.-P. Dupont, de Grez-Doiceau. Inv. 9741, 9744, 9745, 9747, 9755, 9756, 9757 ;
 - 6 sangles de harnachement, dons de M. J.-P. Dupont, de Grez-Doiceau. Inv. 9736, 9742, 9743, 9746, 9748, 9749 ;
 - Faucille, don de M. J.-P. Dupont, de Grez-Doiceau. Inv. 9740 ;
 - Porte-sac, don de M. J.-P. Dupont, de Grez-Doiceau. Inv. 9754 ;
 - Manche de fléau, don de M. J.-P. Dupont, de Grez-Doiceau. Inv. 9762 ;
- **Produits de fonderie (2 dons) :**
 - Pièce pour actionner une machine, plus corroies, dons de M. Jean Morette, d'Omezée. Inv. 9729 ;
 - 1 poste à souder, don de M. Jean Morette, d'Omezée. Inv. 9731 ;
- **Objets de la vie quotidienne (33 dons) :**
 - 22 jouets anciens, dons de Mme Van Dyck-Georges, de Dourbes. Inv. 9808-9829 ;
 - 1 cubulot (achat). Inv. 9686 ;
 - 1 tamis, 1 balance, 1 filet, 1 sape, 1 brouette, 1 serre-joints, 1 grande louche, 1 grande écumoire, 1 contre-poids, 1 piège à rats, dons de M. J.-P. Dupont, de Grez-Doiceau. Inv. 9733-9735, 9737-9739, 9750, 9761, 9763.

À ces objets de collection, nous pouvons ajouter :

- 3 planches de Diderot et d'Alembert sur la fabrication des charrettes et chariots, imprimées sur forex, au format 100 x 70 ;
- les éléments de décor des vitrines faune.

4. CONSERVATION

L'équipe de l'Écomusée a poursuivi ses missions de conservation et de restauration du patrimoine. Ainsi, l'ensemble des acquisitions 2009 a été nettoyé et traité préventivement, marqué, photographié et inventorié.

En ce qui concerne l'inventaire, il est toujours réalisé à 100%. 516 nouveaux objets ont été mis dans l'inventaire AICIM, validés et mis en ligne, ce qui constitue un total de 693 fiches AICIM. Plusieurs centaines de fiches AICIM sont en phase d'achèvement, mais la vacance du poste de coordinateur à MSW a stoppé le processus de validation.

En matière de conservation du matériel «lourd», l'équipe a procédé à la restauration complète (démontage, traitement des parties malades, remplacement des parties détruites, remise en peinture, graissage et remontage) des objets suivants :

- restauration d'un plantoir à pommes de terre (inv. 7423) ;
- restauration d'une rasette (inv. 7028) ;
- restauration partielle d'une batteuse (inv. 7601) ;
- restauration (traitement de protection) d'un tombereau en bois (inv. 7171) ;
- restauration de la pompe à incendie à bras de Mazée (inv. 8103) ;
- restauration de la pompe à incendie à bras de Dourbes (inv. 9804).

Pour réussir la restauration des ces deux dernières pièces, il s'est avéré indispensable d'acquérir une pompe à incendie à bras de même époque et de même type provenant de la région de Longwy. En effet, les moyeux et rais des roues de la pompe de Mazée, complètement vermoulus, voire pourris, ont brutalement cédé lors de son dernier transfert de la ferme à la gare. Les traitements précédents, qui avaient consisté à remettre simplement une couche de peinture, n'avaient en rien assuré la conservation de ces précieux témoins de notre passé. Nous avons donc profité d'une vente sur le site internet Ebay pour nous procurer une machine semblable, dont les pièces détachées ont permis la restauration des éléments de notre patrimoine régional avec des éléments équivalents, et d'époque. Dans cet

esprit, lors des nouvelles restaurations de machines, les nouvelles consignes sont d'effectuer un diagnostic complet, de remplacer à l'identique les parties condamnées et de remettre les machines en état de marche. Il est donc également prévu de ne plus accepter les dons d'objets irrécupérables et non restaurables en fonction de nos moyens matériels, techniques et humains.

Sur ce point particulier, je me permets d'insister sur la nécessité absolue de trouver de nouveaux endroits de stockage : machines agricoles et poêles anciens nécessitent plus d'espace qu'affiches, timbres, monnaies, médailles et silex ! Or, selon l'avis du Conseil des Musées, notre collection de machines agricoles est un de nos fleurons essentiels...

5. ÉTUDES ET RECHERCHES

Dans le cadre de l'exposition ULBulles, où l'Écomusée présentait ses deux pompes à bras en relation avec l'album l'Île Noire des aventures de Tintin, une étude préliminaire de ce matériel a été réalisée et publiée dans les Chroniques de l'Écomusée du Viroin 44/2009. Cette étude sera largement approfondie en 2010, pour la préparation de l'exposition 2011.

Dans le même temps, Viviane Lemaire a mené, avec Viviane Boninsegna de Dourbes, toute une série d'enquêtes sur la vie et la condition féminine dans le village de Dourbes. Ce projet est toujours en cours. Marie-Françoise Carlier a mené une enquête sur l'horloge astronomique de Nismes conservée au Musée. Plusieurs enquêtes ont été retranscrites, et l'une d'entre elles, concernant la centrale électrique de Treignes, a été publiée dans les Chroniques.

L'Écomusée a également entamé la publication du travail de Mme Joëlle Petit, historienne, sur la métallurgie du fer. Cette publication sera poursuivie en 2011.

Le Conservateur du Musée a participé à diverses expérimentations, table-ronde, colloques et conférences, en Belgique et en France. Il a également signé ou cosigné de nombreuses publications.

6. EXPOSITIONS

L'exposition permanente sur les métiers traditionnels a été radicalement repensée. Les panoplies ont été démontées et mises en situa-





tion. Au premier étage des écuries, six métiers ont été ainsi présentés sous forme d'échoppes ou d'ateliers, organisés en une sorte de parcours villageois débutant sur une placette agrémentée d'une pompe : l'échoppe du menuisier, le magasin du cordonnier, la boutique du sabotier, la forge et le travail du maréchal-ferrant, les ateliers du tonnelier et du bourrelier. Les cartels définitifs, trilingues, seront progressivement mis en place en 2010-2011.

À côté de ses espaces permanents (étage des écuries consacré aux métiers traditionnels de la région, et la cour de la Ferme-château, réservée à la présentation d'une sélection de machines agricoles), l'Écomusée du Viroin a maintenu, en 2009, l'exposition proposée à l'étage du logis des domestiques, au-dessus de la cafétéria, consacrée à la Faudre et à la faune et flore de la forêt de Thiérache ardennaise. Cette exposition a été rafraîchie pour l'occasion.

« TOURS DE ROUES. CHARRONS ET CHARROIS TRADITIONNELS »

Du 4 avril au 29 novembre 2009, l'Écomusée du Viroin a proposé au public une exposition

originale, réalisée en partenariat avec la section «Arts décoratifs européens : voitures» des Musées Royaux d'Art et d'Histoire de Bruxelles (Responsable : Micheline Ruysinck).

Le thème

L'exposition était consacrée aux aspects traditionnels d'une des plus grandes inventions de l'humanité : la roue en bois. Celle-ci, qui a révolutionné les déplacements humains et les transports, apparaît il y a plus de 5000 ans, au Moyen-Orient.

La première partie de l'exposition était consacrée au charron, qui fabrique les roues en bois des chariots, charrettes et brouettes. C'est également lui qui fabrique les parties en bois des charrues, des herses, et autres instruments agricoles, ainsi que les roues des moulins à eau...

Une roue de véhicule est un petit miracle de géométrie intuitive. Elle doit être parfaitement circulaire : au moindre défaut de fabrication, on obtient une roue ovale, ou voilée. L'exposition dévoilait, matériaux, outils et documents à l'appui, les principales phases de sa fabrication.



La deuxième partie de l'exposition était consacrée aux différents types de véhicules à traction chevaline qui circulaient dans nos régions entre 1850 et 1950, au travers d'une sélection de 42 maquettes à l'échelle 1/10, provenant de la donation Jan Vekemans offerte aux Musées royaux d'Art et d'Histoire du Cinquantenaire à Bruxelles, en 2002. Elle illustre l'éventail des professions dépendantes de ce charroi : des brasseurs et boulangers aux agriculteurs et marchands de quatre saisons, en passant par les diligences, les malles-poste, les rémouleurs, les forains... et les pompes funèbres !

Cette exposition, fruit de la collaboration de l'Écomusée du Viroin (ULB) et des MRAH, a fait découvrir aux visiteurs la richesse du patrimoine technique et ethnographique belge, avec nombre de pièces inédites.

Les partenaires culturels

- Les Musées Royaux d'Art et d'Histoire : prêt de la collection de maquettes

- M. J.-M. Bouty, de Philippeville : prêt d'outillage de charron

Les partenaires privés

- L'artisan Jan Vekemans : don d'une maquette de chariot

Les partenaires scientifiques

- Les Musées Royaux d'Art et d'Histoire : rédaction du catalogue (M. Ruysinck). Ce catalogue est toujours en vente à l'Écomusée, au prix de 8,00 euros.

Les résultats

Au cours de l'année 2009, ces expositions, les ateliers et animations nous ont permis d'accueillir un total de 9778 visiteurs, dont 6928 en groupes et 2850 en individuels, ce qui représente un recul de 23% par rapport à 2008, qui avait elle-même marqué une progression de 55% par rapport à 2007... Il est incontestable que 2008 a bénéficié de l'attractivité de l'exposition « Sorcières », et qu'un recul en 2009 était prévisible, surtout en tenant compte de la crise économique. Quoi qu'il en soit, en matière de fréquentation, 2009 représente quand même la troisième meilleure année de l'Écomusée, derrière 2008 et 2004 (expos Trappiste et Cuisinières d'antan). On peut espérer que le thème choisi pour 2010, les marionnettes du Théâtre de Toone, permettra de relancer la fréquentation à la hausse.

7. ATELIERS-ANIMATIONS PÉDAGOGIQUES-ÉVÉNEMENTS

Tout au long de 2009, l'Écomusée a proposé aux groupes structurés, de minimum 15 personnes, des visites guidées des expositions, ainsi que divers ateliers-animations : pain, cuir, bougies, promenade de Matignolles, la forêt petits à petits pas, promenade rurale, cougnoux.

La «Fête de l'Écomusée», marché artisanal et après-midi spéciale d'animations non-stop - maréchallerie, rémouleur (un merci spécial à François Mean, venu gracieusement de Bretagne pour l'occasion, ainsi qu'à Viviane Lemaire qui l'a hébergé), que nous avons organisée le 19 juillet, a également rencontré un beau succès.

Plus de 400 visiteurs décomptés à l'accueil ont ainsi eu la possibilité de participer à toutes les animations proposées.

L'Écomusée a également organisé les ou participé aux événements suivants :

- 25 avril : 20^e anniversaire de l'Écomusée du Viroin - Découverte de la nouvelle présentation des collections permanentes.
- 16 et 17 mai : Printemps des Musées - Thème : la couleur. Bougies, photophores et lampions le samedi de 20h00 à 22h00.
- 13 septembre : Journée du Patrimoine ayant pour thème «Patrimoine et Modernité» : visites guidées de la gare par P. Cattelain le samedi et le dimanche.
- Du 23 octobre au 7 novembre : participation à l'expo «ULBulles - Le Réseau des Musées de l'ULB accueille la BD dans la salle Allende du campus du Solbosch» : De la voiture de pompiers de 1905 aux boîtes à constellation, de l'oryctérope à la double gravité, de l'opium à la dissection, en passant par la sauvegarde de l'architecture ou l'œuvre de Ghelderode, le visiteur a pu déambuler entre collections de l'ULB et vignettes de BD.
- 31 octobre : «Trignolles, Village des Sorciers» invitait petits et grands à venir passer une journée Halloween. À l'Écomusée du Viroin, on pouvait découvrir les échoppes de l'Étrange dans la ruelle de Trignolles avec ses sabots enchantés et ses baguettes magiques. Grand spectacle du Magico-cirque de S. Van Maercke.

8. PRÊTS D'OBJETS

Au cours de l'année 2009, l'Écomusée a effectué les prêts suivants :

- **Foyer Culturel de Nismes** asbl et **Centre Culturel Régional « Action Sud »** (Mme Gossiaux).

Dates de l'exposition : du 2 au 5 avril 2009

Durée du prêt : du 30 mars au 7 avril 2009

Titre de l'exposition : Crayativités : Moyens de transports (13 agrandissements de photos anciennes et cartes postales).

- **Réseau des Musées de l'ULB** (Mme Nathalie Nyst)

Dates de l'exposition : du 30 juin au 31 décembre 2009

Durée du prêt : du 22 avril au 15 janvier 2010

Titre de l'exposition : Vitrine du réseau des Musées de l'ULB, Bibliothèque des Sciences humaines, Solbosch (1 tranchet et une paire de sabots mignons...)

- **Association «Les Joyeux Dourbois»** (Mme Boninsegna-Lardinois)

Dates de l'exposition : du 20 au 24 octobre 2009

Durée du prêt : du 18 au 26 octobre 2009

Titre de l'exposition : "Le travail de la femme à Dourbes et à Viroinval, avant 1960" (1 lessiveuse à tambour sans couvercle)

- **Thermic Distribution Europe** (Mme C. Branders)

Dates de l'exposition : à partir du 21 septembre 2009

Durée du prêt : durée indéterminée
35 encadrements photos 40/60, 8 panneaux.

- **Domaine de Chevetogne** (M. Davister)

Dates de l'exposition : du 14 au 30 octobre 2009

Durée du prêt : du 10 octobre au 5 novembre 2009

Titre de l'exposition : "Un Chevetogne un peu cochon" (1 brancard pour transporter le porc, 1 hache de boucher)

- **Réseau des Musées de l'ULB** (Mme Nathalie Nyst)

Dates de l'exposition : 23-24 octobre 2009

Durée du prêt : du 20 octobre au 9 novembre 2009

Titre de l'exposition : «ULBulles», Salle Allende, Campus du Solbosch (2 pompes à incendie à bras avec accessoires - tuyaux, lances à incendie, hache, seaux en toile, casque, album de Tintin, cartes postales anciennes, timbres, catalogue)

9. ÉDITIONS

En 2009, l'Écomusée du Viroin a édité, outre ses affiches, prospectus et dépliants, les trois publications suivantes :

- «Chroniques du Viroin», n°43 et 44, juin et décembre 2009, 500 exemplaires. Le n°45 a été déposé dans toutes les boîtes aux lettres de Treignes, Mazée et Dourbes, avec une demande d'affiliation à l'asbl ;
- «Tours de roues. Charrons et charrois traditionnels», catalogue de l'exposition : 600 exemplaires.

10. ANIMATIONS EXTÉRIEURES

(Pain, cuir...)

- Sacré-Cœur
- Ransart
- Fourmies

11. FORMATIONS

Brigitte Barbier et Monique Deforge ont suivi deux formations en 2009 :

- Séminaire «Règlement de travail» le lundi 26 octobre à l'UCM - Charleroi
- Formation «Groupement des employeurs» le 25 novembre à MSW - Moulins de Beez - Namur

12. TRAVAUX

Une très grande partie du premier trimestre 2009 a été consacrée à l'aménagement de l'étage des écuries de la Ferme-château, de manière à pouvoir accueillir la nouvelle présentation des collections permanentes : construction des parois sous poutres, pour bâtir les espaces échoppes et ateliers, mise en place des portes et fenêtres intérieures, recouvrement des parois par des demi-briques et du crépi... Cette phase a été suivie par la mise en place des établis d'époque et des objets de collection, avec la participation de l'équipe d'animation.


Par ailleurs, afin de pouvoir assurer à la fois un meilleur accueil et un meilleur confort au personnel d'accueil, un sas vitré a été mis en place à l'entrée de l'Écomusée, construit par l'entreprise Bernard Pierret. Dans le même temps, un système de surveillance vidéo sans fil a été monté, mais ses qualités sont très limitées : ceci devra être revu.

Enfin, pour des raisons de sécurité, l'équipe technique a entamé la réfection complète du

trottoir en façade de la gare, dont Mensura, service de prévention des risques au travail, nous avait signalé la dangerosité. Ce travail est pour 1/5 terminé, et sera poursuivi en 2010, en fonction de nos moyens.


Pour mémoire, parmi les autres réalisations :

- entretien des 2 sites (Écomusée et gare)
- tonte des terrains, taille des haies (à la bonne saison, tous les 15 jours) ;
- démontage et remontage de la clôture de l'aire de pique nique de la gare (endommagée une fois de plus par des chauffeurs de poids-lourds) ;
- travaux dans les chambres de l'hébergement : montage d'étagères pour les affaires personnelles des logeurs ;
- mise en place d'un boiler supplémentaire du côté hébergement ;
- travaux d'entretien et de maintenance de l'aire de pique-nique de la gare.



Écomusée du Viroin

Exposition permanente



Métiers d'Autrefois

Ferme-Château

63, rue Eugène Defraire - 5670 Treignes (Belgique)
Info : +32(0) 60 39 96 24 - www.ecomuseeduviroin.be

les musées du VSLB
CHIMNEY
article 27
CHIMAY
ULB

LE MARÉCHAL-FERRANT

Max Vidrequin (M)

Enquête et enregistrement par

Jean-Jacques Van Mol (J-J)
et Michel Wilmotte (W)

Novembre 1980

Document n° 37



J-J : Depuis combien de générations êtes-vous maréchaux-ferrants dans la région ?

M : Des générations, y a le grand-père et l'arrière grand-père et le père.

J-J : C'est ça. Est-ce que vous pourriez raconter les circonstances de l'arrivée de votre famille ?

M : Mon grand-père est venu ici à Matagne dans les années, je ne saurais déjà dire exactement 1800... y a une centaine d'années.

J-J : Une centaine d'années. Dans quelle circonstance est-il venu à Matagne ?

M : Il est venu à Matagne parce qu'on le demandait ici.

J-J : Donc, c'est la population du village qui l'a fait venir ?

M : Et puis y avait du travail ici.

J-J : Oui, c'est ça. Est-ce que le village, les habitants n'avaient pas construit la maison et la forge ?

M : Non, ils n'ont pas construit la maison, ils l'ont aidé à construire la forge pour commencer.

J-J : C'est ça. Est-ce qu'il y avait un contrat avec les habitants de la commune pour les travaux ?

M : Non, y avait pas de contrat.

J-J : Alors est-ce que vous pourriez raconter votre vie ? Vous avez appris votre métier, alors racontez un peu ça.

M : Il est venu ici, c'est au moment où on a construit l'usine aussi.

J-J : C'est au moment où on a construit l'usine et c'est pour ça qu'il est venu ?

M : Je ne crois pas que c'est pour ça qu'il est venu, ça lui a donné du travail aussi.

J-J : Comment ça, cette usine utilisait tellement de chevaux ?

M : Ben pas tellement de chevaux mais en construction...

J-J : Construction métallique ?

M : Mais pas métallique mais il fallait tout de même de toutes sortes. Dans le temps, on ne pouvait pas faire ce qu'on voulait à côté.

J-J : C'est ça et vous-même ?

M : Moi-même, j'ai commencé à travailler vers l'âge de 16-17 ans.

J-J : Vous avez été à l'école ?

M : On a été aux cours du soir... un petit peu à l'école industrielle, le dimanche.

J-J : C'est ça.

M : Et puis à l'âge de 22 ans, j'ai été à l'école à Bruxelles, l'école de maréchalerie.

J-J : C'est ça. Et ce sont des études qui dureraient combien d'années ?

M : Elles dureraient 2 ans.

J-J : C'est ça, et puis vous êtes revenu ?

M : Ben, on y allait un jour par semaine.

J-J : C'est ça, et puis vous êtes venu aider votre papa ?

M : Oui, mon papa, mon oncle, mon grand-père, on travaillait tous ensemble.

J-J : Et en quoi consistait votre travail en ce temps-là ?

M : Ben ce moment-là, on commençait déjà les machines agricoles, les chevaux et les charriots.

J-J : Quelles machines ?

M : La faucheuse, lieuse, enfin tout ce qui se rapportait à l'agriculture.



Max Vidrequin devant sa forge à Matagne-la-Grande, automne 1980. Photo P. Cattelain.

J-J : Déjà à ce moment-là, c'était à quelle époque ça ?

M : Les machines, déjà avant la guerre 14-18, déjà.

J-J : Et à ce moment-là, quelles machines y avait déjà ?

M : Les faucheuses, y avait les lieuses, des machines à battre aussi. Ils avaient, ils n'avaient pas, ils battaient avec des manèges, les chevaux.

J-J : Mais votre travail consistait en quoi ?

M : Réparations et tout ce qu'il fallait faire.

J-J : C'est ça, pour revenir par exemple aux chevaux de traits, c'était surtout les chevaux que vous ferriez, mais y avait aussi d'autres animaux ?

M : De temps en temps un bœuf, plus ou moins rare... temps en temps, mais rare.

W : Mais vous aviez quand même divers types de fers ?

M : Ah ben oui ça.

W : Est-ce que vous pouvez un peu expliquer la façon de rogner le pied, et parfois certains chevaux ont peut-être un peu le pied déformé. Alors comment faisiez-vous ?

M : Ben oui, ça c'est difficile à dire.

W : Il faut aplanir quand même, il faut [mouiller ?] avec quel instrument ?

M : Avec le rogne-pied, la râpe, la rainette.

W : Vous avez encore ces instruments ?

M : Oh oui.

W : Ça dépendait aussi du sol par exemple, de la nature du sol. Si c'est par exemple un cheval de trait ou simplement pour tirer des charrettes, des choses ainsi ?

M : Ici, c'était des chevaux de traits ou des chevaux qu'on attelait aux voitures, c'était plus ou moins rare mais enfin presque tous les fermiers en avaient un.

W : Pour les clous, c'était un cloutier qui les fabriquait ?

M : Ah non, non, des clous, on a toujours eu des clous, les clous ça vient toujours de Suède.

W : De Suède ?

M : Oui.

W : Quelle grandeur ont-ils en général ?

M : Ben, c'est par numéro, vous avez depuis le numéro 9 jusqu'au numéro 3.

W : Ça fait à peu près quelle grandeur ?

M : Oh qu'est-ce que je sais moi ? 6 à 7 cm et l'autre 3 à 5 cm le plus petit numéro.

W : Alors comment procédiez-vous, les animaux

venaient toujours ici à la forge ou bien parfois vous vous déplaciez parce que vous n'aviez pas le matériel ? Est-ce qu'il y avait moyen de ferrer le cheval sans le mettre dans le travail ?

M : Un cheval de luxe oui y a moyen, un cheval qu'on monte, oui y a moyen de le ferrer mais les autres chevaux, c'est impossible mais y a moyen aussi. Mais ici en Belgique, les chevaux ne sont pas habitués à être ferrés à la main.

W : Ils ont mal, fort mal au moment, il faut leur parler ou bien ?

M : Non, ils n'ont pas mal du tout, ça ils n'ont aucun mal, mais seulement un cheval de trait, il est lourd.

W : C'est-à-dire ? Combien à peu près pour ferrer ?

M : Pour ferrer un cheval de 4 pieds, il faut compter une coupe d'heures.

W : Vous parliez tout à l'heure des instruments. Est-ce qu'il vous arrivait de corriger la courbure du versoir de la cheville ?

M : Ah, ben ça, il fallait tâcher d'avoir un pied normal.

W : Ah oui, mais pour les instruments aratoires, pour les charrues par exemple, est-ce qu'il vous arrivait parfois de corriger quelque chose qui a été mal fait lors de la fabrication ou bien la courbure d'un versoir ?

M : Ah non, ben normalement dans le temps, c'était nous autres qui faisaient les charrues.

W : Et comment vous vous y preniez pour donner une courbure valable ?

M : On achète les pièces, on achetait les pièces fabriquées, on montait et on forgeait ce qu'il fallait faire.

J-J : Donc les charrues, y avait des pièces détachées qui existaient sur le marché ?

M : Oui, brutes, on les achetait brutes.

J-J : C'est ça, et quelles étaient les firmes qui fournissaient ?

M : C'est les marchandises de fer, d'où les firmes qui fournissaient... ça nous ne savons pas... Ben des usines du côté de Charleroi, je ne sais pas, je ne sais pas où exactement parce que nous autres, c'était le marchand de fer qui nous fournissait.

W : Et puis un moment donné, y a eu les machines qui étaient fabriquées dans les usines, c'était quelle époque ça à peu près ?

M : Ben ça, ça a commencé après la guerre 14-18 et on fabriquait encore quand même des

charrues après, c'était des charrues avec des planches en bois et les socs en fer.

W : Vous en avez encore connu avec ?

M : Les socs en fer, j'ai travaillé avec mon père, c'était en fer.

W : C'est ça, pour faire les charrues d'âge en bois ?

M : Ça n'a pas duré longtemps quand même.

W : Quelles étaient les marques qui étaient utilisées ?

M : Ici, c'était Mélotte, y avait encore une autre marque, y avait des charrues françaises qui venaient.

W : C'est ça.

J-J : Et comment, c'était vous qui étiez représentant de ses machines ?

M : On était représentant Mélotte.

J-J : Vous étiez représentant des machines Mélotte ? Mais alors les autres machines, les râteaux faneurs, les faucheuses, c'était, vous fabriquez ça aussi ?

M : Non, il me semble que ça venait de la France, l'Allemagne, d'Amérique ou d'Angleterre, on ne fabriquait pas ça en Belgique.

W : Et vous vous souvenez des marques que vous avez apportées ?

M : Les marques, c'est encore les mêmes marques que maintenant, vous aviez Mac Cormick, Derring, c'était international ça, par exemple.

W : C'est ça.

M : Et puis vous aviez des marques françaises qui ont disparu mais...

J-J : Et vous étiez représentant ?

M : On vendait pour l'international en fait.

J-J : Vous étiez pour l'international ?

M : Oui.

W : Quelle était la durée du travail pour une journée par exemple ?

M : Oh pour une journée, nous autres en été, on commençait à 6 heures du matin jusque 8 heures du soir. Quand il faisait trop chaud, la journée, on ne travaillait pas.

W : Et vous travailliez toute la saison ?

M : La saison et tout l'hiver, ça.

W : Vous alliez également travailler dans les villages voisins ?

M : Ben de mon temps, on n'allait déjà plus travailler dans les villages voisins. Avant, mon oncle et mon grand-père, mais moi, je n'ai jamais été, ça été fini.

W : Y avait pas de maréchal-ferrant dans les villages plus proches.



Correction d'un outil à l'enclume. Max Vidrequin, Matagne-la-Grande, automne 1980. Photo. P. Cattelain.

M : Ben si, y en avait à Nismes, y avait à Merlemont, Matagne-La-Petite, Romerée, Mariembourg.

W : Est-ce que parfois, on vous consultait aussi pour jouer le rôle du vétérinaire ?

M : Ah, de mon temps plus, savez-vous ça.

W : Votre grand-père, est-ce qu'on ne venait pas le consulter ?

M : Oui, il était consulté.

W : Il était capable par exemple ?

J-J : Qu'est-ce qu'il faisait comme travaux, qu'est-ce qu'il exécutait ?

M : Par exemple, y avait un cheval qui avait un coup de sang qu'on dit, je ne sais pas comment on appelle ça exactement en français, ben, il les saignait, il leur retirait 2 à 3 litres de sang.

J-J : Et il ne s'occupait que des chevaux, il s'occupait des vaches parfois ?

M : Des vaches non.

W : C'était uniquement un cheval.

M : Ben c'était en attendant que le vétérinaire arrive. Dans le temps, le vétérinaire, il lui fallait, il venait en vélo ou bien il venait en voiture mais quand il avait fait sa tournée, il

arrivait le lendemain, peut-être qu'il aurait été trop tard.

J-J : Mais petit à petit lorsque les tracteurs sont apparus... c'était vers quel moment que les tracteurs sont apparus ?

M : Oh les tracteurs, ils sont apparus vers les années '20.

J-J : Déjà à ce moment-là, ici à Matagne ?

M : Oui ici à Matagne, y en a eu dans les années '22-'25, peut-être...

J-J : Déjà à ce moment-là ?

M : À la ferme ici, y en avait un, enfin, il n'a pas resté longtemps, le fermier a quitté mais ça ne... À Villers-en-Fagne y en avait.

J-J : C'est quand même une chose qui a changé votre métier ?

M : Ben oui, mais pas toute suite quand même, parce qu'au début c'était souvent les garages qui s'occupaient des tracteurs et puis y en avait très peu, y en avait 4-5 peut-être.

J-J : Disons que votre forge s'est transformée petit à petit en garage, en atelier de mécanique ?

M : Oui.

J-J : Vers quelle époque ?

M : Dans les années '30-'31.

W : Lorsque les nouvelles machines arrivent, comment faites-vous pour comprendre le fonctionnement, le mécanisme ?

M : Comment ?

W : Pour réparer, par exemple, une machine nouvelle ?

M : Oui.

W : Comment vous adaptiez-vous pour comprendre le mécanisme ?

M : Le mécanisme ben, l'ancienne ou la nouvelle, c'est toujours la même chose, y a peut-être une petite transformation, mais ce n'est pas énorme, une faucheuse, c'est une faucheuse, une à l'autre, c'était toujours pareil.

W : Donc, c'est facile de s'adapter.

M : Oui.

J-J : Disons qu'y a quand même un changement assez important qui s'est produit, parce que les nouvelles charrues maintenant, est-ce qu'il faut encore les battre ? Est-ce que vous forgez encore les charrues maintenant ?

M : Oui de temps en temps, on en bat encore assez. Ça dépend les socs qu'y a dessus.

J-J : Les grosses charrues de tracteur qu'y a maintenant ?

M : Oui, c'est bien ici que les gens ne regardent pas, ils aiment autant avec un soc qui est aussi épais que mon doigt, mais qu'est-ce qu'ils ne consomment pas avec ça, du mazout...

W : Tandis que du temps des chevaux, ils pouvaient refuser d'avancer.

M : Avec les chevaux, une fois que le soc était un peu émoussé, toute suite on faisait rebattre.

J-J : Mais ça, disons que c'était un travail assez fréquent ?

M : Oui.

J-J : Tout le monde avait des Brabant, mais maintenant, ça a quand même diminué ?

Qui est-ce qui travaille encore à la charrue à chevaux ?

M : Bof, y en a très peu, Delcourt à Matagne-la-Petite, Burniaux à Romerée, de temps en temps.

W : Et il n'y en a pas d'autres, ce sont les derniers ? Vous avez parfois aussi joué le rôle de serrurier ?

M : De temps en temps, mais c'est très rare. Ça, c'était l'ouvrage du menuisier.

W : Lorsque le charron a terminé sa roue, votre rôle est très important ?

M : Oui, lorsqu'on a terminé la roue, il faut la ferrer, faire le bandage et le mettre dessus.

W : Vous avez encore un instrument ?

M : Ben instrument oui et non, il ne fallait pas beaucoup d'instruments pour faire une roue.

W : On en a vu un l'autre jour à l'extérieur.

M : Comment ? Ah oui...

W : Comment ça s'appelle ?

M : Pour cintrer, une cintrreuse, une refouleuse qu'on appelait ça.

W : Qu'est-ce que c'est ?

M : C'est une machine qui refoulait pour refouler les bandages, mais ça, c'est parti à la mitraille, il y a longtemps.

W : Pourquoi ?

M : Ben, on ne s'en servait plus.

W : Il y a longtemps qu'il n'y a plus de chariots à roues en bois ?

M : Ben, ça a commencé après la guerre. On a commencé à mettre des pneus, avant, surtout après la guerre, ici, que ça a disparu.

J-J : Mais les outils de la forge, ils ont des noms patois ?

M : Oui, bof, patois...

J-J : Est-ce que vous pourriez décrire les outils que vous utilisiez ? Vous pourriez raconter en wallon ?

M : En wallon ?

J-J : Oui.

M : Non, je ne sais pas.

J-J : Vous connaissez le wallon ?

M : Oui, je connais, mais les outils, ça...

J-J : Ils ont un nom en wallon ou ils n'en ont pas ?

M : Non en wallon.

J-J : Ils n'ont pas de noms particuliers ?

M : Non, ils n'en ont pas, les outils, ça vient de l'école, ça vient...

J-J : Vos outils, vous les fabriquez vous-même ou vous les achetez ?

M : Ben non, sinon la tenaille, ça on achète, on peut les fabriquer nous-mêmes les petits outils, marteaux, les étampes, les poinçons, tout ça...

J-J : Il faut retremper ces... ou bien...

M : Non.

J-J : Ça ne se retrempe pas ?

M : Sinon, la tenaille, quand on doit la rebattre, qu'elle est trop épaisse, sinon aut' chose...

J-J : Mais dans le temps, il y avait des carrières de pierre ?

M : Non, pas à Matagne.

W : Y a pas eu...

J-J : Vous n'avez jamais eu à forger des pointes de carriers ?



Pose du fer à chaud, pour que la forme du sabot s'y adapte au mieux.
Paul Burniaux, agriculteur à Matignolles et Max Vidrequin, Matagne-la-Grande, automne 1980. Photo. P. Cattelain.

M : Si, ça...

J-J : Quoi c'est des tailleurs de pierre ou des carriers ?

M : Y avait des tailleurs de pierre, pas ici à Matagne, dans les environs, pas ici, y avait rien du tout.

J-J : Sur les hauteurs, sur Bieure ?

M : Comment ?

J-J : Les carrières, y avait quand même des carrières ?

M : Non, ce n'était pas des carrières, on tirait des cailloux pour faire des routes ou pour faire des maisons.

J-J : Vous n'avez jamais travaillé d'une façon importante pour les outils de...

M : Non, ça on n'a jamais, à l'occasion, mais ce n'était pas un travail normal.

J-J : Vous avez encore des souvenirs particuliers ? Est-ce que vous n'avez pas des souvenirs particuliers des..., je ne sais pas moi, du début de la guerre ?

M : Si de la guerre, y a assez.

J-J : Je ne vous demande pas de raconter tous vos souvenirs de la guerre, mais disons

l'arrivée, l'exode parce que vous me disiez que tout votre grenier avait été pillé ?

M : Ah oui, mais moi, je n'étais pas ici.

J-J : Vous étiez parti ?

M : Ah, j'étais mobilisé...

J-J : Dans quelle arme ?

M : Pour commencer, j'étais au 12^e bataillon de génie. Après, j'ai été renvoyé au 6^e chasseur à pied, c'est moi qui ferrait les chevaux du 6^e chasseur.

J-J : Y avait encore beaucoup de chevaux à ce moment-là ?

M : Pour le 6^e, y avait 200 chevaux.

J-J : Ici dans la région, des souvenirs particuliers, des souvenirs d'enfance, votre métier, des circonstances d'avoir fait un travail exceptionnel ?

M : D'exception, je ne connais pas.

W : Une petite anecdote ?

M : Une anecdote, je ne vois pas grand-chose.

J-J : Et votre fils a suivi les traces, vos traces ? Il est resté dans le métier du fer, mais a suivi un enseignement mécanique ?

M : Oui, il a été à l'École Industrielle à Couvin, tous les deux, encore l'autre fils.



Rectification de la pose du fer, après le premier cloutage.
Paul Burniaux, agriculteur à Matignolles et Max Vidrequin, Matagne-la-Grande, automne 1980. Photo. P. Cattelain.

W : Ah vous avez deux fils et y a en a qu'un qui travaille ici ?

M : Ah non, l'autre il travaille à ...[*inintelligible*]

J-J : Mais vous avez à côté de votre forge, vous avez des vaches, vous avez une ferme. Votre fils suit le mouvement ou il ne s'intéresse pas ?

M : Un petit peu, sa femme beaucoup.

J-J : Oui, sa femme aime bien la ferme, c'est assez rare ?

M : Oui, mais oui !!!!

J-J : Et vous, votre père a toujours eu des vaches ?

M : Non, pas toujours.

J-J : Pourquoi, c'est par goût ?

M : Ben à la guerre 14-18, si on voulait manger, il a bien fallu qu'on ait un petit peu toutes sortes.

J-J : Donc, c'est à la guerre 14-18 ?

M : Oui, un peu avant la guerre, qu'ils ont commencé à avoir des vaches.

J-J : C'est ça et vous avez des terres en plus ?

M : Oui.

J-J : Vous ne faites que de l'élevage ou vous faites de la culture ?

M : Non, on ne fait pas de culture.

J-J : Vous achetez le foin ?

M : Ça le foin, on fane le foin.

J-J : Vous fanez le foin ?

M : La culture, on a jamais fait de culture.

J-J : Vous n'avez jamais fait. Je suppose que vous étiez assez occupé comme ça ?

M : On était déjà trop occupé avant. Maintenant, c'est bon que je ne fais plus rien.

W : Au début, vous disiez que vous aviez été un jour par semaine à l'école. Dans le fond, vous avez travaillé avec père, grand-père. Est-ce que vous n'appreniez pas plus avec qu'eux qu'à l'école ou bien est-ce que l'école vous a vraiment appris quelque chose ?

M : Oui l'école m'a appris vraiment quelque chose.

W : Quelqu'un n'aurait pas pu être formé uniquement... ?

M : Non, on ne saurait pas.

W : Pourquoi ?

M : Parce que l'école, c'est toujours l'école, parce que les professeurs, là-bas, n'étaient pas pour dire «Faites-ci, faites ça», c'est eux qui le faisaient, qui commençaient, pour vous

montrer, qui savaient le faire comme on n'aurait pas su le faire.

W : Votre père aurait pu vous le montrer aussi ?

M : Non, c'est impossible.

W : Mais pour forger un fer à cheval, votre père vous l'a montré, je suppose ?

M : Oui, mais il a forgé, et forgé. Il faut savoir forger un fer à cheval pour pouvoir gagner sa vie. Ce n'est pas le tout de rester deux heures au fer à cheval s'il ne faut que 5 minutes.

J-J : C'est ça, votre père battait des fers à cheval ?

M : Oui, il faisait bien un fer à cheval aussi, mais, ce que je veux dire, à l'école, on vous montre pour savoir gagner votre vie, savoir choisir son morceau de fer, la manière que l'on doit suivre, y a toutes les phases de la fabrication. Vous n'allez pas dire que vous allez faire ça comme ça, c'est pas vrai, comme on vous l'enseigne, vous devez le faire.

J-J : Et votre papa ne le savait pas ?

M : Ben, il avait sa manière aussi, il avait bien été un peu à l'école, mais dans le temps ce n'était pas encore la même chose.

W : Donc, vous lui avez appris certaines choses ?

M : Ah oui.

W : Avoir le tour de main ?

M : Ah, mais il savait forger, je veux dire, y a certaines méthodes, c'est dans tout la même chose. Parce que là-bas à Bruxelles, vous avez le directeur, c'était quelqu'un. D'ailleurs il était breveté pour le fer.

J-J : Il avait pris un brevet ?

M : Il fabriquait les fers mécaniques par exemple, c'est lui qui avait les usines.

J-J : C'est ça, mais y a une chose que j'ai apprise...

M : C'est lui qui faisait la démonstration, le directeur faisait la démonstration pour faire le fer à cheval, n'importe quel fer.

J-J : Donc c'était quelqu'un ?

M : C'était quelqu'un ! C'était curieux de voir travailler cet homme-là.

J-J : Parce qu'à Treignes, j'ai appris une chose étonnante, y avait des marchands de fers à cheval, y avait une usine dans le centre qui avait des représentants.

M : C'était des marchands de fers qui vendaient.

J-J : Donc, y avait des usines qui fabriquaient ?

M : À La Louvière.

J-J : Ce n'était pas une concurrence pour vous ?

M : Non, ce n'était pas une concurrence.

J-J : Vous achetiez les fers chez eux ?

M : On achetait tous les fers.

J-J : Vous en faisiez quand même de temps en temps ?

M : Non, on en faisait plus, on n'aurait pas su gagner sa vie dans les fers à cheval, mais seulement, il fallait les apprêter, ils étaient faits, mais pas finis.

J-J : C'est ça, donc, il fallait les adapter. Mais disons que ça dans la journée de travail, est-ce que c'est le ferrage des chevaux qui vous prenait le plus de temps ou le travail avec les machines ?

M : C'était le ferrage des chevaux.

J-J : Mais les machines vous prenaient beaucoup moins de temps ?

M : Ah ben oui, mais ça dépend la saison, en hiver, on a beaucoup de travail avec les machines et en été, c'était les chevaux.

J-J : Vous aviez quand même quelques jours de repos ?

M : On avait le dimanche...

AVERTISSEMENT

Les enquêtes et interviews publiés dans ces Chroniques ont été réalisées depuis la charnière des années '70-'80, à l'instigation du professeur Jean-Jacques Van Mol, directeur du Centre Paul Brien, Laboratoires de l'Environnement de l'ULB à Treignes, et poursuivies depuis. Réalisés avec des moyens techniques, pour les plus anciens très obsolètes (magnétophones à cassettes, dictaphones...), ces documents de vie, patrimoine immatériel irremplaçable, ont maintenant été numérisés. L'Écomusée en possède plus de 400, ce qui constitue une richesse considérable. Progressivement, ces documents sont très soigneusement retranscrits, ce qui représente un travail très difficile, vu la qualité des supports originaux. Notre volonté est de vous livrer la traduction sur papier la plus fidèle de ces témoignages, brute de décoffrage. Notre seule "intervention" réside dans la ponctuation, tâche parfois délicate, et la seule à être parfois interprétative.

LA COLLECTION D'AFFICHES AGRICOLES DE L'ÉCOMUSÉE DU VIROIN

Catalogue provisoire Partie 1

Notices : Ph. REGNIER

Au sein de ses collections, dans la section consacrée au monde agricole, l'Écomusée du Viroin possède une très belle série d'affiches agricoles, remontant jusqu'à la seconde moitié du XIX^e siècle.

Depuis plus de 20 ans, cet ensemble a été rassemblé par Jean-Jacques Van Mol, fondateur de l'Écomusée, et constitue un des fleurons de notre institution. Jusque fin 2009, ces documents n'avaient été présentés que très confidentiellement, à l'occasion de petites expositions de courte durée, ou comme illustrations selon tel ou tel thème.

À la fin de 2009, j'ai donc décidé de mettre en valeur une partie de cette collection pendant la période hivernale, de novembre à février/mars, moment où les cimaises de l'espace d'exposition temporaire de l'Écomusée sont désertes... C'était l'occasion de présenter des documents fragiles, exceptionnels, qui ne doivent pas être trop longtemps exposés à la lumière, sous peine de subir des détériorations.

Cette idée, et ma prise de conscience de la valeur de cette collection, quelque peu oubliée parmi les richesses du Musée dont j'ai la charge de la conservation, me sont venues de France.

Du 23 septembre 2008 jusqu'au 3 janvier 2009, la Bibliothèque Forney, 1, rue du Figuier à Paris, a présenté une extraordinaire exposition, intitulée "**Perrette et le tracteur. Le paysan dans la publicité**".

Conservateur de mon Institution, j'ai profité d'un séjour à Paris pour la visiter... et ce fut une

révélation ! Quelle richesse ! La collection parisienne, forte de plusieurs centaines d'œuvres, était remarquablement bien mise en valeur. La présentation, cadres suspendus sous des cimaises, pouvait paraître assez banale... Mais le plan de l'expo, les panneaux didactiques, et surtout, les cartels... Et, en pleine semaine, le public était là : pas des centaines de visiteurs, mais du monde, quand même... Ok, c'est Paris, et pas Treignes, coin quelque peu perdu.

Les textes et explications de chaque image étaient passionnants, parfois remarquables : les affiches agricoles, "banales pubs", se révélaient comme des images d'un monde, témoignages de l'évolution des mentalités, de la manière dont les publicistes tentent de l'exploiter au maximum, tout ceci combiné avec l'évolution du goût et des créations "esthétiques" de chaque époque. Un champ ouvert aux sociologues, aux historiens de l'art, et aux spécialistes de la communication, sans oublier les graphistes...

Des affiches donc, de la pub, mais surtout des créations, sans doute pas du "Grand Art", quoique, pour certaines... En tout cas, une expression très révélatrice de l'évolution d'un monde, de notre société, et de ses clichés.

Prise de conscience !!! Notre Écomusée possède une collection exceptionnelle : si elle est moins riche, elle est néanmoins différente et originale, parce que nos affiches ne sont pas présentes, ou si peu, dans cette très riche collection française : autre pays, anciennes frontières, autres fournisseurs, autre marché, autre communication, bien que cela mériterait d'être approfondi.

Cette collection sera complétée. C'est un de nos projets : enrichir ce déjà bel ensemble, et y consacrer une partie de nos moyens, comme d'optimiser sa conservation.

En attendant, fin 2009, j'ai demandé à notre archiviste, Philippe Regnier, de mettre toute sa verve et son talent d'auteur à créer, pour nos affiches des notices dans le style de cette belle exposition française. Je crois qu'il y est très bien parvenu. Vous trouverez ci-après un échantillon de son talent, et les images...



1. Gedroogde Beer Mest

Affiche, inv. n° 8198
Lithographie. Bruxelles, Émile Donnez
95 x 62 cm - 1910

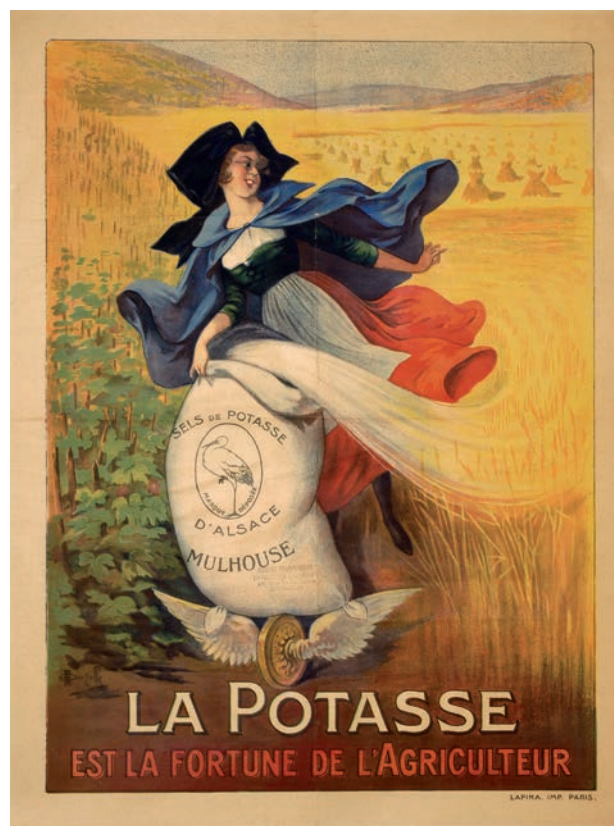
Pour illustrer la qualité des engrais organiques produits par Steyaert et C°, le choix du publicitaire de reproduire le tableau «La Moisson» de Léon Lhermitte, dont l'original est conservé au Musée de Saint-Louis aux États-Unis, n'est pas fortuit.

Il correspond bien à ce qui fait le guide et le succès de ce tableau dans les années 1900 : un réalisme romantique observé dans ses moindres détails symbolisant la puissance de la terre et de ceux qui la travaillent.

L'homme met sa sueur et sa force au service de la terre, aidé par sa famille. Il campe ainsi une image rassurante, un couple uni avec des valeurs traditionnelles que le citadin, lui, voit disparaître peu à peu des villes.

Il est à noter que le graphiste a pris quelques libertés avec le tableau original en y ajoutant, à l'arrière-plan, une jeune fille et son râteau fauteur, sans doute pour dynamiser la scène.

Pour mieux situer la région flamande où siège l'entreprise Steyaert, il a ajouté deux moulins à vent ainsi qu'un corps de ferme. Corps de ferme qui apparaissait sur l'original dans le coin droit du tableau.



2. La Potasse est la fortune de l'Agriculteur

Affiche, inv. n° 8205
Chromolithographie - Paris, Imprimerie Lapina
79 x 60 cm - Années 1930

Une Alsacienne enjouée, emportée par la roue ailée de la fortune, disperse, d'un geste large et gracieux, de l'engrais sur un champ de blé et un vignoble. Le pied levé et les vêtements flottants au vent de la jeune fille accentuent le mouvement aérien de la scène.

D'un lourd sac pansu s'échappe un tourbillon doré de sels de potasse d'Alsace. Ce tourbillon vient mourir au pied d'un alignement de gerbes de blés, obligeant l'œil à s'arrêter sur l'arrière-plan de l'affiche : « Une moisson abondante, grâce à la potasse bien sûr ! ».

Le geste précieux de la main gauche de la jeune fille rassure le caractère rationnel du paysan : « Une pincée suffit pour une récolte maximale ».

Avec le vin et le pain, la patrie s'invite à l'affiche, les couleurs nationales sont évoquées par le biais du costume traditionnel alsacien.

Réunies autour du sac de potasse conduit par la roue de la fortune, voilà bien trois valeurs symboliques du terroir français.



3. Mes petits derniers nourris à la potasse

Affiche, inv. n° 8202
Lithographie. Paris, imprimerie Lapina
80 x 60 cm - 1930

Parfois dans l'affiche, l'implication du paysan peut être si forte qu'une osmose va se créer entre lui et sa production.

Ici, deux betteraves géantes sont présentées comme des bébés repus, endormis sur la poitrine d'une nourrice bien en chair, solidement campée dans ses sabots. Au-dessus de la coiffe alsacienne, plane, à l'instar du Saint-Esprit sur la tête des apôtres, le sigle rayonnant de la fabrique de sels de potasse d'Alsace.

À l'arrière-plan, dans l'ombre de la jeune paysanne, le regard tombe sur une manifesta-

tion de betteraves faméliques et fatalistes : les « sans potasse ».

Nous sommes ici face à un procédé mani-chéen, utilisé par les publicitaires pour culpabiliser le paysan réfractaire à l'emploi des engrais à base de potasse.



4. Beaucoup de lait, beaucoup de beurre

Calendrier publicitaire, inv. n° 8288
Lithographie. Landen
39 x 26 cm - 1938

Pour illustrer l'idée « avec les tourteaux Star, beaucoup de lait, beaucoup de beurre », le dessinateur a choisi la stylisation et les grands aplats de couleurs.

Sa fermière est ronde et trapue. Elle arbore de bonnes joues et des pommettes rouges comme des pommes d'api, soulignées par un sourire franc. Ses cheveux, blonds et courts, lui dessinent comme une auréole, le visage est rayonnant de santé. Les bras musclés sont écartés du corps, mettant en avant les rondeurs généreuses de la poitrine. Le regard est attiré par le rouge vif du chemisier au centre de la composition. Si la taille est fine, les hanches

sont larges sous la jupe cloche. Cette jeune femme possède toutes les caractéristiques physiques d'une personne épanouie. Son attitude constitue l'affirmation tranquille de la puissance nutritive des tourteaux « Star » pour les vaches laitières.

Un reproche néanmoins à la composition de l'affiche ! L'incrustation photographique au-dessus de la fermière n'est pas des plus heureuses. Les seaux, présentés par la jeune femme, suffisaient à évoquer l'abondance de la production laitière avec l'emploi du tourteau « Star ».



5. Graines sélectionnées Tardé Cognac - Spécialités horticoles

Affiche, inv. n° 8178
Chromolithographie. H. Lemonnier d'après P. Igent
100 x 70 cm - 1930

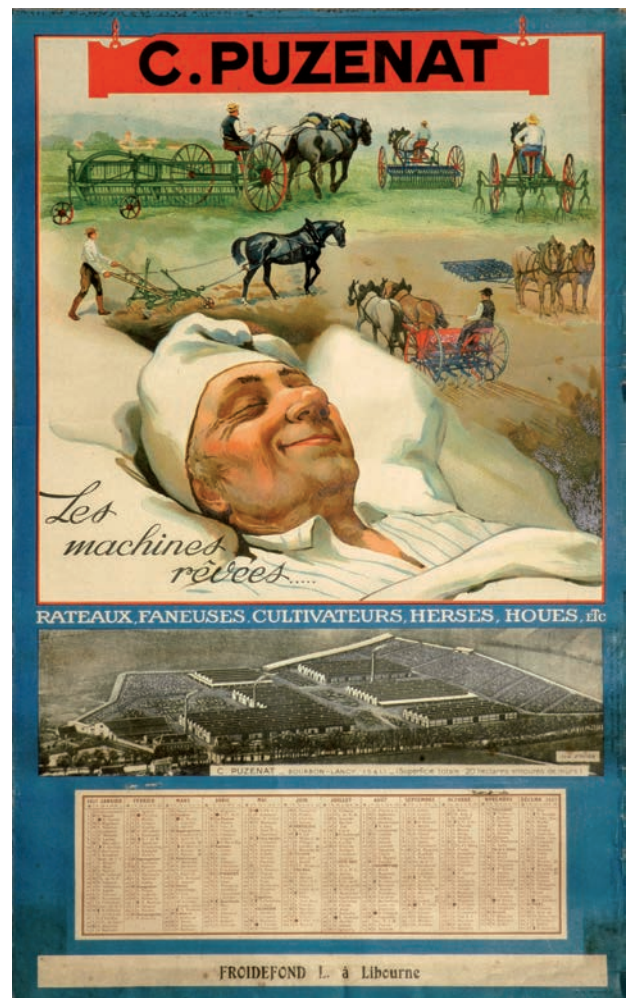
Dans cette affiche, l'image de la paysanne avec son panier d'osier apporte le poids de la tradition à des produits industrialisés : engrais, pesticides, graines sélectionnées.

La jeune femme est présentée dans une plaine au champ de blés dorés, manches retroussées sur des bras dodus, telle une belle plante fleurant bon le soleil. Elle est tête nue et la mise en plis de sa chevelure lui donne une

touche de modernité. Son regard enjôleur et son sourire complice nous prennent à témoin de l'abondance de sa récolte de fleurs et de légumes démesurés.

La couleur rouge domine la composition et attire l'attention sur la scène, estompant l'image du bidon d'insecticide et du sac d'engrais rangés discrètement dans le coin droit de l'affiche.

Hasard ou volonté délibérée, l'affichiste a accolé au bidon d'insecticide et dans la même couleur orangée que l'étiquette, le mot « Cognac », ville où est installé le distributeur du produit, mais aussi région réputée dans le monde pour son alcool aux vertus digestives ! Un œil distrait pourrait lire « insecticide cognac liquide », peut-être voulait-il tempérer la méfiance des paysans à employer des produits chimiques ? Drôle d'amalgame !



6. C. Puzenat. Les machines rêvées...

Calendrier publicitaire, inv. n° 9550
Lithographie. Paris, imprimerie Lapina
50 x 31 cm - 1927

Le calendrier publicitaire est un moyen de communication efficace. Il n'est pas cher à éditer, diffusé facilement et gratuit.

Un personnage se tient souvent à l'avant-plan du carton tandis que l'objet de la publicité se distingue à l'arrière-plan.

Sur le calendrier de la firme Puzenat, un fermier endormi, rêve, souriant béatement sous son bonnet, d'une belle panoplie de machines agricoles modernes, machines qu'il aimerait bien trouver dans ses « petits sabots » le soir de Noël.

Avec Puzenat, le rêve devient réalité sur une photo aérienne, qui souligne ce tableau onirique. Message simple, mais relu inconsciemment par le fermier quand il consulte son calendrier au petit-déjeuner.



7. De beste raapmolen-beetensnijder der Wereld draagt het merk Rapide

Affiche, inv. n° 8229

Chromolithographie. Bruges, La lithographie artistique
40 x 60 cm - vers 1930

Il était toujours intéressant, de présenter des enfants sur un document publicitaire, car ils suscitent l'attendrissement et charment le client potentiel.

On les associe souvent au maniement des machines agricoles, pour mieux en souligner la facilité d'emploi ou suggérer la notion de futur et de modernité.

Ici, au centre d'une cour de ferme, un garçonnet plutôt fluet fait tourner d'une main

la manivelle d'un broyeur mécanique plus grand que lui. La manœuvre lui semble aisée. Souriant, il nous montre du doigt son frère aîné campé au pied d'une montagne de navets et de betteraves. Celui-ci, armé d'une fourche, alimente le réservoir de la machine.

L'ambiance est ludique, nous sommes ici bien loin de l'exploitation du travail de l'enfant, préoccupation qui ne viendra que bien plus tard.

L'impression de mouvement est renforcée par la couleur rouge des vêtements, couleur qui passe ensuite par le volant d'inertie et enfin au bac de la machine vomissant abondamment le hachis sur le sol de la cour.

Derrière, le père arborant lui aussi un sourire réjoui, pelle au pied, s'est arrêté d'ensiler pour nous montrer de la main le résultat du travail de ses enfants.

L'affiche est cernée d'un discret liseré art déco qui suggère l'unité de cette scène familiale. Le bandeau bleu est réservé au distributeur du produit.

8. Machines Osborne

Calendrier publicitaire, inv. n° 8350

Lithographie. Paris, Charles Delaye.
53 x 34,5 cm - 1912

Dès 1885, la production américaine inonde le marché de ses machines agricoles en acier de plus en plus performantes. De nombreux fabricants européens se font alors importateurs-distributeurs.

Pour faire entrer leur message publicitaire dans les fermes, ils se servent du calendrier illustré comme support qu'on épingle dans la cuisine ou sur la porte de la grange.

Pour ce calendrier, imprimé à ses frais en 1912, Prosper Mévisse a mis aux commandes de la machine Osborne qu'il distribue, un homme résolu à tourner le dos au passé : il roule vers l'horizon, vers l'avenir.



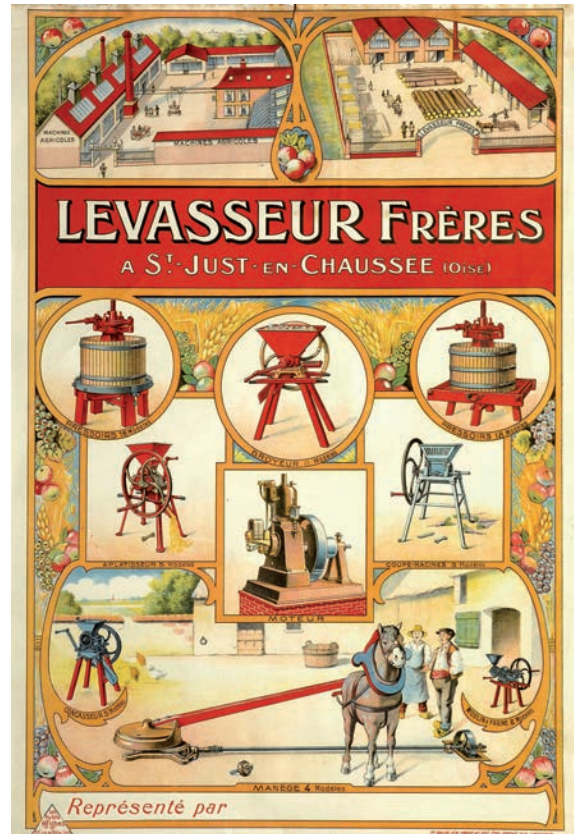
Le passé, lui, est assis au pied d'un arbre, il a le regard dur, les lèvres pincées. Sa faux semble menaçante. Cette nouvelle machine est en train de lui voler son travail, son gagne-pain. Il est le « loser » du tableau et son chien semble partager ses sentiments.

Au bord du champ, un bourgeois curieux, peut-être l'instituteur, est attentif aux explications d'un homme, qui, le doigt pointé, vante sans doute les qualités de la machine.

9. Levasseur Frères

Affiche, inv. n° 8585
Lithographie. Paris, Les Plus Belles Affiches
58 x 40 cm. Premier quart du XX^e siècle

Conçue comme une page de catalogue, cette affiche ne montre plus le paysan idéal. Son image traditionnelle est occultée au profit du matériel que ce nouvel homme de la terre veut acquérir pour moderniser son exploitation. Le paysan se sent devenir « homme d'affaires », il veut du concret. Les affiches qui lui sont destinées vont désormais à l'essentiel.



Les machines sont représentées avec réalisme et occupent la majeure partie de l'image. Ici, les compositions, au graphisme minutieux, mettent en valeur des pressoirs, broyeurs et autres concasseurs. Il s'agit de convaincre et séduire avec une gamme de produits performants. Un dessin de l'usine Levasseur et de ses bureaux conforte, s'il en était besoin, la réputation et le sérieux de l'entreprise.



10. Moissonneuse-Batteuse Automotrice F8-63

Affiche, inv. n° 8204
Offset. Paris, Sennac
55 x 80 cm - 1959

Dans les années 1950, sous l'influence de l'importation massive de matériel agricole américain et des nouveaux mouvements artistiques, les dessinateurs d'affiches imaginent des compositions moins traditionnelles où la mise en scène et les paysages poétiques vont disparaître, considérés comme superflus. Désormais, c'est la machine qui occupe l'espace publicitaire.

Dans les rares affiches qui le mettent encore en scène, l'agriculteur, devenu technicien, est représenté comme tel, sans costume typique ou folklorique. On lui propose, sur le matériel dont il a besoin, une information scientifique dénuée de nostalgie et de sens esthétique. L'affiche est épurée, sans ciel bleu, ni collines verdoyantes. Les constructeurs vont éditer des affiches qui insistent sur les aspects techniques de leurs machines où seuls apparaissent le produit et ses capacités de travail.

RENSEIGNEMENTS

Les «Chroniques de l'Écomusée», ont pour but de resserrer les liens entre l'Écomusée et ses sympathisants regroupés au sein des "Amis de l'Écomusée", de les faire participer à nos enquêtes et de diffuser des informations sur nos activités (expositions, colloques, nouvelles acquisitions...).

Pour s'abonner et devenir membre des "Amis de l'Écomusée", il suffit de s'acquitter d'une cotisation annuelle de 10 € minimum ; au-delà de 35 €, les dons sont fiscalement déductibles. Versement sur le compte Dexia n° 068-2225079-23, ou paiement par chèque français.

Écomusée du Viroin
Rue de la Gare, 81
B – 5670 TREIGNES
Tél. : +32(0)60/39.96.24
Fax : +32(0)60/39.94.50
Courriel : bbarbier@skynet.be
<http://www.ecomuseeduviroin.be>

EXPOSITIONS 2011



PAYSANS DE PAPIER

Exposition d'affiches
et d'illustrations anciennes
sur le monde agricole

Du 15 novembre 2010 au 18 février 2011

Écomusée du Viroin – Ferme-château de Treignes
www.ecomuseeduviroin.be

Exposition

Pompiers d'hier et d'aujourd'hui



du 5 mars au 13 novembre 2011

Écomusée du Viroin
Ferme-Château
5670 Treignes

www.ecomuseeduviroin.be

L'ÉCOMUSÉE DU VIROIN

N° 47
 Décembre 2011



Périodique de l'Écomusée du Viroin - Asbl DIRE / Université Libre de Bruxelles
 Éditeur responsable : P. Cattelain, 81 rue de la Gare - 5670 Treignes, Belgique

Asbl DIRE Écomusée du Viroin RAPPORT D'ACTIVITÉS 2011

Pierre Cattelain

1. RECONNAISSANCE

Reconnu comme Musée de Catégorie B le 20 février 2009, l'Écomusée du Viroin a perçu le solde de sa subvention d'attente 2010, soit 10 500 €, en juin 2011.

La première tranche de la subvention 2011, soit 85% du montant total de 70 000 €, c'est-à-dire 59 500 €, nous a également été versée en juin 2011. Le solde ne pourra être versé qu'après transmission à la Communauté française du présent rapport d'activités, des comptes 2011 et du budget 2012, approuvés par l'AG du 12 mars 2012. La date tardive de ces

versements nous a donc très fortement compliqué la gestion journalière du premier semestre 2011, et incité à une grande prudence budgétaire. Dans l'intervalle, pour répondre au mieux aux recommandations liées à sa reconnaissance ainsi qu'à son plan triennal, l'asbl DIRE a procédé à l'engagement à temps plein de Mathieu Bertrand, licencié en HAA de l'UCL, pour assurer la fonction de conservateur adjoint et de responsable pédagogique.

Néanmoins, la fin de l'année a également été très difficile, vu l'obligation dans laquelle nous nous sommes trouvés de modifier les chaudières de la Gare de Treignes, ainsi que celle de l'Écomusée, celles-ci n'étant plus aux normes de sécurité environnementale.

2. MEMBRES

En 2010, le nombre de membres affiliés à l'asbl se montait à 72. Suite à nos problèmes budgétaires et au retard apporté dans la publication de la Chronique, ce nombre est retombé à 50.

3. ACQUISITIONS

La collection ayant pour thème les activités rurales dans un sens très large, elle se subdivise en quelques grandes catégories, cohérentes entre elles.



Quelques exemples des affiches acquises en 2011

En 2010, en fonction des opportunités, l'Écomusée a enrichi ses collections, essentiellement par don, mais aussi sous forme d'achats, de 188 objets, entrés à l'inventaire (fiches AICIM : M. Dujardin, P. Regnier), à savoir :

- **Objets trappistes (7 dons) :**
 - 4 verres ;
 - 2 sous-bocks ;
 - 1 affiche.
- **Outils des activités artisanales traditionnelles (11 dons) :**
 - un extracteur tangentiel et deux maturateurs à miel ;
 - un marteau de cantonnier, une maquette à cailloux ;
 - une broie, une plane droite, une mesure à filets de taraudage, un marteau de forge ;
 - un grattoir à pétrin et un batteur à farine ;
 - une spatule pour faire les mottes de beurre ;
 - une balance à ressort.
- **Outils et machines agricoles (10 dons) :**
 - un collier de cheval, un joug, un fer à bœuf, un fer à mulet ;
 - un scarificateur hippotracté ;
 - une chambrière ;
 - un arrache-betterave et une baratte à beurre ;
 - un blutoir ;
 - un ustensile pour marquer les animaux ;
 - une couveuse à charbon.
- **Produits de fonderie et poêlerie (1 don) :**
 - 1 poêle de la Couvinoise, provenant d'Olloy-sur-Viroin.
- **Objets de la vie quotidienne (33 dons) :**
 - une paire de bottines de 1945, une paire de binocles, une lampe à pétrole ;
 - 1 machine à coudre ;
 - deux valises ;
 - deux harmonicas ;
 - un réchaud électrique, un bidon à huile, lot de 13 tampons,
 - deux chignolles, une clé octogonale, un marteau ;
 - deux décorations dont une médaille de la Croix-Rouge de 1919 ;
 - une visionneuse de photos, une plaque de lanterne magique, une auto à friction ;
 - une flèche de voiture Aronde.
- **Collection d'histoire naturelle (1 don) :**
 - une tête de biche en trophée.
- **Collection scolaire (1 don) :**
 - une médaille de l'Enseignement technique du Hainaut ;
- **Objets relatifs à la lutte contre l'incendie (1 don) (95 acquisitions) :**

- une pompe vide-cave Wasterlain 1935 restaurée ;
- un casque de pompier 1830 de Nismes ;
- une affichette illustrant un incendie ;
- 7 BD Les pompiers ;
- 84 véhicules miniatures de pompiers ;
- 1 garage de pompiers Playmobil, comprenant le bâtiment, des personnages et de nombreux accessoires ;
- 1 véhicule d'intervention Playmobil, avec deux personnages.
- **Affiches anciennes (26 acquisitions ; 2 dons) :**
 - 23 affiches agricoles ;
 - 1 affiche forestière : vente de bois ;
 - 1 affiche de magasin : vente de meubles ;
 - 1 affiche d'exposition ;
 - 1 image d'Epinal ;
 - 1 plaque émaillée de poêlerie.

À ces objets de collection, nous pouvons ajouter 16 albums de documents et coupures de presse retraçant l'historique et les interventions du Corps des Pompiers de Couvin, qui ont été intégralement numérisés par les soins de l'Écomusée du Viroin, qui complètent les 4 albums déjà numérisés en 2010.

4. CONSERVATION

L'équipe de l'Écomusée a poursuivi ses missions de conservation et de restauration du patrimoine. Ainsi, l'ensemble des acquisitions 2011 a été nettoyé et traité préventivement, marqué, photographié et inventorié.

En ce qui concerne l'inventaire, il est toujours réalisé à 100%. 188 nouveaux objets ont été mis dans l'inventaire AICIM. En matière de conservation du matériel «lourd», l'équipe a procédé à la restauration complète (démontage, traitement des parties malades, remplacement des parties détruites (le cas échéant), remise en peinture, graissage et remontage) des objets suivants :

- restauration totale d'une herse en bois à picots métalliques (inv. 9863)





- restauration complète d'une herse métallique (inv. 9864)

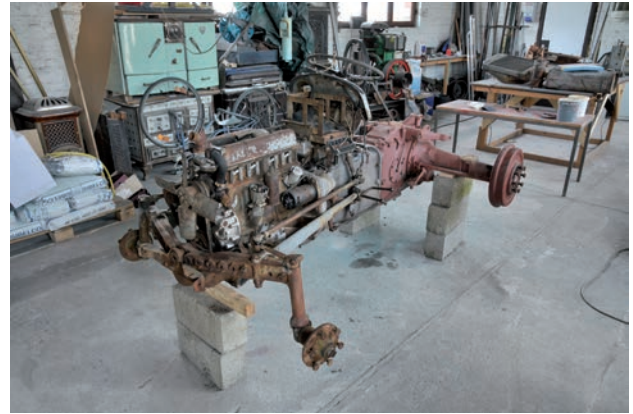


- restauration complète et remise en fonctionnement de la pompe vide-cave Wasterlain 1935 de Nismes (inv. 10089)



- restauration complète et remise en fonctionnement du tracteur *Massey-Ferguson* TED 20, Vaporising Oil Engine datant de 1955, communément appelé «petit-gris», acquis par l'Écomusée en 1997 (inv. 9772). Ce tracteur est arrivé en état de marche à l'Écomusée lors de son achat, mais le contact coupé, il n'a plus jamais redémarré. Il trônait donc, silencieux,

dans l'espace réservé à la visite des machines en plein air, entouré d'autres outils marquants de l'histoire agricole. Il faut bien avouer que son état de conservation laissait à désirer, les intempéries et les attaques répétées de la végétation ayant fait leur œuvre. Il attendait donc une restauration totale. Celle-ci a été rendue possible en 2011, grâce entre autres à une étude approfondie de ce tracteur par Mathieu Bertrand (engagé grâce à la reconnaissance de l'Écomusée en catégorie B, et la présence dans l'équipe d'un mécanicien, engagé sur un programme PTP à mi-temps, qui s'est chargé de la restauration).



Dans l'esprit défini en 2008, lors des nouvelles restaurations de machines, les nouvelles consignes sont d'effectuer un diagnostic complet, de remplacer à l'identique les parties condamnées et de remettre les machines en état de marche. Le tracteur a donc été totalement démonté, les pièces nettoyées, repeintes dans leurs couleurs d'origine, les pièces manquantes ou abîmées systématiquement remplacées (beaucoup de pièces détachées sont encore disponibles), remonté et remis en état de marche : il fonctionne à nouveau parfaitement. En 2012, si

les moyens le permettent, il restera à compléter la calandre, remettre un siège d'origine, et remettre en état le relevage, mais on peut dès à présent considérer que cet important élément de notre patrimoine agricole est sauvé.

Afin d'assurer la conservation des machines récemment restaurées, l'Écomusée du Viroin a loué un entrepôt à Najauge (Mazée), à partir du mois de juillet. Cet entrepôt, d'accès aisé, entièrement rénové par son propriétaire, permet de préserver dans de bonnes conditions (à l'abri de la poussière et de l'humidité, et dans de bonnes conditions de sécurité), les objets les plus volumineux de ses collections : les pompes d'incendie à bras, les tracteurs, la motopompe... et la collection de poêles et de cuisinières. Disposant d'une fosse de type garage, initialement destinée à l'entretien des autocars, cet entrepôt permet de plus un entretien facile et sécurisé des engins motorisés.

5. ÉTUDES ET RECHERCHES

Le travail sur l'historique des pompiers et l'étude de leur matériel, entamé en 2009, poursuivi en 2010, a été finalisé en 2011 par la publication du catalogue de l'exposition 2011. De nouvelles enquêtes ont été effectuées par l'équipe des animatrices, et d'autres ont été retranscrites :

- Yvette Lefèvre, Treignes : recettes de cuisine
- M. et Mme Biard-Kuntz, Oignies-en-Thiérache : la ferme à la campagne
- Jacqueline Charlier, Dourbes : la ferme
- Francis Chavanne, Soignies : les pompiers
- Jacqueline Decerf, Dourbes : le travail à la poudrière
- Edmée Delobbe, Dourbes : la ferme
- Jules Donnay, Treignes : travail à la ferme et vie professionnelle
- Eliane Dubois, Dourbes : ma vie pendant et après guerre
- Jean Gustin, Gros-Fays : le moulin de Gros-Fays
- Philippe Laudelout, Couvin : les pompiers
- Félix Leloup, Nismes : tannerie et guerre 40
- Simone Libert, Olloy-sur-Viroin : souvenirs de guerre et recettes de cuisine
- Georges Malter, Nismes : les pompiers de Viroinval - Couvin et Cerfontaine

Outre sa présence constante auprès de l'équipe pédagogique, le conservateur adjoint, Mathieu Bertrand a réalisé les recherches suivantes :

- une étude historique complète du tracteur Massey-Ferguson TED 20, Vaporising Oil Engine, acquis par l'Écomusée en 1997 ;
- avec l'aide de Philippe Regnier, technicien responsable des collections, une étude analytique des affiches agricoles des collections de l'Écomusée, prévues pour l'exposition «Agripub» de fin 2011-début 2012. Les notices ainsi rédigées, jointes à une refonte des notices déjà réalisées pour l'exposition «Paysans de papier» de fin 2010-début 2011, est destinée à un catalogue général des collections d'affiches agricoles de l'Écomusée.

Il a également publié les travaux suivants :

- BERTRAND M. et Th. - 2011. Journée du Patrimoine à Beauvechain dimanche 13 septembre 2009. Parcours patrimonial guidé à la découverte des maisons d'habitation du 19^e et de la première moitié du 20^e siècle (4/4), dans

BFCVN, n°168, deuxième trimestre, p. 10-12.

- BERTRAND M., CATTELAINE P. (Dir) - 2011. *Pompiers. Héros d'hier, héros d'aujourd'hui*, Treignes, Éditions DIRE asbl.
- BERTRAND M., CHENUT N. - 2011. *Inventaire des églises paroissiales (1830-1940). Sélection raisonnée de l'inventaire*, 5. Luxembourg, coll. Inventaires thématiques, IPW.

Sous presse :

- CATTELAINE P., BERTRAND M., DELIZEE J.-M. (Dir) - 2012. Le patrimoine de Viroinval, coll. Carnets du patrimoine, IPW.
- BERTRAND M. - 2012. Le patrimoine de la commune de Perwez, coll. Carnets du patrimoine, IPW.
- BERTRAND M. - 2012. Le patrimoine de la commune de Beauvechain, coll. Carnets du patrimoine, IPW.

Guidances et conférences :

- 30 mars 2011 guidage de l'exposition « Pompiers. Héros d'hier, héros d'aujourd'hui » dans le cadre d'une réunion du Lions Club de Couvin-Chimay.
- 11 septembre 2011 visite guidée de la ferme de Wahenges (patrimoine exceptionnel de Wallonie) dans le cadre des 23^e Journées du Patrimoine en Wallonie « Des Pierres et des Lettres ».

Le Conservateur du Musée, Pierre Cattelain, a participé à diverses campagnes de fouilles, expérimentations, table-ronde, colloques et conférences :

Fouilles et Programmes de recherche :

- Participation à l'expérimentation de tir à l'arc de pointes en silex épigravettiennes à Clauzetto (Frioul, Italie), avec l'université de Ferrara, du 14 au 22 mai ;
- Participation à la mission archéologique belge à l'Île de Pâques, du 25 novembre au 13 décembre (avec les MRAH, l'IRSNB, l'Ulg et l'Universiteit Gent et le Cedarc), pour assurer la couverture et l'enregistrement photographiques ;
- Codirection des fouilles de Fagnolle «Tonne de Bière», avec N. Paridaens, F. Martin et E. Warmenbol du 20 juin au 8 juillet, puis, seul, du 11 au 29 juillet ;
- Codirection des fouilles du site paléolithique moyen de Couvin «Trou de l'Abîme», en collaboration avec l'Ulg et le SPW (R. Miller, M. Otte, S. Pirson, M. Toussaint) ;
- Participation au programme de recherche sur le Magdalénien en Aquitaine, avec le Laboratoire TRACES - travaux et recherches archéologiques du CNRS, sur les cultures, les espaces et les sociétés, Université Toulouse le Mirail, Maison de la recherche

Cours, conférence et posters :

- Poster présenté au 18^e colloque d'Archéométrie du GMPCA, à Liège, du 11 au 15 avril : L'altération des pyrites et des briquets en « marcassite » dans les collections de préhistoire, de paléontologie et de minéralogie. Identification des phases par DRX et remèdes (avec T. Leduc, É. Goemare, I. Jadin) ;
- Poster présenté aux Journées d'Archéologie en Wallonie, les 2 et 3 décembre, à Namur : Nouvelles fouilles au site moustérien du Trou de l'Abîme à Couvin (avec R. Miller, S. Pirson, M. Toussaint, D. Flas, P. Noiret, M. Otte) ;
- Cours sur Les armes préhistoriques en matière dure animale et l'apport de l'expérimentation dans le cadre

de la 7^e édition du Séminaire de technologie osseuse de l'Université Paris Ouest Nanterre-La Défense, le 10 mars ;

- Conférence inaugurale du Mois de la Préhistoire, au Musée d'Archéologie Nationale, à Saint-Germain-en-Laye, le 24 septembre : La Chasse au Paléolithique et au Mésolithique.

Publications 2011 :

- BERTRAND M., CATTELAÏN P. (Dir) - 2011. *Pompiers. Héros d'hier, héros d'aujourd'hui*, Treignes, Éditions DIRE asbl.
- CATTELAÏN P., FLAS D., MILLER R., OTTE M., PIRSON S., TOUSSAÏN M. - 2011. Le Trou de l'Abîme à Couvin. In : Toussaint M., Di Modica K., Pirson S. (dir.), *Le Paléolithique moyen en Belgique. Mélanges Marguerite Ulrix-Closset*, ERAUL 128 : 297-304.
- CATTELAÏN P., NICOLAS N. - 2011. Viroinval/Mazée : cimetière de l'ancienne salle paroissiale, fouille de sauvetage. *Chroniques de l'Archéologie Wallonne*, 18 : 272-274.
- GENVIER S., GODDEFROY L., CATTELAÏN P. - 2011. Doische/Matagne-la-Grande : Le sanctuaire tardo-romain du « Bois des Noël ». Le numéro découvert en 2009. *Chronique de l'Archéologie Wallonne* 18 : 224-225.
- LEDUC Th., GOEMAERE É., JADIN I., CATTELAÏN P. - 2011. Identification des phases minérales par DRX et EDS dans les processus d'altération des pyrites et des marcassites : applications aux collections de Préhistoire, de Paléontologie et de Minéralogie de l'IRSNB et aux briquets. In : *Archéométrie 2011. XVIII^e Colloque d'Archéométrie du GMPCA, 11-15 Avril 2011, Liège, Belgique. Programme et Résumés*, Liège, Université de Liège / Facultés Notre Dame de la Paix, Namur / Groupe des Méthodes Pluridisciplinaires Contribuant à l'Archéologie : 356.
- MILLER R., CATTELAÏN P., OTTE M., PIRSON S., TOUSSAÏN M. - 2011. Couvin/Couvin : fouilles 2009 au Trou de l'Abîme. *Chroniques de l'Archéologie Wallonne*, 18 : 215-218.
- PARIDAÏNS N., CATTELAÏN P., DEVOS Y., GENVIER S., LETOR A., MARTIN F., WARMENBOL E. - 2011. Philippeville/Fagnolle : Le site de la «Tonne de Bière». Fouilles 2009. *Chroniques de l'Archéologie Wallonne*, 18 : 234-235.
- PARIDAÏNS N., MARTIN F., DEVOS Y., GENVIER S., CATTELAÏN P., LETOR A. et WARMENBOLE. - 2011. Le site tardo-romain de «La Tonne de Bière» à Fagnolle (Philippeville, prov. Namur. Rapport des campagnes de fouilles 2009-2011). *Archéo-Situla* 31 : 120-159.
- PÉTILLON J.-M., BIGNONO O., BODU P., CATTELAÏN P., DEBOUT G., LANGLAIS M., LAROULANDIE V., PLISSON H., VALENTIN B. - 2011. Hard core and cutting edges: experimental manufacture and use of Magdalenian composite projectile tips, *Journal of Archaeological Science*, XXX - 1-18.

6. EXPOSITIONS

À côté de ses espaces permanents (étage des écuries consacré aux métiers traditionnels de la région, et la cour de la Ferme-château, réservée à la présentation d'une sélection de machines agricoles), l'Écomusée du Viroin a mis fin, début 2011, à l'exposition proposée à l'étage du logis des domestiques, au-dessus de la cafétéria, consacrée à la faudre et à la faune et flore de la forêt de Thiérache ardennaise, ceci afin de disposer d'un plus grand espace pour ses expositions temporaires.

«PAYSANS DE PAPIER»

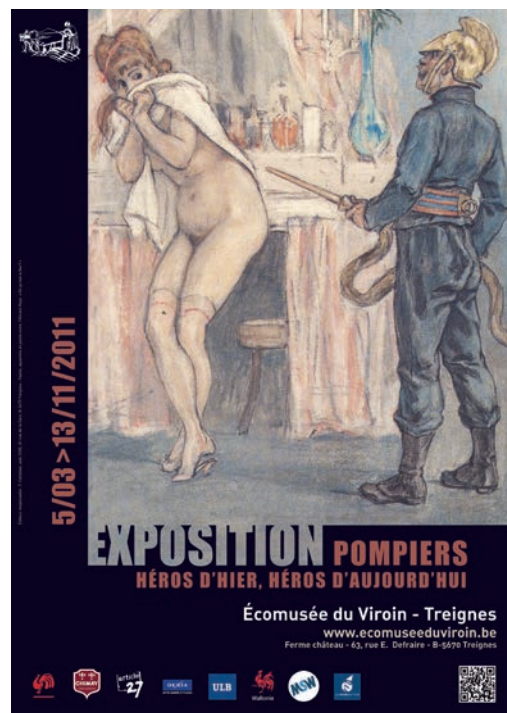
Du 15 novembre 2010 au 18 février 2011

Poursuite de l'exposition inaugurée le 15 novembre 2010, présentant une sélection des affiches agricoles de l'Écomusée, regroupées par thèmes : les engrais, les engins à moissonner, les tracteurs, les aliments pour animaux...



«POMPIERS, HÉROS D'HIER, HÉROS D'AUJOURD'HUI»

Du 5 mars au 13 novembre 2011, l'Écomusée du Viroin a proposé au public une exposition originale, sur le thème de la lutte contre l'incendie et des autres missions de pompiers, dans une large perspective historique, avec l'aide du Musée d'Athus et de nombreuses collections privées.



Le thème

Toujours désireux de s'ancre dans sa région par le biais de l'étude des métiers ou des techniques d'autrefois, l'Écomusée a eu l'occasion de restaurer deux pompes à incendie du XIX^e siècle, provenant de ses propres collections. Celle de la

localité de Mazée, fabriquée par la firme Beduwé de Liège, et celle de Dourbes qui a été utilisée au village de 1914 à 1936. Elles ont été présentées à l'exposition ULBulles, organisée par le Réseau des Musées de l'ULB en octobre 2009, dans la salle Allende du Campus du Solbosch.

Cette première approche nous a convaincu que l'univers des pompiers méritait une exposition. Ce sujet s'est vite révélé très vaste. Nous avons dès lors pris le parti d'une approche chronologique qui s'articule autour de thématiques bien distinctes comme les croyances et le feu, les pompiers à l'époque romaine, la prévention au Moyen Âge, le développement des pompes à incendie, l'origine des sapeurs pompiers, les conditions de recrutement, les extincteurs...

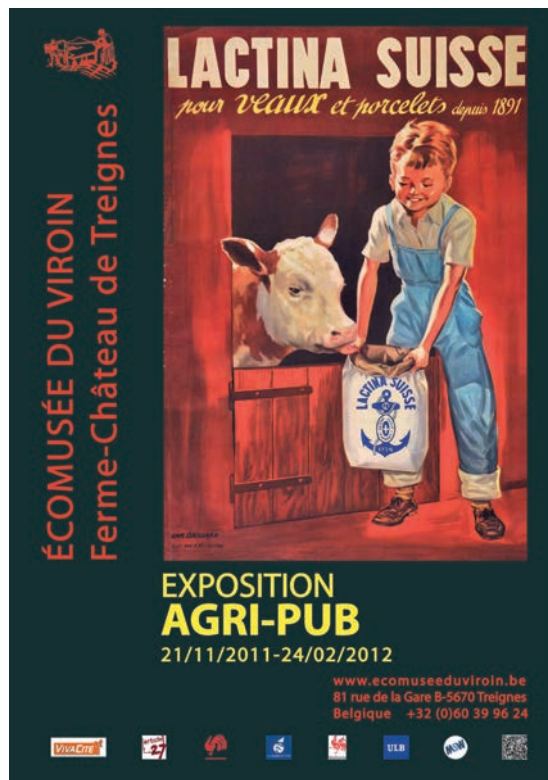
Le public a pu ainsi découvrir leur histoire, leurs missions, leur matériel d'hier et d'aujourd'hui : pompes, camion, lances, haches, extincteurs, casques, combinaisons... Le tout illustré par une collection de modèles réduits, de photos et de documents de toute nature. L'exposition a mis particulièrement l'accent sur le Service d'Incendie de Couvin dont l'existence remonte au XIX^e siècle.

L'approche du sujet et la diversité des thématiques ont permis d'atteindre un public très large. Tant les jeunes que les adultes ont été séduits et intéressés par ce monde peu connu et pourtant vital qu'est celui des pompiers. Des visites guidées étaient proposées pour les groupes de 15 à 25 personnes.

L'exposition, bilingue Fr/Nl, a fait l'objet d'un catalogue en français, rédigé par l'équipe de l'Écomusée, sous la direction de M. Bertrand et P. Cattelain.

Les partenaires culturels

- Le Service d'Incendie de la Ville de Couvin ;
- Jean-Jacques BIOT, Musée des Sapeurs-Pompiers – L'Univers des pompiers à Athus ;
- Viviane BONINSEGNA et le village de Dourbes ;
- Francis CHAVANNE, ancien pompier, collectionneur à Soignies ;
- La paroisse de Oignies-en-Thiérache ;



- Georges MALTER, collectionneur à Nismes ;
- Olivier Meys, collectionneur à Walcourt ;
- Bruno BUCHET, Bourgmestre de Viroinval, et Bernard NAIN, archiviste de Viroinval.

«AGRIPUB»

Du 21 novembre 2011 au 24 février 2012

Poursuivant son travail de mise en valeur de ses collections permanentes, l'Écomusée a proposé une troisième exposition d'une sélection de ses affiches agricoles. Il s'est agit cette fois-ci de mettre en valeur les acquisitions récentes, ainsi que quelques documents encore inédits.

Ecomusée - Machinisme Agricole - Entrées Ind. + groupes de 2000 à 2011

| Année | 2000 | 2001 | 2002 | 2003 | 2004 | 2005 | 2006 | 2007 | 2008 | 2009 | 2010 | 2011 |
|--------------|--------------|-------------|-------------|-------------|--------------|-------------|-------------|-------------|--------------|-------------|--------------|-------------|
| Janvier | 52 | 205 | 117 | 9 | 206 | 0 | 400 | 230 | 218 | 358 | 121 | 427 |
| Février | 221 | 327 | 396 | 272 | 327 | 485 | 514 | 344 | 89 | 841 | 275 | 145 |
| Mars | 352 | 381 | 555 | 139 | 299 | 951 | 783 | 515 | 1035 | 470 | 763 | 968 |
| Avril | 459 | 318 | 558 | 751 | 1069 | 714 | 929 | 513 | 879 | 979 | 893 | 341 |
| Mai | 1158 | 1381 | 1326 | 1215 | 1363 | 1205 | 1093 | 1359 | 1734 | 1480 | 1203 | 1016 |
| Juin | 566 | 602 | 411 | 541 | 1192 | 806 | 1795 | 349 | 768 | 650 | 668 | 457 |
| Juillet | 771 | 405 | 530 | 519 | 733 | 546 | 633 | 1178 | 1144 | 836 | 1097 | 1355 |
| Août | 450 | 581 | 733 | 703 | 1058 | 953 | 824 | 654 | 995 | 762 | 1013 | 620 |
| Septembre | 944 | 595 | 970 | 1139 | 2302 | 1091 | 952 | 916 | 792 | 614 | 1169 | 610 |
| Octobre | 335 | 311 | 1087 | 1293 | 1334 | 1111 | 768 | 1438 | 3394 | 1596 | 2072 | 1629 |
| Novembre | 106 | 322 | 512 | 140 | 526 | 589 | 616 | 455 | 1255 | 442 | 788 | 413 |
| Décembre | 233 | 60 | 60 | 328 | 59 | 168 | 239 | 232 | 363 | 750 | 327 | 377 |
| TOTAL | 5.647 | 5488 | 7255 | 7049 | 10468 | 8629 | 9546 | 8183 | 12666 | 9778 | 10389 | 8358 |

Les résultats

Au cours de l'année 2011, ces expositions et les ateliers et animations nous ont permis d'accueillir un total de 8358 visiteurs, dont 4432 en groupes et 3936 en individuels, ce qui représente une baisse de 24% par rapport à 2010. Pour les entrées individuelles, nous notons une progression de 27%, ce qui n'est pas mal, mais malheureusement une perte de 39% pour les groupes, ce qui est considérable. Pourtant, l'espace d'exposition temporaire a été plus que doublé, le service pédagogique dispose maintenant d'un responsable, et le thème principal de l'année nous semblait particulièrement attractif, la promotion a été largement étendue, avec notamment une vaste campagne de publicité radio. L'Écomusée n'est pas le seul à connaître cette situation : le recul des groupes scolaires dans la région est quasiment généralisé, que ce soit dans les musées ou les hébergements. Ce qui semble particulièrement en cause est le prix très élevé des moyens de transport.

Il sera donc indispensable de tenir compte de cet élément pour le futur.

7. ATELIERS-ANIMATIONS PÉDAGOGIQUES-ÉVÉNEMENTS

Tout au long de 2011, l'Écomusée a proposé aux groupes structurés de minimum 15 personnes, des visites guidées des expositions, ainsi que divers ateliers-animations : pain, cuir, bougies, promenade de Matignolles, la forêt petits à petits pas, promenade rurale, cougnoux. À l'automne, nous avons mis sur pied une toute nouvelle animation « cordiers en herbe », qui est déjà beaucoup demandée. Le service pédagogique a été complètement restructuré suite à l'arrivée de Mathieu Bertrand, conservateur adjoint, qui en assure la direction et la coordination. Annabelle Colot a été déchargée de son travail d'animatrice pour se consacrer totalement à la promotion et aux relations publiques.

La Fête de l'Ecomusée, « L'Artisanat en Fête », comportant un marché artisanal (Démonstrations en tous genres : apiculteur, sculpteur, bijoutier... - et produits locaux) que nous avons organisée le 17 juillet, a également rencontré un beau succès. Plus de 800 visiteurs décomptés à l'accueil, soit 66% de plus qu'en 2010, ont ainsi eu la possibilité de participer à toutes les animations proposées, et notamment aux multiples démonstrations gracieusement proposées par le Service d'Incendie de la ville de Couvin : extinction d'un feu à l'aide d'extincteurs et de diverses lances d'incendie, désincarcération dans une automobile accidenté, démonstration d'un feu de friteuse, démonstration d'évacuation d'une personne en civière par



filin. Ces démonstrations, très spectaculaires ont assuré le succès de la fête, animée par un groupe de Country-Western.

L'Écomusée a également participé aux événements suivants :

- Printemps des Musées ayant pour thème les 4 éléments (14 et 15 mai), que nous avons centré sur l'exposition « Pompiers » : le feu qui brûle, l'air qui l'attise, l'eau qui l'éteint, la terre qui l'étouffe ;
- Participation aux Journées du Patrimoine les 8 et 9 septembre, sur le thème « Des Pierres et des Lettres ». Pour ces Journées du Patrimoine, l'Écomusée du Viroin a présenté une exposition sur le thème des contes et légendes de l'écrivain régional, Maurice Vandeweyer et illustrés par Jacques Raes. L'exposition, présentée dans notre bâtiment classé, comportait une vingtaine de textes accompagnés chaque fois d'une illustration ;
- Trignolles, village hanté : manifestation organisée le 30 octobre, dans le cadre d'Halloween, en partenariat avec l'Espace Arthur Masson et le Musée du Malgré-Tout, nous a permis d'accueillir 909 personnes venant découvrir enchanteurs, guérisseurs, fantômes et autres esprits farceurs...

8. PRÊTS D'OBJETS

Au cours de l'année 2011, l'Écomusée a effectué les prêts suivants :

- **Administration communale des Bons Villers** (M. Vanderzeypen)
Date de l'exposition : à partir de janvier 2004
Durée du prêt : durée indéterminée
Titre de l'exposition : Machines agricoles anciennes (10 machines agricoles anciennes : 1 rateau faneur, 1 faucheuse Mc Cormick, 1 extirpateur, 1 charrue polysoc, 1 tracteur Normak Sorge, 1 faneuse, 2 charrues Brabant double, 1 plantoir à pommes de terre, 1 herse à picots) ;
- **Réseau des Musées de l'ULB** (Mme Nathalie Nyst)
Date de l'exposition : du 1^{er} janvier au 31 décembre 2011
Titre de l'exposition : Vitrine du réseau des Musées de l'ULB, Bibliothèque des Sciences humaines, Campus du Solbosch (1 tranchet et une paire de sabots mignons...) ;
- **Musée Communal de Molenbeek** (M. Steffens)
Date de l'exposition : à partir du 10 septembre 2010
Durée du prêt : durée indéterminée

Titre de l'exposition : (35 outils illustrant les travaux agricoles, la tannerie et la construction).

- **Musée Royal d'Art et d'Histoire – Bruxelles**
Prêt de structures d'exposition
- **Musée du Malgré-Tout - Treignes**
Date de l'exposition : du 6 février au 28 août 2011
Durée du prêt : du 2 février au 2 septembre 2011
Titre de l'exposition : Le Blé, l'autre Or des Romains (2 objets : fléau et van) ;
- **Espace Arthur Masson**
Date de l'exposition : 30 juin-7 octobre 2011
Durée du prêt : du 15 avril au 15 octobre 2011
Titre de l'exposition : ... (3 objets : 2 paires de sabots femme et 1 petit poêle - 3 vitrines) ;
- **Ecole Communale de St Gérard**
Date de l'exposition : du 13 mai au 10 juin 2011
Durée du prêt : du 10 mai au 15 juin 2011
Titre de l'exposition : ... (3 objets : un pic (n°3138), une pioche (n°4250) et un casque (n°3804)) ;
- **Syndicat d'Initiative de Gerpinnes**
Date de l'exposition : du 25 août au 7 octobre 2011
Durée du prêt : du 20 août au 10 octobre 2011
Titre de l'exposition : ... (14 objets : four à pain, 1 tire braises, 2 palettes à enfourner, 2 blutoirs, 2 tamis à farine, 2 tartiers en bois, 1 racloir à pétrin, 1 moulin à grains, 1 van en osier, 1 pétrin).

9. ÉDITIONS

En 2011, l'Écomusée du Viroin a édité, outre ses affiches, prospectus et dépliants, les deux publications suivantes :

- «Chroniques du Viroin», n°47, décembre 2011, 500 exemplaires.
- «Pompiers, héros d'hier, héros d'aujourd'hui», catalogue de l'exposition : 600 exemplaires.

10. FORMATIONS

- 17-24 janvier 2011 : formation à la vannerie, Brûly-de-Pesche. Marie-Françoise Carlier, animatrice ;
- 15 et 22 mars : CIFOP, à Gosselies, formation sur la sécurité lors des travaux en hauteur (échafaudage). M. Fabian Galante, ouvrier ;
- 13 octobre : UCM, Wierde, Formation sur le Code pénal social ; Brigitte Barbier, secrétaire ;
- 8 et 29 novembre, 1er, 2 et 6 décembre : Croix-Rouge, Treignes, formation premiers secours. Marie-Françoise Carlier et Marie-Laure Colot, animatrices.

11. TRAVAUX

Enfin, pour des raisons de sécurité évoquées depuis 2009, l'équipe technique a poursuivi la réfection du trottoir en façade de la gare, dont Mensura, service de prévention des risques au travail, nous avait signalé le danger. 25 m de plus ont été réalisés, ainsi que la pose des rigoles, à nos frais, l'administration communale n'ayant pas les moyens d'intervenir (sic !).

Pour mémoire, parmi les autres réalisations :

- Remplacer les vérins sur le tracteur David Brown ;
- Confection d'une barrière en bois pour séparer la cour des ruines de la grange à la Ferme-Château ;

- Réalisation d'un bac de rétention pour la cuve à mazout à l'Écomusée ;
- Remise en état de la chaufferie, isolation, principalement du plafond (contrôle sécurité) ;
- Démontage de la chaudière à mazout à l'Écomusée ;
- Remplacement de la chaudière de l'Écomusée, par la société Dimanche ;
- Démontage des 2 chaudières à mazout à la Gare avec évacuation de la mitraille et nettoyage des 2 caves ;
- Remplacement des chaudières de la Gare, par l'entreprise STA ;
- Entretien et restauration diverses des infrastructures, selon les besoins (tontes des pelouses des différents sites...) ;
- Vidange de l'atelier et transfert d'une partie des réserves des collections (machines, outils) vers l'entrepôt.

NB : Sauf mention contraire, tous ces travaux ont été réalisés par l'équipe technique du musée.

ÉTUDE SUR LE « PETIT-GRIS »

Mathieu BERTRAND

INTRODUCTION

Soucieux de compléter sa collection avec des objets d'après-guerre, l'Écomusée achète en 1997 un tracteur de la marque *Ferguson*, communément appelé « petit-gris » en raison de sa couleur caractéristique.

Il est acquis chez Monsieur STORET de Thiméon près de Gosselies. Ce tracteur, qui fonctionne au pétrole avec un démarrage à l'essence, est un des premiers tracteurs de série qui est équipé du système de relevage « trois points » d'un emploi généralisé depuis.¹

Comme cette machine a joué un rôle particulièrement significatif dans la mécanisation de nos campagnes, il nous paraît intéressant, plus de 10 ans après son arrivée à Treignes, de lui consacrer une étude plus poussée, préalable indispensable à sa restauration et à sa conservation (fig. 1).



1. Le « petit gris » de l'Écomusée

¹ Chroniques de l'Écomusée du Viroin, 30, janvier 1997, pp. 4-5.

Le seul article qui lui est dédié se limite à acter son acquisition et à planter brièvement le contexte de son invention par Harry FERGUSON. À ce jour, aucune mention n'est faite de sa date de production ou de la dénomination exacte de son modèle. Nous tenterons dès lors d'analyser plus en profondeur les caractéristiques de ce tracteur pour répondre à ces questions.

HARRY FERGUSON, UN PARCOURS SEMÉ D'OPPORTUNITÉS

Harry FERGUSON naît en 1884 à Growell, en Irlande du Nord. Il est le quatrième de onze enfants. Cette famille d'agriculteurs vit assez bien sur une exploitation de 40 hectares dans le comté de Down. Harry n'est pas plus attiré par les tâches agricoles que par l'école. Il est plutôt passionné par la mécanique. Son frère ouvre un atelier de réparation d'automobiles dans lequel il travaille. Très intéressé, il suit alors des cours au *Belfast Technical College*.²

Parallèlement, il développe des talents de publicitaire et de vendeur. Touche à tout, il se lance par ailleurs dans une carrière fructueuse dans le sport automobile et motocycliste afin de promouvoir l'entreprise de son frère.

C'est avec un de ses amis, John WILLIAMS, qu'Harry s'intéresse aussi à l'aviation naissante. Il parvient à faire voler un monoplan de son invention le 31 décembre 1909, six ans tout juste après le premier vol historique des frères WRIGHT.³ Cet avion est très inspiré du modèle *Antoinette* fabriqué dans l'entreprise française du même nom en 1908 (fig.2). FERGUSON et WILLIAMS connaissent la gloire des pionniers,



3. Un des accidents du monoplan de Ferguson, dans <http://www.ferguson-museum.co.uk/>

mais après de multiples accidents ils décident de raccrocher (fig.3).⁴

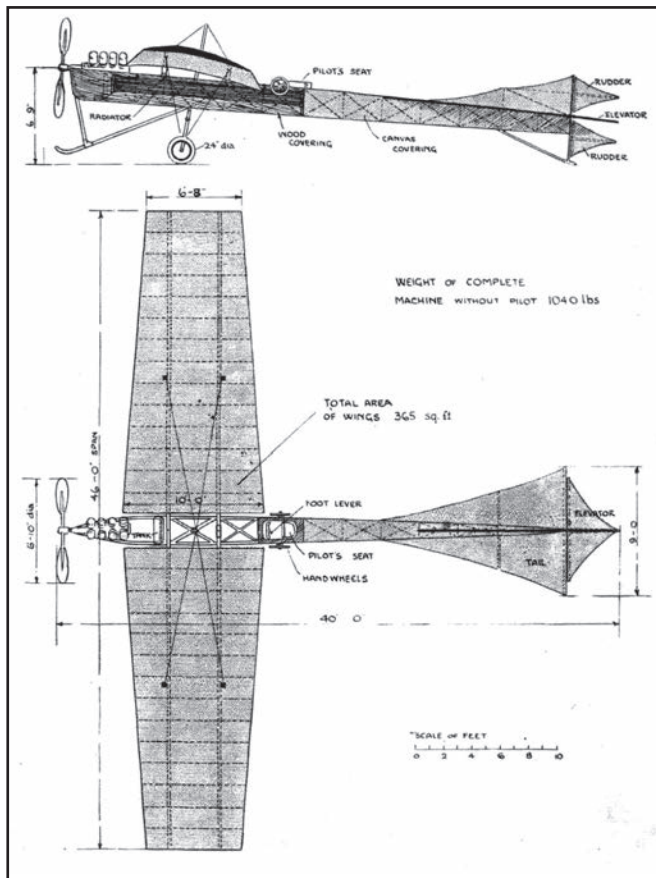
FERGUSON fonde alors sa propre entreprise automobile, la *May Street Motors*. Il embauche comme adjoint un jeune mécanicien de talent, William SANDS, qui travaille avec lui jusque dans les années 50 et qui est pour beaucoup dans la réussite de ses affaires.⁵

Harry met le pied dans le domaine des machines agricoles dès 1914. La guerre nécessite alors une production alimentaire toujours plus importante. Il est nommé par le ministère irlandais de l'agriculture, inspecteur des tracteurs et des productions de toute l'Irlande. FERGUSON et SANDS parcourent alors tout le pays pour conseiller les utilisateurs et pour recueillir des données statistiques afin d'améliorer le processus de production.⁶

C'est suite à cette expérience qu'il collabore avec un des rois de l'automobile, Henry FORD (1863-1947), sur le projet d'adaptation d'une charrue semi-portée à un tracteur, avec la mise au point d'un système révolutionnaire le *Duplex Hitch* breveté dès 1925.

En 1933, il élabore avec David BROWN (1904-1993) le premier tracteur muni du système « trois points » breveté en 1928, qui s'impose plus tard comme une norme dans le monde entier. FERGUSON et FORD finissent par sceller un accord en 1938 qui donne naissance au *Ford 9N*. Cet engin appelé le « petit-gris » est une révolution dans le monde agricole avec son attelage à « trois points », un concept qui finit par équiper pratiquement tous les types de tracteurs.⁷

Dès le lendemain de la Deuxième Guerre – suite à des litiges de brevet avec Henry FORD II dont FERGUSON sort gagnant – il prend contact avec Sir John BLACK, président de la *Standard Motor Company* anglaise en vue de produire un nouveau tracteur en série très inspiré du *Ford 9N*. C'est un *Ferguson* cette fois, le *TE-20* (Tractor Engeland - 20 ch) qui continue à être appelé le « petit-gris ». ⁸ Il est fabriqué entre 1946 et 1956 pour atteindre plus d'un demi-million d'exemplaires et jouit d'une renommée mondiale.



2. Plan du monoplan *Antoinette*, dans *Flight*. *First Aero Weekly in the World.*, London, 23 octobre 1909, p. 663.

² BROCK H. et PRIPPS R., *The Big Book of Ford Tractors. The Complete Model-By-Model Encyclopedia*, Voyageur Press, St-Paul, 2006, p. 36.

³ *Flight*. *First Aero Weekly in the World.*, London, 23 avril 1910, p. 315.

⁴ BLAXTER K., ROBERTSON N., *From dearth to plenty : the modern revolution in food production*, University Press, Cambridge, 1995, p. 60.

⁵ BROCK H. et PRIPPS R., *The Big Book of Ford Tractors. The Complete Model-By-Model Encyclopedia*, Voyageur Press, St-Paul, 2006, p. 37.

⁶ PRIPPS R., *Le grand livre des tracteurs de Massey-Harris à Massey Ferguson*, Éditions France Agricole, Paris, 2007, pp. 116-117.

⁷ PRIPPS R., *op.cit.*, p. 125.

⁸ PRIPPS R., *idem*, p. 128.

C'est avec la *Standard Motor Company* que FERGUSON développe aussi des tracteurs plus puissants, des moissonneuses batteuses et bien d'autres machines encore.

En 1953, il fusionne avec *Massey-Harris*, entreprise spécialisée dans l'outillage agricole depuis 1891, pour donner naissance à la Société *Massey-Harris-Ferguson*, résumée en *Massey-Ferguson* dès 1958.⁹

Retiré du secteur en 1957, il se consacre aux automobiles de course dans son atelier privé et décède en 1960 à l'âge de 76 ans.

Ce personnage a toujours su se mettre dans le chemin des industriels influents de son époque tout en restant dans le sillage de ses multiples collaborateurs. Les opinions restent divergentes sur le point de savoir si Harry FERGUSON est un génie indiscutable, doté de l'extraordinaire capacité d'identifier et d'employer d'autres créateurs géniaux, ou bien un rustre opportuniste et prétentieux, sorti de la campagne irlandaise et incapable de lire un dessin industriel.

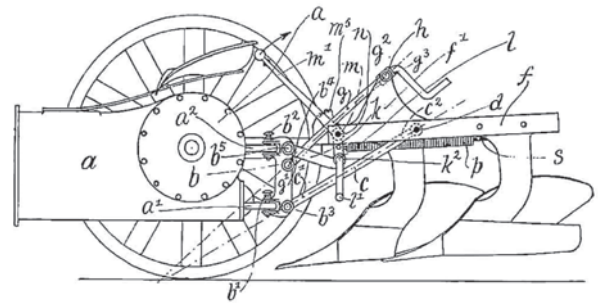
Quelle que soit la vérité, le fait est que le nom de FERGUSON est à jamais associé à de grandes réussites dans le domaine des tracteurs, des outils de culture et d'autres réalisations mécaniques.

LE « FERGUSON SYSTEM »

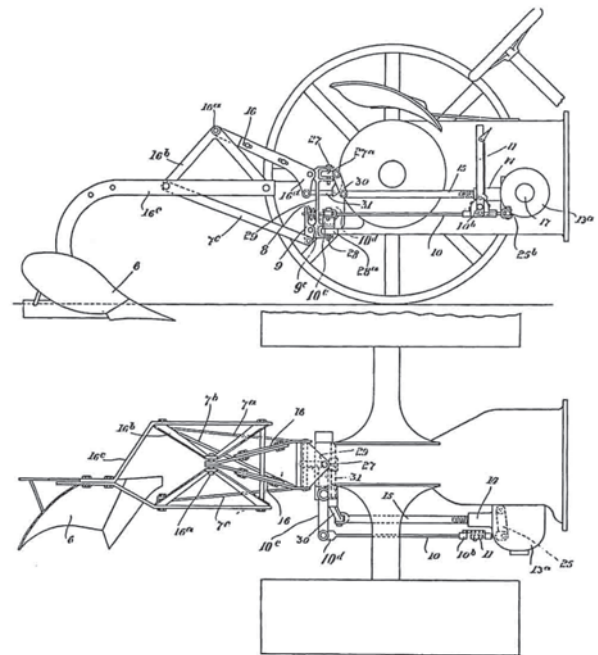
L'origine du problème à résoudre pour arriver à augmenter la production des denrées alimentaires nécessaires dans le courant de la Première Guerre Mondiale se situe dans les charrues. Telle est la conclusion de FERGUSON et de SANDS à la fin de leur mission ministérielle. Mettre en œuvre une charrue à deux, trois ou quatre socs à la bonne profondeur de terrage demande beaucoup d'habileté et de patience. En outre, les tracteurs doivent faire face au problème récurrent de cabrage, voire de renversement, lorsque le soc est trop profond ou bute sur un obstacle.¹⁰

Pour FERGUSON, l'efficacité du travail agricole ne passe pas par l'augmentation de la puissance ou du poids des machines, mais bien par l'adéquation parfaite du tracteur et de ses outils. C'est cette certitude – en opposition totale avec l'esprit de son temps – qui le pousse dans ses recherches tout au long de sa vie. Il travaille donc sur la conception d'outils qui s'intègrent précisément au tracteur et aux missions qu'ils doivent accomplir.

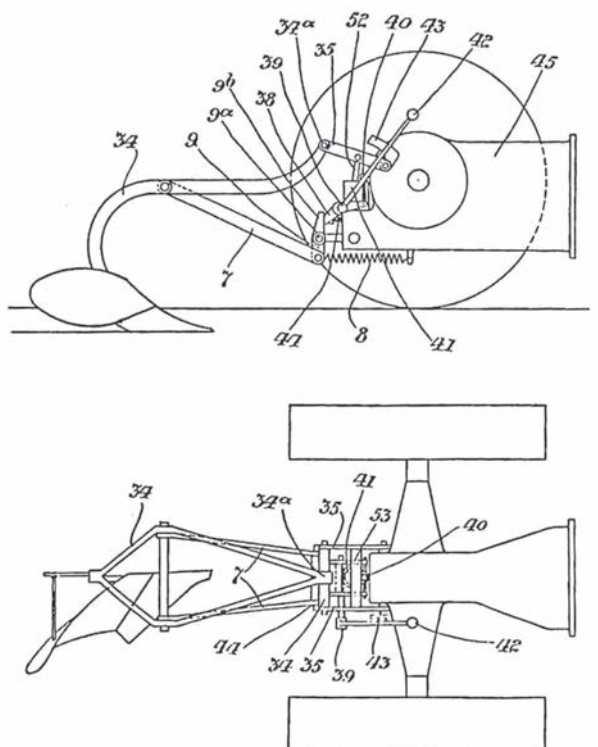
Ses premiers essais se concentrent dès 1919 sur une charrue qui n'est plus traînée mais portée.¹¹ Au milieu des années 1920, en collaboration avec son collègue SANDS et avec l'aide financière des Américains George et Eber SHERMAN, il met au point une charrue semi-rigide bisoc avec un attelage sur deux points (l'un au-dessus de l'autre) adaptable au tracteur de la marque *Fordson*, le *Duplex Hitch*, avec un relevage mécanique assisté par ressort (fig. 4, 5 et 6). Il s'agit d'une liaison entre le tracteur et la charrue constituée de deux bras rigides dont la mission est d'assurer le terrage (enfouissement et maintien de l'outil) ainsi que son relevage. La barre supérieure tend à plaquer le train avant du tracteur au sol, ce qui élimine le problème de cabrage.



4. Plan de la première version du Duplex Hitch, dans Patent 160,248, dans The Patent Office of London, avril 1921, fig. 1.



5. Plan de la deuxième version du Duplex Hitch, dans Patent 253,566, dans The Patent Office of London, août 1928, fig. 5 et 6.



6. Plan de la dernière version du Duplex Hitch, dans Patent 253,566, dans The Patent Office of London, août 1928, fig. 8 et 9.

⁹ *News@Mf. Le Magazine International de Massey Ferguson*, n° 27, mars 2008, AGCO Limited, Kenilworth, pp. 18-19.

¹⁰ PRIPPS R., *Le grand livre des tracteurs de Massey-Harris à Massey Ferguson*, Éditions France Agricole, Paris, 2007, p. 119.

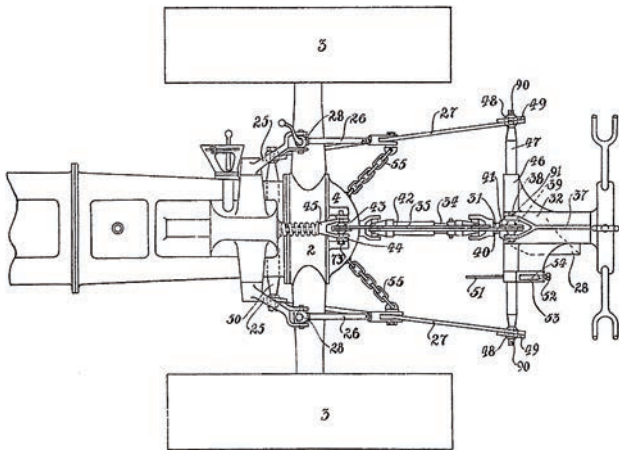
¹¹ *Patent 160,248*, dans *The Patent Office of London*, avril 1921.



7. Logo du Système Ferguson.

La charrue est montrée à Henry FORD dans l'espoir qu'il la fabrique en grande série.¹² FORD est séduit et veut à la fois, engager FERGUSON dans son entreprise et acheter son invention. Harry refuse, il veut rester libre et garder la paternité de son invention. En accord avec les frères SHERMAN, il produit cette charrue, brevetée en 1925¹³, à plus de 100 000 exemplaires en Irlande et aux États-Unis.¹⁴

Dans l'optique d'améliorer encore le *Duplex Hitch*, avec l'aide précieuse de William SANDS¹⁵, il cherche à adapter un relevage hydraulique à son invention : le *Système Ferguson* est né ! (fig. 7) Cette technique dite de « trois points » (fig. 8), brevetée dès 1928,¹⁶ est la suivante : au lieu de deux points d'attache rigides comme expliqué précédemment, l'outil est lié au tracteur par deux bras inférieurs flottants, permettant une oscillation latérale de la charrue sans influencer sur la trajectoire du tracteur, et par un bras supplémentaire qui contrôle hydrauliquement le terrage de l'outil en fonction de la résistance du sol, en relevant ou redescendant le soc à sa profondeur initiale de manière automatique.¹⁷(fig. 9)



8. Plan de la première version du Système Ferguson, dans Patent 510,352, dans The Patent Office of London, novembre 1938, fig. 2.

Jusque là, bien des dispositifs mécaniques avaient vu le jour pour tenter d'améliorer, voire de faciliter l'accrochage, l'élévation, la descente puis le décrochage de l'outil sur un

¹² PRIPPS R., *Le grand livre des tracteurs de Massey-Harris à Massey Ferguson*, Éditions France Agricole, Paris, 2007, p. 117.

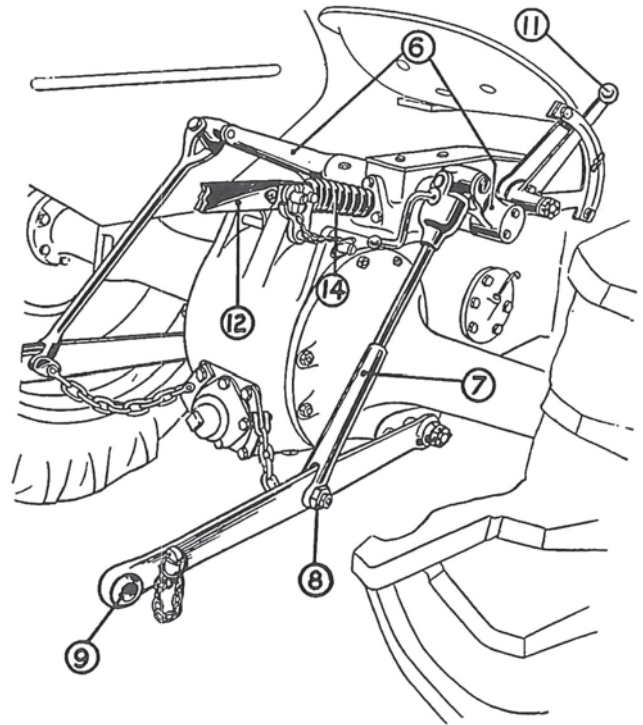
¹³ Patent 253,566, dans The Patent Office of London, août 1928.

¹⁴ Chroniques de l'Écomusée du Viroin, 30, janvier 1997, p. 6.

¹⁵ <http://www.ferguson-museum.co.uk/>

¹⁶ BROCK H. et PRIPPS R., *The Big Book of Ford Tractors. The Complete Model-By-Model Encyclopedia*, Voyageur Press, St-Paul, 2006, p. 37. PRIPPS R., *Ford Tractors*, MBI, St-Paul, 2004, p. 25. Patent 320,084, dans The Patent Office of London, septembre 1936.

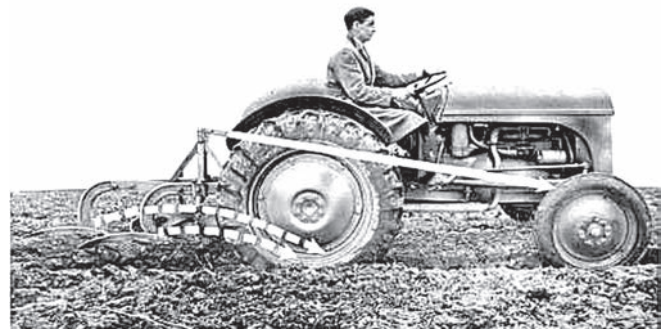
¹⁷ PRIPPS R., *Le grand livre des tracteurs de Massey-Harris à Massey Ferguson*, Éditions France Agricole, Paris, 2007, p. 119.



9. Schéma du Système Ferguson dans, TE 20L dans Ferguson Service Manual, The Ferguson System Trade Mark, s.l.n.d., p.3.

tracteur. Les moyens proposés, restaient assez disparates et n'apportaient pas une réponse vraiment satisfaisante aux problèmes posés.

Le *Système Ferguson*, quant à lui, donne une solution positive pour régler, contrôler et sécuriser le travail avec des outils portés ou semi-portés par le tracteur dont l'adhérence se trouve améliorée.¹⁸ (fig. 10)



10. Schéma explicatif du Système Ferguson, dans <http://krozline.free.fr/ptigris/>

En résumé, le système Ferguson apporte les avantages suivants :¹⁹

- une pénétration et un maintien dans le sol d'outils légers, sans faire appel au poids de ces outils
- un terrage, relevage et réglage de profondeur sans effort, avec une seule manette
- la suppression totale de toute tendance au cabrage
- la suppression de tout risque de rupture d'organe en cas de rencontre brutale avec un obstacle dans le sol

¹⁸ RENAUD J., *Un siècle de tracteurs agricoles. De la vapeur à l'électronique*, France agricole, Paris, 2003, p. 66.

¹⁹ Extrait du rapport daté du 12 septembre 1946, rédigé par Maurice VALIN, ingénieur agronome français, suite à sa visite de Coventry du 30 juillet au 6 août 1946, accessible sur le site : <http://www.agric-old.fr/Dagricold/Html-new/Ferguson/Fgn007.php>

- une adhérence variable et croissante selon les besoins
- une économie de poids et de puissance
- une sérieuse économie de carburant

Ce système à trois points s'impose et est utilisé par toutes les marques de tracteurs à travers le monde jusqu'à aujourd'hui. (fig. 11)

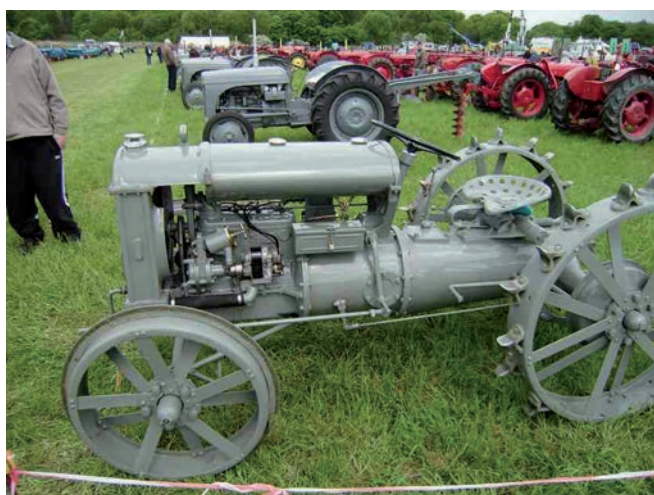


11. Harry Ferguson sur un TE 20, don de AGCO Your Agriculture Company

DU BLACK TRACTOR AU TE 20

Les ateliers de Harry et William élaborent en 1933 un prototype de tracteur très proche du *Fordson*, peint en noir et équipé du relevage *Ferguson*, le *Black Tractor*.²⁰

Cette machine est très bien accueillie en Grande-Bretagne, ce qui pousse David BROWN (1904-1993) à s'associer avec FERGUSON dans une production en série de cet engin, le *Ferguson-Brown Type A*.²¹ (fig. 12) En tout, 1350 exemplaires de couleur grise sortent des usines entre 1936 et 1938.²² Le résultat des ventes n'est pas à la hauteur des attentes, BROWN refuse de diminuer le prix du tracteur et FERGUSON préfère en produire plus à moindre coût. Ne se mettant pas d'accord, le divorce entre les deux hommes est prononcé.



12. Ferguson-Brown, dans <http://tractors.wikia.com/wiki/Ferguson-Brown>

Suite à cet arrêt brutal de la production, Harry présente son tracteur aux frères SHERMAN avec lesquels il avait

gardé d'excellentes relations.²³ Ceux-ci sont les plus gros importateurs de tracteurs *Fordson* fabriqués en Grande-Bretagne. Ils sont donc très bien introduits auprès d'Henry FORD qui n'a jamais perdu de vue les travaux de FERGUSON.

Une rencontre entre les deux hommes est organisée afin de faire une démonstration du tracteur. FORD est très impressionné par les performances de la machine, surtout dans les labours en montée, mais il commet la même erreur que lors de leur première entrevue, il lui propose un poste dans son entreprise et de lui acheter le système, FERGUSON refuse catégoriquement.²⁴

Ils finissent par se mettre d'accord. Les détails d'un *gentleman's agreement*²⁵ sont, paraît-il, précisés autour d'une petite table apportée dans le jardin de la propriété du constructeur automobile (fig. 13). FORD produit le tracteur doté du système *Ferguson*, FERGUSON fabrique les outils avec l'aide des frères SHERMAN et crée le réseau de vente. Pour toute signature, Henry et Harry échangent une vigoureuse poignée de mains.²⁶



13. Harry Ferguson et Henry Ford posant avec un 9N, dans <http://www.farmcollector.com/>

Le résultat de cet accord donne naissance au *Ford-Ferguson 9N* (9 pour 1939, N étant une désignation interne à l'entreprise Ford), conçu en moins de sept mois et produit jusqu'en 1946.²⁷ (fig. 14). Lorsque le tracteur est présenté à la presse, même les plus critiques n'en croient pas leurs yeux. Ce petit tracteur de 1150 kg peut labourer presque un demi-hectare à l'heure avec un gamin de 8 ans au volant, ce qui est comparable au rendement d'un tracteur deux fois plus lourd et deux fois plus cher. Cette performance jusque là incroyable est due au *Système Ferguson*. Le poids de l'outil ajouté à l'effort de traction augmente la charge sur les roues motrices et par conséquent la force de traction.²⁸ (fig. 15)

En raison de sa couleur, beaucoup de gens l'appellent « petit-gris ». Cette manie se perpétue jusqu'à nos jours.

²⁰ News@Mf. *Le Magazine International de Massey Ferguson*, n° 27, mars 2008, AGCO Limited, Kenilworth, p.5.

²¹ PRIPPS R., *Le grand livre des tracteurs de Massey-Harris à Massey Ferguson*, Éditions France Agricole, Paris, 2007, p. 119.

²² BLAXTER K., ROBERTSON N., *From deart to plenty : the modern revolution in food production*, University Press, Cambridge, 1995, p. 60.

²³ LEFFINGWELL R., *America's Classic Farm Tractors*, MBI, Osceola, 1995, p. 194.

²⁴ PRIPPS R., *op.cit.*, p. 124.

²⁵ BROCK H. et PRIPPS R., *The Big Book of Ford Tractors. The Complete Model-By-Model Encyclopedia*, Voyageur Press, St-Paul, 2006, p. 39.

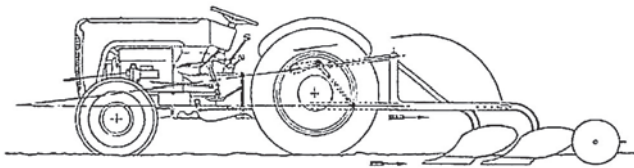
²⁶ SANDERS R., *Vintage Farm Tractors. The Ultimate Tribute to Classic Tractors*, Voyageur Press, Stilwater, 1996, p. 100.

²⁷ <http://www.agric-old.fr/Dagricold/Html-new/Ferguson/Fgn004.php>

²⁸ PRIPPS R., *Le grand livre des tracteurs Farmall*, Éditions France Agricole, Paris, 2008, p. 60.



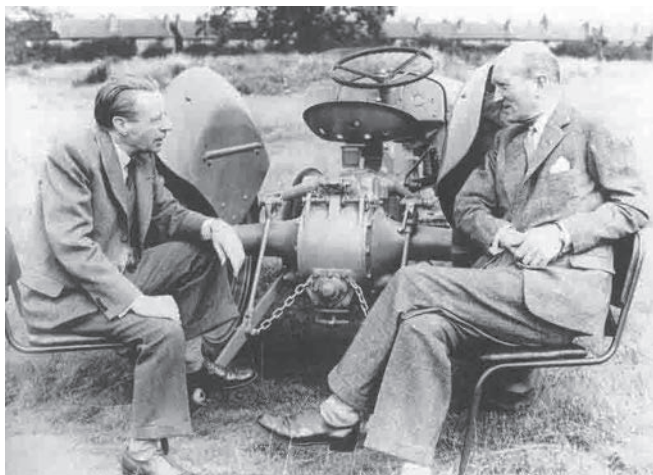
14. L'équipe du 9N : William Sands (?), Edsel Ford, J.L. Williams, Harry Ferguson, Henry Ford et Eber C. Sherman, don de AGCO Your Agriculture Company



15. Schéma du Système Ferguson, dans <http://www.atelierdelarestauration.com>

Henry FORD décède en 1947 laissant son empire à son petit-fils Henry FORD II qui veut rédiger un contrat en bonne et due forme avec FERGUSON. Ce dernier refuse, FORD II construit alors un tracteur, le 8N en utilisant les brevets d'Harry sans son accord ce qui donne lieu à un procès dont FERGUSON sort gagnant avec une belle somme à la clé.

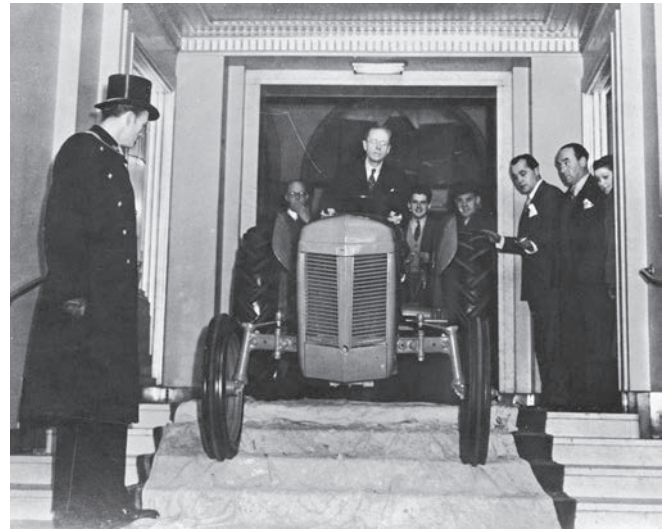
Dans la recherche de nouveaux collaborateurs, il avait déjà pris contact en 1946 avec Sir John BLACK (1895-1965), président de la *Standard Motor Company* anglaise en vue de produire un nouveau tracteur *Ferguson*, le TE 20 (Tractor England – 20 ch).²⁹ (fig. 16)



16. Harry Ferguson et Sir John Black, dans http://dschann.free.fr/photos/historique/sir_john_black.jpg

Le premier « petit-gris » de cette série porte le numéro 001 et sort de l'usine de Coventry le 6 juillet 1946, (fig. 17) le dernier TE 20 est construit en 1956 et doté du numéro 517651. (fig. 18) Ce tracteur est diffusé dans toute l'Europe

²⁹ PRIPPS R., *Le grand livre des tracteurs de Massey-Harris à Massey Ferguson*, Éditions France Agricole, Paris, 2007, p. 128.

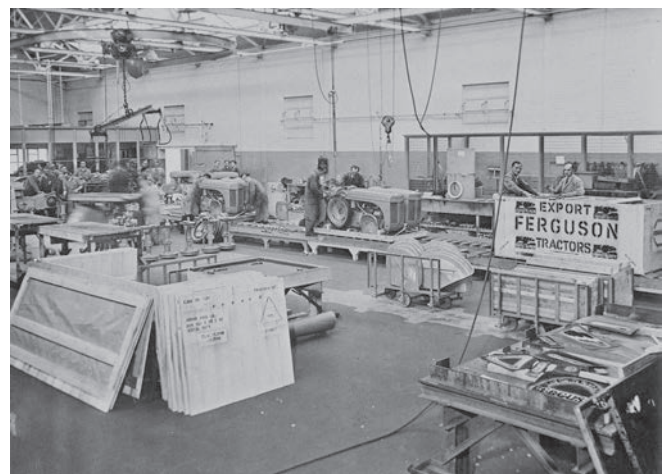


17. Inauguration du premier TE 20 sur les marches du Claridge à Londres en 1946, don de AGCO Your Agriculture Company



18. Sortie du dernier TE 20 de l'usine de Coventry, don de AGCO Your Agriculture Company

(fig. 19) mais aussi au États-Unis sous le nom de TO 20. C'est lui qui affirme la réputation de FERGUSON et qui répand le système à trois points dans le monde entier.



19. Préparation à l'exportation du TE 20 à l'usine de Coventry, don de AGCO Your Agriculture Company

La légende du « petit-gris » est aussi appuyée par sa participation à l'expédition Trans-Antarctique de 1955-1958, organisée sous le patronage de Sa Majesté la Reine

Élisabeth II dans un but de recherche scientifique.³⁰ Malgré la participation financière importante de bon nombre de pays, l'aide des industriels est nécessaire pour la réalisation de cette expédition, notamment pour le volet technique. C'est pour cette raison que des tracteurs *Massey-Ferguson* sont donnés par Harry lui-même. (fig. 20)



20. Massey-Ferguson TE 20 transformé pour l'expédition Trans-Antarctique, dans <http://www.model-tractors.co.uk>

Deux équipes sont prévues à chaque extrémité du continent pour tenter de rejoindre le Pôle par voie terrestre tout en réalisant des études scientifiques. La première équipe est dirigée par le Dr Ernest Vivian FUCHS (1908-1999), qui utilise des machines titanesques de la marque *Trucker*, spécialement conçues pour ce genre de traversée. Il eut les pires difficultés pour atteindre son but.



21. Massey-Ferguson fête ses 50 ans en 2008, don de AGCO Your Agriculture Company

Le deuxième groupe est emmené par Sir Edmund HILLARY (1919-2008), le premier homme à avoir vaincu l'Everest en 1953. Celui-ci opte pour les légers tracteurs *Ferguson* qui se sont révélés être d'une efficacité redoutable dans les conditions climatiques des plus rudes. HILLARY et son équipe sont alors les premiers à atteindre le Pôle par voie terrestre.

³⁰ DOYEN P., *Expéditions antarctiques*, dans *Ciel et Terre*, Bruxelles, 73, 1957, p. 206.

Cet exploit installe une fois de plus les tracteurs *Ferguson* et le « petit-gris » en particulier dans le cercle restreint des légendes qui ont marqué le monde de la mécanique agricole.

AUJOURD'HUI

Aujourd'hui encore *Massey-Ferguson* est l'un des leaders mondiaux dans le domaine des machines agricoles. Le TE 20 reste un des fleurons de l'entreprise, au point qu'il figure au premier plan en 2008, lorsque *Massey-Ferguson* fête en grande pompe ses 50 années d'existence. (fig. 21)

Ce tracteur compte aussi de nombreux fans, spécialistes ou amateurs, qui se regroupent en diverses associations comme *The Friends of Ferguson Heritage Ltd* en Grande-Bretagne, qui publie un périodique sur le sujet dès 1994 ou encore le *Club Ferguson* en France (2003), sans compter les innombrables blogs que l'on peut trouver sur le Net.

C'est une machine de plus en plus recherchée sur les sites de vente d'occasion, reconnue pour sa robustesse, elle est aussi l'objet légendaire à acquérir pour tout amateur du genre.

LE « PETIT-GRIS » DE L'ÉCOMUSÉE

Parmi les plus anciens des employés du musée, nombreux se souviennent bien de l'accueil du tracteur à la Ferme-château en 1997. Il est arrivé en roulant ! Le contact une fois coupé, il n'a plus jamais redémarré. Il trône désormais, silencieux, dans l'espace réservé à la visite des machines en plein air, entouré d'autres outils marquants de l'histoire agricole. Il faut bien avouer que son état de conservation laissait à désirer, les intempéries et les attaques répétées de la végétation ayant fait leurs œuvres. Il attendait une restauration et un espace pour sa conservation.



22. Insigne Ferguson sur le capot du TED 20 de l'Écomusée.

Afin de réaliser une remise en état de ce « petit-gris » de la marque *Ferguson* (l'emblème se trouve toujours à l'avant du capot), (fig. 22) il est nécessaire d'en savoir plus sur la machine. Le tracteur conserve, au-dessus de son volant, une plaque où est inscrit le lieu de production (fig. 23):

**« MADE IN ENGLAND BY THE STANDARD MOTOR CO LTD
COVENTRY ENGLAND »**

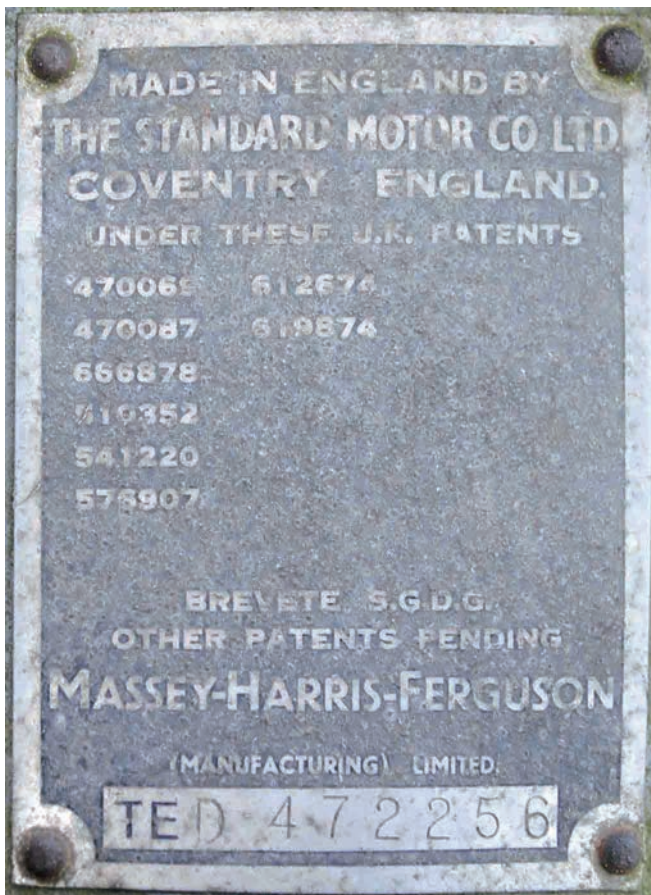
Ce texte est suivi d'une liste de chiffres qui correspondent à l'appellation des différents brevets en lien avec ce tracteur et ensuite on peut lire le nom de l'entreprise qui l'a construit :

« MASSEY-HARRIS-FERGUSON »

Enfin, tout en dessous de la plaque, nous avons la chance de pouvoir encore distinguer le numéro de série de l'engin :

« TED 472256 »

On sait donc maintenant que ce tracteur *Ferguson* vient



23. Plaque d'identification du TED 20 de l'Écomusée

de l'usine de Coventry en Grande-Bretagne et que son modèle est le TED 20 qui n'est apparu qu'à partir de 1949. Comme c'est un Massey-Harris-Ferguson, il ne peut pas avoir été produit avant 1953, date de la fusion des deux entreprises. Les TE 20 ont cessé d'être construits en 1956, la fourchette chronologique se précise donc.

Les numéros de séries se retrouvent assez facilement sur le Net, où les passionnés tentent de répertorier le maximum de ces machines. Entre les numéros 428093 et 488578, les tracteurs datent de l'année 1955.

Le modèle TED nous précise le type de motorisation du tracteur qui fonctionne au pétrole avec un démarrage à l'essence, le Vaporising Oil Engine.

Il s'agit donc d'un Massey-Ferguson TED 20, Vaporising Oil Engine datant de 1955 et communément appelé « petit-gris ». C'est bien ce modèle-là qui fut utilisé lors de l'expédition Trans-Antarctique de 1955-1958.

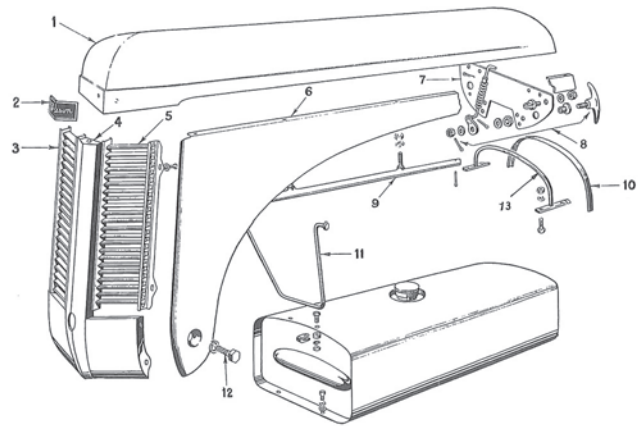
Ces informations en mains, nous avons pris contact avec la Société Massey-Ferguson représentée par le groupe AGCO qui nous a gracieusement envoyé une reproduction du manuel technique des TE 20 qui a été d'une aide précieuse pour sa restauration,³¹ (fig. 24) ainsi qu'une série de photographies, anciennes et récentes, qui participeront à enrichir l'iconographie de notre étude.

LE « PETIT-GRIS » ET LA RÉGION DU VIROIN

Le « petit-gris » s'est bien implanté dans la région du Viroin. Les enquêtes réalisées par l'Écomusée³² nous apprennent

³¹ Ferguson Service Manual, The Ferguson System Trade Mark, s.l.n.d., 454 p.

³² Nous avons retrouvé huit enquêtes qui font référence au « petit-gris ».



24. Schéma de montage du TE 20, dans TE 20PQRS dans Ferguson Service Manual, The Ferguson System Trade Mark, s.l.n.d., p.17.



25. Le tracteur Lanz Bulldog, vers 1950,

<http://www.motorlegend.com/album-photo-voiture/page-1.html>

que, déjà avant guerre, un Ferguson avec des roues en fer – sans doute un Ferguson-Brown Type A – est acheté par la famille COULONVAL à Treignes.³³ Mais c'est surtout à partir de 1948 que ce tracteur trouve acquéreur dans bon nombre d'exploitations agricoles.³⁴

Il est considéré comme une des meilleures marques de l'époque, avec les Lanz Bulldog (fig. 25) et les Deutz.³⁵ (fig. 26) Cette machine, d'abord avec un moteur à essence, puis au diesel, est vendue par Jacky LAMBERT de Mariembourg à partir de 1947. Il avait fait le voyage à Coventry dès 1946 pour se familiariser avec ce tracteur dans le but de l'importer en Belgique. Il en a assuré la promotion et la distribution dans toute la région.³⁶ Même si au début les gens étaient réticents, ils furent convaincus de son efficacité après avoir assisté à quelques démonstrations. Très vite, le « petit-gris » se rencontre dans toutes les exploitations du pays de Gochenée, Romedenne, Vodelée, Neuville, Philippeville...

C'est le système « à trois points » qui donne raison au vendeur. Les agriculteurs sont fascinés par les facilités qu'apporte cette nouvelle technique. Le prix du tracteur est

Elles portent le numéro : 59, 283, 285, 288, 289, 290, 297, 356

³³ Enquête n° 289, Treignes, le 26-11-97.

³⁴ Enquête n° 297, Matagne-la-Petite, le 16-09-1999

³⁵ Enquête n° 290, Frasnes-lez-Couvin, le 22-01-1998

³⁶ Enquête n° 285, Couvin, le 20-11-1997



26. Le tracteur Deutz F1M414, 1950,

<http://www.deutz-traktoren.de/galerie/schauraum/uebersicht.php>

relativement raisonnable (80 000 frs) et le calcul est vite fait, c'est moins cher d'emprunter pour acheter le « petit-gris » que de payer des hommes ou d'entretenir des animaux. (fig. 27)



27. Le TE 20 au travail, don de AGCO Your Agriculture Company

À SUIVRE

La réfection du TED 20 a débuté en mai 2011. Les premières investigations de Thierry GUESSOUM, qui va restaurer le « petit-gris », sont encourageantes à propos de la disponibilité des pièces d'origine. Les espoirs de le voir à nouveau rouler sont permis. L'objectif de cette opération est de pouvoir rendre à ce tracteur son visage d'antan et, dans la mesure du possible, remettre en état de fonctionnement son système à trois points.

BIBLIOGRAPHIE

- ASHOK G., *Farm Machinery and Power*, New Delhi, New India Publishing Agency, 2007.
- BLAXTER K., ROBERTSON N., *From deart to plenty : the modern revolution in food production*, Cambridge, University Press, 1995.
- BROCK H. et PRIPPS R., *The Big Book of Ford Tractors. The Complete Model-By-Model Encyclopedia*, St-Paul, Voyageur Press, 2006.
- Chroniques de l'Écomusée du Viroin*, 30, janvier 1997.
- CONDIE A., *The Ferguson Album*, England, 1986.

- DOYEN P., *Expéditions antarctiques*, dans *Ciel et Terre*, Bruxelles, 73, 1957.
- Ferguson Service Manual*, The Ferguson System Trade Mark, s.l.n.d.
- Flight. First Aero Weekly in the World.*, London, 23 octobre 1909.
- Flight. First Aero Weekly in the World.*, London, 23 avril 1910.
- LEFFINGWELL R., *America's Classic Farm Tractors*, Osceola, MBI, 1995.
- News@Mf. Le Magazine International de Massey Ferguson*, n° 27, mars 2008.

Patent 160,248, dans *The Patent Office of London*, avril 1921.

Patent 253,566, dans *The Patent Office of London*, août 1928.

Patent 320,084, dans *The Patent Office of London*, septembre 1936.

Patent 510,352, dans *The Patent Office of London*, novembre 1938.

PRIPPS R., *Le grand livre des tracteurs de Massey-Harris à Massey Ferguson*, Paris, Éditions France Agricole, 2007.

PRIPPS R., *The Field Guide to Ford Tractors*, St-Paul, Voyageur Press, 2007.

PRIPPS R., *Le grand livre des tracteurs Farmall*, Paris, Editions France Agricole, 2008.

PRIPPS R., *Ford Tractors*, St-Paul, MBI, 2004.

RENAUD J., *Un siècle de tracteurs agricoles. De la vapeur à l'électronique*, Paris, France agricole, 2003.

SANDERS R., *Vintage Farm Tractors. The Ultimate Tribute to Classic Tractors*, Stilwater, Voyageur Press, 1996.

<http://www.agric-old.fr/Dagricold/Html-new/Ferguson/Fgn004.php>

<http://www.atelierdelarestauration.com/>

<http://www.deutz-traktoren.de/galerie/schauraum/uebersicht.php>

<http://www.farmcollector.com/>

<http://www.ferguson-museum.co.uk/>

<http://krozline.free.fr/ptigris/>

<http://www.motorlegend.com/album-photo-voiture/page-1.html>

http://www.twinrocker.com/Catch_All/ford9n/ford9n.html

RENSEIGNEMENTS

Les «Chroniques de l'Écomusée», ont pour but de resserrer les liens entre l'Écomusée et ses sympathisants regroupés au sein des "Amis de l'Écomusée", de les faire participer à nos enquêtes et de diffuser des informations sur nos activités (expositions, colloques, nouvelles acquisitions...).

Pour s'abonner et devenir membre des "Amis de l'Écomusée", il suffit de s'acquitter d'une cotisation annuelle de 10 € minimum ; au-delà de 40 €, les dons sont fiscalement déductibles. Versement sur le compte Belfius de l'asbl DIRE n° BE92 0682 2250 7923, ou paiement par chèque français.

L'Écomusée dispose d'une liste de ses publications qui peut être obtenue sur simple demande au secrétariat, ou sur <http://www.ecomuseeduviroin.be/index.php?page=publications>

Écomusée du Viroin
 Rue de la Gare, 81
 B – 5670 TREIGNES
 Tél. : +32(0)60/39.96.24
 Fax : +32(0)60/39.94.50
 Courriel : bbarbier@skynet.be
<http://www.ecomuseeduviroin.be>

L'ÉCOMUSÉE DU VIROIN

N° 48 - 2012-2013

Fabian Galante forgeant une pointe à l'Écomusée



Périodique de l'Écomusée du Viroin - Asbl DIRE / Université Libre de Bruxelles
 Éditeur responsable : P. Cattelain, 81 rue de la Gare - 5670 Treignes, Belgique

Asbl DIRE Écomusée du Viroin-ULB RAPPORT D'ACTIVITÉS 2012

Pierre Cattelain, avec l'aide de
 Brigitte Barbier, Monique Deforge
 et Myriame Dujardin

1. RECONNAISSANCE

Reconnu comme Musée de Catégorie B le 20 février 2009, l'Écomusée du Viroin a perçu le solde de sa subvention d'attente 2010, soit 10 500 €, en juin 2011.

La première tranche de la subvention 2011, soit 85% du montant total de 70 000 €, c'est-à-dire 59 500 €, nous a également été versée en juin 2011. Le solde ne pourra être versé qu'après transmission à la Communauté française du présent rapport d'activités, des comptes 2011 et du budget 2012, approuvés par l'AG du 12 mars 2012. La date tardive de ces

versements nous a donc très fortement compliqué la gestion journalière du premier semestre 2011, et incité à une grande prudence budgétaire. Dans l'intervalle, pour répondre au mieux aux recommandations liées à sa reconnaissance ainsi qu'à son plan triennal, l'asbl DIRE a procédé à l'engagement à temps plein de Mathieu Bertrand, licencié en HAA de l'UCL, pour assurer la fonction de conservateur adjoint et de responsable pédagogique.

Néanmoins, la fin de l'année 2011 a également été très difficile, vu l'obligation dans laquelle nous nous sommes trouvés de modifier les chaudières de la Gare de Treignes, ainsi que celle de l'Écomusée, celles-ci n'étant plus aux normes de sécurité environnementale.

En 2012, le solde (15%) de la subvention 2011 nous est parvenu en janvier, et le départ (85%) de la subvention 2012, en avril. Le solde de la subvention 2012 nous est parvenu en décembre.

En juin, nous avons introduit une demande de renouvellement de la reconnaissance en Musée de Catégorie B, avec un budget annuel de 140 000 € pour 4 ans. En décembre, ce renouvellement nous a été accordé, mais avec un montant limité à 70 000 €. En fait, le montant n'était pas mentionné dans la notification du renouvellement de notre reconnaissance, mais, lors d'une réunion en novembre avec le Chef de Cabinet de Mme la Ministre Laanan, destinée à souligner la situation plus

que menacée de l'Écomusée, il nous a été clairement déclaré que toute augmentation de notre subvention de 70 000 € par an était totalement exclue, vu la situation budgétaire, et que nous pouvions déjà nous estimer très heureux, à l'instar des autres musées reconnus, que cette subvention n'ait pas été rabotée. Dans le même temps, nous avons eu, en compagnie de notre député M. J.-M. Delizée, une entrevue avec M. D. Viviers, Recteur de l'ULB, qui a accepté, de manière exceptionnelle et pour la dernière fois, de nous accorder une rallonge de 35 000 €, de manière à ce que nous puissions faire face à nos engagements urgents. Cette décision était assortie d'un refus de toute indexation de la subvention annuelle attribuée à l'Écomusée par l'ULB, cette dernière ne considérant pas Treignes comme une priorité, eu égard à ses propres problèmes financiers, ainsi qu'à l'établissement d'un "business-plan" indispensable pour que l'Université puisse prendre une décision définitive quant au maintien de sa présence à Treignes.

Enfin, en mars 2013, nous avons reçu confirmation du montant annuel de notre subvention 2013-2016 : 70 000 €, ainsi que la convention à signer par le Président et le Directeur.

2. MEMBRES

En 2012, le nombre de membres affiliés à l'asbl se monte à 70, comme en 2011.

3. ACQUISITIONS

Pour optimiser la cohérence de la collection, nous l'avons, tout au long du triennat 2010-2012, restructurée, en conservant les thèmes suivants :

- l'agriculture
- les activités artisanales (métiers du bois, du cuir, du fer et de la pierre...);
- les activités industrielles régionales (fonderie, poêlerie, tannerie, ardoisières...);
- la vie quotidienne régionale.

Chacun de ces thèmes se décline de la manière suivante :

- outillage
- machines
- affiches
- cartes et photos anciennes
- reportages photo- et vidéographiques
- archives sonores (documentation orale)
- fond de documentation (manuels, archives...)

Un thème existant au sein des collections nous a amené à un travail de réflexion : l'histoire naturelle. Cette partie de la collection de faible importance en quantité d'objets et de documents nous est apparue assez hétérogène à la fois à l'intérieur de sa catégorie et par rapport aux autres thèmes retenus. Elle était pour sa plus grande partie le résultat de dons faits à l'époque du "Centre de l'environnement". Nous avons estimé que cette collection serait plus à sa place au Musée de Zoologie de l'ULB. Cette décision fut entérinée lors du premier CA de 2013, et approuvé par l'AG.



Plane 10 196. Photo M. Dujardin, © Écomusée du Viroin, Treignes.

Durant l'année 2012, l'Écomusée a enrichi ses collections de 430 objets, dont 172 provenant de l'ancien Musée des Fagnes à Roly - succession René Mathot, Frasnes-les-Couvin. Les autres dons proviennent respectivement de Mme V. Boninsegna, Dourbes, M. C. Van Beveren, Nismes, Mme M. Czarmota, Nismes, M. F. Platbrood, Cul-des-Sarts, M. J. Pignolet, Momignies, Mme M. Deforge, Treignes, M. L. Pedoux, M. Chavanne, Soignies, M. J.-J. Van Mol, Bruxelles, Mme M.-C. Herman, Verlaine, M. B. Challe, Olloy-sur-Viroin, Administration communale de Viroinval, Mme E. Carpay (succession), Treignes, Mme B. Carlier, Roly, M. R. Bouqué, Forges, M. G. Deforge, Treignes, M. Franck, Romedenne, M. J. Jalleux, Romerée, Mme M. Heck, Cercle d'Histoire de Libberchies, M. L. Laho, Oignies-en-Thiérasche, soit :

- outils des activités artisanales traditionnelles (274 dons) ;
- outils et machines agricoles (32 dons) ;
- produits de fonderie et poêlerie (4 dons) ;
- objets de la vie quotidienne (118 dons) ;
- bibliothèque (2 dons).

Une grande partie des collections du Cercle d'Histoire de Libberchies n'ont pas encore été transférées vers l'Écomusée...

Un certain nombre d'objets reçus à l'Écomusée considérés, après examen par l'équipe scientifique et technique, comme irrécupérables, ont été, après consultation des donateurs, détruits, aucun donateur ne désirant les reprendre. Ils n'ont donc pas été entrés à l'inventaire.

4. CONSERVATION

L'équipe de l'Écomusée a poursuivi ses missions de conservation et de restauration du patrimoine. Ainsi, l'ensemble des acquisitions 2012 a été nettoyé et traité préventivement, marqué, photographié et inventorié. L'inventaire, un peu "à la Prévert" des objets restaurés est le suivant : une gouge, cinq cuillères, une tarière, un pied de cordonnier, une poubelle en osier, quatre paniers en osier, un pic à ballot, une pique décrocher le jambon, une pince de bourrelier, un racloir, un jeu de poulies, un leurre à pigeon, une hachette, une roue chantrée, sept marteaux, un rabotin de chemin de fer, un burin, une planche de boucher, un couteau, une mesure à grains, six herminettes, six gouges, sept rwines, trois griffets, deux griffoirs, un buttoir, un boutoir, un maillet, deux crochets, un doloire, deux planes, deux talonnières, une plane à genoux, deux fers à marquer, deux ciseaux, un semoir brouette, un scarificateur hippotracté, cinq peloirs, une pelle pour silo, une demi-lune, un crochet de sape, deux cognées, une varlope, un rateleur.

L'inventaire est toujours réalisé à 100% avec 430 nouveaux objets. En matière de conservation du matériel "lourd", l'équipe a procédé à la restauration complète (démontage, traitement des parties malades, remplacement des parties détruites le cas échéant, remise en peinture, graissage et remontage) des objets suivants :

- un tombereau en bois de Peppange (G.-D. Luxembourg) ;
- un scarificateur hippotracté de Ohain ;
- un pulvérisateur à grand débit et à traction ;
- une faucheuse tractable Mc Cormick ;
- une arracheuse de pommes-de-terre ;
- deux charrues en bois artisanales ;
- une baratte en bois.

Dans l'esprit défini en 2008, lors des nouvelles restaurations de machines, les nouvelles consignes sont d'effectuer un diagnostic complet, de remplacer à l'identique les parties

condamnées et de remettre les machines en état de marche.

Afin d'assurer la conservation des machines récemment restaurées, l'Écomusée du Viroin a loué un entrepôt à Najauge (Mazée), à partir du mois de juillet 2011. Cet entrepôt, d'accès aisé, entièrement rénové par son propriétaire, permettait de préserver dans de bonnes conditions (à l'abri des intempéries et de l'humidité, et dans de bonnes conditions de sécurité), les objets les plus volumineux de ses collections : les pompes d'incendie à bras, les tracteurs, la motopompe... et la collection de poêles et de cuisinières. Disposant d'une fosse de type garage, initialement destinée à l'entretien des autocars, cet entrepôt permet de plus un entretien facile et sécurisé des engins motorisés. Les moyens actuels de l'Écomusée nous pousseront, en 2013, à devoir renoncer à ce bail, en le rétrocédant à l'asbl Cedarc, Musée du Malgré-Tout, et à trouver une nouvelle solution pour le stockage de nos collections. Ceci doit être entériné lors du premier CA de 2013, et approuvé par l'AG.



Pulvérisateur à grand débit et à traction 7092 et faucheuse tractable 7035.
Photo M. Dujardin, © Écomusée du Viroin, Treignes.



Tombereau en bois 7171.
Photo M. Dujardin, © Écomusée du Viroin, Treignes.

5. ÉTUDES ET RECHERCHES

Études et des recherches :

- le patrimoine naturel, culturel, architectural et archéologique de la commune de Viroinval dans le cadre d'une publication d'un "Carnet du patrimoine", édité par l'Institut du Patrimoine wallon ;
- les plantes et les légumes cités dans la littérature d'Arthur Masson, en collaboration avec l'Espace Arthur Masson, afin de réaliser un potager pédagogique accompagné de panneaux didactiques ;
- les révolutions agraires du Moyen Âge à nos jours dans le cadre des journées "Fermes ouvertes".
- l'Écomusée prolonge ses recherches dans le domaine de la forge, de la fabrication du savon et du beurre ainsi que sur la vannerie, et ce dans le but de réaliser de nouvelles animations avec le support des pièces de la collection du musée.

Réalisation, retranscription et sauvegarde d'enquêtes :

- de nouvelles enquêtes ont été effectuées par l'équipe des animatrices, et d'autres ont été retranscrites :
- un ardoisier, Fumay (ardoisières) ;
- Mme Coulonval, Treignes (agriculture et vie de jeune fille) ;
- Les voituriers de Nismes (le charron, carrossage, ferrage de roue) ;
- Mme Fosty, Dourbes (vie pendant la guerre) ;
- Mme Hurion, Dourbes (vie et souvenirs de guerre) ;
- Mme Leloup, Dourbes (vie quotidienne et souvenirs de guerre – la tannerie) ;
- Mme Leroy, Olloy (chanson en wallon, poèmes – plantes médicinales) ;
- M. Masson et M. Deforge, Treignes (agriculture) ;
- M. Renard (agriculture) ;
- Marie-Thérèse, Dourbes (vie au quotidien – agriculture) ;
- Mme Therasse, Dourbes (souvenirs de vie) ;
- Mme Ghislaine, Dourbes (vie au quotidien) ;
- M. Pestiaux, Treignes (agriculture).

Publications en 2012 :

- Cattelain P., Bertrand M., Delizée J.-M., *Le patrimoine de Viroinval*, coll. Carnets du patrimoine, 92, IPW, 2012.
- Bertrand M., *Le patrimoine de Perwez*, coll. Carnets du patrimoine, 93, IPW, 2012.
- Bertrand M., Bertrand Th., Deconinck M., *Le patrimoine de Beauvechain*, coll. Carnets du patrimoine, 97, IPW, 2012.



Visites guidées, conférences et interventions en 2012 :

- Du 4 au 6 avril 2012 : participation de P. Cattelain aux X^e Congrès de l'association AGER "Consommer dans les campagnes de la Gaule romaine".
- 16 avril 2012 : M. Bertrand : visite guidée et lecture architecturale de l'église Saint-Lambert et de la chapelle Saint-Roch à Nismes dans le cadre des formations de "Loisirs et Vacances ASBL".

- 26 avril 2012 : M. Bertrand : audition parlementaire en tant qu'expert pour la Commission des travaux publics, de l'agriculture, de la ruralité et du patrimoine au Parlement wallon concernant la proposition de décret modifiant le Code wallon de l'Aménagement du territoire, de l'Urbanisme, du Patrimoine et de l'Énergie, en vue de réaliser un cadastre des monuments classés affectés à l'exercice d'un culte, déposée par Mme Simonis et M. Senesael.
- 13 mai 2012 : M. Bertrand : encadrement de la balade patrimoine dans le village de Beauvechain : Analyse de la place communale et parcours guidé de l'habitat traditionnel à la maison d'habitation du 20^e siècle, dans le cadre des "Balades en fête" organisées par la Maison du Tourisme Hesbaye brabançonne, du GAL Culturalité et de la commune de Beauvechain.
- 21 mai 2012 : conférence de presse IPW à Nismes : présentation de Cattelain P., Bertrand M., Delizée J.-M., *Le patrimoine de Viroinval*, coll. Carnets du patrimoine, 92, IPW, 2012.
- 8 septembre 2012 : M. Bertrand : visite guidée et lecture architecturale de la Ferme-château de Treignes dans le cadre des 24^e Journées du Patrimoine en Wallonie "Grandes Figures en Wallonie".
- 18 septembre 2012 : conférence de presse IPW à Perwez : présentation de Bertrand M., *Le patrimoine de Perwez*, coll. Carnets du patrimoine, 93, IPW, 2012 en présence de Monsieur A. Antoine, Bourgmestre en titre, et de Monsieur F. Joris, administrateur général de l'IPW.
- 10 novembre 2012 : conférence de presse IPW à Beauvechain : présentation de Bertrand M., Bertrand Th., Deconick M., *Le patrimoine de Beauvechain*, coll. Carnets du patrimoine, 97, IPW, 2012.
- 26 et 27 février 2013 : communication de M. Bertrand et Pierre Cattelain dans le cadre du Colloque international : Le Musée d'ethnographie, entre continuité et renouvellement à l'occasion du centenaire du Musée de la Vie Wallonne (1913-2013) à Liège : Comment combler les manques ? Comment éviter l'effet du hasard ?

6. EXPOSITIONS

À côté de ses espaces permanents (étage des écuries consacré aux métiers traditionnels de la région, et la cour de la Ferme-château, réservée à la présentation d'une sélection de machines agricoles), l'Écomusée du Viroin a mis fin, début 2011, à l'exposition proposée à l'étage du logis des domestiques, au-dessus de la cafétéria, consacrée à la Faudre et à la faune et flore de la forêt de Thiérache ardennaise, ceci afin de disposer d'un plus grand espace pour ses expositions temporaires.

"AGRIPUB"

Du 21 novembre 2011 au 24 février 2012.

Poursuivant son travail de mise en valeur de ses collections permanentes, l'Écomusée a proposé une troisième exposition d'une sélection de ses affiches agricoles. Il s'est agi cette fois-ci de mettre en valeur les acquisitions récentes, ainsi que quelques documents encore inédits.

"Marmites, Cocottes & Cie"

Du 31 mars au 11 novembre 2012.

Sur proposition du Conservateur du Musée du Fourneau Saint-Michel, nous avons remplacé l'exposition prévue "En



avant la Musique" sur les Harmonies, Fanfares et Ententes Musicales au XX^e siècle dans le sud de l'Entre-Sambre-et-Meuse, par l'exposition "Marmites, Cocottes et Cie", dans le cadre d'un accord de partenariat entre nos deux institutions. Le thème s'inscrivait en effet mieux dans la mise en valeur de nos propres collections, et nous a permis de présenter une exposition de qualité, compte tenu des problèmes budgétaires rencontrés par l'Écomusée dans le courant de 2011.

Dès que le visiteur entrait dans l'exposition "Marmites, cocottes et compagnie", il sent inévitablement monter aux narines le délicieux fumet de la bonne cuisine traditionnelle de nos grands-mères.

L'exposition invitait à la table de nos grands-parents. De la mise en bouche au digestif en passant par les entrées, le plat de résistance et le chariot de desserts, elle proposait un parcours mettant en scène la cuisine et l'alimentation du XIX^e et XX^e siècles en milieu rural.

Que mangeaient nos aïeux ? Comment cuisinaient-ils ? Autant de questions qui mèneront le visiteur à travers le monde de la conservation des aliments et des épices. Il pourra déambuler dans l'univers du jardinier, du boucher et du boulanger.

L'Écomusée a fait un bond de deux cents ans en arrière en présentant les différents ustensiles de cuisine utilisés à l'époque ainsi que les préparations "maisons", réalisées à demeure comme la soupe, la confiture, etc.

L'exposition, créée et réalisée par le Musée du Fer au Fourneau Saint-Michel (Province du Luxembourg) et adaptée par l'Écomusée du Viroin, se démarquait sans conteste par son caractère fouillé. C'est une mine d'informations historiques non seulement sur la façon dont nos aïeux, en milieu rural, se nourrissaient, mais aussi sur les aliments, les boissons, les ustensiles et les coutumes culinaires de jadis.

Le propos était admirablement illustré par des photos anciennes et de très nombreux objets issus des collections du Fourneau Saint-Michel, complétées par celles de l'Écomusée.

Les témoignages généreux de femmes et d'hommes du terroir donnent encore plus de vie à cette exposition grâce à

des bornes audio-visuelles, en vous transportant littéralement à la table des XIX^e et XX^e siècles.

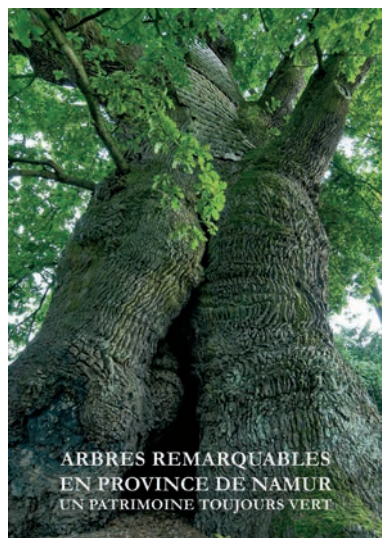
L'exposition se prolongeait par un livre édité par le Fourneau Saint-Michel, en collaboration avec les éditions Weyrich (23 €).

"Arbres remarquables en Province de Namur. Un patrimoine toujours vert"

Du 30 novembre 2012 au 13 février 2013

L'Écomusée du Viroin a proposé, fin 2012, une exposition réalisée au départ d'un album, conservé dans les collections de la Société archéologique de Namur, composé de 116 photographies d'arbres remarquables datant de 1900. Presque tous les arbres ont été identifiés et la Division de la Nature et des Forêts de la Région wallonne a tenté de retrouver les survivants.

Il en reste aujourd'hui 40, éparpillés au fil des chemins buissonniers de notre belle province. Deux photographes renommés, Guy Focant, de la Division du Patrimoine de la Région



wallonne, passionné de patrimoine, et Benjamin Stassen, spécialiste des arbres exceptionnels de Wallonie, sont partis à leur rencontre pour en saisir à nouveau un témoignage photographique.

Il s'agit d'une initiative culturelle de la Province de Namur, proposée par le Service du Patrimoine culturel de la Province de Namur et le Service des musées en province de Namur / Musée provincial des Arts anciens du Namurois.

Malgré nos très grandes difficultés financières et nos moyens de

promotions limités, l'Écomusée a enregistré en 2012 une légère augmentation de sa fréquentation, de l'ordre de 4%, avec 8709 entrées. Nous observons une progression de près de 20% dans les groupes, mais une perte de 14% dans les individuels.

7. ATELIERS-ANIMATIONS PÉDAGOGIQUES-ÉVÉNEMENTS

Tout au long de 2012, l'Écomusée a proposé aux groupes structurés de minimum 15 personnes, des visites guidées des expositions, ainsi que divers ateliers-animations : pain, cuir, bougies, promenade de Matignolles, la forêt petits à petits pas, promenade rurale, cougnoux, pour un total de 114 groupes

En 2012, l'équipe du musée a mis en place de nouvelles animations : la réalisation d'une soupe à la manière de nos grands-parents, avec le jardin-potager y attendant, et une autre sur le métier de la forge, dès la fin du mois de septembre.

La **Fête de l'Écomusée**, "**L'artisanat en fête : les produits de bouches**", comportant un marché artisanal (démonstrations en tous genres : apiculteur, sculpteur, bijoutier... - et produits locaux) que nous avons organisée le 22 juillet, a également rencontré un beau succès. Plus de 639 visiteurs décomptés à l'accueil. Comme en 2011, la fête était animée par un groupe de Country-Western.

L'Écomusée a également participé aux événements suivants :

- Participation aux "**Week-end Wallonie Bienvenue**" (16-17 mai), de par la mise à disposition de ses locaux.
- Participation aux **Journées du Patrimoine** les 8 et 9 septembre, hors du thème "**Les Grandes figures en Wallonie**". Pour ces Journées du Patrimoine, l'Écomusée du Viroin offrait la gratuité de l'accès, et a présenté sa nouvelle animation sur le travail de la Forge, dans un nouvel aménagement d'un des hangars de la Ferme-Château. Nous avons ainsi accueilli 171 visiteurs.
- En août 2012, l'Écomusée a organisé un **stage** d'une semaine pour une dizaine d'enfants de 8 à 12 ans, sur le thème de la cuisine d'autrefois.
- Participation au week-end "**Fermes ouvertes**", les 22 et 23 septembre 2013, à la ferme de Daniel Coulonval, à Vierves-sur Viroin, en partenariat avec le Relais Verlaine Gaël asbl et le Musée du Malgré-Tout : "La Ferme servie sur un plateau". Stand d'animations et de publications, expositions de tracteurs, d'outils et de machines agricoles anciennes.
- Participation à "**Trignolles, village hanté**" : manifestation organisée le 28 octobre, dans le cadre d'**Halloween**, en partenariat avec l'Espace Arthur Masson et le Musée du Malgré-Tout, nous a permis d'accueillir 582 personnes venant découvrir enchanteurs, guérisseurs, fantômes et autres esprits farceurs...
- Organisation, le 18 novembre 2013, en partenariat avec le Réseau des Musées de l'ULB, de la **Journée européenne du Patrimoine académique - Universeum** : démonstrations de l'Experimentarium de Chimie et de l'Experimentarium de Physique, du Musée de Zoologie, du Jardin botanique Jean Massart, du Musée des Plantes médicinales et de la Pharmacie, du Centre de Recherches et d'Études technologiques des Arts plastiques, du Centre de Culture scientifique de Parentville, et bien sûr, de l'Écomusée du Viroin. Le bilan fut très positif, malgré une journée glaciale et pluvieuse du milieu du mois de novembre, avec près de 250 visiteurs, enchantés.

8. PRÊTS D'OBJETS

Au cours de l'année 2012, l'Écomusée a effectué de très nombreux prêts aux institutions suivantes :

- Administration communale des Bons Villers
- Réseau des Musées de l'ULB
- Foyer Culturel de Nismes ;
- Musée Communal de Molenbeek
- Musées Royaux d'Art et d'Histoire, Bruxelles
- Espace Arthur Masson, Treignes
- Jardin Botanique Jean Massart et Réseau des Musées de l'ULB, Bruxelles
- Maison des Baillis, Nismes
-

9. ÉDITIONS

En 2012, l'Écomusée du Viroin a édité, outre ses affiches, prospectus et dépliants, les documents suivants :

- des fiches pédagogiques sur les légumes et les plantes du potager ;
- des panneaux didactiques sur les révolutions agraires du Moyen Âge à nos jours ;
- le chronique n° 48, 2012-2013.

LE TAILLANDIER (1)

Interview de Paul BERNARD
Romedenne

Enquête et enregistrement par
Jean-Jacques Van Mol,
Myriame Dujardin et Fabienne Grifgnée

Mars 1990

Document n° 27

Né le 8 juin 1929, Paul Bernard a commencé à travailler dès l'âge de 15 ans comme apprenti chez son père qui était également taillandier. La fabrication, à cette époque, comportait principalement des outils de bûcheron et des outils de jardinage. Il fournissait les quincailleries à Couvin, Chimay, Beauraing, Winenne et Aublain.

Je suis taillandier, "taillandi" en wallon. Je ne suis pas forgeron, je n'ai jamais fabriqué de charrues, car ça c'était le métier du charron. C'était le forgeron, le maréchal-ferrant, qui ferrait les chevaux. C'est lui qui réparait les charrues, qui ferrait les roues de chariot et tout ce qu'il y avait comme ferrures aux alentours d'un chariot ou d'un tombereau. Tout ça n'était pas notre métier. Moi, je ne sais pas faire un fer à cheval. C'est un métier qui s'apprend, parce qu'il y a une façon de ferrer un cheval, il faut pouvoir observer les pieds, voir les corrections qu'il faut faire... J'ai étudié un petit peu cela dans des livres, mais je n'ai pas mis cela en pratique. Parce que, en plus, il faut quand même, actuellement du moins, avoir quelques notions de médecine, si je puis m'exprimer ainsi.

À Romedenne, il n'y avait qu'un seul forgeron, il s'appelait Luc **Rouwet**, il était installé sur la place près de l'église, à côté du pharmacien. Son travail est toujours là, mais il est décédé depuis longtemps.

Il y avait aussi un charron à Romedenne, il s'appelait **Bellevaux**, nous on l'appelait "le chorli", il était plus connu sous son surnom de "chorli", je pense que son prénom était Georges. Il a arrêté de travailler un peu après la guerre.

À Romedenne, il y avait beaucoup d'activités industrielles. Il y avait une marbrerie juste ici en face. Le marbrier avait son petit atelier mécanique, il réparait lui-même, je ne lui ai pas livré beaucoup d'outils. Il sciait le marbre avec une débiteuse, il achetait ses blocs et il les débitait en tranches, la cheminée que vous voyez ici a été faite par lui.

J'ai fabriqué quelques outils pour la pierre bleue, les *équioques* par exemple. On travaillait surtout pour les carrières, on faisait surtout les réparations des *crics*.

Parce que c'étaient des *crics à mains* avec des mécanismes démultiplicateurs, il y avait des pignons qui s'usaient, mon père faisait les réparations. Les *pointes* pour les *rocteurs* étaient fabriquées directement à la carrière, il y avait un forgeron qui travaillait à l'atelier pour fabriquer les *pointes*. J'ai travaillé un moment à la carrière, plutôt par accident. Je

travaillais ici depuis un an chez mon père lorsqu'il s'est brûlé un doigt. La blessure a mal tourné et on a dû lui couper le doigt, il ne pouvait donc plus travailler. Pour ne pas me laisser vagabonder et quand même travailler un peu, il avait été trouver le directeur, et j'ai travaillé pendant quelques mois à la carrière. Le travail consistait à retailler, refaire les *pointes*, l'outil des *rocteurs*. Chaque *rocteur* avait 25 ou 30 *pointes* pour travailler sa journée. Parce que ces gens travaillaient à la pièce, ils ne pouvaient pas s'arrêter, car s'ils ne travaillaient pas, ils ne gagnaient pas leur vie. Ils avaient donc des séries de *pointes* et, tous les jours, les séries étaient réparées pour eux travailler leur journée... Tous les jours, c'était un roulement.

Je me souviens, j'étais gosse, que mon père fabriquait aussi des *pelles de terrassier* pour la briqueterie. Il y avait une quarantaine d'ouvriers qui tiraient toute la journée aux terres. Il y avait une *presse automatique*. C'était un immense plateau tournant avec des formes les unes à côté des autres, des formes d'une brique. La terre descendait par une trémie et remplissait les bacs. Au fur et à mesure de la rotation du plateau, les bacs se remplissaient et la terre se comprimait jusqu'à ce qu'ils soient bien remplis au niveau du moule. À la sortie, il y avait trois femmes qui prenaient les briques qui remontaient hors des moules. Les briques étaient posées sur des planches et les planches étaient placées sur des wagonnets, et puis envoyées au séchoir. C'étaient des séchoirs à l'air libre où les briques séchaient tout l'été, puis elles passaient au four en hiver.

C'était un four à feu tournant. Il avait une forme ovale avec une série de portes sur le côté. On plaçait les briques par les portes, on y mettait des milliers de briques. On déposait des feux au-dessus des tas de briques. Après un temps déterminé, les briques étaient cuites. Puis ils passaient aux portes suivantes. Le feu ne s'éteignait jamais, il s'avancait au fur et à mesure qu'on avançait avec le charbon. On enlevait les briques qui étaient cuites et on remettait des briques à cuire.

Ce qui se vend le plus souvent sont les *serpettes*, les "sorpias". On fabrique aussi les *courbets*, les *croissants*, des *griffes à saigner*, des *bèches à planter*. Une *bèche à planter* pour les plantations forestières, c'est tout à fait différent d'une *bèche de jardin*, la lame est beaucoup plus épaisse, au lieu d'un manche en bois, c'est un manche en tube de métal. Il faut que ce soit solide parce le planteur plante l'outil dans les racines, il ne regarde pas. Nous forgeons aussi des *houes* à planter les sapins, il y a aussi des gens qui plantent à la *houe*. Il y a un garde ici, c'est un Flamand, il lui faut une *bèche*, c'est une question d'habitude et peut-être que tout dépend du terrain. Dans les Ardennes, il ne leur faut pas de *bèches à planter*, ils veulent des *houes à planter*. J'en ai déjà fait, avec une lame de chaque côté, une lame dans un sens et, de l'autre côté, la lame dans l'autre sens. Le planteur frappe une fois d'un côté, il la retourne et frappe une fois de l'autre, cela fait dans le sol une fente en croix. Il met le sapin, met ses pieds de chaque côté, et le sapin est planté.

Dans l'atelier, il y a aussi une machine-outil, un *tour*. Celui-ci, c'est moi qui l'ai acheté ; mon père en avait déjà un, mais il était beaucoup plus ancien, pour travailler dessus, c'était la croix et la bannière. Le *tour* servait surtout au propre entretien de notre atelier. Il arrivait que mon père faisait des pièces pour lui personnellement. On a eu une fois une blague avec *l'arbre à cames* du *marteau pilon*, par exemple. *L'arbre* avait cassé au bras du *volant*, le *tour* lui a servi à faire un autre

arbre. Il arrive aussi qu'on vienne me demander de faire une pièce pour une machine ou l'autre, je la fais, mais je travaille pour moi aussi. Pour faire les *houlettes* à peler les sapins, par exemple : il y a une boule au bout ! Moi, je fais les boules au tour, mon père les forgeait à la main. Je vais plus vite à les faire au tour que de les forger, à l'heure actuelle...!

La *houlette* est un outil, avec une lame à un bout et une boule à l'autre, pour enlever l'écorce des sapins, pour les mettre à blanc. Maintenant, il y a des fameuses machines qui pèlent les sapins, mais ils ne savent pas aller partout avec ça. Cela va pour une mise à blanc, une machine comme ça, mais là où il y a des chablis, où on fait une éclaircie, qu'on coupe des sapins de 8 ou 10 ans, ou même moins, à ce moment-là, il faut débarder avec un cheval, parce qu'il n'y a pas moyen de passer avec des machines, à ce moment-là, les *houlettes* viennent à point.

On ne fabrique plus que très rarement des *cognées*. La *cognée*, c'est terminé : maintenant c'est la tronçonneuse. On fabriquait les *cognées*, je ne vais pas dire d'une seule pièce, mais elles étaient tout en acier, parce que j'allais plus vite de faire tout en acier. Ce n'est pas le prix de revient qui joue, mais la main-d'oeuvre. La différence du prix entre le fer et l'acier est variable. Si on prend des aciers spéciaux, ça c'est quand même 4 fois plus cher. Mais dans les aciers courants, disons que c'est 2 fois et demi le prix, ce n'est pas ça qui joue. Disons qu'actuellement, le fer est à 30 francs du kilo, donc il ne faut pas jouer là-dessus.

Pour les manches, je vais acheter chez un fabricant de manches : il y en a encore, c'est pas ça qui manque. Il y en a un à Rochefort. On sait aussi s'approvisionner au **Liénaux** à Couvin ; ils vendent des manches qu'ils ne fabriquent plus. Dans le temps, ils fabriquaient des manches ; dès qu'ils ont arrêté d'en fabriquer, ils ont vendu des manches qui sont fabriqués en Allemagne, qui sont nettement moins bons, qui ne sont pas si bien faits. J'ai déjà beaucoup cherché pour en avoir des meilleurs ; dernièrement, je me suis approvisionné à Chimay où il y a un fabricant de manches. J'en ai acheté à Rochefort, ils sont trop fins et ça ne convient pas. C'est plus facile d'aller à Chimay qu'à Rochefort, mais il y a une nette différence de qualité et puis le modèle de manche est différent. Chaque outil a son modèle de manche bien défini. Un manche trop fin ne convient pas, parce que pour une main normale, il faut serrer le manche pour ne pas qu'il vous glisse dans les mains. Il faut qu'il ait une bonne dimension, autrement c'est fatigant, aussi bien trop fin que trop gros. Je n'ai jamais pu retrouver le modèle de manche qu'on fabriquait au Liénaux : ça c'était le modèle idéal. C'étaient les plus beaux manches qu'on ait jamais pu avoir, c'était la fabrication du Liénaux.

Dans le temps, on fabriquait beaucoup de *faux*, parce que tous les fermiers commençaient par faucher avec la *faux*. Ils faisaient les bords de la terre pour pouvoir passer avec la machine sans rien abîmer. Maintenant, on fonce dans tout, on piétine tout avec le tracteur... Il n'y a plus que cela qui compte, la vitesse, on ne regarde plus à 100 kg de froment ! Je dois encore avoir dans un coin des *faux* en fabrication ; il faudra que je regarde, je ne les achèverai jamais. Elles sont simplement forgées : il y a l'ébauche, rien de plus. La lame n'a pas été achevée d'être platinée, c'est ce qui s'appelle quand on a terminé, c'est la "platine". La platine se fait au *marteau-pilon* qui bat sans interruption. Battre au *marteau-pilon*, c'est automatique, c'est une routine, pour faire un

courbet ou un autre outil, c'est la même chose. C'est l'habileté qui est difficile à acquérir, c'est de pouvoir placer son acier correctement, parce que si vous le mettez un peu de travers, vous êtes mal embarqué et vous ne tournez pas bien, ou si vous ne positionnez pas bien, vous obtenez une mauvaise forme et c'est toujours là la grosse difficulté.

Je livre mes outils à quelques quincailleries. J'ai encore **Baurain** à Couvin, j'ai **Macq** à Chimay, j'en ai à Sivry, j'en ai à Froidchapelle, j'en ai à Beauraing, j'en ai à Alle-sur-Semois, j'en ai à Gedinne dans les Ardennes : ce qui explique le fait que je fabrique beaucoup de modèles de "sorpias". Quand on me passe une commande d'outils, je sais d'office le modèle qui leur convient. Mon père fournissait déjà à Alle-sur-Semois. J'ai pris la succession de mon père qui utilisait déjà tous les gabarits.

Il n'y a pas beaucoup de taillandiers. Avant, il y avait quatre ou cinq taillandiers ici, dans la Province. Il y en avait un ici, pas loin de la frontière française, lorsqu'on est passé Givet. Il est décédé...

Mon fils apprend le métier : c'est un métier qui permet encore à un homme de vivre ! Pour pratiquer ce métier, ce n'est pas tellement la force physique qui compte, c'est surtout le coup d'œil, parce que la force c'est le *marteau-pilon* qui la donne. Le travail de l'*enclume* est beaucoup aidé pour autant qu'on puisse profiter de toutes les possibilités du *marteau-pilon*. Ça, c'est la grosse difficulté d'apprendre ce métier, c'est de pouvoir utiliser le *marteau-pilon* au maximum de ses possibilités, de façon à réduire le travail à la main : c'est là toute l'astuce du métier au point de vue forge.

Le travail à l'enclume, avec deux aidants, avec des *masses* de 7 - 8 kilos ne se justifiait pas, c'était plutôt chez le maréchal-ferrant, le forgeron. C'était le temps où l'on ne trouvait pas toutes les dimensions de fer qu'on voulait. Dans le temps, on ne savait pas trouver des barres de fer à des dimensions se rapprochant de l'utilité qu'on voulait faire, alors, il fallait la forger pour la ramener aux dimensions qu'on voulait utiliser ; donc, à ce moment-là, il y avait des frappeurs de rangs de façon à faire le travail plus facilement. Moi, je n'utilise que trois sortes d'acier : il y a l'acier fondu, l'acier marchand en deux catégories, 65 et 75 kg de résistance, c'est tout ce que j'utilise comme qualité d'acier. L'acier fondu a une résistance supérieure, mais la trempe est d'autant plus délicate. L'acier fondu est beaucoup plus dur, plus fragile à travailler, il ne peut pas être, même très peu, surchauffé, autrement il tombe en morceaux. Question trempe, il y a un revenu à faire, ce revenu il faut le faire au moyen d'un feu de charbon de bois, parce qu'on ne peut pas avoir de fumée, parce que, si vous avez de la fumée, vous ne voyez pas les couleurs du revenu. Pour travailler l'acier fondu, ce sont des astuces et des complications en même temps. On emploie l'acier fondu pour faire des outils un peu spéciaux, des outils qui demandent une dureté pour tailler la pierre par exemple, cela ne se demande presque plus. Il y en a beaucoup qui n'en veulent pas, parce qu'en plus, pour les réaffûter, il faut une meule spéciale. Actuellement, j'ai quelqu'un qui a travaillé à la carrière ici, qui fait des bacs en marbre : il y a un débouché pour ça. Dernièrement, je lui ai fait des *pointes*, des *équipes*, etc., tout ça pour lui pouvoir travailler ; il me les apporte en réparation.

J'achète les matières premières chez un grossiste en acier. Je me souviens bien, au début que je travaillais, mon père m'avait dit qu'il avait demandé des échantillons d'acier à

Vireux-Molhain : il ne convenait pas pour nos fabrications. De tout temps, on a toujours commandé à la même maison, à Bruxelles : je commande toujours là-bas, j'ai essayé autre part pour m'approvisionner en acier, mais je ne parvenais pas à trouver la qualité que je voulais.

LE TAILLANDIER (2)

Interview de Paul BERNARD (PB)
École de Romedenne

Enquête et enregistrement par
Madame Morelle (MM)
les élèves de l'école (E)
Viviane Lemaire (V)

Document n° 314

V : Monsieur Paul Bernard de Romedenne, est venu répondre à vos questions, pour vous permettre de connaître son métier.

E : Quel métier exercez-vous ?

PB : J'exerce le métier de taillandier, c'est-à-dire la fabrication d'outils tranchants.

E : Que faisiez-vous comme objets coupants ?

PB : Il y en avait une grande diversité, principalement des *courbets* ainsi que tous les outils de jardinage, les *râteaux*, les *rasettes*, les *binettes*, les *ciseaux* pour tailler les haies, les *bêches à planter*, toutes sortes d'outils tranchants, excepté les *couteaux*, je n'en ai jamais fait. Il faut un matériel spécial pour faire des *couteaux*, généralement c'est fait dans de l'acier inoxydable, et il faut un outillage adéquat. Ici, à Romedenne, il n'y avait pas de coutelier.

E : Quels outils utilisiez-vous dans votre travail ?

PB : Principalement, il fallait une forge, du charbon, du feu et du fer, en réalité de l'acier, c'est comme un morceau de fer mais on peut le tremper, on le durcit, ce qui lui donne une résistance beaucoup plus forte.

E : Pendant combien de temps avez-vous exercé ce métier ?

PB : J'ai commencé à 16 ans, jusqu'à ma pension ce qui fait un calcul de 56 ans, mais j'ai travaillé plusieurs années en usine, je pratiquais mon métier après mes heures de travail.

MM : Et votre travail d'usine consistait en quoi ?

PB : J'étais au service d'entretien aux PRB, principalement comme soudeur polyvalent, je faisais les dépannages de machines et de presses hydrauliques.

MM : Ça n'avait pas beaucoup de rapport avec ce que vous faisiez après vos heures ?

PB : Il y avait une forge à l'usine et ça m'arrivait de forger, mais je ne faisais pas des outils, je faisais des pièces forgées pour divers travaux.

E : Pourquoi avez-vous choisi ce métier ?

PB : J'ai choisi ce métier parce que je l'aimais bien et mon père fabriquait aussi des outils, comme mon grand-père, c'est une histoire de famille.

E : Avez-vous toujours travaillé dans votre forge ?

PB : Et oui, tous les jours, excepté le dimanche.

MM : Et votre père et votre grand-père en faisaient leur métier principal ?

PB : Oui.

V : Donc, il y a trois générations qui ont travaillé comme taillandier, et avant votre grand-père, y en a-t-il eu d'autres ?

PB : Pas à ma connaissance.

MM : Toujours dans cette maison-là ?

PB : Oui.

E : Avez-vous continué à travailler le fer ?

PB : Oui, puisque j'ai continué à faire des outils.

E : Vous a-t-on demandé de fabriquer d'autres pièces qui ne rentraient pas dans la production des outils du taillandier ?

PB : Oui, ça m'est arrivé de faire autre chose que de la taillanderie, j'ai fait un peu de ferronnerie. Cela consiste à travailler des fers forgés, on fait des *volutes* qui doivent s'adapter dans un cadre, on fait une barrière, ou un garde-corps, c'est ça la ferronnerie.

E : Sauriez-vous expliquer la différence entre l'atelier du taillandier et celui du forgeron ?

PB : Le forgeron travaille principalement à la fabrication des *chariots*, il fallait ferrer les roues, il fallait ferrer les chevaux, c'est la différence entre le taillandier et le forgeron, moi je ne ferrais pas les chevaux, je ne ferrais pas les *chariots*, c'est un métier à part. Il fallait avoir l'outillage adéquat, notamment les bacs de refroidissement : quand on ferre une *roue*, on y met le bandage brûlant et pour éviter que le bois ne brûle, il faut le refroidir dans le bac de refroidissement que moi, je n'avais pas.

MM : Aviez-vous des contacts avec le forgeron ?

PB : Non, c'était un métier tout à fait différent, lui ne s'intéressait pas à ce que je faisais, et moi non plus.

E : Combien de temps est nécessaire à la réalisation d'un *courbet* ?

PB : Il faut compter une heure et demi.

MM : Et vous aviez du monde qui venait dans votre atelier ? Ici à la forge, quand le forgeron travaillait, il y avait une réunion de fermiers.

PB : Oui, j'ai eu quelques curieux qui sont venus, mais surtout c'était des gens qui venaient pour acheter. Alors, on faisait une petite causette, on regardait comment ça marchait...

E : Respectiez-vous un horaire fixe ?

PB : Non, pas précisément, quand on est indépendant, on commence quand on veut le matin et on termine quand on veut le soir. En général, je faisais 12 heures par jour, je commençais vers 6-7 heures le matin jusque 7 heures le soir, avec une pause d'une heure à midi.

V : Y avait-il des moments propices au travail ?

PB : Oui, c'est un métier qui se pratiquait surtout l'hiver, pour la bonne raison que tous les outils que je faisais étaient pour des bûcherons. Il y en avait beaucoup et c'était l'hiver que ça marchait le plus ; l'été, on fabriquait des outils de jardinage, tels que les *bêches*, les *râteaux*... C'était un métier saisonnier. Par la suite, pour combler le manque d'outils de jardinage, que l'on trouvait à bon prix dans les grandes surfaces, et que je n'aurais pas pu concurrencer malgré ma très bonne qualité, j'ai vendu et assuré le service après vente de *tronçonneuses*, surtout l'été. Si vous vouliez avoir du travail tout le temps, il fallait diversifier.

E : Comment faisiez-vous votre publicité ?

PB : Je n'en n'ai pas fait beaucoup, parce que ça se disait : "Si tu veux un bon outil, tu vas chez Paul Bernard", voilà ma

publicité. Ce que je faisais était garanti : il n'y avait pas de problème, si on cassait - ce qui était très, très rare - et bien je réparais ou je remplaçais gratuitement.

V : Vous faisiez une garantie de plusieurs années ?

PB : Non, d'un mois en général, un outil qui casse, il ne faut même pas un mois pour le casser. Je vous dis sans me vanter c'est très rare, très rare quand on m'en rapportait.

MM : Et vous affûtiez aussi un outil quand il était usé, on pouvait vous le rapporter ?

PB : Oui bien sûr, fallait changer un manche ou autre chose, ça j'assurais la réparation.

E : Combien d'outils fabriquiez-vous par jour ?

PB : Les *courbets*, sans chômer, j'en forgeais 50 par jour, pendant que j'étais au *maka*, il y avait un autre fer qui chauffait dans la forge, la puissance du feu était réglée, quand je sortais du *maka*, l'autre fer était bon et ça suivait, j'en faisais jusque 50 par jour non terminés. Cela dépendait aussi des curieux qui venaient voir, me poser des tas de questions et m'amuser pendant une heure, alors là plus rien ne se faisait. S'il vient un client, tu ne peux pas lui dire : "Retourne chez toi parce que j'ai encore du travail". Il ne sera pas content et il ne reviendra plus.

E : Quelle est la différence entre le *courbet* que vous fabriquez et celui que l'on trouve dans le commerce ?

PB : Il n'y a pas de comparaison, les modèles que je faisais ne se trouvent pas dans le commerce : ils ne travaillaient pas la même qualité d'acier que moi. J'ai eu beaucoup de clients qui avaient acheté dans des grandes surfaces, qui sont revenus avec des outils pliés, j'ai essayé de les retremper pour leur faire plaisir, impossible, la résistance de l'acier n'était pas convenable : ça plie, ça ne vaut rien. En général, ce ne sont pas des outils en acier forgé, ce sont des tôles d'acier qui sont carrément découpées à la presse, pour parvenir à les vendre si bon marché.

E : Comment contrôliez-vous la solidité des outils ?

PB : C'est une bonne question. Lorsque je recevais un lot d'acier, je faisais ce que l'on appelle une éprouvette, ça consistait à tester un morceau forgé, le tremper et puis contrôler sa résistance. Je le plaçais au bord de l'enclume, je frappais avec mon marteau sur le bout. S'il cassait, c'était trop dur, c'était trop sec ; il fallait qu'il plie, puis qu'il casse : c'était la bonne trempe.

E : Comment écoulez-vous votre marchandise ?

PB : J'avais des quincailleries qui vendaient mes outils. Il y en avait plusieurs dans la région, et les Ardennes, qui m'achetaient des outils, 20, 30, 40, et c'était eux qui écoulaient la marchandise.

Il y avait la quincaillerie **Baurain** à Couvin, un magasin à Chimay, lui c'était un gros client, il avait 2 magasins et il vendait beaucoup aux Français. Il y avait beaucoup de forêts donc beaucoup de bûcherons dans ce coin là. Il y avait aussi la quincaillerie **Duculot** à Beauraing, la quincaillerie **Dupuis** à Macon, à Villers-Deux-Églises chez **Collart**, et à Morville... Cela faisait 25 dépôts.

MM : Avant, les magasins faisaient office de petits bazars.

PB : Chez moi, on trouvait aussi bien de l'alimentation que la quincaillerie. Et mon père montait les *poêles*, il achetait les pièces en fonte et en tôle. Quand j'ai commencé à travailler, on a fait quelques *poêles* ensemble, c'était la furie des *plates buses*, qui fonctionnaient au bois avec un coffre et un pot en fonte : on les fabriquait à la maison.

MM : Comme il n'y avait pas de moyen de locomotion, il fallait que les petits magasins assurent ce dont les gens avaient

besoin, on y trouvait des seaux, des liens pour attacher les bêtes, des clous... Les magasins devaient tout procurer aux personnes du village, puisqu'ils ne se déplaçaient pas. Et puis on avait les marchands ambulants qui passaient. Maintenant vous avez uniquement de l'alimentation, à part un peu de vêtements.

V : C'était vous qui alliez dans les quincailleries ou ils venaient chez vous s'approvisionner ?

PB : Il y avait uniquement la quincaillerie **Baurain** qui se déplaçait et venait chercher ses commandes, les autres, j'expédiais par chemin de fer.

V : Vous n'avez jamais eu de problème ?

PB : Jamais.

V : C'était une perte de temps de faire les quincailleries.

PB : Ça m'est arrivé une fois ou deux fois sur l'année d'aller les visiter, voir comment ça marchait, etc. Suite au décès de mon père, j'avais des clients que je ne connaissais pas, ce qui fait que je suis allé leur rendre visite, après commande et facturation : tout se faisait par écrit.

MM : Vos envois par chemin de fer se faisaient à partir de la gare de Romedenne ?

PB : Oui.

V : Vous avez travaillé combien de temps avec votre papa ?

PB : J'avais 19 ans quand il est décédé, ce qui a fait 4 ans. Sur la fin, il était déjà fort handicapé, il avait difficile et ne savait pratiquement plus travailler, il souffrait d'asthme.

V : Vous avez eu assez de temps pour être formé ?

PB : Ça a été limite, il m'a beaucoup forcé et j'apprenais vite, parce qu'il y a des outils qui ne sont pas tellement faciles, comme les *croissants à haies*, c'est un outil cintré avec une douille soudée au feu, et forgé d'une pièce. Par exemple, on faisait des *bêches* pour les terrassiers. Au temps où on tirait encore les terres à la briqueterie, il y avait une dizaine de terrassiers qui chargeaient les wagonnets, mais les *bêches* s'usent vite quand on travaille tous les jours ; c'était des *bêches* assez longues.

MM : Votre métier pourrait avoir une incidence sur la santé, puisque votre papa était pris de l'asthme ?

PB : Pour papa, ça a été plutôt une imprudence ou une méconnaissance de ce qu'il faisait. Au début que je travaillais - et lui a travaillé toute sa vie - avec un moteur à gaz pauvre, qui fonctionne au gaz fabriqué avec de l'antracite, ça nécessite un *scruber* pour filtrer le gaz. Il y a un gazogène qui se trouve à côté, dans lequel le charbon brûle, il se forme un gaz filtré qui arrive au moteur, mais lorsqu'on fabriquait le gaz le matin, il laissait échapper la fumée, quand on allait mettre en marche, on ne se voyait pas d'un bout à l'autre de la forge : vous vous rendez compte de la fumée qu'il y avait là-dedans ! Il a changé ce système lorsqu'il a commencé à être pris de la respiration : c'était un peu tard !!! Après, on a expédié le gaz qui n'était pas bon dehors, alors que c'était si simple de le faire avant, pour lui c'était trop tard...

E : Travailliez-vous seul ?

PB : Oui, j'ai toujours travaillé tout seul.

E : Combien coûtait un *courbet* au début de votre métier ?

PB : Au début, je pense que c'était aux environs de 26 francs belges [ndlr = 0,65 €].

MM : Est-ce que vous savez le prix d'un *courbet* actuellement ?

PB : Les derniers *courbets* que j'ai fabriqués, le prix de revient était de 1500 francs belges [ndlr = environ 37 €].

E : Comment s'appelle votre saint patron ?

PB : Saint Éloi.

E : D'où venait votre fer ?

PB : Je l'achetais chez un fabricant et grossiste à Bruxelles.

E : Avez-vous eu du regret d'abandonner votre métier ?

PB : Tu sais, on est toujours un peu amer d'arrêter quelque chose que l'on aime bien de faire, mais il arrive un moment où il faut se décider, il faut arrêter ! Alors, à ce moment-là, les regrets sont superflus.

MM : Vous y retournez souvent dans votre forge ?

PB : Quand je bricole, c'est toujours là que je vais.

V : Vous êtes devenu taillandier de votre propre choix, ou vous l'a-t-on imposé ?

PB : Quand je travaillais avec mon père, il n'y avait pas de problème, mais à sa mort, je suis resté avec ma mère à travailler à la forge et les lois sociales m'ont réclamé de l'argent, ce qui a fait que j'ai préféré travailler pour un patron, cela été plus avantageux, et je continuais la forge, le soir après mes heures. Je suis allé travailler à la carrière de Vodélé. Par la suite, j'ai eu des facilités avec Monsieur Delincer qui était mon directeur : je devais fabriquer des *truelles* pour les maçons et plafonneurs du Congo. J'ai eu une grosse commande, c'était 1000, 1500 ou 2000 *truelles*. J'ai expliqué à Delincer que j'avais un temps limite, il m'a dit qu'il n'y avait pas de problème, du moment que j'allais tous les matins à la carrière pour parer au plus pressé, c'est-à-dire les *pointes* des abatteurs et les *fers à forger* ; dès que j'avais terminé, je pouvais quitter la carrière, je revenais chez moi, pour assurer les commandes. J'ai eu ça par l'intermédiaire de mon frère qui travaillait au Congo. C'était intéressant, ça faisait beaucoup de travail, c'était aussi des *truelles* forgées d'une pièce. J'ai eu des facilités... Naturellement, le jour où je n'étais pas là, je n'étais pas payé, mais je l'étais chez moi.

MM : Quand les carrières ont arrêté, vous êtes allé à Matagne ?

PB : Oui, je suis resté un petit peu à mon compte, pas longtemps. À ce temps-là, on quittait un patron et on voulait s'installer indépendant, on pouvait réaliser cette solution-là une seule fois. C'est une loi qui était passée pour favoriser l'ouvrier indépendant ; j'ai profité de cette situation et j'ai travaillé un an ou deux comme indépendant. Mais j'avais deux enfants et les allocations d'indépendant, on ne les touchait que tous les 3 mois. C'était trop bête de perdre de l'argent ce qui fait que je suis allé m'embaucher aux *Poudreries réunies de Belgique* (PRB) : j'ai été engagé tout de suite et je suis resté 21 ans.

V : Comment fêtiez-vous Saint Éloi ? Passiez-vous une journée exceptionnelle, comme les sabotiers qui avait la statue de leur saint dans l'atelier ?

PB : Moi je n'avais pas de statue dans mon atelier. On ne le fête plus maintenant... Le curé faisait une messe, j'y allais, après on allait boire une petite goutte et puis c'était terminé, voilà la tradition.

V : Les métiers du fer se regroupaient ensemble ?

PB : J'y allais, le forgeron aussi et les fermiers, eux ne rataient aucune occasion : ils s'associaient toujours à tout, l'esprit d'équipe.

E : Comme vous travailliez seul, votre femme ne vous aidait pas ?

PB : Quand j'avais beaucoup de travail, elle m'assistait en mettant un vernis antirouille sur les outils pour qu'ils restent beaux et brillants en magasin. La forge n'est pas un métier de femme...

MM : Vous apposiez toujours votre marque sur les outils que vous fabriquiez ?

PB : Oui, en général.

E : Est-ce qu'il fallait faire des études pour faire votre métier ?

PB : À ma connaissance, il n'y a aucune école de forgeron ou de taillandier, ça s'apprend sur le tas, c'est en forgeant que l'on devient forgeron !

MM : Et maintenant ?

PB : Il n'y a qu'une école de maréchalerie...

E : Aviez-vous un habit spécial ?

PB : J'avais un bleu de travail, pantalon et jaquette, quelque chose qui ne brûle pas facilement, qui ne prene pas feu. Mon grand-père avait un grand tablier en cuir, la photo se trouve à la maison. Moi je n'ai jamais mis de tablier, ça ne me plaisait pas, mon costume bleu qui ne prenait pas feu me suffisait.

V : Vous avez parlé de la trempe, pouvez-vous donner quelques explications ?

PB : La trempe, ça se résume à ceci : tu as un morceau d'acier, tu peux le travailler, il n'est pas dur ; lorsqu'il est chauffé, il est malléable ; pour le durcir, une fois que l'outil est terminé ou pratiquement terminé, on le chauffe de nouveau et on le trempe dans un bain, ça c'est pour le durcir, pour lui rendre plus de résistance, c'est ça la trempe. Pour m'assurer de la solidité de l'acier, je réalisais une éprouvette. En principe je commandais toujours la même qualité, lorsque je recevais le lot, je faisais une éprouvette. Ca m'est arrivé à deux reprises, j'ai réexpédié la commande, elle ne concordait pas. Ce qui fait que par prudence, je faisais toujours une éprouvette avant de commencer une fabrication.

V : Votre acier vous le commandiez à Bruxelles, chez **Sidéro**, mais votre papa où se fournissait-il ?

PB : À Bruxelles, à ce moment-là, c'était les établissements **Beungert**, qui après ont été repris par **Sidéro**, nous avons toujours commandé l'acier à la même maison.

E : Combien de temps faut-il pour faire un *courbet* et un *râteau* ?

PB : Pour un *râteau*, tout dépend de sa largeur, c'est-à-dire le nombre de dents, si on voulait un grand *râteau* ou un petit.

MM : Il y avait des épaisseurs de dents différentes aussi ?

PB : C'est-à-dire qu'il y avait un nombre de dents inférieures ou supérieures à forger. Il fallait faire les épaulements, les river à la main, il fallait beaucoup de temps.

E : Toutes les dents étaient-elles à la même longueur ?

PB : Oui, bien sûr.

MM : Les manches de vos outils, ils venaient d'où ?

PB : Je les achetais à Couvin au **Liénaux** qui fabriquait des manches à ce moment-là.

E : Pouvait-on exercer le métier de taillandier à tout âge ?

PB : Il fallait au moins 15-16 ans pour commencer à apprendre, c'était un minimum.

MM : Avez-vous eu des gens de la région qui auraient souhaité apprendre votre métier ?

PB : Il y a eu quelqu'un de Romedenne qui m'a demandé pour apprendre, mais j'allais arrêter, alors je n'ai pas trouvé intéressant de prolonger, et il fallait prendre une assurance en cas d'accident, ça je n'y tenais pas. Avant que je ne travaille avec mon père, il avait pris une personne de Vodélé pour l'aider à la meule : ce monsieur a attrapé une projection à l'œil, ça a mal tourné, il a eu de l'infection, ça a duré des semaines, des mois. Mon père a dû lui payer le médecin, alors il a dit : "Plus jamais je ne prendrai quelqu'un". Ça, c'est l'inconvénient, ou alors il faut prendre une assurance, et ce sont des frais dont on se passe bien. Et surtout apprendre un



métier comme ça, c'est plutôt un don, moi j'en ai la preuve. Mon fils a voulu apprendre, mais il était déjà trop vieux, ça n'a pas marché. On a travaillé pendant un an, on a fait une centaine de *courbets*, il parvenait à forger mais ce n'était pas à mon goût. Ça y ressemblait, mais ce n'était pas cela : après un certain temps, il n'y arrivait pas correctement. C'est une routine à attraper et, si vous ne l'avez pas, ça ne marche pas.

MM : On ne s'improvise pas fabricant de *courbets* comme cela ...

PB : Non, celui qui a un peu d'idées pourra en faire, mais il y a *courbet* et *courbet*, il y a l'outil qui ne va pas bien aller, parce qu'il n'est pas bien monté et s'il n'est pas bien trempé, ça va plier. Il y a une façon de faire un *courbet*, ça ne s'improvise pas !

V : Lorsqu'il y a un outil que vous faisiez, par exemple une *truelle* ou une *rasette*, il y a ce que l'on appelle la douille qui sert à accueillir le manche, il était fait d'une certaine façon que l'on ne retrouve pas dans les produits manufacturés. Est-ce qu'éventuellement vous pouvez l'expliquer ?

PB : Ce n'est pas difficile pour forger une douille, voilà un morceau d'acier, je vais le dégorger ici, je vais l'arrondir et cette partie-ci, je vais la forger et l'élargir. Je vais laisser le cœur qui va donner la résistance à la douille, quand ceci va être à dimension, je vais la tourner, elle sera soudée ici, et là elle va être d'une pièce avec cette partie-ci, dans l'autre sens ; donc je représente mon morceau d'acier, lorsqu'il va sortir du *maka* la première fois j'aurai ceci, cette partie va être modifiée pour obtenir ceci, de là à là, je vais le forger dans ce sens-là, et puis je vais la tourner et elle sera soudée, mais toute cette partie est d'une pièce.

V : C'était le même principe pour tous les manches d'outils ?

PB : Ah non.

MM : Uniquement pour les *truelles* ?

PB : Pour les *truelles*, c'est une queue forgée, sur laquelle on met le manche ; ceci, c'est pour faire un *croissant* à douille. Il y a d'autres outils qu'on fait avec douille, mais en général c'est pour les *croissants*.

MM : Et c'était pour un mode de fixation plus solide ?

PB : C'est-à-dire que l'on fait une douille pour pouvoir mettre un manche d'une certaine longueur, c'est un outil pour faire des coupe-feux dans les bois, couper des épines, couper des ronces, d'où un grand manche pour ne pas se blesser. Voilà

ce que je vous ai expliqué. Après on tourne la douille, mais avant, on l'a travaillée, on l'a tordue, on l'a arrondie pour que la douille reste dans l'axe, et cette partie sera forgée pour la lame. Pour faire un *courbet*, il faut du 45 par 12, si vous avez un morceau dans cette section, moi je le couperai à la longueur qui convient.

V : Pour montrer la *scie mécanique* et le liquide de refroidissement.

PB : Ce n'est pas comme dans le temps. Moi, quand j'ai commencé à travailler, on coupait l'acier sur l'*enclume*, à la tranche, on la saignait, on la retournait, on mettait un morceau d'acier en dessous pour la mettre en porte à faux, on mettait un *dégorgeoir* dessus. Avant de commencer à le couper, la graisse devait chauffer, pour qu'elle soit liquide et dans cette graisse de bœuf, il y avait des additifs, pour durcir la trempe, parce qu'à ce moment-là, on avait pas les aciers que l'on a maintenant.

V : Les additifs ?

PB : Oh, il y avait 5, 6 sortes de produits dedans, du prussiate, de la manganèse, et d'autres choses que je n'ai plus en tête, que l'on avait ajouté à la graisse de bœuf pour pouvoir durcir la trempe ; autrement, ça ne trempait pas, pour la bonne raison que les aciers de ce moment-là n'avaient pas la résistance que l'on a maintenant. À la longue, voyant que mes qualités d'acier s'amélioraient, j'ai changé mon système de trempe, et c'était excellent.

V : Vous parliez des douilles, elles étaient toujours en acier ?

PB : Elles étaient forgées d'une pièce, il y avait juste une soudure à la jonction de la douille, moi je soudais à l'électricité, mais avant d'avoir l'électricité, on soudait au feu, on faisait une amorce de chaque côté, on la cintrait et comme c'était de l'acier, on avait des plaques *Laffite* à souder, avec un décapant, et à l'intérieur, il y avait du fin fil et lors de la fusion ça provoquait la soudure : quand on y allait on ne savait pas l'arracher ! Pour faire les haches, c'était la même chose, parce que l'acier on ne peut pas le chauffer aussi fort qu'un morceau de fer. L'acier doux vous allez le chauffer, vous allez le sortir du feu, il fait des étincelles partout, c'est bon, mais un morceau d'acier trempant que vous sortez du feu qui fait ça, vous pouvez le jeter, vous frappez une fois dessus et le morceau tombe par terre.

MM : Croyez-vous, que le métier de taillandier indépendant serait encore rentable ?

PB : À mon avis, celui qui voudrait faire de la prospection, refaire une clientèle, je suis certain qu'il y a des quincailliers qui accepteraient volontiers de vendre des outils de qualité.

MM : Y avait-il d'autres taillandiers dans la région ?

PB : Il y en avait un à Winenne, mais il est décédé depuis quelques années, et un à Doische.

MM : Rien qu'à Romedenne, il y en avait des métiers disparus !

PB : Il y avait chez nous, la marbrerie **Collart-Wauthier** qui faisait les *colliers* pour les chevaux.

V : À la forge de Romedenne, avez-vous vu ferrer des *roues* de *chariot* ?

PB : Non, je ne suis jamais allé voir, mais, quand j'ai travaillé à la carrière, je faisais des *crêpes* pour ferrer les *rouleaux*, c'est le même principe en plus petit.

V : Les *rouleaux* pourquoi ?

PB : Pour faire rouler les *masses*.

V : Il y en avait de différentes tailles ?

PB : Oui, il y avait des petits, des gros et on les ferrait pour ne pas qu'ils s'écrasent...

Aux portes du Viroin, près de la Ferme-château de Treignes : les églises fortifiées et autres fleurons patrimoniaux de la Thiérache ardennaise

Dossier et photographies
Pierre Cattelain

*Guerre de Cent Ans, conflits entre la France et l'Espagne implantée aux Pays-Bas, Guerre de Trente Ans, rien n'a été épargné à la Thiérache ardennaise", cette marche périodiquement "visitée" par les armées de tout poil de tout bord. Sous François I^{er}, c'est la guerre avec les Impériaux de Charles Quint. Le Saint Empire Romain Germanique tient la France en tenaille et c'est depuis la province du Hainaut que se déversent les hordes de soudards, ravageant les Ardennes sur leur passage. Certes, il y a des places fortes de renom telles que Rocroi, Maubert-Fontaine ou Charlemont, dressées sur la route de l'envahisseur pour verrouiller l'accès aux plaines de Champagne. Mais, à l'ombre des forteresses prestigieuses, se déroule la petite histoire sans gloire des paysans et des manants. Le peuple ne pouvant compter que sur lui-même assurait sa défense. En effet, le Seigneur faisait souvent partie des pillards, et de plus, après le XV^e siècle, le peuple n'avait plus confiance dans le régime féodal. En conséquence, il s'organise : c'est "sauve qui peut, et comme on peut". **Alors, on fortifie ce qu'on trouve de plus grand et de plus résistant, les églises.***

Quand sonne le tocsin, on sait qu'approche l'ennemi. Pas nécessairement les troupes anglaises, espagnoles, polonaises, hongroises, croates ou suédoises. Les assaillants peuvent très bien être français. Soldats ou officiers en rupture de solde, ils organisent des "courses" pour piller l'habitant. L'ardennais, lui, se réfugie dans les clochers, prend position derrière les meurtrières et tire sans relâche, avec force et vacarme pour faire croire qu'il y a foule derrière les murailles. Depuis les bretèches, on déverse des pierres et diverses autres choses pour protéger le portail attaqué au bélier. Pendant ce temps, femmes et enfants se réfugient dans les combles de l'église. Il faut tenir trois jours, cinq jours, pendant que la vague meurtrière traverse le village. Prise entre le marteau et l'enclume, la Thiérache ne peut compter que sur elle-même. Au nom du Roi, de l'Empereur, de Dieu, les razzias se succèdent, ne laissant juste assez de répit aux villageois que pour reconstruire et reconsolider.

Pendant près d'un siècle et demi, entre les XVI^e et XVIII^e siècles, le pays devient le théâtre de ruines et de reconstructions successives. Dès 1515, la guerre avec les Impériaux de Charles Quint vaut à la Thiérache le pillage et l'incendie des villages d'Aouste, de Rumigny et de Bonnefontaine. Entre 1542 et 1543, les fortifications reprennent de plus belle.

La période comprise entre 1559 et 1598 est marquée par les guerres de religion. Tour à tour, protestants et espagnols lancent des "courses" contre les villages. L'abbaye de Bonnefontaine est à nouveau incendiée.

Entre 1598 et 1635, les grands chantiers défensifs reprennent. En 1618 éclate la Guerre de Trente Ans. Et la soldatesque, comme toujours, vit aux crochets des gens du pays. On

*trouve quand même assez de temps et d'énergie pour remettre sur pied les églises délabrées, en construire de nouvelles et... se préparer aux fléaux à venir : l'incendie de **Flaignes**, d'**Antheny** et d'**Aouste** par les bourguignons. La seconde moitié du XVII^e siècle accouche de la fronde, dans ces temps d'incursions de troupes espagnoles—encore elles—qui pillent **Rumigny**, **Aouste**, et une nouvelle fois l'infortunée abbaye de Bonnefontaine.*

C'est la sale guerre au quotidien sur cette frontière extrême du nord de la France, pays de nulle part où l'on tente avec la force du désespoir d'échapper à la tyrannie de l'histoire. Nul fait d'armes glorieux n'a subsisté des siècles de souffrance, ni n'a été gravé dans les livres d'histoire. Il n'en reste que ces fortifications hybrides, "bricolées" d'une guerre à l'autre, dont les pierres ont gardé la mémoire de bien des martyres.

d'après Reza A. Nadéri, mai-juin 2000

Un "Gothique rustique"

En Thiérache ardennaise, la plupart des églises fortifiées ont une "base" en gothique flamboyant datant du XV^e siècle. Mais elles ne peuvent être véritablement comparées aux édifices du centre de la France. Rien de commun entre ces constructions conçues pour assurer une défense contre l'ennemi et protéger les habitants des attaques barbares et l'architecture gothique classique, lumineuse, tendue vers l'élévation céleste.

Vers la fin du XVII^e siècle, on verra s'élever des églises aux allures défensives encore plus imposantes telles que celle de Signy-le-Petit, au clocher extrêmement puissant et équipée d'échauguettes* d'angle et de mâchicoulis* sur toutes les fenêtres.

Signy-le-Petit Église Saint-Nicolas

En 1214, Nicolas V de Rumigny fonde la "ville libre" de Signy-le-Petit, c'est-à-dire un village ne payant à son seigneur que des redevances bien déterminées et jouissant de certains droits administratifs et fonciers. La paroisse naissante, dédiée à Saint-Nicolas, fut confiée aux Prémontrés de Bucilly qui en assurait le service jusqu'en 1789.

On ne possède aucun renseignement sur la première église qui fut peut-être endommagée lors de la destruction du village en 1340 par les vassaux du Comte de Hainaut. Le village est à nouveau dévasté en 1521, par le Duc de Nassau,





Tarzy Église Saint-Cyr-et-Sainte-Juliette

Élevée sur une butte, l'église s'articule autour d'une nef unique, d'origine romane, dépourvue de tour-porche (Manceau 1957). L'église est fortifiée aux XVI^e et XVII^e siècles par le percement de multiples meurtrières* et canonniers* en haut des murs gouttereaux, sous la corniche de la toiture. Elle possède une tour à pans coupés percée de meurtrières*, à gauche du clocher et à l'arrière du chœur du XV^e siècle, qui permet d'accéder, à partir de ce dernier, à une salle refuge aménagée dans les combles (Gérard 2002 : 62).



puis incendié en 1636 par les Espagnols, qui détruisent l'église définitivement.

La construction actuelle date de la fin du XVII^e siècle. Elle a été édifiée de 1680 à 1686. De style renaissance sans ornement, la masse des murs est en pierres brutes du pays (schistes quartzeux) à l'exception des ouvertures dont les piédroits sont en calcaire de Bossu.

Les murs de la tour sont énormes, en talus à la base, avec trois mètres d'épaisseur (Gérard 2002 : 62). Ceux de la nef et du transept ont plus d'un mètre d'épaisseur. Le portail et le chevet sont protégés par une bretèche* sur corbeaux* (Collin 1969 : 152), les angles de la tour par des échauguettes* en poivrière* (Manceau 1957 : 18). On pouvait s'abriter dans cette église pendant quelques jours contre des bandes pillardes et pourvues d'artillerie.



Antheny Église Saint-Rémy

Antheny est l'un des plus anciens villages du canton. Son origine semblerait remonter au moins au VIII^e siècle, à l'époque de Charles Martel.

Il faut attendre le XII^e siècle pour trouver trace de la première église d'Antheny, lorsqu'en 1198 les seigneurs de Rumigny édifièrent une chapelle destinée aux bûcherons qui travaillaient dans la forêt. Les arcs murés sur le flanc nord-ouest de la nef seraient des vestiges de cette chapelle. Les baies géminées de la tour-porche du XIII^e ont sans doute été bouchées dans un but défensif, dans ce village souvent ruiné depuis la guerre de Cent Ans jusqu'au XVII^e siècle encore, lorsque les Espagnols ravagèrent Antheny en 1638, 1643 et 1653, lors du siège de Rocroi. Plusieurs fois incendiée, son état actuel remonte à 1689.



L'église faisait partie aussi du système de défense du village et c'est autour de celle-ci que se trouvent plusieurs maisons du XVII^e siècle, portant mâchicoulis*, créneaux, bretèches*, fenêtres garnies de barreaux, dates en fer forgé ou gravées dans la pierre. L'une de ces maisons porte une tour avec une meurtrière*. La plus ancienne maison datée est le presbytère : 1585.



Prez Église Saint-Martin

L'église comporte une longue nef, datée du XV^e siècle, qui se termine par un chevet polygonal dont les bases remontent au XII^e siècle. Deux chapelles flanquantes, à l'entrée du chœur,



forment saillie à l'extérieur, à l'image d'un transept (Collin 1969 : 110). Le chœur à combles surélevés a été construit au XVI^e siècle pour servir de salle-refuge. Une tourelle ronde de même époque est accolée au bâtiment, coté sud, et garnie de meurtrières* (Cart 19767 : 152). Les pierres sont soigneusement taillées en moellons. La tourelle dessert la tour porche dont le portail de style gothique flamboyant, copié sur celui d'Aouste, a probablement été mis en place après les fortifications. À sa gauche se trouve une ancienne porte plus facile à défendre (Gérard 2002 : 58).

Dix-huit panneaux de stuc, du début du XVIII^e siècle, enchâssés dans un encadrement de marbre, représentant autant de scènes religieuses illustrant la vie du Christ, ornent le pourtour du chœur.

Flaignes-Havys Église Saint-Laurent

Selon la tradition, Clovis donna Flaignes à Saint Remi, lors de son baptême à Reims. À l'origine, l'église primitive était une simple chapelle, construite en dur vers 1075 et dépendante du Chapitre de Reims. De cette époque, il reste le pilier sud du transept et la base des murs. Le chœur daterait du XII^e ou du XIII^e siècles (Sery 1971 : 61).

Depuis la guerre de Cent Ans (1337-1453) jusqu'au XVII^e siècle, l'église, construite en pierres jaunes de la région, a connu de nombreux remaniements dont le principal fut sans doute celui de la fin du XVI^e siècle : les trois travées de la nef les plus proches du transept datent de 1580. À travers toutes ces transformations ou reconstructions, le souci de défense est toujours resté omniprésent, comme en témoignent les



nombreuses traces de fortifications encore visibles : tour ronde du XV^e siècle accédant aux combles-refuge (Sery 1971 : 69), multitude des meurtrières* et canardières*, bretèches* dont on perçoit les corbeaux* sur le pignon du transept Nord. Après les longues années de fronde et de guerre contre les Espagnols, la nef est rallongée vers 1660 (Collin 1969 : 62 ; Sery 1971 : 76).

L'Échelle Église Saint-Pierre et château

Dépendant des barons de Rumigny, la seigneurie de l'Échelle obtient du roi Henri III, à la fin du XVI^e siècle, le droit d'instaurer dans le bourg deux foires annuelles et un marché hebdomadaire. Le gendre de Jean de Marcourt, seigneur du lieu, Antoine de La Marche des Contes, gouverneur de Sedan de 1599 à 1640, restaure l'église ainsi que le château (Seydoux 1997 : 130).

Certaines parties de l'église actuelle semblent remonter au XIII^e siècle. Le chœur était peut-être voûté d'ogives, comme l'est encore le bras nord du transept. Le porche, terriblement massif, indique que certains remaniements ont été exécutés au XVII^e siècle en vue de le fortifier, probablement après l'incendie du village en 1642. Sur la face sud de la nef, le cadran solaire porte la date de 1611.



Le château, situé au cœur du village, est bâti à l'emplacement d'une construction plus ancienne et se compose d'une façade principale à l'est, remaniée au XVII^e siècle, encadrée



de tours du XV^e siècle, avec un nombre réduit d'ouvertures et des cannières au niveau supérieur. Entre les deux tours circulaires, la travée comporte des éléments du XVII^e siècle dont une large bretèche*. Il possède à l'angle nord-ouest une belle échauguette* quadrangulaire qui porte un cartouche de 1604. Elle est dite "Tour aux boulets" ou "Tour du Massacre", en souvenir du massacre des habitants et de l'assaut du château en 1642 lors de la bataille de Rocroi (Guerre de Trente ans). Des boulets sont encore inclus dans un mur.

Servion (Rouvroy-sur-Audry) Église Saint-Étienne

Les fortifications de l'église de Servion remontent au XV^e siècle. De plan carré, la tour-porche est flanquée de deux tourelles d'angle percées de cannières*. À droite du portail (refait en 1829), la tourelle sud abrite l'escalier à vis donnant accès aux deux étages de la tour. La tourelle nord renferme deux casemates superposées, voûtées en croisées d'ogives, prenant appui au milieu des murs et non dans les angles.





Sur la façade sud de la tour, les consoles* témoignent de l'existence d'une bretèche*.

Le bandeau rond, qui court le long de la tour-porche pour réapparaître sur le chœur, est un élément caractéristique de la seconde moitié du XVI^e siècle. La nef et la chapelle latérale ont été reconstruites au XVII^e siècle.

Launois-sur Vence Ancien relais de postes et de messageries

Érigé en 1654 lors de la fondation de Charleville par le Prince Charles de Gonzague, ce relais, placé sur l'axe routier Amsterdam-Marseille en passant par les Ardennes, assurait les communications de cette cité avec les grandes villes.



Il est également placé sur l'axe Paris-Sedan, qui mène de la capitale vers une des frontières du royaume.

Un brevet en assurait la charge à la famille Potier, une dynastie de Maîtres de Postes, mais ils sont également agriculteurs (Moriceau 1975 : 29). Le relais devient aussi une demeure des Messageries Royales, ouverte jour et nuit au trafic des voyageurs et des marchandises. En 1762, il voit passer une fois par semaine un carrosse Paris-Sedan. Au début du XIX^e siècle, c'est une diligence par jour. Il accueille aussi des charrettes d'utilité publique et de petits attelages (Poncelet 1985).

L'ensemble, bien conservé, forme un quadrilatère autour d'une grande cour intérieure. Il comprend le logis du maître des postes, la halle aux diligences, les écuries, la bergerie, et la cave voutée avec le pressoir. L'édifice abrite aujourd'hui l'office du tourisme et le Centre rural d'Animation culturelle (CRAC) qui en assure l'entretien.

La halle aux diligences, véritable cathédrale de poutres, est l'œuvre des compagnons charpentiers ardennais de l'époque. La structure de cet ensemble architectural est demeurée intacte.

Dommercy Église Sainte-Marie-Madeleine

Dans ce village ancien aux maisons de torchis, on remarque directement la tour imposante de l'église fortifiée du XVI^e siècle, dont les fenêtres du chevet furent bouchées suite aux invasions. Les murs très épais, sont garnis de meurtrières*. Un puits et un four assuraient l'eau et le pain aux habitants du village qui s'y réfugiaient en temps de guerre (Pinard, 2010).



Les fonts baptismaux, avec quatre têtes d'angle, datent du XII^e siècle. Deux très belles pierres tombales en schiste des XVI^e et XVII^e siècles ont été encastrées dans les murs, suite à la réfection du dallage de l'allée centrale, dont celle du seigneur d'Argy, décédé en 1640, et de ses quatre épouses successives.



Rocquigny Église Saint-Christophe

À la limite du département de l'Aisne, c'est la seule église fortifiée ardennaise exclusivement en brique. Elle possède un puissant donjon carré occidental de deux étages, flanqué de deux grosses tours rondes datée du XVI^e siècle. De nombreuses meurtrières* sont encore visibles, et les murs sont ornés de nombreux dessins de briques vernissées. La partie occidentale peut être considérée comme la "sœur jumelle" de l'église de Wimpy. La nef et le chœur datent du XIX^e siècle. Une procession dédiée à Saint-Christophe, devenue pèlerinage en 1923, avec bénédiction de voitures, a connu un succès indéniable dans l'entre-deux-guerres (Poquet 1986).



Saint-Jean-aux-Bois : Halle

Bâtie sur un plan quadrangulaire à pans coupés, cette halle a 28 m de longueur et 12 m de largeur. Sa toiture, autrefois de chaume, est aujourd'hui en ardoises. Elle est supportée par des poteaux formant trois travées. Sous les combles, on peut lire la date de MDCCLII, date probable de sa construction. D'autres documents font état d'une halle à Saint-Jean en 1669.

En 1862, Saint-Jean était un bourg important : 700 habitants (en 1982 : 160 habitants). Cette halle était le lieu de vente de produits locaux : chevaux, vaches, petits porcs, volaille, cidre, pommes, cerises, miel, échelles, vannerie, sabots, balais de bouleau, échelas, bois, osier, rouennerie.



Liart Église Notre-Dame

La construction de l'église date du XVI^e siècle. Les conflits continuels entre l'Empire germanique de Charles Quint et la France de François I^{er} puis de son fils Henri II ont des conséquences catastrophiques pour les populations. En inspection en 1546 dans ces terres du Nord-Est, François I^{er} encourage les fortifications, qu'elles soient à l'initiative de la noblesse, du clergé ou des populations (Bourquin 1994 : 17).

L'élévation d'églises fortifiées se multiplie alors en Thiérache. À Liart, une tour-porche rectangulaire, ayant l'aspect



d'un puissant donjon à deux étages, défend l'entrée occidentale. Pourvue d'une belle bretèche* et de nombreux orifices de tir, elle est couverte de curieuses toitures à la silhouette en forme de triple pyramide (XVII^e). Le chœur est flanqué de deux tourelles polygonales à meurtrières qui donnent accès aux combles-refuge (Gérard 20012 : 50 ; Collin 1969 : 80). L'étroitesse de l'entrée, minuscule par rapport au donjon, constitue un élément de défense passive caractéristique de ces églises fortifiées.

Maipas : Maison Forte

Cette ferme-château spectaculaire a probablement été construite sous le règne de Louis XIII. L'entrée se fait par un porche charretier en anse de panier, avec à sa droite une porte piétonne. La bâtisse rectangulaire, flanquée de quatre tours d'angle en éperon et percée de meurtrières*, a gardé son aspect défensif après sa transformation en ferme vers 1700 (Seydoux 1997). Le nom de "Maipas" aurait pour origine un mauvais passage sur la route d'Aubenton à Mézières.



Aouste Église Saint-Rémy

Aouste a pris place sur le site d'anciens établissements préhistoriques, celtiques et romains. Les nombreuses découvertes de haches en silex, monnaies et bas-reliefs romains faites au cours du siècle dernier en sont des preuves incontes-



tables. En 1854, au lieu dit "les Esterbissieux", à l'extrémité du terroir, on y trouva même une sépulture datant d'une façon certaine du Néolithique.

L'église Saint-Rémy date des XV^e - XVII^e siècles et s'ouvre par un portail gothique flamboyant surmonté d'une puissante bretèche*. L'église témoigne d'une certaine recherche architecturale avec des décrochements sur les contreforts.

Une tour carrée fortifiée est située sur l'angle gauche de la nef. Cette tour communiquait avec le dessus des voûtes de la nef, l'ensemble servant de refuge à la population. Deux voûtes en pierre la séparent en trois parties superposées. On accédait à la tour par un escalier en partie dans la nef, en partie dans la tourelle ronde partielle qui lui est accolée (Labarre de Raillicourt 1980 : 121).

Les murs ont 1 m d'épaisseur et sont garnis de canonnières* et de meurtrières* dans toutes leurs parties.

Cette tour supporte le clocher. On voit encore au sommet de la porte d'entrée un mâchicoulis* d'où l'on faisait tomber sur l'assiégeant toutes sortes de projectiles. En 1820, on voyait encore deux cheminées et un puits à l'intérieur qui avaient été utilisés à deux reprises au moment des incursions des gens du Hainaut et des espagnols.

Rumigny Maison Forte de la Cour des Prés

En 1546, répondant à l'appel de François I^{er}, qui désirait que soient construits des ouvrages de défense entre La Capelle et Mézières, en deuxième ligne des fortifications de la Meuse, Louis Martin, maître de forges de Signy-le-Petit et prévôt de Rumigny, fait bâtir la Maison Forte de la Cour des Prés pour lui, sa famille et la protection locale contre les troupes impériales de Charles Quint (Manceau 1954 ; Bourquin 1994 : 17). Cette



demeure, souvent transmise par les femmes, est toujours restée dans la même famille, notamment le conventionnel Jean-Baptiste Piette (1747–1818) et son petit-fils, le juge et célèbre archéologue-préhistorien Édouard Piette (1827–1906).

La bâtisse comporte en autres une tour forte caractéristique au nord, munie d'une meurtrière* pour couleuvrine* et une tour plus petite au sud, détruite lors de la Fronde (de même que le donjon) et reconstruite pendant la révolution (Briet 1963). Elle possède aussi de belles cheminées renaissance, dont l'une est ornée d'une plaque datée de 1546 et des appartements du XVIII^e siècle qui donnent sur une majestueuse galerie ornée de tableaux de famille.

À l'origine, un haut donjon et un pont-levis au-dessus de douves entouraient le bâtiment et le jardin.

Bossus-Les-Rumigny Église Saint-Martin



La fondation de cette petite église remonte à 1575. Construite en pierre jaune des Ardennes, elle se compose d'une nef unique au plafond plat, précédée d'une tour-porche de plan carré. Son chevet plat est flanqué de tourelles cylindriques percées de meurtrières*, dont l'une donne accès à un comble-refuge. Les fonts baptismaux portent la date de 1601.



Fligny Église Saint-Étienne

Comme beaucoup d'autres en Thiérache, l'église de Fligny, succursale de Signy-le-Petit, a subi les ravages des troupes qui, régulières ou non, écumèrent le pays depuis la Guerre de Cent Ans jusqu'aux troubles des XVI^e - XVII^e siècles.

Détruite en 1340, incendiée par les Impériaux en 1521 et par le Prince d'Orange en 1555, elle fut reconstruite en 1570 grâce à la générosité des moines du Bucilly, de François de Lorraine, duc de Guise (Gérard 2002 : 40).

Le chœur, à chevet plat, plus récent que la nef unique, est surmonté d'une salle de refuge percée de nombreuses canardières* et flanqué d'une tour ronde d'accès (Manceau 1957 : 18).



Lexique (Lavenu M., Mataouchek V. 1999)

Bretèche : petite construction édifée en surplomb d'un mur, le plus souvent au-dessus d'une porte, comportant, comme le mâchicoulis, un sol percé pour assurer le flanquement* vertical.

Canardière ou canonnière : type de meurtrière adaptée à l'usage de coulevrines, d'arquebuses, de serpentines, de mousquets ou de canons.

Console : support en surplomb sur plusieurs assises et d'une saillie plus importante qu'un corbeau.

Corbeau : support en surplomb composé d'une seule pièce et accusant une faible saillie par rapport au nu du mur.

Coulevrine : petite pièce d'artillerie à canon long de la fin du Moyen Âge et de la Renaissance, ancêtre du mousquet, qui tire des boulets.

Échauguette : petite construction placée en surplomb d'un bâtiment ou d'une courtine.

Flanquement : en architecture militaire, se dit d'un tir parallèle à la ligne des fortifications.

Mâchicoulis : ouvrage en pierre placé le plus souvent au sommet des murs d'une fortification pour en assurer le flanquement* vertical. Il est constitué d'un parapet en léger surplomb, d'un sol percé et repose sur des consoles ou des corbeaux. La tradition populaire veut que l'on y jetait de l'eau, de l'huile ou de la poix bouillante sur l'assaillant, alors que c'était plus vraisemblablement de simples projectiles en pierre, des déchets de toute sorte et des excréments qui devaient être utilisés.

Meurtrière : terme générique employé pour désigner toute ouverture conçue pour le tir dans une fortification.

Poivrière : variété de toit conique. Ce terme désigne également un type d'échauguette à toit conique.

Bibliographie

- BOURQUIN L. - 1994. *Noblesse seconde et pouvoir en Champagne aux XVI^e et XVII^e siècles*. Publications de la Sorbonne, 333 p.
- BRIET S. - 1963. *Châteaux des Ardennes*. Éditions de la Société des Écrivains Ardennais.
- CART M. - 1976. Prez. *Revue historique ardennaise*, 11 : 151-154.
- COLLIN H. - 1969. *Les Églises anciennes des Ardennes*. Édition de l'office départemental du tourisme des Ardennes, 178 p.
- DEMOUY P. - 2005. *Genèse d'une cathédrale : Les archevêques de Reims et leur Église aux XI^e et XII^e siècles*. Éditions Dominique Guéniot, 814 p.
- GÉRARD J.-M. - 2002. *Églises fortifiées, moulins, fermes, maisons... châteaux... de Thiérache, (de l'Aisne, des Ardennes, de l'Avesnois et de la botte du Hainaut belge)*. Chez l'auteur, 83 p.
- LABARRE DE RAILLICOURT D. - 1980. Aouste. *Revue historique ardennaise*, 15 : 117-128.
- LAVENU M., MATAOUCHEK V. - 1999. *Dictionnaire d'architecture*. Ed. J.-P. Gisserot.
- MANCEAU H. - 1952. Grandeur et misères des vieilles pierres ardennaises : gentilhommières de paix, églises de la guerre. *L'automobiliste ardennais*, 82.
- MANCEAU H. - 1954. Le Château de la Cour des Prés. *Revue L'Automobiliste Ardennais*.
- MORICEAU J.-M. - 1975. Le sens d'une révolution agricole dans la France du XVIII^e siècle. In : *Traditions et innovations dans la société française du XVIII^e siècle*. Paris, Presses de l'université Paris-Sorbonne.
- PARENT M. - 1996. Sur les pas de Saint Rémi dans le département des Ardennes. *Ardenne Wallonne*, 67.
- PINARD J.-F. - 2010. *Les Ardennes religieuses*. Euromédia, 159 p.
- PONCELET C. - 1985. Launois : du carrefour routier du XVIII^e siècle au Centre Rural d'Action Culturelle. *Terres Ardennaises*, Numéro hors-série.
- POQUET O. - 1986. Le pèlerinage de Saint Christophe à Rocquigny en Thiérache (Ardennes). *Terres ardennaises*, 15 : 5-7
- SERY J. - 1971. Étude archéologique de l'église de Flaingnes-les-Oliviers. *Revue historique Ardennaise*, 6 : 55-76.
- SERY J. - 1981. Flaingnes-les-Oliviers. *Revue historique Ardennaise*, 16 : 117-126.
- SEYDOUX Ph. - 1997. *Gentilhommières et Maisons fortes en Champagne : Marne et Ardennes*, t. 1. Éditions de La Morande, 320 p.

RENSEIGNEMENTS

Les "Chroniques de l'Écomusée", ont pour but de resserrer les liens entre l'Écomusée et ses sympathisants regroupés au sein des "Amis de l'Écomusée", de les faire participer à nos enquêtes et de diffuser des informations sur nos activités (expositions, colloques, nouvelles acquisitions...).

Pour s'abonner et devenir membre des "Amis de l'Écomusée", il suffit de s'acquitter d'une cotisation annuelle de 10 € minimum ; au-delà de 40 €, les dons sont fiscalement déductibles. Versement sur le compte Belfius de l'asbl DIRE n° **BE92 0682 2250 7923**, ou paiement par chèque français.

L'Écomusée dispose d'une liste de ses publications qui peut être obtenue sur simple demande au secrétariat, ou sur <http://www.ecomuseeduviroin.be/index.php?page=publications>

Devenez fan de notre page Facebook : Écomusée du Viroin

Écomusée du Viroin
Rue Eugène Defraire, 63
B – 5670 TREIGNES
Tél. : +32(0)60/39.96.24
Fax : +32(0)60/39.94.50
Courriel : bbarbier@skynet.be
<http://www.ecomuseeduviroin.be>

L'ÉCOMUSÉE DU VIROIN

N° 50 - 2014

L'atelier du sabotier



Périodique de l'Écomusée du Viroin - Asbl DIRE / Université Libre de Bruxelles
Éditeur responsable : P. Cattelain, 81 rue de la Gare - 5670 Treignes, Belgique

ÉDITORIAL

Pierre Cattelain
Conservateur de l'Écomusée

Le 4 septembre 2013, à l'initiative de Jean-Marc Delizée, Député fédéral et Échevin de la culture et du tourisme de Viroinval, l'Écomusée du Viroin, en difficulté financière, accueillait Rudy Demotte, Ministre-Président de la Wallonie et de la Fédération Wallonie-Bruxelles, ainsi qu'Alain Delchambre, Président du Conseil d'Administration de l'ULB et professeur à l'ULB, afin de leur exposer *in situ* le riche potentiel de l'institution, les difficultés rencontrées et les perspectives d'avenir.

Après l'accueil des nombreux participants par le Professeur Jean-Michel Decroly, Président de l'asbl, et toute l'équipe de l'Écomusée, J.-M. Decroly présenta les deux pôles de l'implantation de l'ULB à Treignes, la gare et la Ferme-château, ainsi que leur historique et leurs atouts et enjeux. Cette allocution fut suivie par celle de Jean-Marc Delizée, soulignant l'importance de l'implantation de l'ULB à Treignes, et de l'Écomusée du Viroin en particulier, tant sur le plan de l'emploi que de celui du rayonnement culturel et de la conservation et la mise en valeur du patrimoine.

Après une rapide visite de l'Écomusée sous la conduite de Jean-Jacques Van Mol, professeur émérite à l'ULB et fondateur de l'Écomusée, et de Pierre Cattelain, conservateur actuel de la structure, ce dernier retraça les difficultés budgétaires rencontrées depuis 2010 par le Musée, qui risquent de le condamner irrémédiablement sans mesures d'urgence, et suggéra quelques pistes, notamment en rapport avec la Province de Namur, la Fondation Chimay-Wartheise, le Musée du Petit Format à Nismes, et bien sûr, la Fédération Wallonie Bruxelles et la Wallonie.

Alain Delchambre prit ensuite la parole, en confirmant l'intérêt de l'ULB pour Treignes, sa sensibilisation aux problèmes de patrimoine et d'emploi, mais aussi en soulignant les graves soucis financiers que rencontre actuellement l'Université, avec une perte de 2 millions d'euros de subvention annuelle.

Enfin, Rudy Demotte annonça la création d'une Task-Force pour réfléchir à l'avenir du site et du Musée, réunissant son propre cabinet, le cabinet du Ministre Paul Furlan, en charge du Tourisme, le cabinet du Ministre Carlo Di Antonio, en charge de l'Infrastructure, la Direction générale de la Culture de la FWB, la Province de Namur et le Musée du Petit Format.

Une première réunion de cette Task Force a eu lieu à Namur, dans les locaux du BEP, le 4 octobre 2013. À suivre...

En novembre, l'Écomusée a bénéficié d'une aide exceptionnelle de la Fondation Chimay-Wartheise, qui lui a permis de terminer l'année en équilibre. Qu'elle reçoive ici le témoignage de toute notre reconnaissance.

VIRGINVAL

Vite, au travail pour sauver l'Écomusée

Une «task force» sera créée pour tenter de sauver l'écomusée de Treignes, en proie à de grandes difficultés. Seize emplois sont en jeu.

● Patrick LEMAIRE

Le ministre-président de la Fédération Wallonie-Bruxelles et de la Wallonie, Rudy Demotte, avait évidemment d'emblée compris ce qui se cachait sous l'invitation de l'Écomusée de Treignes.

Devant la reconstitution d'une saboterie presgautoise, la dernière de la région, il ne put s'empêcher d'ailleurs, de glisser à son camarade Jean-Marc Delizée: «Je te vois venir avec tes gros sabots...»

C'est que l'homme est celui de la situation. Dans un musée, l'immobilier est géré par la Région et le mobilier par la Fédération. Ministre-président des deux gouvernements, il faisait figure d'homme providentiel, hier, pour tenter de sauver la structure.

Car l'Écomusée est en proie à de graves difficultés.

Pierre Cattelain, président de l'ASBL DIRE, qui gère le site avec l'ULB, a retracé l'embarquée



face au travail, les mines sont perplexes. L'argent, ces derniers temps, ne se trouve pas sous les sabots d'un cheval.

EdA - 2012/51/03/27

budgétaire qui était inévitable: «Dès 2006, nous avons bénéficié d'une subvention de 78500 euros de l'ULB, non indexée. Mais en 2008, la crise n'a fait qu'accroître la croissance des coûts, qui s'ajoutait à l'indexation des salaires.

En 2010, nous avons été reconnus comme musée de catégorie B. Nous avons demandé une subvention de 125 000 euros mais on ne nous a octroyé que le minimum, soit 70 000 €, avec la demande d'engager deux collaborateurs universitaires, ce qui mangeait déjà toute

l'aide promise. Nous avons négocié sur ces emplois, mais la somme n'a pas augmenté. Elle remplaçait un subside annuel de 10 000 euros, perdu dès lors.

Juste après, on nous retirait la reconnaissance pour l'éducation permanente, ce qui créait un manque à gagner de 35 000 euros. On s'est donc retrouvé plus pauvre qu'avant.

L'an dernier, de surcroît, nous avons dû changer nos chaudières, pour un total de 35 000 euros également, que l'ULB a bien voulu financer en précisant que c'était la

dernière fois qu'elle comblait un trou...»

Pierre Cattelain a dès lors dressé une conclusion sans appel: «Nous avons resserré les boulons à fond. Nous sommes toujours là. Mais le serons-nous encore dans quatre mois? On doit encore nous verser l'équivalent de 38 000 € de subvention d'ici la fin de l'année, mais il nous manque entre 50 000 et 70 000 €. À ce jour, nous comptons 22000 € de factures échues mais non payées.»

C'est clair: l'avenir de la structure est réellement menacé.

Mais à Treignes, les responsables de l'ASBL DIRE ne sont pas restés muets après ce constat. Déjà, quelques pistes se dégagent et plusieurs appels ont été lancés.

Pierre Cattelain a suggéré que l'ULB se réapproprie davantage le site de la gare. On y trouve des labos, un environnement unique et de quoi loger 38 personnes. «Si Treignes disparaît, je ne vois pas comment les stagiaires vont étudier la botanique et l'archéologie sur l'Avenue Roosevelt...»

Concernant la ferme-château qui abrite l'Écomusée, il exhorte la Province de Namur à entrer dans la danse. «Notre province ne compte pas de musée agricole ou rural, contrairement à ses voisins. Un investissement provincial devrait pouvoir être envisagé.»

En interne, à Viroinval, une autre synergie a été évoquée: l'installation du musée du Petit Format dans la tour classée de la ferme-château. «Cela pourrait déboucher sur des économies d'échelle et sur une fréquentation du site qui pourrait, je pense, doubler.»

Dans la petite cour ensoleillée de l'antique bâtisse, hier, tout le personnel assistait, silencieux, à cet appel à l'aide.

Un cri de détresse pour 16 emplois et pour la sauvegarde de tout le patrimoine rural d'une région. ■

Il va falloir gratter les fonds de tiroir, à Namur et à Bruxelles...

ULB, Région, Fédération, Province: tout le monde sera réuni et invité à gratter des fonds de tiroir déjà bien vides...

● Patrick LEMAIRE

Le ministre Demotte n'a pas fermé la porte: «Je suggère la création d'une task force pour réfléchir à l'avenir du site et du musée. Je prendrai l'initiative d'y associer Paul Furlan pour le tourisme, Carlo Di Antonio pour l'infrastructure et Fadila Laanan pour le musée. Enfin, je pense que l'on pourrait y associer d'autres structures comme la province, la commune, ainsi que l'ASBL DIRE et l'ULB.» La Fondation Chimay-Warsoise pourrait aussi être sollicitée.

D'ores et déjà, Rudy Demotte a cependant prévenu: les budgets sont évidemment très étriqués et de telles sommes ne se trouvent pas sous le sabot d'un cheval, fut-il



Le personnel, inquiet, écoute le ministre-président dresser un tableau peu avenant de la situation.

fabriqué, le sabot, en bordure d'Eau Noire. «À la Fédération Wallonie-Bruxelles, nous avons 138 millions à aller chercher dans un budget aux colonnes inamovibles. Et à la Région, ce sont des centaines de millions qui ont déjà été économisés. Tous les crédits facultatifs seront donc raturés. Et donc ceux qui concernent la culture. Je peux cependant vous promettre de proposer que l'on retire du périmètre des crédits facultatifs à réduire des structures comme la vôtre, qui sont en danger», a détaillé le minist-

re. Ils demandaient une aide financière, ils ont obtenu la garantie de ce que l'on ne raturera pas les crédits, insuffisants, qui sont octroyés jusqu'ici...

Déjà, le soleil semblait avoir inondé les cœurs à Treignes, bien que rien ne soit encore acquis, si ce n'est la volonté de chercher des pistes: «Il y a une différence entre ce qui n'est pas simple et ce qui est impossible», a souligné malicieusement Rudy Demotte. ■

Outre 16 emplois, 8000 outils à sauver...

● Patrick LEMAIRE

D'arrière ce cri de détresse se cachent des enjeux importants. L'Écomusée de Treignes, ce sont seize emplois, dont quatorze pris en charge par l'ASBL DIRE, soit onze équivalents temps pleins.

En outre, l'Écomusée est devenu, depuis sa création début des années 80, l'ancre qui renferme toute la mémoire de la région couvoisine et d'une bonne partie de la Wallonie.

En visitant le musée, vous découvrirez quelques ateliers de corps de métiers représentatifs du passé régional: cordonnier, maréchal-ferrant ou encore sabotier (jadis, on comptait plus de 500 employés dans les saboteries à Nismes, sur 2000 habitants). Mais ce n'est qu'une infime partie d'un énorme iceberg.

«L'Écomusée de Treignes compte 10 000 fiches répertoriées. Tout est inscrit: la provenance de l'outil, son utilité, son époque... Nous sommes très probablement le seul musée, dans la Fédération Wallonie-Bruxelles, à être en ordre dans son répertoire», a souligné Pierre Cat-

telain.

L'Écomusée a récolté l'atelier du dernier sabotier de la région, celui du dernier tonnelier et de nombreux outils et machines aujourd'hui introuvables ailleurs. On dénombre pas moins de 8000 références matérielles dans le catalogue du musée!

À cela s'ajoutent 2000 occurrences liées à de l'immatériel. Dès les années 80, les pionniers de l'Écomusée ont recueilli les témoignages de nombreux anciens, qui ont détaillé et fait démonstration, face caméra, du savoir-faire de jadis. Un précieux héritage qu'il convient de conserver.

Si cette structure faite d'outils et de savoir-faire venait à s'écrouler par manque de moyens, c'est donc un véritable coffre à trésors patrimonial qui devrait, vraisemblablement, quitter la région pour un autre musée ou pour les caves d'une université, bien loin de la vallée du Viroin. C'est le maintien en vie de la mémoire d'une région qui est en jeu ici, rien de moins. ■

Asbl DIRE Écomusée du Viroin-ULB RAPPORT D'ACTIVITÉS 2013

Pierre Cattelain, avec l'aide de
Brigitte Barbier, Monique Deforge
et Myriame Dujardin

1. ACQUISITIONS

L'asbl a poursuivi sa politique d'acquisition selon les critères défini en 2012, lors de la demande de renouvellement de la reconnaissance en Musée de catégorie B par la Fédération Wallonie Bruxelles, et conformément au plan quadriennal déposé.

En matière d'affiches agricoles, la collection n'a pas été complétée en 2013, suite aux problèmes financiers rencontrés. L'Écomusée a néanmoins enrichi ses collections de 500 objets, dont 461 proviennent du Cercle d'Histoire et d'Archéologie de Pont-à-Celles et environs, par l'intermédiaire de Mme Michèle Heck. Les autres dons proviennent respectivement de M. V. Bonehill, Treignes (1), Mme M. Carlier, Vierves (5), M. P. Cattelain, Oignies-en-Thiérache (6), Chimay Gestion, Forges (2), M. Delongrée, Beauvechain (7), M. G. Decamp (1), Mme M. Deforge, Treignes (1), M. G. Josens, Treignes (1), M. L. Laho, Oignies-en-Thiérache (2), M. W. Moreau, Berzée (2), M. Perot, Petite-Chapelle (2), M. Quinet, Waterloo (1), M. M. Rommié, Treignes (1), M. Stavelot, Nismes (1), M. Steyaert, Nismes (3) et M. Tilquin, Cul-des-Sarts (3).

- outils et machines agricoles (79 dons) ;
- outils des activités artisanales traditionnelles (359 dons), abordant les métiers suivants : ardoisier-couvreur, arpenteur, barbier-coiffeur, bijoutier, boucher, boulanger, bûcheron, charron, cordier, cordonnier, dactylographe, dentellière, menuisier, photographe, plombier-zingueur, tonnelier, verrier et vétérinaire ;
- produits d'activités industrielles - mines, fonderie, poêlerie... (8 dons) ;
- objets de la vie quotidienne (47 dons), dont 15 liés aux loisirs, aux jeux et au sport ;
- objets trappistes (7).

2. CONSERVATION

L'équipe de l'Écomusée a poursuivi ses missions de conservation et de restauration du patrimoine. Ainsi, l'ensemble des acquisitions 2013 a été nettoyé et traité préventivement, marqué, photographié et inventorié. En ce qui concerne l'inventaire, il est toujours réalisé à 100%. Les 500 nouveaux objets ont été mis dans l'inventaire AICIM, ce qui correspond à 25% de plus que ce qui était prévu dans le plan quadriennal (400 fiches).



Brouette 10047, en cours de restauration.
Photo P. Cattelain, © Écomusée du Viroin, Treignes.

En matière de conservation du matériel «lourd», l'équipe a procédé à la restauration complète des objets (démontage, traitement des parties malades, remplacement le cas échéant des parties détruites et remise en peinture, graissage et remontage). Comme prévu dans le plan quadriennal, les machines suivantes ont été restaurées :

- Restauration d'un râteau-faneur vers 1950 (inv. 7087) ;
- Restauration d'un plantoir à pommes de terre XX^e s. (inv. 7423), restauré une première fois en 2009 ;
- Restauration d'une moissonneuse-javeuse (inv. 7016) ;
- Restauration d'une faucheuse vers 1950 (inv. 7018) ;
- Restauration d'une brouette en bois et fer (inv. 10047).

Dans l'esprit défini en 2008, lors des nouvelles restaurations de machines, les nouvelles consignes sont d'effectuer un diagnostic complet, de remplacer à l'identique les parties condamnées et de remettre les machines en état de marche.

Afin d'assurer la conservation des machines récemment restaurées, l'Écomusée du Viroin a loué un entrepôt à Najauge (Mazée), à partir du mois de juillet 2011, et jusque fin juin 2013. Les moyens actuels de l'Écomusée nous ont poussé, fin juin 2013, à devoir renoncer à ce bail, en le rétrocédant à l'asbl Cedarc, Musée du Malgré-Tout, et à trouver une nouvelle solution pour le stockage de nos collections. Ces dernières sont à présent conservées dans l'ancien Musée



La moissonneuse-javeuse (7016), le pulvérisateur à grand débit restauré en 2012 et le plantoir à pommes de terre (7423), présentés dans le jardin à l'occasion de la fête de l'Écomusée, le 28 juillet 2013. Photo P. Cattelain, © Écomusée du Viroin, Treignes.

du Machinisme agricole, et dans les hangars de la Ferme-Château. Le Musée du Malgré-Tout a accepté de continuer à abriter les pompes à incendie dans l'entrepôt.

3. ÉTUDES ET RECHERCHES

L'équipe de l'Écomusée a réalisé des études et des recherches sur :

- Étude sur la collection des affiches agricoles ;
- Étude sur le râteau-faneur (inv. 7087) ;
- Étude sur le plantoir à pommes de terre XX^e s. (inv. 7423) ;
- Étude sur la faucheuse (inv. 7018) ;
- Étude sur les objets relatifs aux outils travaillant la terre ;
- Étude sur le travail de la forge ;
- Enquêtes et transcriptions d'enquêtes sur le travail de la terre.

Réalisation, retranscription et sauvegarde d'enquêtes :

De nouvelles enquêtes ont été retranscrites par l'équipe des animatrices :

- Centrale électrique n° 118 – Enquête J.-J. Van Mol le 07-05-96 chez G. Cuvelier
- La saboterie – Pas de n° et de date - Enquête Marylène Périquet chez Colle
- La saboterie n° 44 – Enquête J.-J. Van Mol en juillet 84 chez M. Delabie
- L'outil et la terre - Par Mathieu Bertrand – Mars 2013
- L'usine de Vireux – Enquête Marylène Périquet en 1989 chez Marcel Lannoy
- L'agriculture n° 157 – Enquête Christine Cardon chez R. Coulonval
- La saboterie n° 179 – Enquête Marylène Périquet chez Yernaux
- Le carnaval de Vierves n° 170 – 1983
- La cuisine d'autrefois n° 277 – Viviane Lemaire chez Laure Gofette le 22-04-1996
- Montage saboterie n° 184
- La saboterie n° 79 – Monsieur E. Fichet
- Le tondeur de haies – Enquête par Claire Billen chez Edmond Mazy
- Poème wallon – Leroy n° 108 – Enquête Christine Cardon chez Guy Josens et Claire Billen
- L'activité en forêt n° 1 – Interview Claire Billen
- L'agriculture n° 46 – Claire Billen et J.-J. Van Mol chez Henry Pestiaux le 10-08-78
- Les arbres remarquables n° 379 – Agathe Gosse – Décembre 2012

Publications en 2013 :

- Bertrand M., Cattelain P., *La terre et l'outil*, Catalogue de l'exposition de 2013. Inédit, faute de moyens.
- Chroniques de l'Écomusée n°48, 2012-2013 et n°49, 2013.

Visites guidées, conférences et interventions en 2013 :

- **26 et 27 février** : Mathieu Bertrand et Pierre Cattelain, dans le cadre du *Colloque international : Le Musée d'ethnographie, entre continuité et renouvellement* à l'occasion du centenaire du Musée de la Vie Wallonne (1913-2013) à Liège : Comment combler les manques ? Comment éviter l'effet du hasard ?

- **22 mai** : participation de Pierre Cattelain à la Table-ronde sur la saboterie mécanique à l'Écomusée du Pays des Collines organisée à Lahamaide, près de Ath.
- **6-7 novembre** : participation de Pierre Cattelain au séminaire sur la «Gestion raisonnée des collections» au Fourneau Saint-Michel à Saint-Hubert et au Musée en Piconrue à Bastogne.

4. MÉDIATION

4.1. EXPOSITIONS

À côté de ses espaces permanents, l'Écomusée du Viroin a proposé les expositions suivantes :

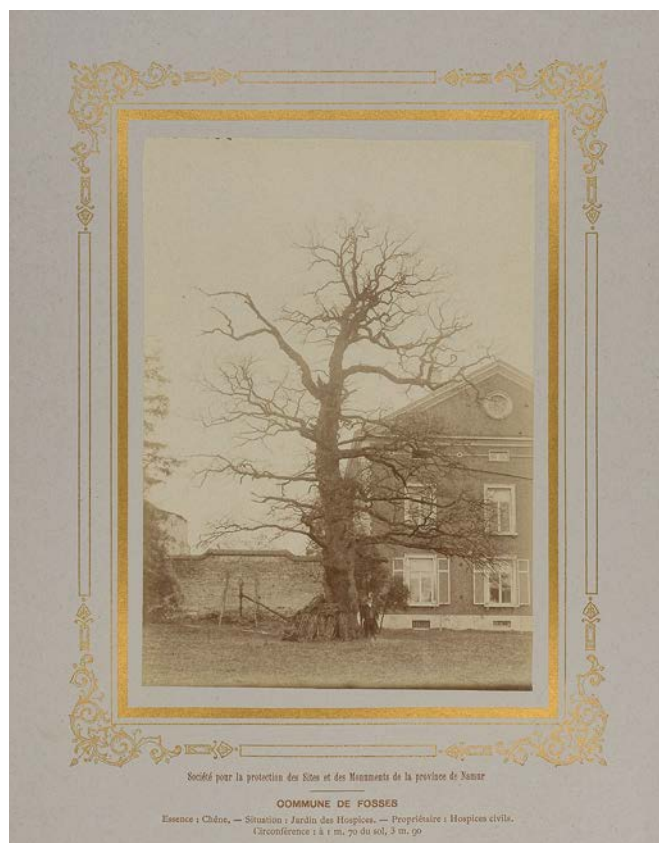
Arbres remarquables en Province de Namur. Un patrimoine toujours vert

Du 30 novembre 2012 au 13 février 2013

L'Écomusée du Viroin a proposé, fin 2012, une exposition réalisée au départ d'un album, conservé dans les collections de la Société archéologique de Namur, composé de 116 photographies d'arbres remarquables datant de 1900. Presque tous les arbres ont été identifiés et la Division de la Nature et des Forêts de la Région wallonne a tenté de retrouver les survivants.

Il en reste aujourd'hui 40, éparpillés au fil des chemins buissonniers de notre belle province. Deux photographes renommés, Guy Focant, de la Division du Patrimoine de la Région wallonne, passionné de patrimoine, et Benjamin Stassen, spécialiste des arbres exceptionnels de Wallonie, sont partis à leur rencontre pour en saisir à nouveau un témoignage photographique.

Il s'agit d'une initiative culturelle de la Province de Namur, proposée par le Service du Patrimoine culturel de la Province de Namur et le Service des musées en province de Namur / Musée provincial des Arts anciens du Namurois.



ENTRE SAMBRE ET MEUSE

Mardi 18 décembre 2012

VIROINVAL Treignes

Des arbres remarquables à l'Écomusée

Une exposition à l'Écomusée de Treignes montre une série d'images d'arbres remarquables de la Province. Un patrimoine toujours bien vert !

• Maurice VANDEWEYER

Quand Brassens chante qu'il n'aurait jamais dû quitter son arbre, c'est un peu de sa musique qui vient à l'esprit lors des découvertes des photos de ces arbres fantastiques qui ont agrémenté des places, des devantures d'immeubles, des champs ou l'un ou l'autre site remarquable de la province de Namur. Heureusement, de ces arbres séculaires, un grand nombre donne encore de l'ombre aux promeneurs ou aux villageois les jours d'été chaud.

Il en est d'autres qui, hélas, ont disparu de la circulation, faute à elle parfois et sans jeu de mots, mais aussi et souvent en raison d'un manque d'entretien et de délicatesse à leur sujet.

Magie de la photo

L'exposition à l'Écomusée de Treignes, grâce à la magie de la photo, peut encore montrer ces arbres gigantesques qui faisaient la beauté d'endroits idylliques. Mais force est de constater que c'est parfois la bêtise humaine qui a coupé, à la cognée ou plus récemment à la tronçonneuse voire à la pelleuse en arrachant les racines pour y avoir travaillé trop près, ces monuments verts.

L'exposition est une découverte ou une redécouverte en fait d'un album qui contenait des photos de 116 arbres remarquables de la province. L'album date de 1900. Des responsables du DNF ont alors fait identifier ces arbres et ont tenté de retrouver les survivants.

Quarante de ces arbres séculaires ont survécu et Guy Focant et Benjamen Stassen, deux photographes de renommée, sont partis à leur rencontre pour de nouvelles photos. Ils ont refait des clichés de ceux-ci plus ou moins dans le même angle que les photos de l'album. L'exposition présente



L'expo montre des photos datant de 1900 et un cliché du même arbre pris récemment.

Le tilleul Sainte-Anne, à Franchimont

À titre d'exemple, un commentaire qui accompagne les photos comparatives au sujet du Tilleul Sainte-Anne à Franchimont.

«Au sud de Philippeville, le tilleul Sainte-Anne occupe un point culminant où s'amorce la descente vers Franchimont. Arbre merveilleux dominant deux jeunes congénères avec lesquels il entoure une minuscule potale dédiée à sainte Anne, patronne de la fertilité.

Ce modeste édicule ne date que de 1920, mais un détail de la carte particulière de

l'Entre-Sambre-et-Meuse signalait, en cet endroit, un ermitage Sainte-Anne datant de 1713 encore figuré sur la planche 101/2 de Ferraris. [...] Point de repère incontournable, classé pour sa valeur paysagère, il a néanmoins été amputé d'une branche par un engin agricole en l'an 2000.

Un courrier courtois mais ferme a rappelé à l'agriculteur à un peu plus de délicatesse. Mieux, deux spécialistes de la taille douce sont venus au chevet du tilleul Sainte-Anne»

M.V.



EdA - 201026994876

De nombreux arbres ont été plantés autour de chapelles et autres lieux de culte.

l'évolution des arbres et de leur site, de 1900 à aujourd'hui. Une découverte qui apporte une certaine délectation pour les amoureux du patrimoine tout en ravivant certains souvenirs.

Panneaux didactiques et accessibles

Cette exposition, qui circule dans toute la province, mérite le détour, ne fût-ce que pour la qualité des photos. Ajoutons

que les commentaires qui les accompagnent sont très accessibles. En général, les panneaux didactiques sont lourds à lire, parfois pénibles pour une bonne concentration. Cette fois, il semble que les organisateurs ont compris et ont allégé les écrits pour en donner l'essentiel et permettre une lecture qui ne génère pas la lassitude.

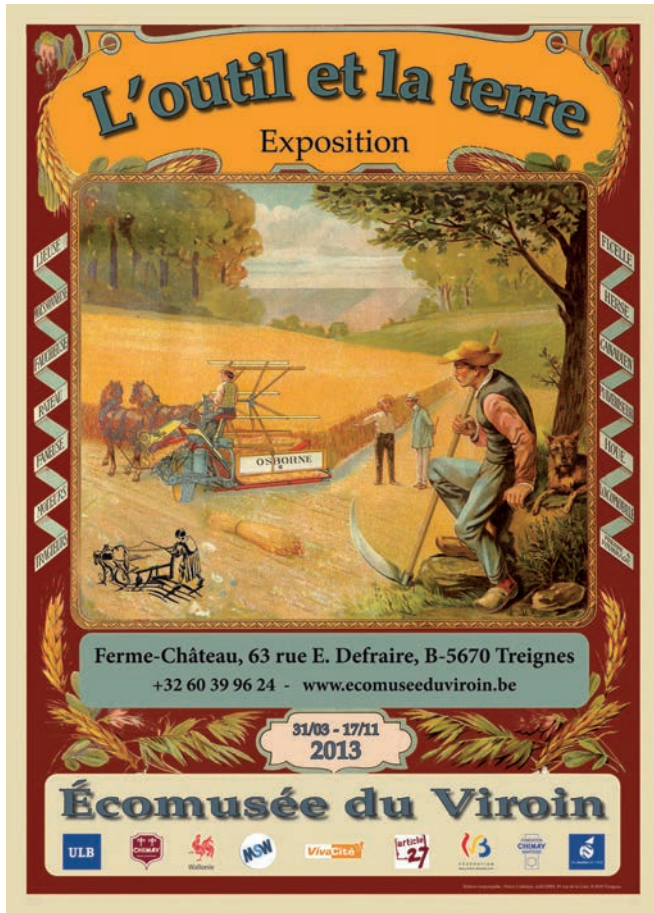
Dans le folder qui accompa-

gne l'exposition, il est écrit : « Sans nul doute, tous ces arbres impressionnent ou émeuvent par leurs dimensions surprenantes ou leur âge plus que respectable, par leur rareté ou leur histoire. C'est tout cela qu'on peut découvrir au fil de cette exposition ». Ce qui est effectivement le cas.

Et le spectateur de notre région qui visitera l'exposition sera surpris de voir plusieurs arbres du sud de l'Entre-Sam-

bre-et-Meuse répertoriés. Sûr qu'il prendra ensuite sa voiture et se verra, sans étonnement, revisiter Presgaux et Pesche pour les Couvinois, puis Franchimont, Laneffe, Morville et Anthée pour les Philippevillains. ■

Exposition ouverte du 17 décembre au 8 février. Uniquement en semaine, fermé entre Noël et Nouvel An à l'Écomusée à Treignes.



L'outil et la terre

Du 31 mars au 17 novembre 2013

L'Écomusée est retourné aux sources de sa collection en présentant ses charrues, tracteurs et outils, ses affiches et cartes postales anciennes, dessins techniques et témoignages divers...

En tant que centre de recherche et de documentation, il s'est attelé depuis de nombreuses années à collectionner et restaurer des machines et des outils. Il profite de 2013, anniversaire des 30 ans de la présence de l'asbl Dire à la Ferme-château, pour proposer aux visiteurs un parcours-découverte dans le monde du travail de la terre.

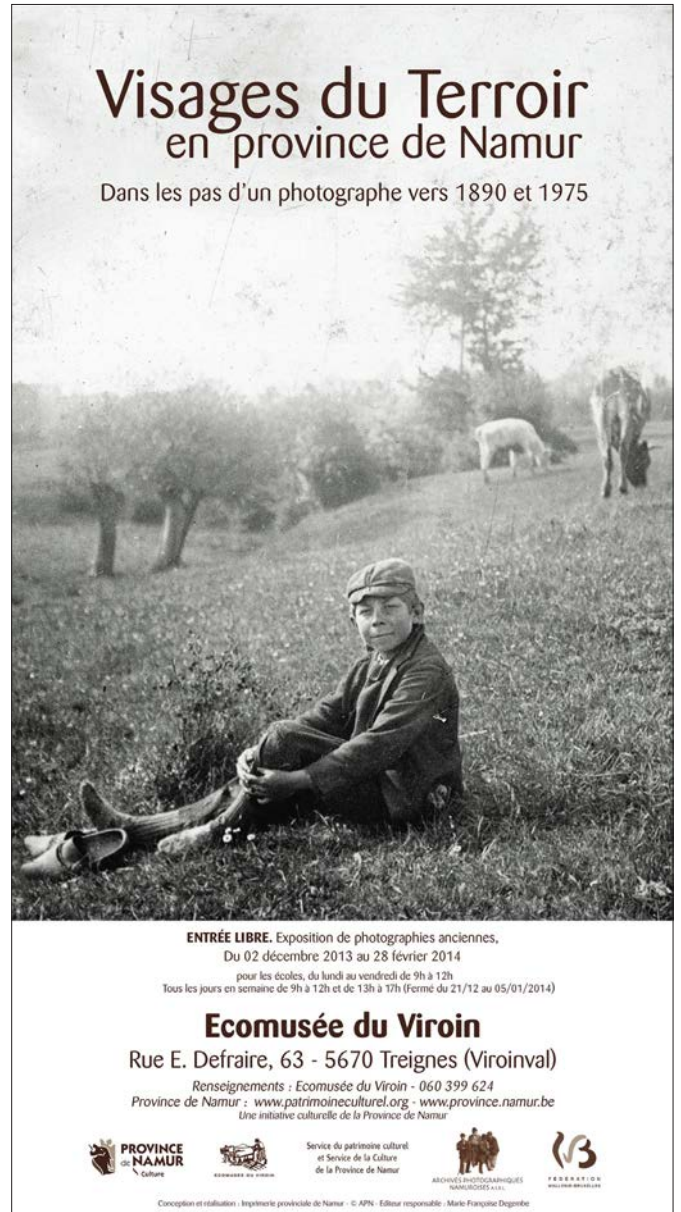
L'exposition invitait à un voyage dans la vallée du Viroin et emmenait aux origines de l'agriculture. Elle initiait à l'ensemble des étapes nécessaires à la préparation des sols à travers une sélection d'outils représentatifs, célèbres ou méconnus. Une expérience qui était à vivre aussi en famille.

Il s'agissait d'une création exclusive de l'Écomusée, basée presque exclusivement sur ses propres collections, si l'on excepte les quelques objets archéologiques empruntés au Musée du Malgré-Tout.

Visages du Terroir en Province de Namur. Dans les Pas d'un Photographe vers 1890 et 1975

Du 2 décembre 2013 au vendredi 23 février 2014

Quels regards sur le terroir à un siècle d'écart ? Une cinquantaine de photographies font dialoguer de très anciens clichés sur la vie villageoise à la fin du XIX^e siècle avec de plus récents témoignages fixés par Jacques Bouton au cours d'un reportage réalisé en 1975. Cette exposition a été réalisée en étroite collaboration avec l'asbl «Les Archives Photographiques Namuroises», fondée en 2001. Il a semblé intéressant de puiser, au cœur de ce riche patrimoine



photographique namurois au sens large, une sélection d'images sur la vie des villages et d'en présenter quelques aspects au public durant cette année thématique.

Un premier volet constitué d'une cinquantaine de photographies de vie villageoise au tournant du XIX^e siècle



Rentrée des foins à Naninne.

a été sélectionné par *Pierre-Paul Dupont* et *Jacques Bouton*, responsables de l'asbl, en concertation avec le service du patrimoine culturel ; ces photos sont brièvement identifiées et parfois commentées : date, nom du photographe, lieu.

Un deuxième volet provenant de la collection personnelle de *Jacques Bouton* gracieusement mise à disposition de la Province, vient compléter ce premier regard séculaire.

Exposition réalisée par les services généraux de la Culture et des Loisirs / Patrimoine culturel et le service de la Culture de la Province de Namur avec la collaboration de *Jacques Bouton* et de l'asbl «Les Archives Photographiques Namuroises».

Malgré nos très grandes difficultés financières et nos moyens de promotions limités, l'Écomusée a pratiquement maintenu sa fréquentation de 2012, avec une légère perte de 2,2%, mais un mieux de 1,9% par rapport à 2011. Nous observons une infime augmentation pour les groupes, mais une perte de 5,9% pour les individuels, qui succède à une diminution de 14% de 2012 par rapport à 2011 : ceci est clairement imputable au côté de plus en plus limité de nos actions promotionnelles.

4.2. ATELIERS-ANIMATIONS PÉDAGOGIQUES ÉVÉNEMENTS

Tout au long de 2013, l'Écomusée a proposé aux groupes structurés de minimum 15 personnes, des visites guidées des expositions, ainsi que divers ateliers-animations : pain, cuir, bougies, forge, soupe, promenade de Matignolles, la forêt petits à petits pas, promenade rurale, cougnoux. En voici le détail : visite guidée Eco + démo : 20 ; visite guidée expo temporaire : 8 ; animation pain : 25 ; animation cougnoux : 7 ; animation cuir : 37 ; animation bougies : 3 ; animation corde : 3 ; animation forge : 15 ; animation bonne soupe de Mamie : 12 ; promenade découverte rurale : 3 ; promenade Forêt petits à petits pas : 7, soit un total de 140 groupes

La Fête de l'Écomusée, «L'artisanat en fête : les produits de bouches», comportant un marché artisanal (démonstrations en tous genres : apiculteur, sculpteur, bijoutier... et produits locaux) que nous avons organisée le 28 juillet, a également rencontré un beau succès. Plus de 520 visiteurs décomptés à l'accueil. La fête était animée par un concert «Mouët Mazout Trio», musique celtique et années 80.



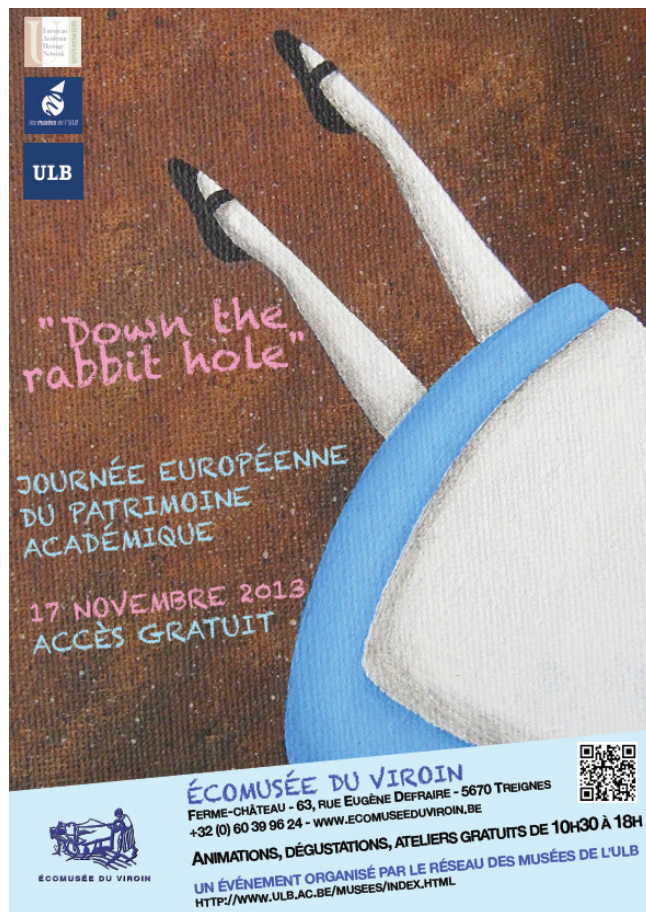
Photos P. Cattelain, © Écomusée du Viroin, Treignes.

L'Écomusée a également participé aux événements suivants :

- «Blues Chocolat et Gourmandises à Treignes» : chasse aux œufs, animations, expositions et spectacle musical de Marie-Christine Maillard, le dimanche 7 avril 2013, dans le cadre de l'activité de printemps de l'asbl «Treignes, Villages des Musées» ;
- Participation au week-end «Fermes ouvertes», les 22 et 23 juin 2013, à la ferme de Daniel Coulonval, à Vierves-sur-Viroin, en partenariat avec le Relais Verlaine Gaël asbl et le Musée du Malgré-Tout : «La Ferme servie sur un plateau». Stand d'animations et de publications, expositions de tracteurs, d'outils et de machines agricoles anciennes ;
- En août, l'Écomusée a organisé un stage d'une semaine pour une dizaine d'enfants de 8 à 12 ans, sur le thème de la cuisine d'autrefois ;
- Participation aux Journées du Patrimoine les 7 et 8 septembre, sur le thème «Patrimoine extraordinaire de Wallonie». Pour ces Journées du Patrimoine, l'Écomusée du Viroin offrait la gratuité de l'accès, et a présenté des visites guidées de la Ferme-Château de Matignolles ;
- Participation à «Trignolles, village hanté» : manifesta-



- Organisation, le 17 novembre 2013, en partenariat avec le Réseau des Musées de l'ULB, de la Journée européenne du Patrimoine universitaire - Universeum, sur le thème «Down the rabbit hole» : Les Musées de l'ULB vous invitaient à suivre les traces d'Alice au Pays des Merveilles et de l'autre côté du miroir à l'occasion de la Journée européenne du patrimoine académique. Participation : +/- 130 personnes).



Les musées et collections de l'ULB ont organisé une journée exceptionnelle d'animations et de démonstrations scientifiques autour des voyages d'Alice, à l'Écomusée du Viroin de Treignes. Lewis Carroll, l'auteur des célèbres aventures d'Alice, était mathématicien.

Il n'a pas pu s'empêcher de truffer ses nouvelles d'énigmes chiffrées, de jeux de logique et de phénomènes scientifiques déroutants. Les musées de l'ULB, chacun selon son domaine, en ont donné les clés.

Chute en apesanteur, manipulations de proportions ou de perspectives et jeux de miroirs ont donné lieu à des ateliers et démonstrations sous la houlette de l'Expérimentarium de Physique. Tout en vous prémunissant des effets des plantes hallucinogènes, le Jardin botanique Jean Massart proposait de goûter des biscuits *Eat-me* qui, à défaut de modifier la taille, ont ravi les papilles. Saviez-vous que le mercure, utilisé pour traiter les poils de castor avec lesquels on confectionnait des couvre-chefs, pouvait rendre le chapelier... fou ? Le Musée des Plantes médicinales et de la Pharmacie évoquait l'utilisation des sels mercuriels et vous a fait travailler les visiteurs du chapeau !

Bien d'autres musées universitaires et beaucoup d'autres surprises vous attendaient. Cette journée multidisciplinaire fut l'occasion de découvrir gratuitement et de manière ludique la face scientifique cachée des voyages d'Alice en ouvrant l'œil, en suivant le Lapin Blanc et en s'amusant !

La *Journée européenne du patrimoine universitaire* est une initiative d'Universeum, le réseau européen de sauvegarde et de valorisation du patrimoine universitaire, matériel et immatériel.

VIROIN-VAL Treignes

Rendez-vous gastronomique à l'Écomusée

Dimanche, l'Écomusée proposait un rendez-vous gastronomique à l'occasion de la journée européenne du patrimoine universitaire.

C'était donc une belle occasion pour l'Écomusée du Viroin, sous l'égide de l'ULB, d'organiser une journée exceptionnelle d'animations et de démonstrations sur le thème de la gastronomie.

Le public, et il était particulièrement nombreux, a pu ainsi découvrir tout ce que la chimie et la cuisine ont en commun.

En effet, de nombreux ateliers avaient été installés à l'intérieur du château-ferme et ont permis ainsi à tous ces curieux de percer les mystères de la cuisine moléculaire et de titiller leurs papilles.

Qu'est-ce que la chimie et la cuisine ont en commun ?

Les visiteurs ont pu le découvrir en participant aux différents ateliers. L'Experimentarium de Physique faisait notamment goûter du chocolat pétillant et des raisins diamagnétiques. Il partageait



aussi l'expérience des aliments acides et basiques, notamment sur certains breuvages américains bien connus. Le musée des Plantes Médicinales et de la Pharmacie, quant à lui, évoquait l'amertume des pousses-café et son rôle bénéfique pour l'organisme. On proposait alors de déguster le fameux apéritif de Philomène fabriqué à base de plantes savamment



Parentville était présent et offrait la possibilité d'observer la formation du blanc d'œuf battu au microscope...

choisies.

Quant au musée de zoologie, il proposait plutôt aux plus courageux une dégustation d'insectes comestibles ; chenilles, grillons ou vers de farine grillés. Plusieurs d'entre eux avaient déjà eu l'occasion de les goûter lors d'une rencontre à la Maison des Baillis au cours

d'une activité proposée par le Parc Naturel Viroin-Hermeton.

Attirés par la bonne odeur, de nombreux visiteurs se sont également rendus devant le four à l'ancienne : là on y cuisait les traditionnelles gaufres et galettes. Bref, des tas de bonnes choses méconnues encore de certains, qui s'intégraient parfaitement dans le cadre de l'exposition «Cocottes, Marmites et Cie», dont c'était le dernier jour d'ouverture.

De nombreux panneaux informatifs présentaient la gastronomie sous ses angles les plus variés, scientifiques, artistiques, historiques...

Cette exposition et ces ateliers des musées de l'ULB étaient mis en place pour répondre à toutes les questions du public et cherchaient à mettre en évidence les liens étroits entre gastronomie et science. ■ M.-F.L.

5. TRAVAUX

Outre les travaux d'entretien habituels, et les restaurations déjà mentionnées, l'équipe technique de l'Écomusée a notamment réalisé :

- Création d'un atelier «forge» à l'Écomusée et préparation de porte-clefs en fer en rapport avec l'animation pédagogique ;
- Rapatriement des réserves des collections (machines, outils) à partir de l'entrepôt à Najauge ;
- Transport de la collection venant de Liberchies
- Extension du jardin à l'Écomusée pour l'animation «La bonne soupe de Mamie» - «Légumes oubliés».

4.3. PRÊTS D'OBJETS

Au cours de l'année 2013, l'Écomusée a effectué de très nombreux prêts aux institutions suivantes :

- Administration communale des Bons Villers (M. Vanderzeypen)
- Loisirs et Vacances de Couvin (Muriel Dessoy)
- Espace Arthur Masson (Patricia Ferdinand)
- Square TV sprl (Aurélie Duchêne)
- Comité de la Fête de la Gare de Vierves
- Syndicat d'Initiative de Gerpennes (Baudoin Brichard)
- Le Centre de Culture Scientifique (C.C.S.) de l'U.L.B. – Campus de Parentville (M. Maetens)
- Réseau des Musées de l'ULB (Mme Nathalie Nyst)
- Musée Communal de Molenbeek (M. Steffens)

4.4. ÉDITIONS

En 2013, l'Écomusée du Viroin a édité, outre ses affiches, prospectus et dépliants, les documents suivants :

- des fiches pédagogiques sur le «Cordier en herbe» et sur la «Forge» ;
- des panneaux didactiques sur l'outil et la Terre.



Photo M. Dujardin, © Écomusée du Viroin, Treignes.

MÉMOIRES DE GUERRE 2 14-18 / 40-45

Interview de Francine ERNOULD
Treignes

Enquête et enregistrement par
Viviane Lemaire

Recherche illustrations
Myriame Dujardin et Pierre Cattelain

Document n°382, 1^{er} septembre 2014

FE : Francine ERNOULD
VL : Viviane LEMAIRE

FE : Je suis allée aux journées à Dourbes, et il y avait une commémoration de la guerre 14-18 à Viroinval. À Treignes, il paraîtrait qu'il y avait 2 soldats français derrière l'école gardienne où c'est maintenant l'Espace Arthur Masson, et les gens de Treignes leur ont dit : « *Ne tirez pas, ne tirez pas, ils risquent d'incendier le village.* » Alors, ils n'ont pas tiré et ils sont passés.

VL : Oui c'est ça, mais donc, en 14-18, il n'y a rien eu ?

FE : Ben, il y a eu des otages, mais non pas vraiment. Ils ont pris en otage le curé **Raes**, le brasseur Jules **Defraire** qui avait une brasserie sur la place et d'autres mais je ne sais pas qui, ils les ont enfermés dans l'église, puis ils les ont lâchés, mais ils n'ont tué ni blessé personne. Mais il y avait des soldats français qui étaient entre Vierves et Treignes, dans le petit sentier de Vierves, et il y avait des Allemands à l'église et ils les ont tués, donc, ils les ont vus de l'église et ils les ont tués.

VL : Donc, ça c'est bien en 14-18 ?

FE : Oui, oui. Donc, ils les voyaient sans doute du clocher de l'église et ils ont tué deux soldats français qui étaient au sentier de Vierves. Donc,

tu vois les centaines de mètres qu'il y a ! Donc, voilà, c'est ce que je sais, donc il y a eu des otages.

VL : Je vais demander à Monsieur **Nain** pour avoir un peu plus de renseignements.



École maternelle de Treignes, avant 1937.
De gauche à droite:
Francine Ernould,
Franz Lambert,
Willy Ernould,
Nestor Coulonval
Marie-Rose Desmedt



Août 1914 à Surice. Les allemands font brutalement évacuer les maisons avant d'y bouter le feu. Gravure E. Schmit (?). D'après L.C.M. d'Ars, 1919, La Belgique héroïque et martyre.

FE : Ben, j'ai donné pas mal de documents chez vous aussi. Mon grand-père Eugène **Defraire** avait une petite responsabilité dans la commune, comme garde civil si tu veux ; il avait une cocarde et un sarreau et il devait surveiller. À un moment donné, il est monté je crois ici, au Bois du Seigneur, et il a vu Surice qui brûlait. Alors, ça a été la panique, tout le monde a fichu le camp au bois, derrière la gare, il y a des petites cavernes ou plutôt des rochers en surplomb et tout Treignes est allé se réfugier là, pendant que les Allemands passaient. Il n'y a pas eu un coup de feu, il n'y a vraiment rien eu.

VL : Donc, c'est qu'ils n'avaient pas envie de tout détruire, parce qu'à Surice, ils ont tout détruit et tout brûlé.

FE : Je sais bien, il n'y a que 9 maisons qu'ils n'ont pas brûlées.

VL : On m'a dit qu'à Surice, les Allemands prenaient les jeunes enfants et les tapaient contre le mur comme les jeunes de chats.

FE : Oui, c'est vrai. Parce que j'ai de la famille à Surice, et ils l'ont raconté à mon grand-père, devant maman qui avait 12 ans. D'ailleurs maman, c'était sa psychose en 40.

VL : Oui, c'est vraiment ça, les gens ont tellement été marqués en 14. Quand ils ont appris que les Allemands arrivaient, tout le monde est parti se cacher dans les bois, ils partaient en France. Monsieur **Baudrez** m'a expliqué qu'ils ont fait des centaines de kilomètres à pied pour se réfugier.

FE : Nous aussi, on est allé à Saumur, sur la Loire ; on avait une voiture, mais sur le dessus de Couvin, elle est tombée en panne, alors, on est parti à pied. Toujours en 40, hein, ça !

VL : Tu avais quel âge en 40 ?

FE : J'ai eu 8 ans en juin, en France. Mon frère avait 4 ans et demi de plus, il était à l'Athénée de Dinant. Il y avait quelques garçons de son âge à Dinant, alors quand on a su que les Allemands arrivaient, les papas sont allés les chercher. Il y

avait le Docteur **Liévin** qui avait ses deux neveux, ils sont vite allés, ils avaient la frousse de revivre tout de 14. Donc, c'était vraiment les séquelles !

VL : Ton papa, il faisait quoi ?

FE : Il était boucher à la rue des Juifs, là où on a fait un gîte. Et mon grand-père aussi. C'est lui qui a fait construire la boucherie en 1902.

VL : Et donc, vous avez tout abandonné ?

FE : Ah oui hein. En 40, on est parti, on a tout abandonné. On a donné les clés à Mathilde, la maman de Vital **Deforge** qui était une voisine et une amie de maman. On est parti le lundi 13 mai, et on était à peine parti que les soldats français étaient déjà à la cave en train de se saouler ! Il y a eu des officiers français qui ont dormi chez nous. Maman me racontait que même une femme s'était sauvée avec son moulin à café, tu te rends compte ! Mais on était tellement pauvres ! Il y avait une Kommandantur à Treignes, chez **Hurion**, en-dessous de l'école des filles. En face, il y avait le fournil où on fait du pain, qui a été détruit. Et bien, maman me racontait que tout le village était parti chercher du pain au fournil, et à un moment donné, il y a eu deux boches qui sont montés à cheval, et tout le monde a disparu en un clin d'œil, il n'y avait plus une personne tellement ils avaient tous la pétoche !

VL : Mais sinon, ici à Treignes à la guerre 14-18 ?

FE : Non, on n'a rien eu.

VL : La faim, je suppose ?

FE : Oui, ça c'est sûr, mais ce qu'il y a, c'est qu'en 14, tout le monde avait son jardin, tout le monde avait une poule, un lapin et tout le monde braconait ! Et il paraît qu'on recevait d'Amérique, du lard ! C'est ce que j'ai entendu dire, que les Américains envoyaient à la commune des colis de nourriture dont du lard ! Une femme de Vierves qui racontait ça ! En pe-



Façade de la boucherie Ernould, avant guerre.

Doc. Francine Ernould, Archives Écomunée du Viroin, AWOA.

tite quantité probablement ! Mais sinon, il y a beaucoup de familles qui ne parlaient pas de la guerre chez eux, mais chez nous si ! Nos amis habitaient Surice, et une des rares maisons qui n'a pas été brûlée, on ne sait pas pourquoi... Quoi que si, parce qu'à Surice, il y a le marbre, alors les appuis de fenêtres en marbre, les Allemands avaient cassé la fenêtre, et lançaient des pastilles de phosphore, et comme ça tombait sur le marbre, ça ne flambait pas ! Mais ça a tout de même fait flamber la cage du volet. Eh bien, ces gens-là n'ont jamais fait remplacer le volet depuis 1914.

VL : Pourquoi ?

FE : Pour se souvenir ! Pour ne rien oublier !

VL : Je pense que pour ceux qui ont connu la guerre, les Allemands resteront tous des mauvais !

FE : Si tu savais, lorsque je vois le drapeau allemand, même à Givet, à Dinant sur le pont ou à Nismes, ça me fait bouillir ! Parce que ces gens, en 14, ont été abominables, mais en 40, ils l'ont encore été plus. Dans les villes d'Ardenne, ils ont tué, tué sans raison, soi-disant parce qu'on tirait dessus. Comment veux-tu pardonner à des gens comme ça ?

VL : Je pense que votre génération n'oubliera jamais.

FE : Non, c'est pas possible, mon frère non plus. Je ne sais pas si tu as écouté les témoignages de Dinant ? Et bien, c'était vraiment poignant.

VL : Non, je n'ai pas eu l'occasion, mais il paraît que la commémoration était formidable. Le son et lumière était magnifique !

FE : Oh oui. Et un professeur de dessin de l'Athénée, que mon frère a eu, avait fait une fresque avec tous les officiers Allemands gravés avec une tête de cochon ! Alors, tu comprends bien, qu'en 40, la première chose qu'ils ont faite, c'est arracher tout ça ! D'ailleurs, ils arrachaient toutes les plaques. Celle de Dourbes a été arrachée aussi.

VL : Non, à Dourbes, ce sont les Dourbois qui l'ont enterrée mais ils ne savent plus où ! Quand ils ont su que les Allemands arrivaient, ils ont vite enterré la plaque, mais seulement ils ne savent plus où.

FE : Mais attends, je vais encore te dire quelque chose sur 14. Jules **Defraire** qui était brasseur, il avait une vraie brasserie. Un membre de sa famille directe, frère ou beau-frère, eh bien, il a été avec les fusillés à Dinant, mais au moment d'être fusillé, il est tombé et tous les fusillés sont tombés dessus. Les Allemands ont cru qu'il était mort, il est resté avec tous les morts sur lui, et à la nuit, il s'est sauvé. Il raconte qu'il a couru, couru jusqu'à un champ de betteraves et il est resté là jusqu'à ce que ça se calme. Mais mon frère ne sait plus qui c'était, mais c'était quelqu'un de très proche.

VL : Et ces personnes ne sont plus là ?

FE : Non, plus personne.

VL : C'est dommage, parce que finalement, on n'a pas beaucoup de renseignements sur cette guerre. Les 100 ans, c'est bien, mais nous n'avons plus personne pour nous raconter et pas tellement de documents.

FE : Ben, moi j'ai eu des documents chez marraine, de ses deux oncles, Alphonse et Émile **Lambert**, qui étaient commandants à la gendarmerie à Wavre et à Nivelles en 14. Ils sont partis avec leurs chevaux tout de suite, et ils ont déjà été attaqués à la côte, alors que les Allemands n'étaient pas à la côte, et ils disaient : « Tu te rends compte, les Allemands sont cruels, ils tuent nos chevaux ! », quelle naïveté ! Alors comme c'étaient des gendarmes, ils sont allés à Sainte-Adresse [ndlr : au nord du Havre, en Normandie], où l'on réunissait les



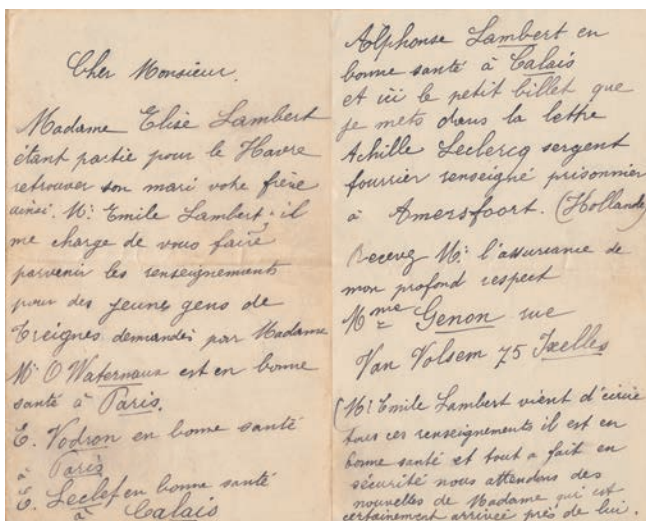
Claude Monet : Jardin à Sainte-Adresse, 1867.
Metropolitan Museum of Art, New York
Une autre époque...

Belges, d'ailleurs. Il y a une lettre que je vous ai donnée avec Sainte-Adresse, qui dit que le grand-père de Vital **Deforge** qui est blessé, qui va aller en Angleterre, a vu un membre de la famille (je ne sais plus comment il s'appelle), qui a été amputé de la cuisse, qui va partir en Angleterre à l'hôpital. Un grand oncle à moi qui était soldat de métier, qui était à Sainte-Adresse, et qui va être envoyé à Anvers. Et il a été fait prisonnier à Anvers mais alors, prisonnier en 14, c'était encore pire que cette fois-ci.

FE : Et puis, le manger, on se demande comment ils ne sont pas revenus tous tuberculeux, ceux qui ont été prisonniers en 14, on se le demande ? Alors, tu vois, cet homme-là, qui avait écrit à son frère, qui était le papa d'Irma **Lambert** (elle est morte en 85 ou en 95, je sais plus). Donc, son père, il avait 4 frères et sœurs, dont mon arrière grand-père, Louis, Jean-Baptiste **Lambert** qui était le parrain d'Irma et de Louise et puis ses deux frères qui étaient commandants à la gendarmerie donc, à Wavre et à Nivelles. Mais tu sais, dans le temps, c'étaient des bons élèves, mais ils n'avaient fait que leur primaire.

VL : Oui, mais avant, on allait jusqu'à 14 ans en primaire ? Et quand on sortait de l'école, on savait lire et écrire sans faute.

FE : Oui. Et ils sont allés à l'école de gendarmerie à Ixelles, et comme c'étaient des bons éléments... J'en ai connu un, et



Lettre donnant des nouvelles d'Alphonse et Émile Lambert, partis en France en 1914-18.

Document Francine Ernould. Archives Écomusée du Viroin.



l'autre est mort d'un cancer de l'anus. Lui, il était à Liège. Il écrivait à mon oncle et il disait combien il avait mal. Toutes ces lettres, je les ai remises à leurs enfants, j'espère qu'ils les ont conservées ! Mais mon grand-père, donc, en 14, il a vraiment été faire des misères aux Allemands, que ça lui aurait coûté la vie ! Genre, qu'il était dans un train, avec des soldats Allemands, ils passaient dans un tunnel, les soldats étaient assis dans les compartiments, il attrapait son couteau et il coupait des paires de chaussures qui étaient sur leur sac et il les jetait par la fenêtre. C'est con, mais il risquait gros ! Mais quand on a connu Surice et Dinant, il ne fallait plus nous parler des Allemands ! Et même en ce qui concerne acheter Allemand, on ne voulait pas acheter !



À Vireux, il y a eu du grabuge aussi, ils ont fait flamber le village à côté, je crois que c'est Haybes. Et mon grand-père avait la double nationalité, parce que son père, donc mon arrière grand-père, il habitait la maison-là. Il avait une petite responsabilité dans l'usine de Vireux, il était chef pontonnier et on



l'a envoyé en Normandie montrer aux gens. Alors, il est resté plusieurs années, il a eu des enfants, 4 ou 5. Deux en Normandie et les autres ici à Treignes, dont mon grand-père qui était né en Normandie, c'est pour ça qu'il avait la double nationalité. Mais pendant la guerre, c'était un problème parce qu'il devait se présenter à la Kommandantur à Treignes et à Vireux, et par principe, il n'allait pas ! Il était à Vireux chez des amis et par principe, ça ne lui plaisait pas de revenir à la Kommandantur à Treignes ! Alors, il avait des ennuis bien évidemment ! Ainsi, on avait des amis à Vireux-Wallerand, les **Beauchot**, c'étaient des bouchers, et Madame **Beauchot** dit : « Oh, je suis embêtée, c'était début septembre en 14, mes parents habitent près de Charleville et je n'ai pas de nouvelles ». « Oh » qu'il dit mon grand-père, « J'irai à pied, alors ». Mais, il fallait y aller par les bois, et avant d'arriver à Charleville, il y a une grande pente, et alors, il dit : « Moi, quand je suis au bois, je coupe toujours un bâton, pour marcher et me défendre ». Alors, il marche, il marche, et à un moment donné, il doit traverser une route, et il y avait des policiers allemands et un chien. Évidemment, ils ont lâché le chien et il est venu sur mon grand-père, mais mon grand-père a continué à avancer et le chien, lui, a continué à tourner autour de lui, mais comme il est habitué à arrêter les gens et que mon grand-père ne s'arrêtait pas, il lui a sauté dessus, et mon grand-père a foutu un coup de bâton au chien et il est enfin parti !

VL : Et il ne s'est pas fait arrêter ?

FE : Non ! Il a continué. À Molhain, ils ont aussi pris des otages, dont des cousins de Michel **Lebrun**, parce que mon arrière-grand-mère, Madame **Wautier** et l'arrière grand-mère de Michel, ce sont des sœurs, elles habitaient au Patro. Il y avait une troisième sœur qui habitait à Molhain. Donc, ils ont pris des otages, les Allemands et le lendemain, il est mort. Pour moi, il était cardiaque !

VL : Et ils prenaient des otages, pourquoi ? Il y avait eu des événements spéciaux ?

FE : Oh ben non, il n'y avait rien eu, mais pour faire peur aux gens ! Mais à Treignes, je suis sûr du curé et de Jules **Defraire**, mais les autres, je ne sais pas qui a été pris comme otage.



VL : Et tout ça, c'est sur la guerre 14-18 ?

FE : Oui, oui. J'ai été bercée avec tout ça moi. Et ce cousin, Ghislain **Collinet** de Surice qui revenait souvent, parce qu'il travaillait avec mon grand-père - il a été un petit peu boucher - et comme mon grand-père commençait, et bien quand il tuait un cochon, tu sais, à cette époque-là, on ne vendait pas de la viande comme maintenant. Et bien, ils parlaient toujours de tout ça, et en plus, ils en ont vu... Sais-tu qu'à Surice, tu ne peux pas t'imaginer ! Une gamine de 7 ans, qui avait eu une balle dans le pied, et un médecin officier qui la soigne et qui lui demande qui lui a fait ça, elle répond que c'est un soldat allemand. Et bien, il a retiré dedans ! Et ça parce qu'elle avait osé dire que c'était un soldat allemand qui lui avait fait ça ! Vraiment des barbares.

VL : Oui, une fois, j'ai regardé une émission sur la guerre, et il y avait tellement le côté de l'amertume d'avoir perdu la guerre 14-18, qu'il devait y avoir une deuxième guerre qui allait éclater ! Avec une vraie vengeance !

FE : Je vais encore te raconter une histoire vécue, et bien vraie. Il est arrivé en août 14, soi-disant des moines qui venaient herboriser, ils sont venus à la viande chez Ghislain **Collinet**. Au début, ils payaient leur viande, et puis là, avec la guerre, ils ont disparu, et ils devaient leur viande. Et bien, les Allemands sont venus payer leur viande, c'étaient donc des espions qui faisaient des relevés pour le fort de Charlemont.

VL : Et ils étaient habillés en moine ?

FE : Oui, ils étaient habillés en moine.

VL : Et ils logeaient où à Surice ?

FE : Ah, je ne sais pas ! Mais c'est du vécu ce que je vous raconte-là ! Et mon grand-père était au moulin de Mazée, et on l'a réquisitionné tout de suite pour aller avec un cheval et une charrette conduire des Allemands par la route du Mesnil. Mais c'était tout de suite, parce qu'il y avait des Français qui se battaient et qui tiraient, et la mère lui avait fait une « marinte » comme on dit. Et à un moment donné, ça se battait fort, d'abord il a voulu manger sa « marinte », mais les Allemands lui ont pris pour la lui manger et à un moment donné, ça se battait tellement fort, qu'il a abandonné tout et qu'il s'est sauvé. Il est parti dans les bois, mais en abandonnant son cheval qui s'appelait Louise ! Heureusement, Louise avait fait un poulain, qu'il a même appelé aussi Louise ! Donc, ça c'était tout au début quand il partait. La route du Mesnil était considérée comme une route qui avait beaucoup d'importance à partir du moulin de Mazée jusqu'au Mesnil. Une importance stratégique même.

VL : Oui, parce qu'après on pouvait passer par « La Folie » au



« C'est mon père, Léon Ernould qui est en train de tuer un cochon à l'ancienne avec ma grand-mère, Alphonsine Lambert, qui recueille le sang. On assomait le cochon et puis on le saignait directement à la carotide. Alors quelqu'un devait fouetter le sang tout de suite pour qu'il ne coagule pas. C'était devant chez nous, devant la boucherie Toine Culot». Doc. Francine Ernould. Photographie des années 30. Archives de l'Écomusée du Viroin, A-51.

Mesnil et arriver en France.

FE : C'est ça oui. D'ailleurs, elle était toujours entretenue, même entre les deux guerres.

VL : Mais cette route-là, il n'y a pas longtemps qu'elle a été remise en état ? Elle était plus ou moins abandonnée, non ?

FE : Oui, remise en état mais elle était quand même praticable ! Et mon grand-père **Ernould** avait un moulin, il faisait son électricité et il moulait du grain pour les gens des environs.

VL : C'est bien celui qui est au coin de la rue à Mazée ?

FE : Oui, oui c'était la propriété de mes grands-parents **Ernould**.

VL : Parce qu'il y a un château aussi à Mazée ?

FE : Oui, mais c'est différent ça ! C'est dans Mazée même. Mais j'en reviens au moulin. Donc, des meules, il faut les faire tailler, et c'était un Allemand qui venait les tailler, et il venait entre autres car il y avait des moulins un peu partout, à Nismes, etc. Et quand ils sont passés, il y a un Allemand qui lui a crié : « Hé, l'père Camille » en wallon ! Et c'était l'Allemand qui venait tailler ! Quand il venait, il venait pour au moins un an, pour tailler toute la contrée. Il venait en saisonnier.

VL : On taillait tous les ans ?

FE : Non. Je ne pense pas, c'était des cailloux hein. Alors, ici, il y a eu une histoire assez cocasse chez mes grands-parents **Defraire**. Il y avait des Allemands, mais il y avait des Allemands qui se comportaient bien, et mon grand-père avait une vache qui avait vélé et tu sais quand une vache a vélé, et bien il y a du lait que l'on appelle colostrum, c'est un lait épais que le veau doit boire pour se purger. Et bien, les Allemands faisaient de la nourriture avec les haricots et de la crème, alors, ils ont demandé pour avoir de la crème, et on leur a donné du colostrum ! Et bien, il paraît qu'ils ont été tous dérangés... Et je ne sais pas comment ça se fait, mon grand-père a eu tout de suite un fusil allemand, il y en avait de deux sortes, je ne sais pas comment on les appelait, je crois que c'est le Mauser et en 14, il avait eu un français, le Lebel, qu'un Français avait abandonné tout son bazar à Treignes. Et bien sûr, mon grand-père a pris le fusil, et alors, toute la guerre de 40, les fusils ont été cachés au grenier dans les lames du plancher, et quand il avait envie de nettoyer et de laisser tous ses fusils, il allait les chercher et il les recachait ! Puis les fusils sont allés au camp de résistance. Finalement, ils ont rendu les fusils et c'est Edmond **Loozen** de Mazée qui les a eus, parce que c'est un chasseur et il aime bien tout ça ! Moi, je m'en fichais ! Je ne sais pas ce qu'ils sont devenus ces fusils parce qu'il y a Christian, Claudy, Pierre, donc ses enfants, mais je ne sais pas !

VL : Mais, il n'y a pas longtemps, il y a eu une nouvelle loi et les fusils ont dû être rendu !

FE : Oh oui, mais j'en connais beaucoup qui ne les ont pas rendus tu sais ! Mon frère avait un fusil de collection et il a été le remettre ! Je lui ai dit qu'il était bête de l'avoir rendu ! Mon grand-père et mon père chassaient et mon grand-père avait un fusil dont le chien avait été taillé à la crosse, c'était une belle pièce ! Il était dans un coin du bureau, mais on l'a volé, on pense que c'est les soldats tu sais ! Il y avait trois fusils et ils sont partis tous les trois.

VL : C'est tout sur 14-18 ?

FE : Oui ! Le Général **Pétain** a dormi chez Chot à Olloy et **de Gaulle** a dormi chez les filles **Henin**, c'est deux sœurs, célibataires, qui habitaient où l'ancien directeur de l'École Normale, habite, juste au-dessus de l'Écomusée, sur la petite place. Et



À droite, la maison des filles Hénin, sur la place de Treignes, où le général de Gaulle a logé en 1914.
Photo P. Cattelain @ Écomusée du Viroin.



Attaque du pont de Dinant, par les Français, le 15 août 1914.
<http://lagrandeguerre.cultureforum.net/t8831-dinant-be>

le Général **de Gaulle**, qui était officier, a dormi là, il est allé le lendemain à la messe. C'était le père **Dubuc** qui était enfant de chœur, c'était l'abbé qui a fait la messe avec l'aumônier, puis ils sont partis à Onhaye. À Onhaye, ils ont encore logé et le lendemain, il s'est fait blesser au pont de Dinant, le 14 ou le 15 août. Donc, il a été blessé à Dinant, et il est allé chez sa sœur à Charleroi, ensuite, il est retourné au front, et il s'est évadé !

VL : Ensuite, il est parti en Angleterre, non ?

FE : Oui mais c'est en 40 ça ! Moi, je te parle toujours de 14.

VL : Donc, **de Gaulle** a logé à Treignes ?

FE : Oui, chez les filles **Henin**, je ne sais plus leur prénom, mais si tu veux, j'irai au cimetière et je les retrouverai ! Il y a eu des belles expositions dans le coin, expliquant tout ça ! Je suis allée à Dourbes, j'aurais aimé aller à Surice, mais je n'ai pas su. Mais celle pour les 50 ans, dans l'église à Surice, était bien aussi et Romedenne. Et deux grands oncles du docteur **Hubert** ont été fusillés à Romedenne. Alors, à Romedenne en 14, les Allemands ont tué et brûlé dans l'église et on a su combien, parce que l'on a su retrouver les fers. Chaque soldat avait deux fers, et je crois que l'on a retrouvé 4.000 fers, donc, on sait qu'ils ont brûlé 2.000 hommes dans l'église de Romedenne. Et aussi une histoire de Surice qui est vraiment pénible. Après, et bien les gens ont essayé de récupérer leur maison et ce qui était à récupérer, puisqu'il n'y a que 9 maisons qui n'ont pas été brûlées. Et il y avait des ouvriers communaux qui travaillaient dans une maison mitoyenne et ils buvaient de l'eau de la citerne et à un moment donné, l'eau de la citerne est devenue imbuvable, et bien, il y avait toute la famille dedans et le chien avec !



(Photo novembre 1914)

Fig. 101. — Surice. L'église en ruines.

(A gauche, maison Baijot, où quatre personnes périrent dans la citerne.)

VL : À Dinant, ils jetaient les cadavres dans la Meuse.

FE : Samedi, à la télévision, ils ont passé les atrocités sur Virton et Rossignol, c'était horrible ! Et ce que je ne savais pas, c'est qu'il y a eu 10 000 français qui ont été tués en un jour. Je savais qu'ils avaient tué des civils, mais ça, je ne savais pas ! Il n'y avait plus de pères, il ne restait que des veuves, c'était des grosses familles, et la femme se retrouvait avec des 5, 6 gosses et rien à manger. Je vous ai d'ailleurs donné un livre de **Chot**, ne me le perdez surtout pas !

VL : Non, non. Moi, j'ai reçu d'une dame rien qu'un chapitre sur le massacre en France, à Haybes.

FE : Et dans ce livre, je l'ai lu bien sûr, et bien, il paraît qu'ils étaient au-dessus de Dinant, ils étaient arrêtés chez des civils et ils ont dit qu'ils avaient eu ordre de tuer. Il fallait terroriser les gens et tuer le plus possible. Du côté de Dinant, du côté du pont Charlemagne, au rivage, et bien, ils ont tué un bébé de quelques mois à la baïonnette. Et là, à Rossignol, on a vu donc samedi, plusieurs femmes, avec leur bébé, enfermées dans leur maison, et ils y ont mis le feu, c'était atroce. Ce qui était drôle, c'est que c'était des hommes qui étaient mariés et qui avaient des enfants ! Donc, on ne comprend pas, mais dans le livre de **Chot**, on pense que c'est aussi parce que les Allemands étaient protestants et que nous, nous étions catholiques. D'ailleurs à Surice, ils ont fusillé je ne sais pas combien de curés.

VL : Et sur la guerre de 40, que peux-tu nous raconter ?

FE : Ben le 9 mai, on est allé au moulin de Mazée, maman et moi, par le fond de Chervaux, c'est au-dessus de chez le Dr **Baudoux**, il y avait une servitude qui n'existe plus main-

tenant, et les ouvriers qui allaient à l'usine de Vireux, de Matagne, et à pied, ils allaient par là. Donc, Matignolle, Matagne, ils allaient à pied, 4 km à pied, travailler, puis refaire 4 km pour rentrer. Donc, on est allé chez mon grand-père, et il nous dit que ça va mal (en wallon), et je me souviens que l'on est revenu et je me souviens que je dormais et maman est venue dans ma chambre, elle m'a dit : « C'est la guerre ! »

VL : Et elle l'avait su comment ?

FE : Oh ben, ils bombardaient déjà !

VL : Il n'y a pas eu les cloches de l'église qui ont sonné ?

FE : Je ne crois pas ! Il y a eu beaucoup de villages qui ont sonné mais c'était surtout pour rappeler les hommes qui travaillaient aux champs. Mais moi, j'étais dans ma chambre, je dormais, et elle m'a dit : « C'est la guerre », et je lui ai répondu : « La vraie ! ». Ben oui, parce que depuis le mois de septembre, la Pologne était en guerre. Alors, on a fait nos valises, on a tout emballé, et papa a fait des galettes tout le samedi, je m'en rappelle, et puis on est parti en voiture, parce qu'on avait une voiture et une remorque, puisqu'on était boucher. Donc, on est parti avec la voiture et la remorque bourrées. Arrivés sur le dessus de Couvin, paf, on est tombé en panne. On est allé voir après des garagistes, mais personne ne voulait venir, parce que le pont était sauté. Voilà, et maman qui était prudente, elle allait voir mon frère à l'Athénée à Dinant et on disait toujours : « On va avoir la guerre, on va avoir la guerre ». Parce que comme la Pologne était rentrée en guerre, et bien, elle nous avait acheté un sac à dos, à tout le monde, nous étions six. Il y avait juste ma grand-mère qui n'en n'avait pas voulu. Donc, nous avions tous un sac à dos avec nos noms inscrits à l'intérieur, moi un petit, mon frère un moyen, un grand pour les adultes, et dedans, on avait un peu d'argent, des couverts, un peu de vaisselle, on avait du linge, et un peu à manger. Donc, on y est allé à pied. On a marché, marché, et marché, puis, comme papa était boucher et qu'il achetait ses viandes à Matagne, à Mazée, et bien d'autres, et bien, un boucher de Romerée nous a pris. Je ne saurais plus dire son nom. Et bien, il a bien voulu que ma mère et moi montions sur le chariot, et les hommes marchaient à côté. Ensuite, il y a eu les Delcourt de Matagne-la-Petite. Ces gens-là, ils nous ont sauvé la vie, mais eux disent que c'est nous qui leur avons sauvé la vie. Leur fils était soldat, le papa était quand même âgé, il y avait deux filles et la maman. Et donc, ils nous ont pris, car comme papa était fils d'agriculteur, il connaissait les chariots, les bêtes et tout ça, ce qui fait que nous avons été avec eux jusque Compiègne, mais on n'était pas tout le temps sur le chariot, on marchait pas mal quand même ! Ca n'a pas été vraiment facile tu sais ! À un certain moment, on a perdu mon père, parce qu'il a vu ses parents, alors, il a voulu aller les voir pour leur dire bonjour, et il s'est perdu ! Alors, on est arrivé à Compiègne, on a passé la nuit là-bas, et à Villers-Cotterêts, on a pris le train pour Paris, on avait à peine quitté la gare, qu'elle était bombardée, et il n'y avait plus rien ! C'est vraiment où on le doit, tu sais ! Alors, à Paris, on a été reçu dans des trucs, je ne te raconte pas ! Et j'avais un doigt blanc, un doigt blanc qui allait mal et à un moment donné, dans le train de Paris, il y a une infirmière qui a passé et demandé s'il n'y avait pas de blessé, et maman lui a montré mon doigt. Quand l'infirmière a vu ça, elle a dit que ce n'était pas un petit truc, elle a mis de la pommade noire. Et à Paris, je me souviens qu'on a été pris et on s'est retrouvé à Saumur, en train je suppose et pas en voiture. Et à Saumur, on s'est retrouvé à 4 km de là, à Villebernier, et papa qui était un bon travail-



ROSSIGNOL — Rue du 25 août. — En face du clocher de l'église. Incendie intentionnellement le lendemain du combat.

leur, il a été travailler à l'abattoir à Saumur parce que tous les hommes avaient été repris. Papa avait 44 ans et il s'était présenté à la commune à Treignes mais ils ne prenaient que jusque 40 ans. C'est comme ça que le papa de Franz **Lambert** a été tué à Tournai. Premier jour à Tournai, il y a eu un bombardement et il a été tué. Franz **Lambert** vit toujours.

VL : Et à Paris, vous êtes allés où ?

FE : Dans un centre d'accueil, mais on n'y est pas resté longtemps puisque l'on est vite parti à Saumur et là, on y est resté deux mois et demi. Nous sommes allés à l'école, mon frère et moi ; pèpère a racheté deux vélos.

VL : Vous étiez logés chez des gens à Saumur ?

FE : Oui, d'abord, on était chez une bouchère qui était très méchante. Son mari était parti soldat, donc papa y travaillait, mais elle était invivable. Alors, on a demandé pour changer, et un fermier nous a dit que l'on pouvait aller chez lui, et tu ne peux pas t'imaginer comme on était bien ! On est allé à l'école, mon frère et moi. Mon grand-père a trouvé le moyen d'avoir deux vélos : un vélo de femme et un vélo d'homme qu'il a achetés parce qu'à Treignes, il fallait une facture pour passer la frontière. Et papa est allé, avec celui d'homme, travailler à l'abattoir de Saumur, parce qu'il ne voulait pas vivre au crochet, il était vraiment un bon ouvrier mon papa. Ils voulaient même que le grand-père y aille aussi, mais il n'a pas voulu, il voulait rester comme indépendant. La bataille de la Loire, ça a été terrible aussi, le pont de Montsoreau a sauté de la nuit, je m'en souviens très bien. Les Allemands sont arrivés, alors, il a pris le vélo, il est retourné à Treignes avec et a demandé au marchand s'il ne pouvait pas avoir un tandem ! Alors, il a monté un tandem, parce que quand on a abandonné l'auto, ma grand-mère, qui avait du mal aux pieds, est restée au Brûly chez des gens. Les autres sont partis : donc mon grand-père, papa, mon frère et moi et sur le tandem, il y avait mon grand-père devant, ma mère derrière. On m'avait remis des cale-pieds, une couverture derrière et j'étais sur le porte-bagages du tandem. Papa était sur son vélo, et Willy sur le vélo de maman et on est revenu comme ça, en étape. Mais à un moment donné, maman qui venait d'être opérée suite à un accouchement qui avait été mal fait, par le docteur **Dubuc** alors, tu penses que sur une selle de vélo de course... Alors, à un moment donné, les Allemands ont dit qu'ils prenaient les femmes à Compiègne, ils prenaient les femmes et les enfants, mais maman voulait prendre son vélo. On avait payé cher ce vélo, on n'avait pas envie de le perdre. Alors, ils nous ont pris à Compiègne, ça a été. Puis, on a eu une firme qui nous a ramenés jusqu'à Bruxelles, une grosse firme qui transportait des boureaux, c'était même dangereux, parce que nous, on était assis là-dessus. On est revenu, je sais que maman a donné 500 francs, c'est beaucoup, même énorme ! Mais on était tellement heureux de revenir. Mais on ne savait rien des autres, on ne savait rien de papa, de pèpère et des autres. Pèpère avait pris Willy sur le tandem et mon père était sur son vélo. Mais moi, je ne me souviens plus des dates, mon frère oui. C'est d'abord mon père qui est revenu le premier, et en arrivant à Vierves, il a vu qu'il n'y avait rien à Treignes. Puis ça a été mon grand-père qui est rentré avec Willy, puis c'est moi avec maman. Donc, à Bruxelles, on est allé retrouver des amis de maman, des gens de Surice. On s'était retrouvés même au mois de juillet, on est allé manger une salade de crabe en ville, à Bruxelles, ce qui était très bien à l'époque, puis on est allé chez cousine Jeanne, donc, la fille de Surice. Elle nous a logé et elle était contente de nous revoir. On

s'est renseigné et ici au coin de la maison, c'était un magasin l'Abeille et il y avait le fournisseur qui habitait Bruxelles, alors, ceux de l'Abeille ont accepté de nous ramener à Treignes en revenant, mais on a encore donné 500 francs.

VL : Et les gens de Treignes étaient revenus ?

FE : Oui hein, mais beaucoup n'étaient pas partis. Ils étaient juste dans la forêt, à part quelques grosses familles, les **Lebrun**, mon oncle Gaston, tous ceux-là, ils avaient une voiture. Le papa de Gisèle **Lebrun** aussi avait une voiture. Donc, ces gens qui avaient une voiture sont partis bien évidemment. Le brasseur qui avait un camion aussi. Il est venu trouver papa pour lui demander de prendre le camion avec tout un chargement, entre autres Elisabeth **Carpet**, et tout ça, ont demandé pour venir avec nous. Alors papa a dit non, moi, je ne peux pas abandonner les autres. Et c'est le papa **Carpet** qui a conduit le camion avec tous des gens. Il y a eu quelques fermiers qui sont partis mais ils ont été vite rattrapés.

Quand nous étions au Brûly-de-Couvin, il y avait le vétérinaire **William** de Romedenne qui venait vérifier nos bêtes, parce que quand on tuait nos bêtes, le vétérinaire devait venir voir. Et on l'a rencontré au Brûly-de-Couvin et il nous a dit que les Allemands étaient à Philippeville. Il était comme fou, il avait eu sa voiture mitraillée même ! Donc, mes parents étaient bouchers et c'était la fête à Matignolle, alors on avait de la viande. Alors, le vendredi matin, on devait faire la tournée, fallait faire Olloy, Mazée, Matignolle, et Matagne-la-Petite, mais à ce temps-là, on achetait un bouilli pour le dimanche et mes parents ont été mitraillés ici, au-dessus de la ferme. Il y avait des arbres, donc, à Matignolle et c'est suite à ça que nous sommes partis.

VL : Et quand vous êtes revenus, comment était la maison ?

FE : Et bien vide !

VL : Et ce n'était pas trop détruit ?

FE : Détruit non, mais volé, oui, tout même ! Vu la guerre 14, ils allaient en tournée dans les magasins à Olloy, et bien à la place de se faire payer, ils prenaient de la marchandise. Si je te disais que l'on avait 10 kg de chocolat, 100 kg de farine, 50 kg de sucre, on avait du beau linge. Mes grands-parents habitaient ici et mes parents, rue des Juifs. On a emporté mais pas tout. Mais à notre retour, il ne restait rien, si ce n'est la paire de drap de lit qu'il y avait sur le lit ! Ce n'était pas des gens de Treignes tu sais, mais on a eu une femme à journée, et ça, ça a été le drame de maman. Il y avait bien neuf ans qu'elle travaillait chez nous, elle était impeccable, mais le jour que l'on est parti, elle est venue voler, et un jour, elle s'est retrouvée avec la mère de Vital **Deforge**, et elle lui a dit qu'elle savait où tout se trouvait, et même que la mère de Vital **Deforge** lui a demandé ce qu'elle faisait, parce qu'elle prenait tout. Elle a même dit : « Ben, ils ne reviendront plus, donc, autant vider la maison ! » Alors, ici, derrière, on avait un étang avec des truites, et bien, les gens de Treignes sont venus détruire tout. Même que c'était des gens qui allaient à la messe tous les dimanches ! Ils se sont retrouvés même avec des mannes de truites, mais plus de frigo, puisque la centrale était arrêtée, puisque les **Cuvelier** étaient partis avec leur voiture. Alors, les truites ont pourri. Il y avait bien 200 ou 300 truites ici, et puis ils ont tout abîmé, ils ont pioché dans les vanes. À la limite qu'on pêche une truite ou deux pour se nourrir, c'est pas encore bien grave mais là c'est exagéré, c'est vraiment pour détruire. Et le pire, c'est que ces gens-là, on leur donnerait le bon dieu sans confession. Par contre la maman de Vital, elle a voulu ramener ce qu'elle avait pris et maman lui a



Léon, père de Francine Ernould, boucher à Treignes, montrant un quartier de viande, vers 1950.

Doc. Francine Ernould. Archives Écomusée du Viroin, AWOB.

rdit non. Elle lui a dit : «Je t'ai donné la clé parce que je te faisais confiance, ce que tu as pris, c'est que tu en avais besoin, donc, tu les gardes !»

VL : Et puis après, qu'est-ce que vous avez fait ?

FE : Ben, on a retravaillé tout doucement. Comme nous étions résistants sans être résistants en 40, et bien, il y avait **Buchet** à la gare. Et bien, il nous prenait un demi cochon pour son restaurant. Il n'était pas boucher du tout, mais il a trouvé le moyen de s'encanailler avec le mari d'Irène **Defraire** qui était au ravitaillement à Bruxelles et qui trafiquait avec les Allemands. On devait avoir 300 kilos de viande par semaine, et bien, c'est **Buchet** qui les a eu et on n'a rien eu à dire.

VL : Et il n'a pas ouvert une boucherie après ?

FE : Oh si va ! Mais il n'était pas boucher et il a ouvert une boucherie et un restaurant, et il venait nous demander un demi porc ou une cuisse de veau pour son restaurant. Mais tu sais, ça ne lui a pas toujours été bon, et quand je vois tous ceux qui nous ont fait du mal, d'une façon ou d'une autre, ils l'ont payé ! Alors, on ne savait pas travailler, nous, parce que pépère ne voulait pas que l'on fasse du marché noir. Il disait que ceux qui achètent au marché noir ne payaient pas. Alors, on recevait une «panse» au ravitaillement, il fallait que l'on rentre à Treignes avec ça, mais ce n'était pas possible alors, d'octobre à janvier, papa allait tuer des cochons parce que tout le monde avait un cochon au noir, alors, il se faisait payer avec un morceau de lard ou autre. Nous étions aussi propriétaire de plusieurs petits bouts de terrain, et tout était cultivé, on avait semé de l'avoine, on avait mis des pommes de terre, etc... Tout ce qui était cultivable l'a été. Nous avions un morceau de bois, alors, papa allait au bois, nous faire du bois de chauffage.

VL : Mais en 45, ton papa n'a pas cultivé en forêt ?

FE : Non, non.

VL : Parce qu'à un moment, on a cultivé du seigle en forêt ?

FE : Non, nous avions un petit bout de terrain dans le bois, que la commune nous a racheté à la mort de nos parents parce que nous n'en n'avions plus l'utilité. Mais en 40, papa y est allé plusieurs fois pour faire du bois, pour se chauffer. On vivait en autarcie, on avait des lapins, on avait des poules, un cochon. Mais le problème est que Willy, il était à l'atelier, et il fallait le payer et quand tu vis en autarcie, il n'y a pas de sous qui rentrent ! Et il fallait payer le minerval, la pension, on avait tout de même beaucoup de choses à payer. D'ailleurs, on dit toujours qu'on a mangé une maison pendant la guerre. On a su le prouver, parce que quand le Ministre **Gut** est arrivé, il a fallu remettre l'argent, mais nous, on n'avait rien à remettre, alors ! Il ne voulait pas le croire, mais nous, comme boucher, ils ont tous témoigné pour nous en disant qu'on n'avait rien fait ! On n'aurait rien su rendre, puisqu'on n'a rien fait !

VL : Tu dis que vous avez mangé une maison ! Pourquoi, vous avez dû vendre votre maison ?

FE : Non, mais la valeur, quoi ! On a dépensé autant d'argent que pour acheter une maison. Et on n'a pas encore trop à se plaindre, parce que comme on cultivait... Et mon grand-père, Eugène **Defraire**, c'était quelqu'un, sais-tu ! Comme la Pologne était en guerre, et que la France l'avait déclarée, on s'est dit, on va avoir la guerre... on va avoir la guerre... c'est pas possible ! Donc, le 1^{er} avril ou le 1^{er} mai, on a labouré la pelouse, et on a mis des pommes de terre. Quand on est rentré, nous avions une récolte de pommes de terre que beaucoup n'avaient pas, et personne n'a touché à ça. Et son beau-frère, mon oncle **Lambert**, qui habite à la gare, est venu butter les pommes de terre et en même temps les surveiller. Donc, quand on est revenu en juillet, on avait une très belle récolte de pommes de terre, qu'aucun fermier n'avait. Donc, les fermiers prenaient 50 kg de pommes de terre pour 50 kg de farine qu'ils donnaient, mais c'est nous qui gagnions ! Alors, ça nous a sauvé, tu vois. C'était cette plantation-ci.

VL : Ah oui, et votre maison, elle est de quelle année ?

FE : De 36, par un frère de mon grand-père. Il avait fait sa carrière à l'Union Minière au Congo, et c'est ça qu'elle fait un peu maison coloniale. Et c'était son père qui était propriétaire du morceau. Donc, il a racheté un morceau pour construire en 1936. Mais en 1902, c'est lui qui a construit une boucherie par les ouvriers qui avaient construit la gare. La gare de Treignes et le coron ont été construits en 1902. Mais tu ne sais pas mettre un clou dans les murs. Ici oui hein, tous les murs sont trop isolés, alors si tu veux planter un clou, tu tombes sur un paillason. Maman est née en 1903 et elle est née dans la boucherie.

VL : Et il a construit en même temps alors ?

FE : Non. Ici en 36.

VL : Oui mais la boucherie ?

FE : La boucherie a été construite tout de suite après la guerre. Avec les mêmes ouvriers que la gare, puisque c'est eux qui l'ont faite. Ils ont fait la gare, les coron, et après, la maison.

VL : Oui c'est ça, mais avec des briques rouges, tandis qu'à la gare, c'est des briques rouges et des briques jaunes.

FE : Oui, mais tu sais qu'il y avait une briqueterie à Treignes, derrière la gare. C'était les Masson de Mazée, on les appelait les «briqueteux». Ils faisaient des briques derrière la gare, je m'en souviens bien, Willy aussi. Il y a eu longtemps du matériel pour faire des briques.

VL : C'était des fours en terre cuite ?

FE : Je n'en sais rien ! Tout ce que je sais c'est que les gens



Francine Ernould, en 1941.

Doc. Francine Ernould. Archives Écomusée du Viroin,

«pestellaient» à pieds nus la boue, la terre quoi. C'était un morceau, c'était **Coulonval** qui avait ça, juste derrière le pont, près du terrain de football.

VL : Et alors la terre, ils allaient la chercher où ?

FE : Là ! C'était cette terre-là, elle avait de l'argile cette terre. Donc, ils prenaient cette terre et ils faisaient les briques sur place. Mais je ne sais pas si les briques de notre maison venaient de là ! Mais je me souviens que juste après la guerre, il y avait une machine en ruine qui traînait, parce que je sais bien que c'était une bonne pâture à champignons. Alors, nous, on allait aux champignons et c'était une pâture à **Coulonval**, juste au pont du terrain de football, mais maintenant, il n'y a plus rien. On a même construit quelques chalets sur ce terrain. Et en face, c'est les bois, il y a même des trous où ils allaient se réfugier pendant la guerre, mais je ne sais plus le nom !

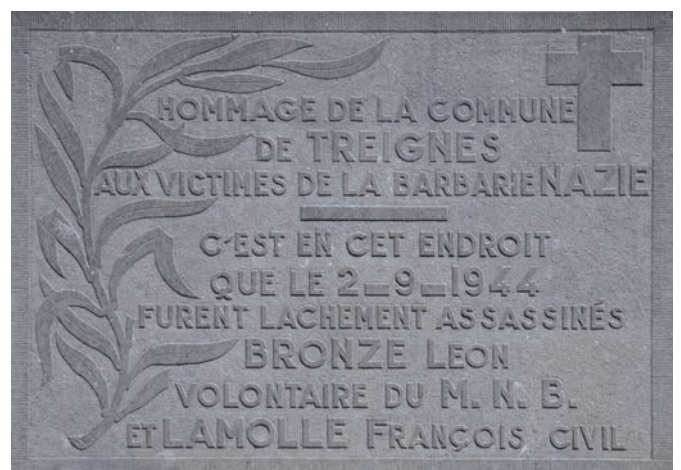
VL : Donc, pendant la guerre, toi tu étais à l'école ici à Treignes ?

FE : Oui, et mon frère était à l'Athénée depuis 39. Et moi, j'ai fait mes primaires à Treignes et en 44 après la libération, je suis partie à Chimay. On a été libéré le 4 septembre, et en octobre, je suis rentrée pour faire mes moyennes. L'ennui, c'est les écoles, par exemple à Dinant, il n'y avait pas d'internat pour filles et aucune école était mixte, ni Couvin, ni Chimay. Alors, je suis allée chez les bonnes sœurs à Chimay, mais mes parents voulaient me mettre à l'Athénée à Dinant, mais je ne pouvais pas, il fallait que je sois interne quelque part, alors, je suis allée à Chimay.



Carte d'hommage à la mémoire de Léon Bronze, pendu au porche de la Ferme-château de Treignes par les SS le 2 septembre 1944. Au début des années '80, lors de l'achat de la ferme par l'ULB, la corde s'y trouvait toujours. Archives Écomusée du Viroin.

Bon, ici, il y a eu des gens qui ont été pendus. Le 2 septembre, il y a une maldonne au bois : le père **Collin** est allé en vitesse au bois en criant qu'il y avait des Allemands qui voulaient se rendre à la ferme, mais tiens-toi bien, c'étaient des SS qui se reposaient : alors, ça, c'était la première erreur. La deuxième erreur, le chef du bois, c'était Alexandre **Puissant**, il est descendu avec Léon **Bronze** avec deux revolvers pour arrêter toute une équipe de SS. Ca a été une terrible connerie ça ! Léon **Bronze** a été pris, martyrisé et pendu. Il y avait un domestique de ferme (François Lamolle), qui parlait un peu allemand, il a voulu discuter avec eux pour arranger tout ça, mais il a été descendu sur la rigole en face ! On connaît tout ça, parce que la boulangerie qui était en dessous de l'église, c'était Edmond **Mazy**. Et bien, ils étaient dans la cave d'où ils regardaient. Alexandre **Puissant** a pu se sauver, il est mon-



Plaque commémorative apposée sur la façade des écuries de la Ferme-château de Treignes, à droite du porche d'entrée. Photo P. Cattelain © Écomusée du Viroin.

té dans l'église, mais il y avait le père **Dubuc** avec toute sa clique de gosses qui étaient là aussi, mais ils se sont sauvés par derrière. Parce que, tu vois, les gens de la gare, on leur avait dit de venir au village parce que tous les samedis, on mitraillait, on venait mitrailler la gare et les locomotives en juin, juillet, août, le dernier mois de la guerre. Alors, toute la gare avait déménagé, ma marraine, Irma **Lambert**, avait hébergé **Bouffioux** ; enfin, tout le monde était chez quelqu'un. Alors, le docteur **Dubuc** habitait la gare et lui avec tous ses gosses, il logeait à la ferme dans une écurie, mais comme il a vu comment ça tournait, ils se sont sauvés par derrière, et le père n'a jamais voulu en parler. J'ai demandé à Arthur, mais il ne voulait pas en parler. Ils se sont sauvés par le ruisseau. Demain, il y aura 70 années que Léon **Bronze** a été pendu, on a fait des cérémonies aux 50 ans aussi. C'est mon grand-père qui l'a dépendu en plus ! Donc, Eugène **Defraire**, avec le père de Marie-Rose, comme il était ardoisier, il avait une petite charrette d'ardoisier avec lui et une échelle. Parce que chaque fois que les Allemands passaient devant, ils tiraient sur ce type, alors, mon grand-père a voulu l'enlever ! Mais on ne savait pas quand les Allemands allaient encore passer, puisqu'ils passaient pour se sauver par Mazée, mais c'était trop dangereux puisqu'ils tiraient dessus à chaque passage ! Donc, il est allé chez Marie-Rose demander la charrette et l'échelle. Mais le père de Marie-Rose, c'est un Flamand, tout petit, insignifiant même, mais il a voulu aller avec mon grand-père. Ça a même sidéré mon grand-père, parce que l'autre n'avait jamais rien dit, jamais rien fait ! Mais il osait ! Il y avait aussi Camille qui avait deux filles, une qui a épousé **Poncelet**. Enfin, soit, et bien ils sont partis eux trois le dépendre et en-

suite, ils sont descendus au cimetière et, tiens-toi bien, arrivés sur le pont, avec les secousses, il y a eu la boîte crânienne qui est tombée par terre, et c'est le père de Marie-Rose qui l'a ramassée !

VL : Le corps était fort atteint ?

FE : Oui hein ! Je me souviens, on allait le voir de chez **Poncelet**, c'était un samedi vers midi, il avait de beaux cheveux. Quand on a fait les 50 ans, Michel **Lebrun** était ministre à ce moment-là ou en tout cas député, et Ernest **Huart** qui faisait partie de la résistance a dit au frère du pendu : «C'est le grand-père de cette femme-là qui l'a dépendu», en me montrant, alors ils m'ont demandé des explications. Maman vivait encore, elle avait fait du café, et on en a parlé. Alors, je lui ai promis que tant que je vivrai, je mettrai des fleurs en septembre au monument.

VL : Donc, il a été enterré ?

FE : Oui hein, tous les deux, avec le domestique.

VL : Mais, il n'y a pas eu de cérémonie ?

FE : Oh ben, non, on est allé vite chercher le fossoyeur, c'était **Goderniaux**. Il a fait les trous et voilà ! Mais quand les Allemands sont partis, les corps ont été ressortis, et mis là où ils devaient aller.

VL : Donc, ça c'était le 2 septembre au matin ?

FE : Oui.

VL : Mais tous les Allemands étaient partis, il restait juste quelques S.S.

FE : Non. Mais au-dessus de Vierves, il y a encore eu des batailles. D'ailleurs, il y a un monument. Le père de Roseline **Masson** de Mazée y était, il a fait le coup de feu avec et celui de Matagne s'est fait bêtement tuer en traversant la route.



Un char américain sur la place de Treignes, le 4 septembre 1944.
Archives Écomusée du Viroin, Classeur B, 148.

Le monument, c'est **Verlaine**. Mais il y a eu des dégâts, sais-tu, parce que le copain de papa, c'était **Brisbois**, il était à la fenêtre en haut et il dit qu'il y a eu un tank qui est passé avec la tourelle ouverte et il y a vu des blessés. Mais ils devaient faire attention de ne pas se faire voir ! Et ils allaient à Mazée.

VL : Donc, c'était l'armée blanche, les résistants ?

FE : C'était mon grand-père, on dit les résistants, c'était le MNB, Mouvement National Belge. J'ai tous les papiers, mais je les ai donnés à la commune, mais j'ai les photocopies.

Mon père ne voulait pas lui, mais mon frère qui avait 17 ans a fait toutes des histoires qui auraient pu rester. Un jour, il est allé avec un sac à dos de maman, à la gendarmerie de Romedenne, il allait chercher des fausses cartes d'identité, ou vierges, je ne sais plus. Et en y allant sur le vélo de maman de 40, il a été dépassé par des camions allemands. Alors, il a eu le réflexe de s'arrêter et de jeter son sac dans le fossé - mais heureusement qu'il n'y avait pas de nom sur le sac - et puis vite se cacher et revenir ! D'ailleurs, les Allemands ont arrêté des gendarmes. L'histoire du petit Gus, c'était le Bourgmestre ! Ben, c'était un résistant, il ne voulait pas entendre parler de boche, hein ! Il ne voulait pas donner la liste des jeunes qui devaient aller travailler en Allemagne, et le secrétaire communal c'était un **Hurion** qui était vraiment jésuite, alors, tu penses ! Ils sont venus arrêter le petit Gus, il habitait où Fabienne **Rihoux** habite, la maison à côté de l'ancienne boucherie. Alors, donc, les Allemands sont arrivés, ça a fait un triangle, et il y avait la petite Hortense - son père avait été tué aussi en 14, il était résistant -, alors, le petit Gus a essayé de se sauver, mais tout était encerclé. Et entre autres, il y avait, devant la ferme, un Allemand à plat ventre avec une mitrailleuse. Alors, le petit Gus arrive chez la petite Hortense, il a dû se cacher avant que les Allemands arrivent. Mais rien à faire, il rentre chez lui, c'était au mois de mars, il y avait un paravent pour la chaleur, pour protéger de la porte, et il y avait un Allemand devant la porte, alors, le petit Gus, pieds nus, il a foncé, l'Allemand s'est accroché dans le paravent et est tombé. Il arrive ici au coin, sa mitrailleuse s'enraille. L'Allemand tire, mais rien ne sort, alors le petit Gus a couru et il a sauté dans le petit ruisseau de la salle, donc, il était pieds nus, il a descendu jusqu'à la gare et de la nuit, il est allé demander chez **Cuvelier** une paire de godasses. On est allé avec maman lui porter à manger à l'entrée de la route pour aller au Mesnil et puis, il a fallu lui faire une «cahutte». Et la femme, elle, elle a été prise, elle est allée en prison, et son fils était prisonnier de guerre. C'est ainsi que c'est pépère qui chassait et qui connaissait les bois qui a décidé de l'endroit, parce qu'il fallait qu'il y ait de l'eau, il fallait qu'il y ait un bois à côté pour se sauver. Au final, ils étaient bien une centaine sais-tu. Donc, c'est le Mouvement National Belge. Tandis que Ernest **Huart**, il faisait partie du FFI, c'était le garde forestier. Je ne sais plus vraiment la signification de FFI, mais ça faisait partie de l'armée.

On a toujours le drapeau du Mouvement National Belge, il était à la commémoration, c'était le petit gamin de Rita qui le portait.

VL : Alors, ça c'était un peu une milice privée ?

FE : Ben non, Ernest **Huart**, c'était fondé par l'armée, mais le Mouvement National Belge, je ne sais pas qui l'a fondé. Attends, je vais te montrer des photos...

VL : Donc, ici à Treignes, la libération, c'était le 4 septembre ?

FE : Oui, c'est ça. Voilà les photos... Ça c'était à la libération, le 8 mai, on a fait une fête, je ne sais pas combien de temps après.



Francine Ernould dans son jardin, à Treignes
Photo V. Lemaire © Écomusée du Viroin

RENSEIGNEMENTS

Les «Chroniques de l'Écomusée», ont pour but de resserrer les liens entre l'Écomusée et ses sympathisants regroupés au sein des «Amis de l'Écomusée», de les faire participer à nos enquêtes et de diffuser des informations sur nos activités (expositions, colloques, nouvelles acquisitions...).

Pour s'abonner et devenir membre des «Amis de l'Écomusée», il suffit de s'acquitter d'une cotisation annuelle de 10 € minimum ; au-delà de 40 €, les dons sont fiscalement déductibles. Versement sur le compte Belfius de l'asbl DIRE n° **BE92 0682 2250 7923**.

L'Écomusée dispose d'une liste de ses publications qui peut être obtenue sur simple demande au secrétariat, ou sur <http://www.ecomuseeduviroin.be/index.php?page=publications>

Devenez fan de notre page Facebook : Écomusée du Viroin

Écomusée du Viroin
Rue Eugène Defraire, 63
B – 5670 TREIGNES
Tél. : +32(0)60/39.96.24
Fax : +32(0)60/39.94.50
Courriel : bbarbier@skynet.be
<http://www.ecomuseeduviroin.be>

L'ÉCOMUSÉE DU VIROIN

N° 51 - 2015

La Vallée de la Meuse illustrée

10 — Fumay — Les Usines du Pied-Selle et Ardoisière de la Renaissance



Périodique de l'Écomusée du Viroin - Asbl DIRE / Université Libre de Bruxelles
 Éditeur responsable : P. Cattelain, 63, rue Eugène Defraire - 5670 Treignes, Belgique

*L'ardoisière «La Renaissance», à Fumay, vue de l'Hôtel des Roches.
 Carte postale du début du XX^e siècle. Collection Écomusée du Viroin.*

ARDOISIÈRES DE FUMAY I

Interview de Gilbert PARIZEL, Fumay

Enquête et enregistrement par
 Viviane Lemaire,
 transcrit par Babette Barbier

Document n°380, avril 2015

GP : Gilbert PARIZEL
 VL : Viviane LEMAIRE

VL : Bonjour, vous vous appelez Gilbert Parizel, quand êtes-vous né ?

GP : En 49.

VL : Vous habitez à Fumay. La mairie de Fumay nous a donné deux adresses, la vôtre et celle de Monsieur Ali Guebli, c'est bien ça ?

GP : Oui, il habite à l'entrée de Fumay, mais comme ils ont détruit les HLM, je ne saurais pas vous dire vraiment où il habite.

VL : J'aurais voulu prendre contact avec lui, mais c'est difficile, vous le connaissez personnellement ?

GP : Ben, je le connais parce qu'on a travaillé ensemble. Mais si ça vous intéresse, j'ai deux frères qui ont travaillé avec moi. Il y a donc Christian qui habite, rue Martin Coupaye, 19 bis, c'est la rue juste en face de la mairie, dans une petite ruelle. Et mon autre frère qui habite dans le haut Faubourg de Bellevue, lui, c'est Daniel.

VL : Sont-ils plus âgés que vous ?

GP : Mon frère Christian a deux ans de plus que moi, il est de 47, le 11 novembre. Et Daniel, il est né le 21 avril 52.

VL : Eh bien voilà, comme ça j'ai des nouveaux contacts ! Je téléphonerai à Ali en disant que je vous connais !

GP : Oui, vous pouvez, je le vois encore de temps en temps, mais on est toujours restés bons copains. Il y en a beaucoup qui sont repartis en Algérie, et beaucoup qui ont déménagé de Fumay.

VL : Il y avait beaucoup d'Algériens qui travaillaient dans les ardoisières ?

GP : Oh oui hein !

VL : Dites-moi, vous m'avez dit que votre maman vous avait retiré de l'école à 13-14 ans, racontez-moi un peu tout ça !

GP : Ah oui, elle avait une entreprise en plâtrerie et elle m'a fait faire un apprentissage ; au bout de deux ans, ça ne me plaisait pas, j'ai arrêté. Avec ma mère... j'ai été à Givet comme mousse, faire les commissions pour les ouvriers, mais comme

je n'avais que 16 ans, j'ai pas pu partir en déplacement, j'étais trop jeune, alors, ils m'ont licencié en 1964. Je m'en souviendrai toute ma vie, je rentre chez ma mère, et je lui dis : « *demain je ne travaille plus, c'est fini, je suis licencié* » et elle m'a dit : « *écoute gamin, qu'est-ce que tu vas faire ?* » Et justement dans l'Ardennais, le journal, il y avait des offres d'emploi, et elle me dit : « *Regarde, ils cherchent des ouvriers à l'ardoisière à Fumay* ». Il y en avait deux ouvertes à Fumay, quand j'ai commencé à travailler, en 1965. Une, qu'ils ont transformée en parc d'attractions, j'appelle ça comme ça moi, celle qui est de l'autre côté de la Meuse, St-Joseph («*TerrAltitude. Aventure en Ardenne*» - NDLR). L'autre, c'était là où j'ai travaillé, à la Renaissance, là où il y a le Carrefour Market maintenant. Moi et mes deux frères, mais on n'a pas commencé le même jour. Donc, j'ai été voir, je pensais que c'était plus pour le jardinage ou dans le genre. Vous savez, vous êtes jeunes, vous prenez n'importe quoi, il y avait du boulot partout ! Je me suis donc, présenté au bureau, ils m'ont dit que j'attaquais le lendemain, et que je devais me présenter au bureau de la Renaissance. Donc, je me présente le lendemain, on me donne un casque, une lampe à carbu, mais vous savez, j'étais jeune, je me suis dit, mais qu'est-ce que c'est que ça ! Ils m'ont dit de suivre un monsieur, j'ai monté dans la cage-wagonnet avec ce monsieur qui était le chef, mais je ne savais toujours pas que j'allais travailler au fond, je ne connaissais même pas les ardoisières moi ! Mais je vous assure que le premier jour, ça fait une drôle d'appréhension ! Quand vous descendez si bas, et que vous ne voyez plus le jour, il n'y a que des ampoules qui vous éclairent. Je pense qu'il y avait 600 escaliers, mais nous, on descendait dans les cages-wagonnet, il y en avait deux, et il y avait 6 ouvriers par cage. Donc, ils nous descendaient, puis on prenait à notre gauche et on y prenait un autre treuil qui nous redescendait, mais là il n'y avait qu'une seule berline-cage. Attendez, je vais vous montrer par dessin... Nous étions en-dessous de la station Total pour vous donner une idée de (l'endroit) où on arrivait.

VL : Mais c'était tout le temps inondé ?

Gilbert Parizel, Fumay, au pompage près de l'ouvrage 54, en 1966. Photo Chr. Parizel.



Gilbert Parizel, Fumay, janvier 2016. Photo P. Cattelain.

GP : Non, non, c'était sec, parce que c'était pompé jour et nuit. L'eau qui s'infiltrait de la Meuse était pompée au fur et à mesure. Moi, j'ai travaillé de 6 heures au soir à 6 heures au matin à pomper.

VL : Vous faisiez les trois 8 ?

GP : Non. C'était une journée. À ce temps-là, on faisait 45 heures.

VL : Et vous commenciez à quelle heure le matin ?

GP : La première descente était à 8 heures. Toutes les heures, on avait le droit de fumer notre cigarette, on avait de midi à une heure et puis on y repartait jusque 4 heures.

VL : Vous avez travaillé combien d'années à l'ardoisière ?

GP : J'ai fait 6 ou 7 ans. Mais j'y ai fait tous les métiers ! Le premier jour que j'ai commencé, j'avais un sac avec de la paille dedans et des bretelles et une petite caisse en bois, ça faisait comme un bac, un gars me le mettait sur le dos et j'allais le vider derrière un mur, c'était tous les déchets, c'était pour nettoyer au fur et à mesure, je faisais ça toute la journée ! Après j'ai wagonné avec mon frère Christian, mais avant, j'ai porté la pierre.

VL : Porter la pierre, c'est-à-dire, que vous les remontiez ?

GP : Non, elles étaient débitées dans un gros morceau, c'était des gars qui les débitaient en longueur, ils vous les mettaient sur le dos, et vous les mettiez sur le wagon, vous les arrangez debout et une fois que le wagon était plein, le wagonneur arrivait, il venait les chercher, il les emmenait jusqu'au plateau pour les faire remonter par le treuil. Puis, ils les remontaient par étage, moi j'ai fait ça, donc, le porteur (pendant) un an. Puis après, j'ai voulu wagonner avec mon frère, mais je ne l'ai pas fait longtemps, parce qu'après, ils m'ont essayé au treuil, j'ai fait les trois treuils, le dernier tout en bas, le deuxième et celui du jour, parce que dès qu'un treuilliste était malade, c'était moi qui le remplaçait.

VL : Et ça consistait en quoi le treuil ?

GP : Ben, vous savez, c'était un gros appareil avec un câble qui descendait, qui descendait, vous aviez une cage-wagonnet,



Les wagonnets. Ardoisières Saint-Joseph et La Renaissance, Fumay, 1965-1971. Collection Mairie de Fumay.

donc les ouvriers se mettaient là, et vous aviez un truc à pédale, vous appuyiez dessus et ça faisait descendre le câble, et ça descendait la cage-wagonnet jusqu'en bas. Et quand la cage était arrivée en bas, il y avait un grand fil de fer du dessus jusqu'en bas, et ici, au treuil, vous aviez une cloche, et quand les gars étaient arrivés en bas, ils sonnaient pour prévenir que tout le monde était sorti de la cage, pour que je puisse remonter la cage à vide, et pour pas qu'il y ait un accident. En bas, vous aviez un panneau, indiquant qu'un coup, c'est pour remonter, deux coups, c'est pour descendre. Et quand c'était pour remonter la pierre, c'était pareil.

VL : Vous étiez à peu près combien à travailler dans les ardoisières, en comptant le travail du jour et le travail du fond ?

GP : DE fond, une bonne quarantaine. De jour, je ne peux pas vraiment vous dire, parce que je n'ai pas beaucoup travaillé de jour. J'allais voir comme ça les gars qui faisaient les ardoises, qui les refendaient, mais juste l'histoire de 5 ou 10 minutes, parce qu'après il fallait que l'on redescende. À la Renaissance de jour, ils étaient bien une bonne vingtaine, et à St-Joseph, il y en avait autant. J'ai mon jeune frère, lui, du fond, on l'a remis à jour, parce que lui, il a assisté à un très grave accident. Ils ont fait péter, on va dire comme maintenant, à 4 heures...

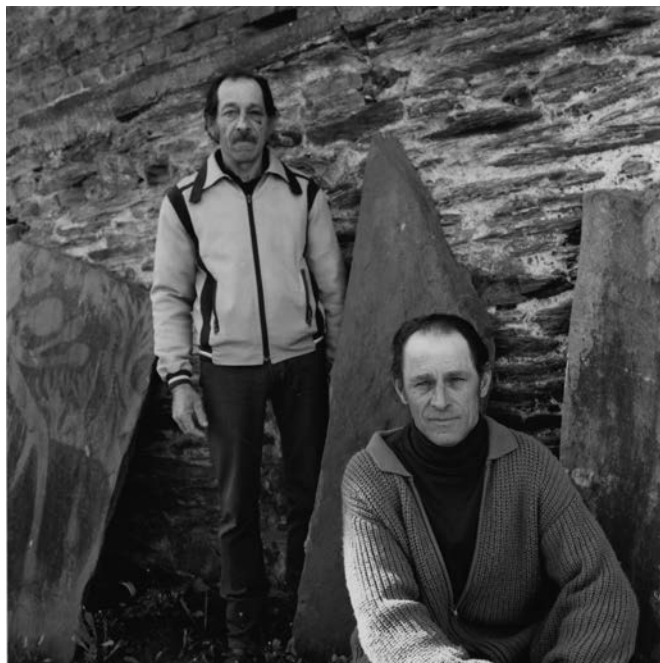
VL : C'était toujours le soir, qu'ils « faisaient péter », comme vous dites ?

GP : Oui. Le mineur, il avait fait tout son travail pour faire sauter les blocs, et le lendemain, il sonne pour voir s'il peut rentrer sur le chantier, mais ça c'est le chef qui le faisait, et comme ça allait, et bien tout le monde a commencé à travailler, et certainement le bloc, qui était là, était collé derrière mais pas

par devant. Puis, mon frère, il arrivait là, il avait une petite échelle pour descendre pour aller travailler avec ceux qui débitaient les gros morceaux, puis il y a un des copains, qui lui dit : « Viens, Daniel, viens fumer une cigarette, tu as le temps, ne cours pas ». Alors, il a été fumer une cigarette, puis



La remonté du fond, en cage-wagonnet. Ardoisières Saint-Joseph et La Renaissance, Fumay, 1965-1971. Collection Mairie de Fumay.



Gilbert et Christian Parizel, en 2006, près du Musée de l'Ardoise, à Fumay. Photo Jean-Marie Lecomte.

après sa cigarette, prêt à reprendre l'échelle, en haut donc, et là, il voit le morceau qui tombe, et qui tombe sur le Portugais. Je vous assure, qu'il est resté plus de huit jours sans manger et sans dormir. Il ne voyait plus que l'accident et le Portugais en dessous du morceau. On est tous arrivés avec des barres de fer pour soulever le bloc, et son frère qui était là, est passé par en dessous, il a gratté et il l'a retiré mais il y a un pied qui est resté en dessous du bloc ! Et ce jour-là, je m'en souviens, on avait commencé à 4 heures du matin, parce que ce gars-là, il repartait après-midi au Portugal pour se marier. Et à 7 heures du matin, on nous prévient qu'il y a un grave accident et que c'était lui. Quand il a été retiré du bloc, le docteur est venu lui faire une piqûre, il n'était pas mort, mais il avait un trou comme ça, du ventre qui ressortait par le dos, mais à 4 heures de l'après-midi, il est décédé le malheureux ! Il avait 30-32 ans.

VL : Et donc, votre frère a assisté à tout ça ?

GP : Oui, lui, il a vu le bloc tomber. Et par après, il ne voulait plus descendre au fond. Ils l'ont remonté le jour même.

On habitait chez la mère. La nuit, on dormait tous les trois dans la même chambre. Eh bien, il criait souvent « Mon copain, mon copain, il est mort, moi je ne redescends plus ! ». On essayait de faire du mieux possible pour lui, mais le pauvre, il a été marqué. On a même été voir le directeur du fond pour lui en parler, on lui a dit de ne plus le mettre au fond pour l'instant, il faut le mettre à St-Joseph ou à la Renaissance, pour qu'il travaille à jour, et il a bien voulu.

On a travaillé tous les trois au fond, donc, mais Daniel, après l'accident, est monté à jour, et puis, il a été transféré de la Renaissance à St-Joseph, ils l'ont mis de l'autre côté de l'eau ! Y a donc, que moi et Christian qui sommes restés à la Renaissance.

VL : C'est le seul accident qu'il y a eu ?

GP : Oh non, il y en a eu avant, mais comme on n'y était pas... Mais nous, oui, c'est le seul auquel on a assisté. Enfin, moi, je n'ai pas assisté, mais j'ai aidé pour le sauver ! Ils étaient trois en fait, il y avait deux autres débiteurs avec lui et c'est lui qui a tout pris !

VL : C'est bien triste ! Qu'est-ce que vous avez fait d'autre ?

GP : Donc, j'ai travaillé aux treuils, j'ai wagonné avec mon frère Christian, en entrant, j'ai porté la pierre, et quand en 71 on a fermé, j'étais toujours avec mon frère à pousser les wagons. Ben écoutez, si ça n'avait pas fermé en 71, moi, ma retraite, je la faisais là ! Même avec tous les risques ! Pour finir, on n'y faisait plus attention !

VL : Il n'y avait pas de sécurité ?

GP : Non.

VL : Mais c'est un miracle qu'il y ait eu si peu d'accidents alors !

GP : Oh ben, il y en a eu, mais moi, je n'ai pas connu tout ça. Les gars m'ont raconté une fois un accident. C'était un mineur, mais c'était de sa faute l'accident, parce que le directeur du fond lui avait dit de ne pas percer dans le trou qui était déjà fait, mais le mineur a repercé dans le trou, mais dedans, il y avait le détonateur ! Alors, vous pensez bien ! On a retrouvé des morceaux du mineur partout. C'était un boulot très dur, mais quand vous y êtes habitué, ça va tout seul.

VL : Vous étiez bien payé ?

GP : Oh ben, vous savez à ce temps-là, on avait 80 francs mais à ce temps-là, le pain, on le payait 30 centimes, et le paquet de cigarettes 50 centimes ! Vous alliez sur la fête, vous payiez 50 centimes le tour au manège ! Moi, je sais qu'avec un mois de salaire de l'ardoisière, on vivait bien 1 mois, 1 mois et demi, et sans se priver !

VL : Mais donc, vous étiez mieux payé à l'ardoisière que pour un autre boulot ?

GP : Oui hein ! On avait une prime à l'outillage. Si vous mettiez de l'huile aux roues des wagons, vous aviez une prime d'entretien, vous aviez la prime d'ancienneté, vous aviez la « prime au charbon » malgré que l'on ne travaillait pas au charbon : on avait droit à une tonne de charbon à l'année. Et quand je me suis marié, ils m'ont mis une petite maison à ma disposition, logement gratuit donc !

VL : C'était où ? Près de la mine ?

GP : La petite rue là au-dessus, rue des Douaires. J'avais une petite mobylette pour moi faire mes 500 mètres que je devais faire pour aller travailler.

Mais donc, par rapport où j'ai travaillé, donc, j'ai travaillé à droite et à gauche, question ambiance, alors là, c'était bien. Pourtant, il y avait des Algériens, des Portugais, il n'y avait pas de Turc, il y avait deux Italiens, et je vous assure qu'il y avait une sacré ambiance !

VL : Comment se fait-il qu'il y avait autant d'étrangers ? Les Français ne voulaient pas y aller ?

GP : Certainement qu'ils en avaient peur ! En jeunes, au fond, à la Renaissance, on était 8. Quand vous enleviez les deux fringins et moi, il n'y en avait que 5 !

Bordereau de paie de Gilbert Parizel, en mai 1970.

| NOMINÉ & S. BÉNÉFICIAIRE | DATE DE RECLÈMENT | CHANTIER | NOMBRE D'HEURES | TAUX HORAIRE | GAINS | P. R. I. M. E. S. | | TOTAL | ALLOCATION POUR MOIS DE TRAVAIL | | ASSURITÉ | | TOTAL | C. O. N. G. É. S. | BASE C. A. S. M. | INDICENTÉS | BRUT | COTISATIONS | | SALAIRE NET | NET | |
|--------------------------|-------------------|----------|-----------------|--------------|--------|-------------------|-------|--------|---------------------------------|-------|-------------|--------------------|-------|-------------------|------------------|------------|--------|-------------|-------|-------------|------|--------|
| | | | | | | TAUX | GAINS | | TAUX | GAINS | C. A. S. M. | RETRAITS COMPL. 20 | | | | | | | | | | |
| PARIZEL GILBERT | MA 70 | MA | 195,00 | 2,8663 | 558,93 | 0,19 | 37,05 | 592,98 | 24,00 | 220,3 | 14,04 | 8,99 | 912,8 | 23,74 | 875,72 | 48,45 | 889,17 | 78,81 | 12,61 | 797,11 | 0,01 | 797,10 |
| FOND | MA 70 | MA | 151,00 | | 15,10 | 0,10 | 15,10 | 29,00 | 29,00 | 53,24 | | | | 16,70 | | | | | | | | |
| MAI 1970 | MA 70 | HORAIRE | 195,00 | | | 0,42 | 81,90 | | | | | | | | | | | | | | | |



La petite maison mise à disposition de Gilbert Parizel à la rue des Douaires par l'Ardoisière de la Renaissance, Fumay. Photo P. Cattelain.

VL : C'était des Français ?

GP : Oui, oui. C'étaient des petits jeunes qui venaient de sortir de l'école. Il y en a qui repartaient parce qu'ils trouvaient une place à droite à gauche et il y en a qui restaient. Mais comme je vous le disais, moi, j'y serais resté jusqu'à ma pension ! J'ai un ami, il est parti à la retraite, donc, à ce temps-là, il y a une paire d'années, il touchait déjà un million et demi en anciens francs de retraite. Pour vous dire, moi, je touche tous les mois en retraite, 1220 euros, donc, avec ma retraite, ma complémentaire, mes mines.

VL : Pourquoi ont-ils fermé la mine ?

GP : Parce qu'ils devaient trop d'argent aux caisses autonomes. Ce n'était pas une question de travail !

VL : Donc, on peut toujours les exploiter ?

GP : Oui, mais, maintenant, elles sont noyées !

VL : Mais donc, le filon n'était pas fini, on aurait pu continuer ?

GP : Oh oui hein ! D'après eux, il y avait encore pour plus de 30 ans là-dedans ! C'est parce que ce n'était pas assez modernisé ! Puis, les patrons... Quand je me suis retrouvé licencié, j'ai été m'inscrire au machin de l'emploi. Le premier mois, pas de chômage, le deuxième pareil, et là, qu'est-ce que j'allais faire pour manger moi ? Je suis descendu à Revin au machin de l'emploi, voir quand ils allaient me payer : la dame m'a dit que je ne toucherais rien parce que mon patron n'était pas en règle de cotisation !

VL : Comment s'appelait-il le patron ?

GP : Il y en a eu plusieurs, mais je ne me souviens plus de leur nom, mais ça n'a pas tenu.

VL : Mais est-ce qu'il n'y a pas eu une rivalité avec les produits extérieurs ? Les ardoises espagnoles par exemple ?

GP : Vous savez, la plus renommée en ardoise, c'était celle de Fumay, de la Renaissance, donc !

VL : On m'a dit qu'elles avaient une durée de vie de plus de 100 ans, c'est vrai ?

GP : Oui.

VL : On le voit bien sur les toits des vieilles maisons, elles ont une couleur un peu violette et elles sont toujours nickel !

GP : Ah oui ça ! Quand ça a fermé en 71, il y avait une commande qui avait été passée pour refaire tout le château

de Sedan mais, en effet, la commande n'a pas pu être faite, donc, ils ont commandé chez les Espagnols. Mais il paraîtrait quand même qu'il y a eu une partie de Bertrix, de Belgique et le reste des Espagnols.

VL : Oui, Bertrix était toujours d'actualité ?

GP : Oui, eux, c'était de jour !

VL : Ils avaient réouvert dans les années 80 mais maintenant, c'est un musée, on peut le visiter !

GP : Oui, et à St-Joseph, de l'autre côté de l'eau, ils avaient cherché à dénoyer, donc vider l'eau qu'il y avait dedans, pour la remettre en route, mais comme la Renaissance communiquait avec St-Joseph et qu'ils pompaient là, et qu'il fallait qu'ils pompent de l'autre côté en même temps, parce que l'eau, qui était là, repartait de l'autre côté. Alors, ils ont vu que ça prenait trop de temps !

Moi, je me souviens que quand je suis arrivé en bas, vous aviez une galerie qui partait comme ça et puis là, vous aviez le puits qui pompait l'eau de la Meuse et qui repartait là. Et ici, là, il y avait une pompe qui renvoyait l'eau à jour. Et ici là, vous aviez une galerie, vous passiez sous la Meuse qui était là, et qui ressortait ici à St-Joseph. Parce que moi une fois, le directeur m'a envoyé aller chercher de la dynamite de la Renaissance à St-Joseph, par les galeries, mais hautes comme ça hein, fallait ramper !

VL : Vous étiez jeune à l'époque !

GP : Ah oui hein, et on passait partout ! J'allais aussi chercher les dynamites, je m'en rappelle, j'étais avec un jeune Algérien. Il fallait faire très attention.

À la Sainte-Barbe, on travaillait une heure, et puis terminé, on ne travaillait plus, c'était la fête !

VL : Le patron vous payait un repas ?

GP : Non. Il nous donnait une brioche et une bouteille de vin, et ça se passait collectivement aussi. Moi, j'apportais une bouteille de vin, un autre apportait un bac de bière. À Noël, il faisait un sapin de Noël.

ARDOISIÈRE DE LA RENAISSANCE
Société Anonyme au Capital de 425.600 Francs
FUMAY (Ardennes)

Ardoises pour toitures
Ardoiserie
T.É. (24) 34.90.51
Groupement de Maîtres Charbonniers
Compte Courant Postal
LILLE N° 2052-32
R. C. Charbonniers 64 B 18

Adresser la correspondance à :
L'ARDOISIÈRE DE LA RENAISSANCE
Boîte Postale N° 3
F - 08 - RIMOGNE

Fumay, le 1/02/1971
Monsieur Parizel Gilbert

APPOINTEMENTS, INDEMNITÉS, AVANTAGES EN NATURE PERÇUS EN 1970

Salaires Bruts ... : 7.229,00

Retenues Pour :

| | |
|-----------------------|--------|
| Caisse Autonome ... : | 626,94 |
| I.R.I.S. : | 100,00 |
| A.S.S.E.D.I.C. : | 5,30 |
| | 732,24 |

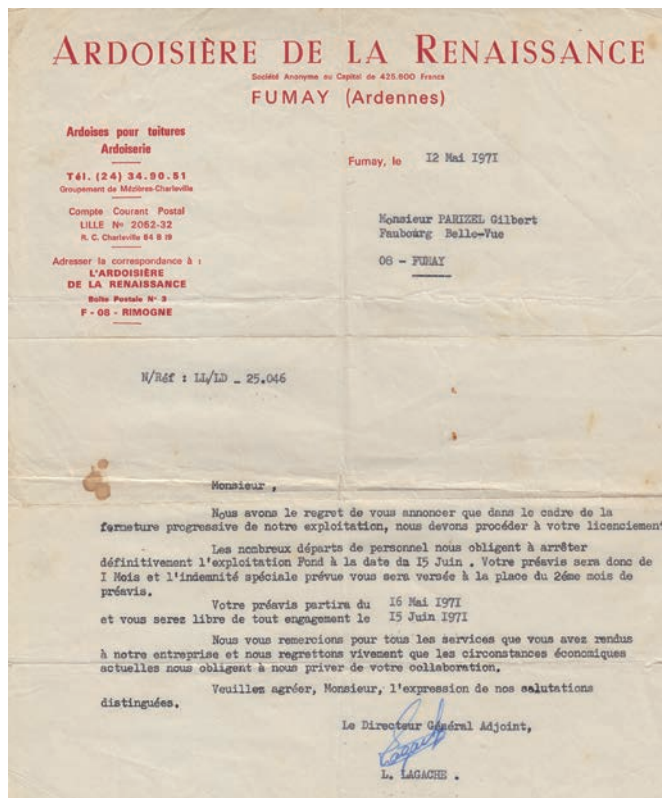
Salaires Nets : 6.496,76

Avantages en Nature : 150,00
Régime de retraite : 170,00

NOTA : Conformément aux prescriptions fiscales en vigueur, les sommes ci-dessus ont été déclarées à l'Administration des Contributions Directes.

Par votre emploi d'Ouvrier Fond, vous bénéficiez de l'abattement supplémentaire de 10 %

Relevé de paie 1970 de Gilbert Parizel, en janvier 1971



Lettre de licenciement de Gilbert Parizel, le 12 mai 1971.

VL : Vous aviez un endroit pour ça, ou vous restiez à l'ardoisière ?

GP : On mangeait au fond. On avait un petit réchaud et on réchauffait nos gamelles.

VL : Est-ce que vous avez fait des regroupements avec des anciens à la fermeture de l'ardoisière ?

GP : Non, parce qu'on n'a pas été licenciés tous en même temps. Ça s'est fait par catégorie d'âge, les plus jeunes d'abord, moi, j'étais dans le milieu ! Ils ont gardé les plus anciens pour la fin. On avait un directeur de fond, Monsieur André Morcrette, il habite à Haybes.

VL : Il vit toujours ?

GP : Je ne saurais pas vous dire mais il doit être assez âgé, vous savez. Mais, je ne saurais pas vous dire où il habite, mais je pense que c'est à l'entrée de Haybes, à la rue Saint Louis. Il y en a beaucoup qui sont décédés maintenant, il y avait Marcel Bonnaud de Haybes, mais il doit être décédé, André Baudry de Fumay, Charles Nanquette de Haybes aussi et il y en a beaucoup qui sont repartis en Algérie ou au Portugal.

VL : Est-ce qu'il y avait des Belges ?

GP : Non.

VL : Pourtant, il y avait des Belges qui allaient travailler en France ?

GP : Pas là où j'étais en tout cas. Beaucoup de Portugais et d'Algériens, il y avait juste deux Italiens là où j'étais, et après l'accident, les deux Italiens sont partis en Italie.

VL : Ils venaient du Nord ?

GP : Oh je ne sais pas, ils parlaient de la Toscane en tout cas. Les Algériens par contre je les ai mieux connus, il y avait Monsieur Guébli, Monsieur Courane, mais ils sont retournés en Algérie. Il y a Quarante-Dix qui est Arabe et une sacrée vedette, il habite encore par ici lui, à Revin, je pense ! Après l'accident, il y a eu une enquête et tout a été fermé...

VL : Donc, vous étiez au chômage technique ?

GP : Non. Il y avait d'autres endroits qui fonctionnaient, il

y avait des galeries pour faire les pierres tombales, c'est l'ardoise avec des petits brillants, et on ne pouvait pas faire des ardoises avec ça, donc, quand ils ont réouvert le chantier, ils m'ont mis moi et mon frère Daniel, donc, ils nous ont mis là pour nettoyer le chantier, et voilà que Quarante-Dix tombe sur le pied du Portugais en pelletant. Le pied était coupé !

VL : Est-ce qu'il y avait une bonne ambiance ?

GP : Oh oui ! On chantait des chansons, on faisait les 400 coups ! Une fois le directeur m'a mis une journée à pied, parce que j'ai tué un rat !

VL : Et vous ne pouviez pas ?

GP : Ah non, interdit ! C'était la sécurité du fond. Parce qu'ils nous prévenaient du danger, on avait peur qu'une crevasse ne se fasse et que l'eau de la Meuse monte.

VL : Oui, donc, c'était soit l'inondation, soit l'éboulement ?

GP : Oui.

VL : Mais des éboulements, il y en avait ?

GP : Non ! Non parce qu'au fur et à mesure, on faisait des murs et on mettait des déchets derrière et ça soutenait le plafond.

VL : Mais ce n'était pas du bois ?

GP : Non, pas de bois du tout. C'était tous les déchets de ce qui n'était pas bon, qui ne pouvait pas remonter à jour. Les galeries étaient faites avec les ardoises.

VL : Mais c'était solide ?

GP : Ah oui, hein !

VL : Quand vous faisiez péter les roches, est-ce qu'il n'y avait pas trop de poussières ?

GP : Ben, c'était fait en fin de journée alors, nous, on était retiré de ça ! Mais comme c'était toujours humide, la poussière se collait au mur, donc, ça allait ! Si ça n'était pas humide, bien entendu, il y aurait eu de la poussière partout.

VL : Et la silicose, la maladie de l'ardoisier, ça venait quand même de la poussière des ardoises ?

GP : Oui, c'est ça, ça venait de la poussière, que l'on ne voyait pas nous, mais qui se mettait dans nos poumons.

VL : Est-ce qu'il y en avait beaucoup qui étaient atteints de cette maladie ?

GP : Oui. C'est probablement l'acide qui se trouve dans les ardoises qui forme la silicose des mines, et comme il n'y avait pas d'air.

VL : Moi, on m'a dit que la poussière des ardoises, c'est comme toutes des petites aiguilles qui venaient se mettre dans les poumons et qui provoquaient la silicose. Et qu'elle était beaucoup plus forte chez les ardoisiers que chez les charbonniers, c'est vrai ?

GP : Ah ben oui, parce qu'elle est beaucoup plus acide. Je dis même à mes enfants de ne pas s'asseoir sur de l'ardoise, parce qu'entre vos jambes, il y a toujours de la transpiration, et avec l'acide de l'ardoise, elle va être aspirée avec la transpiration. Une ardoise ne pourrit pas ! Vous savez, nous avons été vite oubliés ! La commune de Fumay a représenté des bacs pour représenter les mines, heureusement. On n'est plus qu'une petite dizaine, mais nous ardoisiers, on a toujours été oubliés, qu'est-ce que ça serait d'envoyer une invitation quand ils font le défilé des pompiers, et de défiler en même temps qu'eux ! Mais on est tous tombés dans l'oubli. Ailleurs, ils le font, vous savez. Allez à Dunkerque, c'est toujours aussi vivant, il y a le carnaval par exemple, ici, il n'y a plus rien !

VL : Pourtant, Fumay a quand même été la ville des 27 trous, donc, 27 ardoisières !

GP : Ah oui. D'ailleurs, en Belgique, pour aller à Oignies, ben,

au-dessus, vous avez une petite chapelle, derrière, il y a une porte, et il y a une petite galerie, et vous ressortez à l'église de Fumay. Il y avait des galeries partout, partout ! La dernière galerie, c'était la 62, à la Renaissance, on ressortait à la station Total. On n'avait pas besoin de montre, on savait l'heure par rapport au train, ou avec les péniches, on avait nos repères comme ça.

VL : Dans le travail de fond, quand vous portiez les grosses plaques, vous arriviez à porter plus ou moins combien de kilos ?

GP : Ben, vu que l'air n'est pas le même au fond qu'au jour, vous avez la loi de l'apesanteur au fond, donc, on pouvait mettre une pierre de 100 ou 150 kilos sur le dos et vous ne sentiez pas que c'était si lourd.

VL : Mais avant, c'était remonté à dos d'hommes, mais vous, vous n'avez pas connu ça, c'était avec des chariots ?

GP : Non, à la Renaissance, on n'aurait pas pu remonter à dos, c'était vraiment trop lourd. Moi, j'ai vu un copain, le directeur de fond, René Baudry, de Fumay, il me disait : « *si tu arrives à me remonter ces deux morceaux-là, je te laisse ta journée !* » C'était deux pièces spéciales pour les cimetières, je vous assure, elles étaient d'une épaisseur pas possible, une faisait 250 kilos, on était à 8 à la mettre sur le dos du mec, mais non plus, une fois mise, le gars, il fallait bien qu'il descende en marche arrière dans les escaliers.

VL : Et il a supporté 250 kilos sur le dos à lui tout seul ?

GP : Oui. On était au 59 et il est descendu pour le mettre dans le wagon en bas. Il a mis les deux pièces dans le wagon, et il a dit : « J'arrête, j'en peux plus ! » Mais à part le Portugais, je n'ai pas vu d'autre accident, vous savez.

VL : Mais ça devait être quand même dur de travailler dans le fond, rien que pour le manque de lumière ?

GP : Ben, il y avait des ampoules.

VL : Et pas trop de poussières ?

GP : Vous savez, on n'y faisait même pas attention, il y avait tellement une ambiance terrible avec les Portugais ou les Algériens ! On chantait, on fumait, on buvait un coup entre copains, on ne se rendait compte de rien, on était bien !

VL : Vous pouviez prendre de l'alcool ?

GP : Non, qu'à la Sainte-Barbe. De toute façon, on n'aurait pas su boire de l'alcool comme ça. Mais toutes les heures, on avait le droit de fumer notre cigarette.

On dit toujours des étrangers... mais vous savez, quelquefois, il vaut mieux avoir affaire à eux qu'à un Français. Une fois, je suis descendu, et il fallait que je descende les escaliers parce que le treuil ne marchait pas, j'avais mon sac avec mon dîner et une bouteille en verre, c'était du sirop ; j'ai glissé et mon sac est tombé et la bouteille a cassé, alors, mon pain et le reste était tout trempé. J'arrive au fond, je vais voir le chef et je lui explique et lui dis que je remonte manger chez moi. Ben non, il me dit : « *tu n'auras qu'à venir et je te donnerai un bout de pain* ». Donc à 11h30, je suis allé le voir et réclamer un bout de pain, alors, il me dit : « *Oh, excuse-moi, j'ai tout mangé !* » Alors, je remonte et ceux avec qui je travaillais étaient des Algériens, ils m'ont demandé ce qu'il se passait, et ils m'ont tous donné un petit quelque chose à manger. J'ai eu du pain, des fruits, de la saucisse, de la merguez. Ils ont tous partagé avec moi ! Mais je l'ai eu mauvaise envers celui qui devait me donner un bout de pain !

Je me souviens aussi que l'on allait chercher notre tabac en Belgique, du V4, parce que c'était déjà moins cher en Belgique. Le paquet, à ce temps-là, coûtait 50 centimes, et

parfois, on n'avait pas été chercher notre tabac, on avait été boire un coup le week-end avec les sous que notre mère nous donnait, parce que l'on rendait la paie intégrale à nos mères. On était payé tous les mois, en liquide, on ne connaissait pas les chèques, donc, on avait notre paie dans une enveloppe fermée, mais on n'avait pas le droit de l'ouvrir, c'était notre mère qui devait l'ouvrir ! Je me souviens que l'on avait droit à 50 francs par week-end. Et si on avait tout dépensé le week-end, fallait pas aller lui en réclamer le lundi, pour des cigarettes par exemple ! Donc, parfois, on n'avait pas été chercher notre tabac, alors, le lundi on arrivait et on demandait à Gilbert, ou à un autre pour chiner un peu de tabac ! Il y avait beaucoup d'entraide, surtout avec les Portugais !

VL : Vous avez parlé des rats tout à l'heure, est-ce qu'il y en avait beaucoup dans les mines ?

GP : Il y en avait pas mal. On pouvait en voir parfois une vingtaine, ou un seul, ça dépendait. Un exemple, s'il nous restait un peu dans les casseroles, et bien, on le tapait derrière le mur mais du coup, on nourrissait les rats.

VL : Mais comment faisaient-ils pour vous signaler s'il allait y avoir un éboulement ou autre ?

GP : Le directeur de fond nous avait dit que le jour où il n'y avait aucun rat quand vous arrivez, c'est qu'il va y avoir un accident ! Et paraît-il que le jour du fameux accident, moi je n'étais pas là, mais il n'y avait aucun rat !

VL : Vous avez parlé des logements, mais est-ce que le patron avait beaucoup de logements pour les ouvriers ?

GP : Il en avait deux ou trois par ci, par là, mais pas énorme. Moi, il m'avait mis là parce que c'était vide, il y avait une petite cuisine en bas, et une petite chambre en haut, c'est tout, il n'y avait pas de salle de bain, c'était vraiment une petite maison. Mais il n'y avait pas de cités comme dans les mines à charbon, à Charleroi. À Rimogne, il y en avait pas mal, parce que j'ai un de mes frères qui travaillait comme menuisier à l'ardoisière de Rimogne, et bien, lui il avait une maison dans la cité. Et ça appartenait aux ardoisières.

VL : Il y avait combien d'enfants chez vous ?

GP : J'avais quatre frères, il y avait Christian, Daniel, Alain qui travaillait à l'ardoisière de Rimogne, André qui travaillait en usine, et j'ai deux demi-sœurs. On était à 7. Mais on s'est retrouvés jeunes avec ma mère, parce que mes sœurs n'ont pas voulu s'occuper de nous, ma mère partait travailler au matin à 7 heures jusqu'à 7 heures du soir, et elle ne voulait pas nous mettre à droite à gauche. Donc, on s'est élevés nous-mêmes ! Mes sœurs se sont mariées à 14 ans, elles ont demandé une dérogation au Général De Gaulle. Tout ça pour partir et ne pas s'occuper de nous ! Donc, on a dû savoir faire à manger, recoudre, repasser... Je me souviendrai tout le temps qu'avec mes frangins, on devait commencer à 4 heures du matin, mais on était sortis un peu après notre journée de la veille, on avait été faire un tour au café, mais quand on est rentrés à 2 heures

Gilbert Parizel, Fumay, au treuil de fond n°2, en 1966. Photo Chr. Parizel.



du matin, on disait que l'on n'irait pas travailler au matin, mais il fallait être là à 4 heures. Donc, ça ne nous laissait pas beaucoup de sommeil ! À 3h15, la mère est venue nous réveiller en frappant à la porte, parce qu'elle ne rentrait jamais dans notre chambre ; on n'a pas bougé, à 3h30, elle est revenue et elle a ouvert la porte en nous disant qu'après la fête, c'est la dé-fête, et qu'on avait intérêt à aller travailler ! On s'est levés, on n'a même pas bu de café, on a pris la musette, et partis travailler sans rouspéter ! À 4 heures, on est rentré et là, elle nous a fait la morale ! Oh vous savez, ça ne nous a pas fait de mal, j'ai tout de même travaillé 44 ans.

VL : Dites moi, en 1971, quand vous avez arrêté à la mine, qu'est ce que vous avez fait après ?

GP : Je suis parti travailler aux Mazures. Je ne suis pas resté longtemps au chômage vous savez, j'étais déjà marié, mais je n'avais pas encore d'enfant. C'est ma mère qui m'a dit qu'ils cherchaient des ouvriers aux Mazures, j'ai pris ma moto, j'y suis allé. Il y avait 20-25 kilomètres, je me suis présenté au bureau et j'ai commencé le lendemain ! Donc, j'ai travaillé deux ans et demi dans le bassin des Mazures, puis une entreprise de pavés. C'était pour faire du tarmac dans le bassin, j'ai travaillé là deux ans et demi, puis le chantier terminé, Gilbert m'a demandé si j'allais en déplacement, j'ai pas voulu, mais j'ai fini par y aller parce qu'il n'y avait plus grand chose comme boulot. Donc, me voilà parti en déplacement, j'ai été à une quinzaine de kilomètres de Strasbourg, j'ai travaillé un mois, je ne payais pas l'hôtel, et je touchais 5.500 francs, donc en 73. Mais j'ai été trouver Jean-Luc, le contremaître, pour lui dire que j'aimerais faire venir ma femme. J'avais trouvé une caravane, mais de la caravane au chantier, il fallait que je prenne ma moto, mais en allant la chercher, arrivé à la gare de Fumay, je me suis payé un camion, je me suis retrouvé un an à l'arrêt parce que j'avais pas mal de blessures. Du coup, j'ai arrêté les déplacements. Pareil, beaucoup d'étrangers aussi dans l'entreprise, beaucoup d'Algériens de Revin. Après, je suis parti dans une entreprise de maçonnerie, mais il y en a un qui m'a promis la lune et j'ai eu le soleil, il voulait que je travaille 14 heures par jour pour gagner 1.000 francs. Encore pareil, pas beaucoup de Français, beaucoup d'Italiens, donc, j'ai travaillé là avec mon frère Daniel. Une fois, au moment de dîner, j'avais remarqué que l'on m'avait volé ma bouteille de vin. Alors, ce que j'ai fait, c'est que j'ai été acheter deux bouteilles de vin, une où j'ai mis du produit pour la diarrhée avec une seringue et je l'ai laissé pour voir qui allait aller aux toilettes ! Comme ça, je saurai qui a volé ma bouteille de vin ! Et on a eu Jean qui allait sans cesse dans un garage parce qu'il n'y avait pas de toilettes, et c'était bien lui, mais je l'ai attrapé devant tout le monde !

VL : Vous avez continué dans cette entreprise-là ?

GP : Oui, il n'y avait rien d'autre.

VL : Est-ce que vous avez été reconnu par les maladies professionnelles ?

GP : Non.

VL : Les ardoisières ont toutes fermé dans les années 70 ?

GP : Oui, toutes. Il y avait 140 ouvriers.

VL : Il n'y a eu aucune manifestation ?

GP : Non. On avait fait une grève pour les augmentations de salaires en 68 qui a duré deux mois et demi. Donc, on appelait Albert Anciaux, c'était un gars qui faisait beaucoup de syndicat, il avait fait une réunion sur la Place d'Armes à Fumay, et il nous avait dit de nous attendre à rien, qu'il n'y aurait plus d'emploi et si vous regardez bien, depuis 68, tout

s'est dégradé ! À Fumay, il y avait pas mal d'usines avant et de magasins aussi ! Maintenant, il n'y a plus rien !

VL : Est-ce que vous avez repris des souvenirs ?

RG : Non, rien, je n'ai rien voulu reprendre.

VL : Vous aviez quel âge quand vous êtes parti ?

RG : 20 ans, je pense. J'ai commencé à 13-14 ans et j'y ai travaillé 7 ans. À Givet, j'ai travaillé même pas un an. J'ai travaillé avec ma mère, j'ai même pas fait les deux ans, parce que le contrat m'a pris la tête, puis je suis parti comme mousse à Givet. On m'avait mis à la porte de l'école à 13 ans et demi, mais à 15 ans, j'étais déjà reparti travailler ailleurs. À ce temps-là, du boulot, il y en avait à toutes les portes.

Quand j'ai fait l'armée c'est pareil, je n'ai rien voulu garder. J'ai travaillé 23 ans à la scierie Baret, mes affaires de travail, ma casquette, mes pantalons, et tout ça, j'ai tout mis en boule et j'ai tout jeté dans la benne, je ne voulais rien ramener. Je ne voulais aucun souvenir d'où j'ai travaillé. Ceux que je voulais sont restés dans ma tête.

VL : Mais vos plus beaux souvenirs sont l'ardoisière ?

RG : Oh oui. Le boulot en lui-même, ben, c'était un travail comme un autre, vous ne pensiez même pas au danger. Il y avait l'inconscience de la jeunesse aussi. On était 7-8 copains, 2 partaient par là, 2 de l'autre côté, il n'y a que sur le coup de 3 heures que l'on se retrouvait pour boire un coup.

VL : Et les plus âgés, ils avaient plus ou moins quel âge ?

RG : 50-55 ans. Puis, le travail du fond à 55 ans, c'était la retraite.

VL : Et le travail du jour ?

RG : Je pense que c'était 57 ans. Mais vous ne rentriez pas à la mine si vous n'aviez pas 14 ans.

VL : Est-ce que l'on vous faisait passer un examen pour voir si vous étiez en bonne santé ?

RG : Non, rien du tout ! On allait au bureau d'embauche, et le lendemain matin, on attaquait. On nous envoyait juste chercher des chaussures à clous en dessous pour ne pas que ça dérape, mais faut les trimballer ces chaussures-là hein, avec les clous, c'était pas toujours facile ! Moi, je les ai mises un mois ou deux, après, j'ai remis mes chaussures normales. Mais franchement, j'aurais fait ça jusqu'à ma retraite moi, j'aurais pas cherché ailleurs ! J'ai vraiment un bon souvenir, pour le boulot, pour l'ambiance et la paie aussi ! Quand je vois les anciens, leurs paies de maintenant, ils touchent bien hein ! Celui qui habite en dessous de chez moi, il est à la retraite, il touche un million et demi par mois ! Il avait une trentaine d'années de fond.

VL : Pas de maladie, rien du tout ?

RG : Non, vous savez s'ils veulent vous reconnaître, ils le font, mais s'ils ne veulent pas, ils ne le font pas ! Moi en 87, quand j'ai passé une radio de travail, ils m'ont trouvé un voile sur le poumon, je l'ai dit au patron de la scierie. La doctoresse m'a dit qu'il fallait que je repasse une radio, « *Ah oui* » qu'il me dit, mais ça doit être parce que tu t'es énervé, et ça aurait provoqué un voile sur le poumon. J'en ai parlé à un autre médecin, il m'a dit que c'était pour ne pas que je tombe sur la médecine du travail !

...Pensez bien, qu'ils ont peur que je lâche le morceau, parce que moi, à la scierie, j'ai demandé cinq fois mon compte, ils n'ont jamais voulu me le donner. Je suis parti à la retraite, je lui ai dit : « *Écoutez, c'est pas le tout, mais il va falloir me remplacer* », il m'a dit : « *Oh Gilbert, tu m'amènes tes papiers, je ferai comme si je les avais pas vu* ». Il ne voulait pas que je parte...

Asbl DIRE Écomusée du Viroin-ULB RAPPORT D'ACTIVITÉS 2014

Pierre Cattelain, avec l'aide de
Brigitte Barbier, Monique Deforge
et Myriame Dujardin

1. ACQUISITIONS

Selon les thèmes définis en 2012, l'Écomusée a acquis en 2014, exclusivement par dons, les 221 objets suivants :

- 9 outils et machines agricoles : M. Fabry, Rosée ; M. Pircard, Vaucelles ; Mme A. Bastin, Forges ;
- 3 outils concernant les activités artisanales (métiers du bois, du cuir, du fer et de la pierre...) : R. Bourdeaud'hui, Mazée ; E. Boulard, Olloy-sur-Viroin ; M. Perot, Petite-Chapelle ;
- 1 outil concernant les activités industrielles régionales (fonderie, poêlerie, tannerie, ardoisières...) : J. Roland, Nismes ;
- 22 objets de la vie quotidienne régionale : M. Perot, Petite-Chapelle ; F. Ernould, Treignes ; S. Donnay, Roly ; Y. Hallet, Mariembourg ; Mme Pestiaux, Nismes ; M. Wachtl, Le Bourget-Blanc-Mesnil ;
- 172 objets du monde des bières trappistes, dont l'une constitue un pilier économique de la région, depuis le

XIX^e siècle, provenant d'Achel, Chimay, Engelszell (A), La Trappe (NL), Mont des Cats (F), Orval, Rochefort, Spencer (USA), Westmalle, Westvleteren et Zundert (NL) : Chimay-Gestion ; Forges ; P. Cattelain, Oignies-en-Thiérache.

Cartes et photos anciennes : 14 photos anciennes recueillies à l'occasion de l'exposition "Lieux de mémoires des deux guerres mondiales du XX^e siècle" proposée à la Ferme-château lors des journées du Patrimoine des 13 et 14 septembre.

Après le très gros enrichissement en 2013 des collections dans les domaines de l'agriculture et des activités artisanales dû au don des collections du Cercle d'Histoire et d'Archéologie de Pont-à-Celles et environs, et vu le départ d'une partie des réserves, pour des raisons financières, de l'entrepôt de Najauge, joint à la nécessité, apparue pendant l'année, de quitter progressivement le site de la Gare, ces deux domaines de nos collections ont fait l'objet d'un minimum d'acquisitions, en tout cas limitées aux dons : nous avons néanmoins accepté le don de matériel d'une vieille ferme située à Scourmont (Bourlers), proposé par Mme Anne Bastin, vu leur rareté et leur bon état de conservation. Entre autres pièces spectaculaires, l'Écomusée possède dorénavant un grand chariot agricole, de plus de 5 m de long, en assez bon état, qui sera restauré, si possible, en 2015.

Quelques objets, de belle qualité, sont également venus enrichir nos collections dans le domaine de la vie quotidienne, important dans l'esprit d'un Écomusée.

Le gros des acquisitions a cependant consisté en objets trappistes, vu le thème de notre exposition principale en 2014. Les dons d'objets Chimay sont essentiellement venus

Chariot à foin, provenant de Scourmont.
Don de Mme Anne Bastin, Forges. inv. 11226.



de Chimay-Gestion, les autres de Pierre Cattelain, avec l'aide de Claire Bellier et d'Ivan Jadin pour Rochefort.

Ces 221 nouveaux objets ont été photographiés et enregistrés dans l'inventaire AICIM

2. CONSERVATION

Malgré des moyens de plus en plus limités, l'équipe de l'Écomusée (amputée de son ouvrier PTP, dont le contrat n'a pas pu être renouvelé après le 31 octobre 2013, faute de moyens) a poursuivi ses missions de conservation et de restauration du patrimoine. Ainsi, l'ensemble des acquisitions 2014 a été nettoyé et traité préventivement, marqué, photographié et inventorié.

Suite à la décision de l'Université Libre de Bruxelles d'abandonner et de mettre en vente la Gare de Treignes, les collections qui y sont entreposées depuis l'origine devront être transférées à la Ferme-château. Dans cette perspective, l'Écomusée a entrepris, dès novembre 2014, un grand **Chantier des Collections** : tous les objets conservés à la gare font matière d'un récolement, avec vérification de l'inventaire et complément de photographies, et sont reconditionnées par thème (type de collection -cfr *supra*-) et secteur d'activité, dans des conteneurs gerbables étanches à couvercle à charnières, de norme euro, de divers formats, dont le contenu est dûment étiqueté. Le n° de boîte est rajouté à l'inventaire. Après reconditionnement, les conteneurs sont acheminés et rangés dans l'espace dévolu aux réserves dans la Ferme-château. Selon toute vraisemblance, cette opération, d'assez longue haleine, devrait être achevée à la fin du premier semestre 2015.

En matière de conservation du matériel "lourd", l'effort s'est en partie porté sur des machines déjà restaurées une première fois, de manière à optimiser leur conservation puisqu'elles sont régulièrement proposées aux visiteurs (Printemps des Sciences, Fermes ouvertes, Fête de l'Écomusée, saison estivale, Universeum...).

- Charrue réversible (inv. 7002), nouveau
- Charrue en bois (inv. 7056), nouveau
- Moissonneuse-Javeleuse (inv. 3016), nouveau
- Trayeuse (inv. 7011), nouveau
- Baratte rotative (inv. 9502), déjà restaurée en 2012
- Charrette de laitier (inv. 4552), nouveau
- Plantoir à pommes de terre XX^e s. (inv. 7423), déjà restauré en 2009
- Tracteur petit gris (inv. 9772), déjà restauré en 2011
- Faucheuse tractée Mc Cormick ca 1950 (inv. 7035), déjà restaurée en 2012
- pulvérisateur à grand débit et à traction (inv. 7092), déjà restauré en 2012
- Râteau faneur ca 1950 (inv. 7087), déjà restauré en 2013

Dans l'esprit défini en 2008, lors des nouvelles restaurations de machines, les nouvelles consignes sont d'effectuer un diagnostic complet, de remplacer à l'identique les parties condamnées et de remettre les machines en état de marche.

Toujours pour des raisons budgétaires, l'Écomusée du Viroin a dû renoncer à la location de l'entrepôt à Najauge (Mazée), fin juin 2013. Cet entrepôt, d'accès aisé, entièrement rénové par son propriétaire, permettait de préserver dans de bonnes conditions (à l'abri de la poussière et de l'humidité, et dans de bonnes conditions de sécurité), les objets les plus volumineux de ses collections : les pompes d'incendie à bras, les tracteurs,



Cette collection de verres, retraçant les grandes étapes de l'histoire de l'Abbaye d'Orval, fait partie de nos collections.

la motopompe... et la collection de poêles et de cuisinières. Disposant d'une fosse de type garage, initialement destinée à l'entretien des autocars, cet entrepôt permet de plus un entretien facile et sécurisé des engins motorisés. Les moyens actuels de l'Écomusée nous ont poussés, fin juin 2013, à devoir renoncer à ce bail, en le rétrocédant à l'asbl Cedarc, Musée du Malgré-Tout, et à trouver une nouvelle solution pour le stockage de nos collections. Ces dernières sont à présent conservées dans l'ancien Musée du Machinisme agricole, et dans les hangars de la Ferme-Château. Le Musée du Malgré-Tout a accepté de continuer à abriter les pompes à incendie dans l'entrepôt.

3. ÉTUDES ET RECHERCHES

L'équipe de l'Écomusée a poursuivi ses études et recherches sur :

- la collection des affiches agricoles ;
- le travail de la forge ;
- les objets trappistes ;
- les enquêtes et transcriptions d'enquêtes.

Myriame Dujardin et Philippe Regnier ont largement complété les fiches AICIM, en remplissant certaines rubriques, et surtout en complétant les descriptions et les contextes d'utilisation.

Réalisation, retranscription et sauvegarde d'enquêtes :

De nouvelles enquêtes ont été retranscrites par l'équipe des animatrices :

- Agriculture - Enquête de J.-J. Van Mol, 1981, chez A. Braibant, Treignes
- Agriculture et Forêt - Enquête de J.-J. Van Mol, 1981, chez E. Mazy, Treignes.
- Mélotte - Enquête de J.-J. Van Mol, 1981, chez Coyette Brichard.
- Souvenirs de guerre et parcours de Vie - Enquête n° 368, 2011, chez Mme Simone Libert, Treignes.
- Village-Vacances de Oignies et Forêt - Enquête B. Barbier, janvier 2014 chez M. Et Mme Dupré-Mathy, Oignies.
- Souvenirs de guerre - Enquête V. Lemaire, 10/02/2014, chez Mme M.-Th. Coulonval, Treignes.
- Parcours de vie - Enquête V. Lemaire, 2014, chez Mme V. Boninsegna, Dourbes.
- Parcours de vie - Enquête V. Lemaire, 2014, chez Mme L. Lefebvre.

- Souvenirs de guerre - Enquête V. Lemaire, 27/02/2014, chez M. D. Mathy, Oignies-en-Thiérache.
- Souvenirs de guerre - Enquête V. Lemaire, 10/03/2014, chez Mme Mathy, Oignies-en-Thiérache.
- Souvenirs de guerre - Enquête V. Lemaire, 10/03/2014, chez Mme Watrice, Oignies-en-Thiérache.
- Souvenirs de guerre - Enquête V. Lemaire, 1/09/2014, chez Mme F. Ernould, Treignes.
- Souvenirs de guerre et parcours de Vie - Enquête V. Lemaire, 1/09/2014, chez M. R. Deforge, Treignes.
- Saboterie - Enquête B. Barbier, 25/11/2014, chez M. Bourdon.

Ont aussi été retranscrites les correspondances de guerre des années 1940 à 1943.

Le thème de la guerre a été privilégié dans les enquêtes 2014 en raison de la commémoration de 1914 et des manifestations mises sur pied en rapport, notamment l'expo des Journées du Patrimoine, mais aussi parce que les témoins fiables du conflit 39-45 deviennent plus rares, et qu'il est plus que temps de consigner leurs souvenirs : les personnes nées en 1935 auront 80 ans en 2015...

Publications en 2014 :

Cattelain P., *Abbayes et bières trappistes*, Catalogue de l'exposition de 2014. Inédit, faute de moyens.

Visites guidées, conférences et interventions en 2014 :

- 16 novembre, 17h : conférence-débat de Jean-Michel Degraux, Ingénieur-brasseur : *Les bières trappistes belges : passé et présent*, accompagnée d'une dégustation. Écomusée du Viroin.
- 28 novembre, 20h : conférence de Joseph Dewez : *De Joseph Gillain à Jijé. Sur les traces namuroises d'un artiste wallon*. Écomusée du Viroin.



4. MÉDIATION

4.1. EXPOSITIONS

À côté de ses espaces permanents (étage des écuries consacré aux métiers traditionnels de la région, et la cour de la Ferme-château, réservée à la présentation d'une sélection de machines agricoles), l'Écomusée du Viroin a proposé les expositions suivantes :

“Visages du Terroir en Province de Namur. Dans les Pas d'un Photographe vers 1890 et 1975”

Du 2 décembre 2013 au vendredi 23 février 2014

Quels regards sur le terroir à un siècle d'écart ? Une cinquantaine de photographies font dialoguer de très anciens clichés sur la vie villageoise à la fin du XIX^e siècle avec de plus récents témoignages fixés par Jacques Bouton au cours d'un reportage réalisé en 1975. Cette exposition a été réalisée en étroite collaboration avec l'asbl “Les Archives Photographiques Namuroises”, fondée en 2001. Il a semblé intéressant de

puiser, au cœur de ce riche patrimoine photographique namurois au sens large, une sélection d'images sur la vie des villages et d'en présenter quelques aspects au public durant cette année thématique.

Un premier volet constitué d'une cinquantaine de photographies de vie villageoise au tournant du XIX^e siècle a été sélectionné par Pierre-Paul Dupont et Jacques Bouton, responsables de l'asbl, en concertation avec le service du patrimoine culturel, ces photos sont brièvement identifiées et parfois commentées : date, nom du photographe, lieu.

Un deuxième volet provenant de la collection personnelle de Jacques Bouton gracieusement mise à disposition de la Province, vient compléter ce premier regard séculaire.

Exposition réalisée par les services généraux de la Culture et des Loisirs / patrimoine culturel et le service de la Culture de la Province de Namur avec la collaboration de Jacques Bouton et de l'asbl “Les Archives Photographiques Namuroises”.

“Abbayes et bières trappistes au XXI^e siècle”

Du 29 mars au 11 novembre 2014

S'il est un produit qui semble bien connu du public belge, et même étranger, c'est certainement la bière trappiste. Et pourtant... Lorsqu'on demande au public quelles sont les vraies bières trappistes, on n'obtient que rarement une réponse exacte.

En effet, il ne faut pas confondre bière trappiste et bière d'abbaye. Si la première est une appellation contrôlée, très stricte, la deuxième est bien souvent sans origine monastique, et vise simplement à donner une image à connotation religieuse, gage de qualité.

L'exposition "Abbayes et bières trappistes", conçue pour être itinérante, s'articule en trois parties.

La première partie présente le monachisme bénédictin, ainsi que la spécificité des moines trappistes, "Ordre de la Stricte Observance", au sein de l'Ordre Cistercien.

La deuxième partie présente les six abbayes trappistes belges productrices de bières, les premières du genre, ainsi que les autres abbayes trappistes, autrichienne, néerlandaises et américaine, qui sont venues les rejoindre au fil du temps, les deux dernières en 2013. L'exposition propose aussi une collection, riche de plus de 1000 objets de marques qui retracent l'évolution de l'image de chaque produit : verres, bouteilles, sous-bocks, cendriers, plaques publicitaires... Les produits trappistes ne se limitent pas à de la bière et du fromage : certaines abbayes produisent du pain, des chocolats, du miel, de la confiture, des biscuits, des liqueurs, des produits d'hygiène corporelle, des produits de ménage et, bien sûr, des produits religieux. Quelques fausses bières trappistes sont également évoquées.

Enfin, la troisième partie décrit les différentes phases de l'élaboration d'une bière trappiste, illustrées par un film.

Les visiteurs ont également eu l'occasion de savourer, à leur choix, de multiples variétés de trappistes proposées à la terrasse du Musée.

"Lieux de mémoire 14-18 et 39-45 à Viroinval"

Les 13 et 14 septembre 2014

L'exposition présentait une série de documents évoquant les deux guerres mondiales à Viroinval et dans les villages alentour. Une partie des documents exposés provenaient des collections de l'Écomusée, les autres ont été prêtés par les habitants. Présentation guidée de la Plaque commémorative de 1945.

Dans le cadre des journées du patrimoine l'Écomusée du Viroin vous propose durant le week-end du 13 et 14 septembre un camp militaire américain dans la cour de la Ferme-Château de Treignes en collaboration avec l'ASBL 82nd AB 508th Viroinval, ainsi qu'une exposition sur les "lieux de mémoire"

Samedi et Dimanche ouvert de 10h 30 à 18h 00

Le dimanche à 14h00 :

Un récit des souvenirs indélébiles de la guerre 40-45

Entrée gratuite durant le week-end



"De Joseph Gillain à Jijé. Sur les traces namuroises d'un artiste wallon"

Du 22 novembre au 21 décembre 2014

L'œuvre magistrale de "bédéiste" de Jijé éclipse aujourd'hui ses réalisations de sculpteur, de peintre, de graveur, de dinandier ou d'inventeur. Jijé est un homme modeste, généreux, à la personnalité foisonnante et un artiste aux multiples talents.

L'exposition parcourt l'œuvre de jeunesse de l'artiste Joseph Gillain (né en 1914 et décédé en 1980), alias Jijé à partir de 1936. Cet artiste précoce s'est formé au fil de lieux de vie et de rencontres déterminantes depuis Gedinne, où Joseph Gillain a vécu son enfance ardennaise, à Dinant, où il vécut le second conflit mondial, en passant par les étapes de sa formation dans des écoles de renom (Maredsous, Charleroi ou la Cambre à Bruxelles).

Retracer la jeunesse de Jijé, c'est partir sur ses traces en province de Namur et (re)découvrir ses facettes méconnues et son ancrage wallon.

Une exposition créée par le Service du Patrimoine Culturel de la Province de Namur, en partenariat avec le Musée des Arts Anciens du Namurois.

Malgré les difficultés financières et de ses moyens de promotions limités, l'Écomusée a très légèrement amélioré sa fréquentation de 2013, avec une augmentation minimale de 1%. Nous observons notamment une considérable augmentation pour les entrées individuelles, d'environ 34%, ce qui s'explique sans doute par le thème choisi pour l'exposition principale "Abbayes et bières trappistes". En revanche, les entrées groupes sont en nette diminution de 19%. En réalité, en 2014, les entrées individuelles représentent 49,9 % du total des visiteurs. La perte en fréquentation absolue des groupes s'explique notamment par la fermeture du Musée du Machinisme Agricole, reconverti en entrepôt suite à l'abandon de Najauge.

PROVINCE de NAMUR
Culture

De Joseph Gillain à Jijé...
Sur les traces namuroises d'un artiste wallon

L'ÉCOMUSÉE DU VIROIN - ASBL DIRE
63, rue E. Defraire - 5670 Treignes (Viroinval)
Du 22 novembre 2014 au 22 mars 2015

Semaine de 9h00 à 12h00 et de 13h00 à 17h00 - Week-ends de 13h30 à 17h00. (Fermé du 20/12/2014 au 4/01/2015)
infos Musée : 060/390 605 - Bureaux : 060/399 624
Ecomusée du Viroin - asbl DIRE - Tél : 060/ 399 624 - Fax : 060/399 450
bbarbier@skynet.be - mdelforge@skynet.be - www.ecomuseeduviroin.be

UNE INITIATIVE CULTURELLE DE LA PROVINCE DE NAMUR

san **ULB**



4.2. ATELIERS-ANIMATIONS PÉDAGOGIQUES-ÉVÉNEMENTS

Tout au long de 2014, l'Écomusée a proposé aux groupes structurés de minimum 15 personnes, des visites guidées des expositions, ainsi que divers ateliers-animations : pain, cuir, bougies, forge, soupe, promenade de Matignolles, la forêt petits à petits pas, promenade rurale, cognous. En voici le détail :

- Visite guidée Eco + démo : 24 (2013 : 20)
- Visite guidée expo temporaire : 4 (2013 : 8)
- Visite Musée machinisme agricole : 0 (2013 : 20)
- Animation pain : 32 (2013 : 25)
- Animation cognous : 8 (2013 : 7)
- Animation cuir : 20 (2013 : 37)
- Animation bougies : 3 (2013 : 3)

- Animation corde : 0 (2013 : 3)
 - Animation forge : 4 (2013 : 15)
 - Animation bonne soupe de Mamie : 12 (2013 : 12)
 - Promenade découverte rurale : 5 (2013 : 3)
 - Promenade Forêt petits à petits pas : 1 (2013 : 7)
- Soit un total de 119 groupes

TREIGNES 20 JUILLET 2014

Ecomusée du Viroin
Fête de la charrue et du houblon

A partir de 13h : Marché artisanal
Poterie - Liqueurs - Dentelle ...

Dans le jardin de la Ferme-Château - Exposition de tracteurs anciens
Visites guidées de l'Exposition
"Abbayes et bières Trappistes du XXI^e siècle" à 14h, 15h30, 17h
Animation "Saboterie mécanique" à 15h, 16h30
Démonstration "La forge d'antan" de 14h00 à 16h30

De 14h00 à 18h00 :
Orchestre :
Les Aigles Noirs

Barbecue - Bar (variétés de bières trappistes)
Jeux pour enfants **Entrée gratuite**

Ferme-Château, 63, rue Eugène Defraire, 5670 Treignes
Infos : +32(0) 60 39 96 24 - 39 06 05

MSW **Artich 27** **ULB** **CHINAY** **W**

La Fête de l'Écomusée, "Fête de la Charrue et du Houblon", comportant un marché artisanal (démonstrations en tous genres : apiculteur, sculpteur, bijoutier... - et produits locaux) que nous avons organisée le 20 juillet, a également rencontré un beau succès. Plus de 505 visiteurs décomptés à l'accueil (2013 : 520). La fête était animée par le groupe musical "Les Aigles noirs", variétés 60-90.

L'Écomusée a également organisé ou participé aux événements suivants :

- **"À la recherche des origines"** exposition de machines agricoles dans la cour de la Ferme-château, à l'occasion du "Printemps des Sciences", du 24 au 30 mars ;
- **"Chasse aux trésors dans les Musées"** : chasse aux œufs, animations, expositions, le dimanche 6 avril 2013, dans le cadre de l'activité de printemps de l'asbl "Treignes, Villages des Musées" ;

Treignes
Village des Musées

Chasse aux trésors
dans les Musées

Dimanche 6 Avril 2014
DE 10h30 à 16h30
Enfants 4€ - Adultes 6€

Infos : (02) 060 39 96 24

- Journée exceptionnelle d'animations et de démonstrations gratuites sur le thème "**Attraction/Répulsion**", le samedi 17 mai de 14.00 à 21.00 au Jardin botanique Jean Massart à Auderghem, organisée par le Réseau des Musées de l'ULB : au fil d'expérimentations ludiques, le visiteur pouvait découvrir les différentes facettes du phénomène d'attraction/répulsion dans la nature, les arts et les sciences. Des binômes et trinômes improbables formés par les musées de l'ULB. Botanique et chimie, art et médecine, minéralogie et anatomie, vie rurale et zoologie... Les contraires s'attirent-ils ou se fuient-ils ?
- Participation au week-end "**Fermes ouvertes**", les 21 et 22 juin, à la ferme de Daniel Coulonval, à Vierves-sur-Viroin, en partenariat avec le Relais Verlaine Gaël asbl et le Musée du Malgré-Tout. Stand d'animations et de publications, expositions de tracteurs, d'outils et de machines agricoles anciennes ; ainsi qu'à la Ferme du Mouligneau à Forges pour le Week-end "Fermes ouvertes" des 21 et 22 juin dont trayeuse, pots à traire, cruches à lait, baratte rotative, baratte de ménage, palettes, pèse-lait, muselet de sevrage, moules à beurre.
- Participation aux **jours du patrimoine** les 13 et 14 septembre, sur le thème "**Lieux de mémoire**". Pour ces Journées du Patrimoine, l'Écomusée du Viroin offrait la gratuité de l'accès, et a présenté un camp militaire américain de 1944 dans la cour de la Ferme-Château, en collaboration avec l'asbl "82nd AB 508th de Viroinval" : 229 visiteurs ;



- Participation à "Trignolles, village hanté" : manifestation organisée le 26 octobre, dans le cadre d'Halloween, en partenariat avec l'Espace Arthur Masson et le Musée du Malgré-Tout, qui nous a permis d'accueillir plus de 658



personnes venant découvrir enchanteurs, guérisseurs, fantômes et autres esprits farceurs... sur le thème des contes et légendes régionaux (2013 : 600) ;

- En novembre, l'Écomusée a organisé un stage d'une semaine pour une petite dizaine d'enfants de 5 à 12 ans, sur le thème des sorcières ;
- Organisation, le 16 novembre 2014, en partenariat avec le Réseau des Musées de l'ULB, de la **Journée européenne du Patrimoine académique - Universeum**, sur le thème "**Attraction-Répulsion**" : les Musées de l'ULB vous invitaient à venir découvrir les binômes et trinômes improbables formés par les musées de l'ULB. Botanique et chimie, art et médecine, physique, pharmacie et archives... Les contraires s'attirent-ils ou se fuient-ils ? La radioactivité vous évoque Tchernobyl ou Fukushima ? Elle est pourtant aussi à l'origine d'avancées salvatrices de la médecine nucléaire.

L'Expérimentarium de Physique complétait l'approche et vous faisait voir l'invisible, vous montrait que même un jardin botanique peut être radioactif et que votre maison elle-même est hantée... L'Écomusée du Viroin et le Muséum de Zoologie et d'Anthropologie étudiaient la figure emblématique du loup. Bête féroce à traquer ou symbole de liberté, l'animal est à l'origine d'un imaginaire foisonnant, révélateur à la fois de peur et de séduction. Entre "chimique" et "naturel", votre cœur balance ? Un quiz vous a permis de faire le point sur cette question ambivalente, dont les réponses sont parfois



surprenantes ! Pour les plus jeunes, les techniques de drague imparables des animaux et des plantes étaient sans doute l'occasion de découvertes aussi amusantes qu'instructives. Et pour ceux qui avaient une faim... de loup, une petite restauration redonnerait des forces pour poursuivre les explorations ! Au fil d'expérimentations ludiques, adultes et enfants ont pu découvrir les différentes facettes du phénomène d'attraction/répulsion dans la nature, les arts et les sciences.

Bien d'autres musées universitaires et beaucoup d'autres surprises vous attendaient.

La *Journée européenne du patrimoine universitaire* est une initiative d'*Universeum*, le réseau européen de sauvegarde et de valorisation du patrimoine universitaire, matériel et immatériel.

4.3. PRÊTS D'OBJETS

Au cours de l'année 2014, l'Écomusée a effectué les prêts suivants vers des institutions extérieures :

- **Administration communale des Bons Villers** (M. Vanderzeypen)
Dates de l'exposition : depuis le 1^{er} janvier 2004
Titre de l'exposition : **Machines agricoles anciennes** (10 machines agricoles anciennes : 1 rateau faneur, 1 faucheuse Mc Cormick, 1 extirpateur, 1 charrue polysoc, 1 tracteur Normak Sorge, 1 faneuse, 2 charrues Brabant double, 1 plantoir à pommes de terre, 1 herse à picots).
- **Centre de Culture Scientifique, ULB Parentville** (Jean Richelle)
Dates de l'exposition : du 1^{er} janvier au 8 juin 2014
Titre de l'exposition : **G.E.O en Entre-Sambre-et-Meuse** (documents et photos diverses).

- **Foyer culturel de Nismes**
Durée du prêt : du 27 au 30 mars 2014
Titre de l'exposition : **Les moyens de communications d'avant guerre à nos jours** (photos et documents).
- **Loisirs et vacances asbl – Couvin** (Muriel Dessoy)
Date de l'activité : 5 avril 2014
Titre de l'activité : **Le printemps des légendes à Monthermé** (Hotte en osier et grande hotte, mannequin de femme, lampe tempête, maillet, massette...).
- **Cedarc, Musée du Malgré-Tout, Treignes** (Claire Bellier)
Dates de l'exposition : du 4 mai au 11 novembre 2014
Titre de l'exposition : **Benoît Clarys. Le passé comme si vous y étiez** (panier en osier, statuette en terre cuite, écharnoir, tête de mannequin).
- **Jean-Marie Lauvaux**
Date de l'activité : avril 2014
Prêt des panneaux de l'expo "L'outil et la terre"
- **Ferme de Mouligneau à Forges** (Christine Gotteaux)
Dates de l'activité : 21 et 22 juin 2014
Titre de l'exposition : **Fermes ouvertes** (plaque émaillée, pot trayeur, coupe d'écumeuse, planche didactique, cruches...).
- **Ferme Coulonval à Vierves** (Daniel Coulonval)
Dates de l'activité : 21 et 22 juin 2014
Titre de l'exposition : **Fermes ouvertes** (tracteur Massey-Ferguson "Petit-Gris", charrues Mélotte, pulvérisateur, javeleuse, râteau faneur, 1 charrue en bois).



- **Espace Arthur Masson, Treignes** (Patricia Ferdinand)
Dates de l'activité : du 6 juillet au 30 septembre 2014
Titre de l'exposition : **Écoliers en 44** (civière, vieux souliers, sabots, servante de cordonnier, mannequin...).
- **Asbl GASCOT, Oignies-en-Thiérache** (Viviane Delizée)
Dates de l'activité : 9 et 10 août 2014
Titre de l'exposition : **Commémoration des 100 ans de la guerre 14-18** (Objets collection guerre).
- **Asbl Bonne espérance, Estinnes**
Dates de l'activité : août 2014
Titre de l'exposition : **Fête de la moisson** (charrues Mélotte, cultivateur...).
- **Asbl Chemin de Fer à Vapeur des 3 Vallées, Mariembourg** (Didier Mosseray)
Dates de l'activité : du 1^{er} septembre au 31 octobre 2014
Titre de l'activité : **Festival de la Vapeur** (1 moissonneuse javeleuse, 1 faucheuse tractée Mc Cormick, 1 planteuse de pommes de terre, 1 charrue simple et 1 réversible).
- **Réseau des Musées de l'ULB, Bruxelles** (Nathalie Nyst)
Dates de l'exposition : 18 septembre - 31 octobre 2014.
Titre de l'exposition : **Les musées de l'ULB emboîtés** (flamme, écorçoir, crécelle, roulette à piquer, bouvet à joue mobile)

- **Cedarc, Musée du Malgré-Tout, Treignes** (Claire Bellier)
Dates de l'activité : le 26 octobre 2014, dans le cadre d'Halloween
Titre de l'activité : **Les empereurs romains fous** (éprouvettes, panier en osier, carafe, bocaux...).
 - **Espace Arthur Masson, Treignes** (Patricia Ferdinand)
Dates de l'activité : le 26 octobre 2014, dans le cadre d'Halloween
Titre de l'activité : **Les dames de la nuit** (planche à lessiver, caisse de lavandière, battoir, manne à linge, hotte).
 - **Office du Tourisme de Viroinval, Nismes** (Steve Carrein)
Dates de l'exposition : du 16 au 31 décembre 2014 :
Titre de l'exposition : **La guerre** (filet de camouflage, mannequin, poêle d'époque...).
- Musée Communal de Molenbeek** (M. Steffens)
Dates de l'exposition : depuis le 10 septembre 2010
Titre de l'exposition : (35 outils illustrant les travaux agricoles, la tannerie et la construction).

4.4. ÉDITIONS

En 2014, l'Écomusée du Viroin a édité, outre ses affiches, prospectus et dépliants, les documents suivants :

- Chronique de l'Écomusée n°50 ;
- Panneaux didactiques sur les abbayes trappistes.

5. FORMATIONS

- **Viabilité financière de votre association**, 24 mars et 04 avril 2014, Auberge de Jeunesse de Mons : Brigitte Barbier ;
- **Formation Win Bill**, 26 mars 2014, Centre de Compétence Tourisme – Marche-en-Famenne : Marie-Françoise Carlier et Marie-Laure Colot ;
- **Les aspects juridiques du secteur associatif**, 25 avril 2014, Office du Tourisme à Chimay : Brigitte Barbier et Monique Deforge
- **Managment Innovant**, 30 septembre 2014, Espace Next Up à l'Axisparc, Mont-Saint-Guibert : Pierre Cattelain

6. TRAVAUX

Pour des raisons budgétaires, l'équipe technique n'a pas pu terminer la réfection du trottoir en façade de la gare.

Pour mémoire, parmi les autres réalisations de l'équipe technique du Musée :

- Entretien et restauration diverses des infrastructures, selon les besoins (tonte des pelouses des différents sites, taille des haies...);
- Entretien des bâtiments ;
- Restauration des tables, des bancs et du comptoir à l'Écomusée ;
- Préparation, remise en état (ponçage, traitement du bois, couleur...) et nettoyage des machines à exposer pour "Le printemps des sciences" dans la cour de la ferme-château ;
- Préparation de l'exposition "Abbayes et bières trappistes au XXI^e siècle";
- Préparation des machines agricoles, transport et mise en place sur le site de Vierves pour le Week-end "Fermes ouvertes" des 21 et 22 juin ;
- Restauration, préparation et nettoyage de divers objets

pour la Ferme du Mouligneau à Forges pour le Week-end "Fermes ouvertes" des 21 et 22 juin dont trayeuse, pots à traire, cruches à lait, baratte rotative, baratte de ménage, palettes, pèse-lait, muselet de sevrage, moules à beurre... ;

- Préparation de la fête de l'Écomusée du 20 juillet ;
- Préparation de la fête "Halloween" du 26 octobre ;
- Préparation de l'exposition "De Joseph Gillain à Jijé" ;
- Entretien et réparation du véhicule Caddy ;
- Entretien et réparation du matériel de jardinage et d'entretien des pelouses : tracteur tondeuse (démontage complet et remplacement des segments, des courroies), débroussailleuse, taille-haies... ;
- Animations pains, cougnons, forge et démonstration de fabrication de sabots artisanaux ;
- Enlèvement outils agricoles et chariot en novembre 2014 chez Madame Bastin à Bourlers ;
- Enlèvement de cruches à lait chez Monsieur Fabry à Rosée ;
- Enlèvement d'une meule avec moteur et d'un petit poêle colonne chez Monsieur Perot à Petite-Chapelle ;
- Remise en état, nettoyage avant enlèvement par le GASCOT pour le week-end des 09 et 10 août "Commémoration des 100 ans de la guerre 14-18" : grande faucille, charrette de laitier et son chien, casque de sapeur-pompier, hache tabac, grande hache à ébrancher, serpe demi-lune, cognée, diverses sortes de fourches, de serpes, de faux, de scies et démontage à l'entrepôt de la pompe d'incendie de Mazée pour la remonter à Oignies et vice versa.
- Préparation transport et mise en place pour le Festival Vapeur des 27 et 28 septembre de diverses machines agricoles.

RENSEIGNEMENTS

Les «Chroniques de l'Écomusée», ont pour but de resserrer les liens entre l'Écomusée et ses sympathisants regroupés au sein des «Amis de l'Écomusée», de les faire participer à nos enquêtes et de diffuser des informations sur nos activités (expositions, colloques, nouvelles acquisitions...).

Pour s'abonner et devenir membre des «Amis de l'Écomusée», il suffit de s'acquitter d'une cotisation annuelle de 10 € minimum ; au-delà de 40 €, les dons sont fiscalement déductibles. Versement sur le compte Belfius de l'asbl DIRE n° **BE92 0682 2250 7923**.

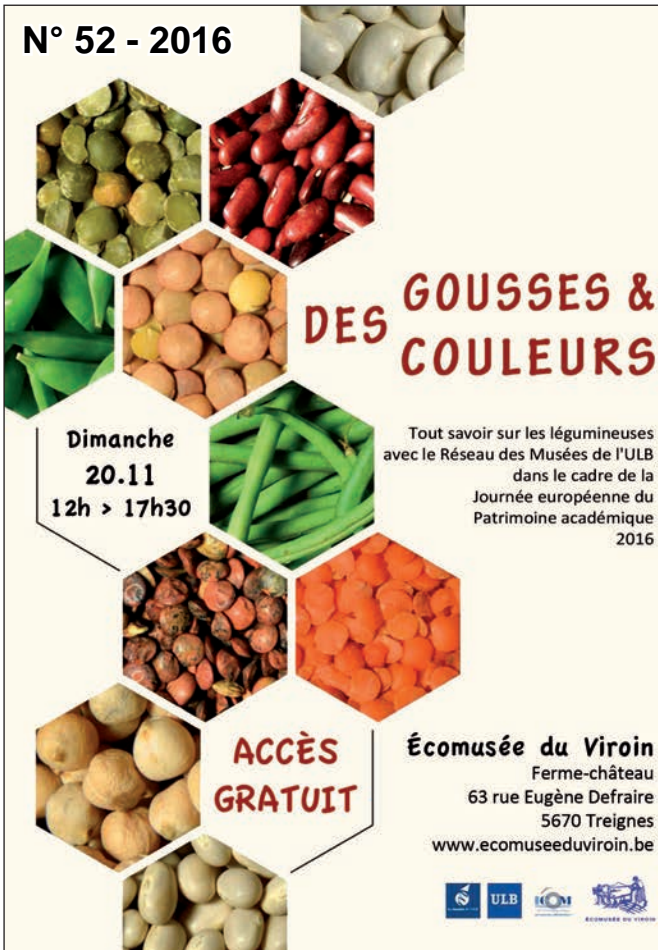
L'Écomusée dispose d'une liste de ses publications qui peut être obtenue sur simple demande au secrétariat, ou sur <http://www.ecomuseeduviroin.be/index.php?page=publications>

Devenez fan de notre page Facebook :
Ferme-château de Treignes - Écomusée du Viroin

Écomusée du Viroin
Rue Eugène Defraire, 63
B – 5670 TREIGNES
Tél. : +32(0)60/39.96.24
Fax : +32(0)60/39.94.50
Courriel : bbarbier@skynet.be
<http://www.ecomuseeduviroin.be>

L'ÉCOMUSÉE DU VIROIN

N° 52 - 2016




DES GOUSSES & COULEURS

Dimanche
20.11
12h > 17h30

Tout savoir sur les légumineuses avec le Réseau des Musées de l'ULB dans le cadre de la Journée européenne du Patrimoine académique 2016

ACCÈS GRATUIT

Écomusée du Viroin
Ferme-château
63 rue Eugène Defraire
5670 Treignes
www.ecomuseeduviroin.be



**JOURNÉE EUROPÉENNE DU PATRIMOINE ACADÉMIQUE
2016 : ANNÉE INTERNATIONALE DES LÉGUMINEUSES**



🕒 **L'avenir alimentaire de l'humanité** 🕒

Les Musées de l'Université libre de Bruxelles vous invitent à découvrir la grande famille des légumineuses à l'Écomusée du Viroin à Treignes

C'est GRATUIT!

N'est pas gousse qui veut...

avec le **Jardin botanique Jean Massart**

Mais les insectes aussi en raffolent avec le **Muséum de Zoologie et d'Anthropologie**

Les légumineuses soignent-elles ?

Le **Musée des Plantes médicinales et de la Pharmacie** vous en parle...

Expérimentez quelques propriétés étonnantes de ces plantes avec l'**Expérimentarium de Chimie** et le **Centre de Culture scientifique**

Le **Musée d'Anatomie et d'Embryologie** vous dira pourquoi nos reins ont une forme de haricot...

Loupes ou lentilles avec l'**Expérimentarium de Physique**

Expériences ludiques, gastronomiques et petite restauration à l'**Écomusée du Viroin**

À DÉCOUVRIR EN FAMILLE



ÉCOMUSÉE DU VIROIN - 20.11.2016

Ferme-château - 63 rue Eugène Defraire - 5670 Treignes
+32 (0) 60 39 96 24 - www.ecomuseeduviroin.be - www.ulb.ac.be/musees



Périodique de l'Écomusée du Viroin - Asbl DIRE / Université Libre de Bruxelles

Éditeur responsable, maquette et mise en page : P. Cattelain, Conservateur, 63 rue Eugène Defraire - 5670 Treignes, Belgique

DES GOUSSES & COULEURS

Un dossier proposé par le Réseau des Musées de l'Université Libre de Bruxelles

dans le cadre de la

**Journée européenne
du
Patrimoine académique
2016**

2016 est l'Année internationale des légumineuses. Riches en vitamines et en minéraux, principales sources de protéines végétales, les légumineuses, ou fabacées, sont indispensables à l'équilibre des régimes végétariens et constituent par ailleurs une composante essentielle et agréable de tout régime équilibré.

Considérées comme l'avenir alimentaire de l'humanité par l'ONU, les légumineuses restent pourtant assez méconnues, si l'on excepte les petits pois, les haricots, les lentilles, les pois chiches et quelques fèves... Pendant deux journées, la première en mai, lors de la *Journée internationale des Musées*, la seconde en novembre, à l'occasion de la *Journée européenne du Patrimoine académique*, le Réseau des Musées de l'Université libre de Bruxelles a concocté un menu particulier, riche en goûts, animations et expériences, pour le bonheur de tous, petits et grands !

Au fil d'expérimentations ludiques et gastronomiques, les familles ont pu découvrir les différentes facettes de ces petites graines et petits pois qui recèlent tant de bienfaits !

Ce numéro de nos chroniques reprend les textes et les illustrations des panneaux didactiques présentés lors de ces deux journées, de manière à ce qu'elles laissent un souvenir durable, à l'image du monde que nous souhaitons.

LES LÉGUMINEUSES DANS L'ALIMENTATION PRÉHISTORIQUE



Écomusée du Viroin



Avant même d'être cultivées, **des légumineuses sauvages**, comme les vesces et les gesses, **ont** probablement **figuré au menu des chasseurs-cueilleurs préhistoriques**, il y a plus de 10000 ans. Dès l'émergence de l'agriculture, elles sont bien attestées en Asie, en Amérique ainsi que dans le pourtour méditerranéen.

En Asie, lentilles (*Lens culinaris*), **pois** (*Pisum sativum*), **pois chiches** (*Cicer arietinum*) et **fèves** (*Vicia faba*) **sont présents dans les premiers niveaux d'occupation des villages néolithiques du Moyen-Orient**, entre 10000 et 8500 ans avant le présent. Le pois est attesté en Europe il y a environ 8500 ans et la lentille il y a près de 7000 ans. Des recherches récentes suggèrent que la fève pourrait avoir été cultivée en Asie du Sud-Est il y a plus de 11000 ans.



1. Vesce commune (*Vicia sativa*) (gravures issues de Flore de Paris)
2. Gesse à feuilles larges (*Lathyrus latifolius*) (d'après sauvagementbon.blogspot.be)
3. Haricot commun (*Phaseolus vulgaris*) (d'après Wikipedia)

En Amérique, le haricot commun (*Phaseolus vulgaris*) et le haricot lima (*Phaseolus lunatus*) apparaissent au Pérou entre 10000 et 7000 ans avant le présent, au Mexique et en Amérique centrale entre 6000 et 4300 ans.

Vase à étrier de la culture Mochica, entre 50 et 800 ap. J.-C., montrant des guerriers haricots. Les haricots lima figurent aussi sur l'anse et le col (d'après VMFA).



LES LÉGUMINEUSES DANS L'ALIMENTATION ANTIQUE



Écomusée du Viroin



Pois, chiches ou non, lentilles et fèves sont abondants dans les textes et dans les découvertes archéologiques.

Comment oublier que, dans la tradition biblique, Ésaü vend son droit d'aînesse à son frère Jacob pour un plat de lentilles (Genèse 25 : 27-34 - traduction Louis Segond) ?

- 27 - Ces enfants grandirent. Ésaü devint un habile chasseur, un homme des champs ; mais Jacob fut un homme tranquille, qui restait sous les tentes.
- 28 - Isaac aimait Ésaü, parce qu'il mangeait du gibier ; et Rebecca aimait Jacob.

- 29 - Comme Jacob faisait cuire un potage, Ésaü revint des champs, accablé de fatigue.
- 30 - Et Ésaü dit à Jacob : Laisse-moi, je te prie, manger de ce roux, de ce roux-là, car je suis fatigué. C'est pour cela qu'on a donné à Ésaü le nom d'Édom.
- 31 - Jacob dit : Vends-moi aujourd'hui ton droit d'aînesse.
- 32 - Ésaü répondit : Voici, je m'en vais mourir ; à quoi me sert ce droit d'aînesse ?
- 33 - Et Jacob dit : Jure-le moi d'abord. Il le lui jura et il vendit son droit d'aînesse à Jacob.
- 34 - Alors Jacob donna à Ésaü du pain et du potage de lentilles. Il mangea et but, puis se leva et s'en alla. C'est ainsi qu'Ésaü méprisa le droit d'aînesse.



Ésaü (à droite) vend son droit d'aînesse à Jacob pour un plat de lentilles, tableau de Matthias Stom (XVII^e s.).

En Égypte ptolémaïque, vers 250 av. J.-C., un vendeur se plaint de la concurrence déloyale : « Dès le matin, ils s'installent à côté de mon stand de lentilles, vendent leurs citrouilles et empêchent la vente des lentilles ». **Au cours de la longue période pharaonique, les légumineuses sont citées, mais impossibles à identifier sur les tables d'offrandes surchargées.**

Du lexique des Egyptiens : les plantes

| Nom commun | Nom scientifique | Hiéroglyphe | Prononciation |
|--------------|-----------------------|-------------|---------------|
| Fève Fabacée | <i>Vicia faba</i> | | pwr |
| Lentilles | <i>Lens esculenta</i> | | ahareshan |
| Pois | <i>Pisum sativum</i> | | tekw |

Dénomination hiéroglyphiques de trois légumineuses courantes en Égypte pharaonique



Les plantes en Égypte pharaonique

En Grèce, à Rome et en Gaule, les légumineuses sont attestées par les textes et l'archéologie. Dans ce dernier domaine, la **carpologie**, qui étudie les paléo-semences, carporestes (fruits) ou diaspores conservés et découverts en contexte archéologique, **donne de précieuses indications**. Ainsi, en Belgique gallo-romaine, le pois est dominant, suivi par les lentilles et les fèves (*Vicia faba*).

MAIS QU'EST-CE QU'UNE LÉGUMINEUSE ?

Jardin botanique Jean Massart

Les **Leguminosae** (ou *Fabaceae*) regroupent les plantes à fleurs dont le fruit est une gousse, c'est-à-dire un fruit sec (comprenez « non charnu » comme la tomate ou le potiron par exemple) qui s'ouvre en deux parties pour libérer ses graines.



Lentille (*Lens culinaris*)

À partir du modèle de base...



Baguenaudier (*Colutea arborescens*)



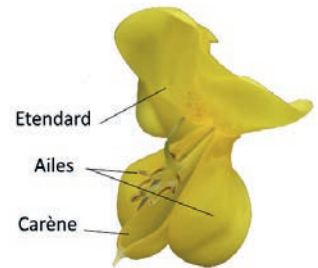
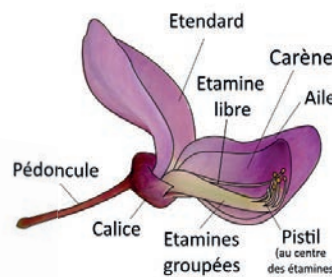
Luzerne (*Medicago sativa*)

... beaucoup de variations possibles



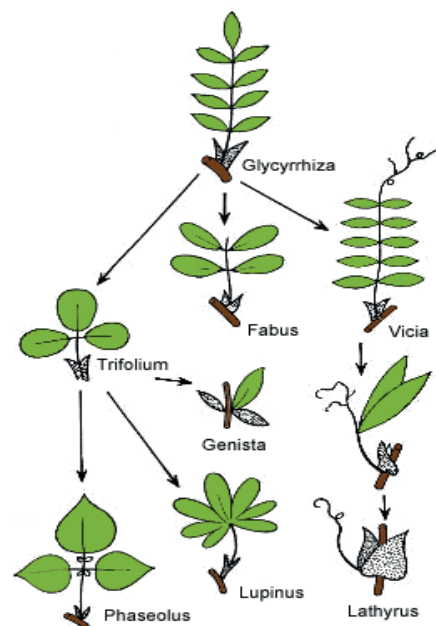
Cette **famille cosmopolite** par excellence se compose de plantes herbacées (le petit pois), d'arbres (l'acacia), d'arbustes (le genêt) ou même de lianes (les glycines).

Les **fleurs** dont sont issues les gousses se construisent également sur un plan commun : la fleur « **papilionacée** ».



Qu'elles soient isolées ou en inflorescence compacte, les fleurs de légumineuses ont classiquement une corolle en trois parties : un **étendard**, deux **ailes** et une **carène** (constituées de deux pétales soudés l'un à l'autre).

Leurs **feuilles** sont le plus souvent composées pennées et alternes... Mais de nombreuses variantes existent !



Et le haricot alors, pourquoi ne s'ouvre-t-il pas ???



Le haricot, est une légumineuse dont on ne consomme pas que les graines, mais bien la gousse en entier. Et, d'ailleurs, tout le monde sait que cette gousse... ne s'ouvre pas ! Mais cela est vrai également pour nos autres légumineuses cultivées.



Leurs gousses ne s'ouvrent plus ou alors très lentement et uniquement le long d'une fente. Ceci est lié à leur domestication par l'homme !

Un seul gène régit l'ouverture ou non de la gousse. Dans les cultures ancestrales, les individus mutés, qui ne s'ouvriraient pas, ont été sélectionnés par l'homme car ils permettent une récolte plus efficace des graines à maturité. Cette caractéristique, très simple d'un point de vue génétique, s'est rapidement imposée chez toutes nos légumineuses cultivées.

Quelques stars de la famille...



Soja



Trèfle



Pois chiche



Flamboyant



Luzerne

LES LÉGUMINEUSES... QUEL INTÉRÊT ?



Jardin botanique Jean Massart



Les légumineuses sont intéressantes à plus d'un égard...

Tout d'abord, elles servent à l'**alimentation humaine** et certaines possèdent des **vertus médicinales**...

Ensuite, nombre d'entre elles sont cultivées comme **plantes fourragères**, mais également dans les **bandes apicoles** bordant parfois d'autres cultures, où elles font le régal des abeilles.



Bande apicole, mélange d'espèces dont des *Fabaceae*

Champ de luzerne fourragère (*Medicago sativa*)

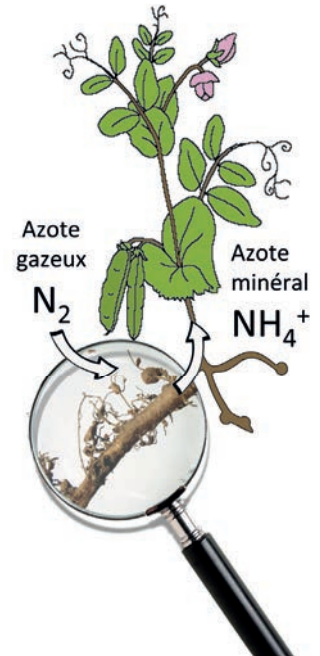
Pour finir, les légumineuses servent à la **protection** et à l'**enrichissement des sols** en azote !

Cet enrichissement des sols est un **tour de passe-passe** (quasi) **unique** dans le monde végétal ! Il permet aux légumineuses de se fournir en azote à partir d'une source non assimilable par les végétaux et pourtant intarissable : l'air (composé de 78 % d'azote gazeux N_2) !



Comment font-elles ? Elles s'associent avec des **bactéries du genre *Rhizobium***, qui vivent aux creux de leurs racines, dans des petites logettes nommées **nodosités**. Dans cette relation, tout le monde est gagnant : c'est ce qu'on appelle une **symbiose** ! En effet, la bactérie est logée dans d'excellentes conditions et, en échange, elle capture et transforme l'azote atmosphérique (N_2) en ammonium (NH_4^+), de l'azote minéral assimilable par les plantes hôtes.

À leur mort, si les débris végétaux ne sont pas exportés mais laissés sur place, ils enrichiront le sol en une forme d'azote assimilable par toutes les plantes qui s'y installeront. D'où leur surnom d'« engrais vert ».



Engrais vert
(mélange de *Fabaceae*
et d'autres espèces telles la moutarde)
dans un vignoble

Curiosités de la famille



Des gousses géantes

Des vrilles en tous sens



L'arachide,
des gousses souterraines
qui ne s'ouvrent pas !

La sensitive,
une plante pudique





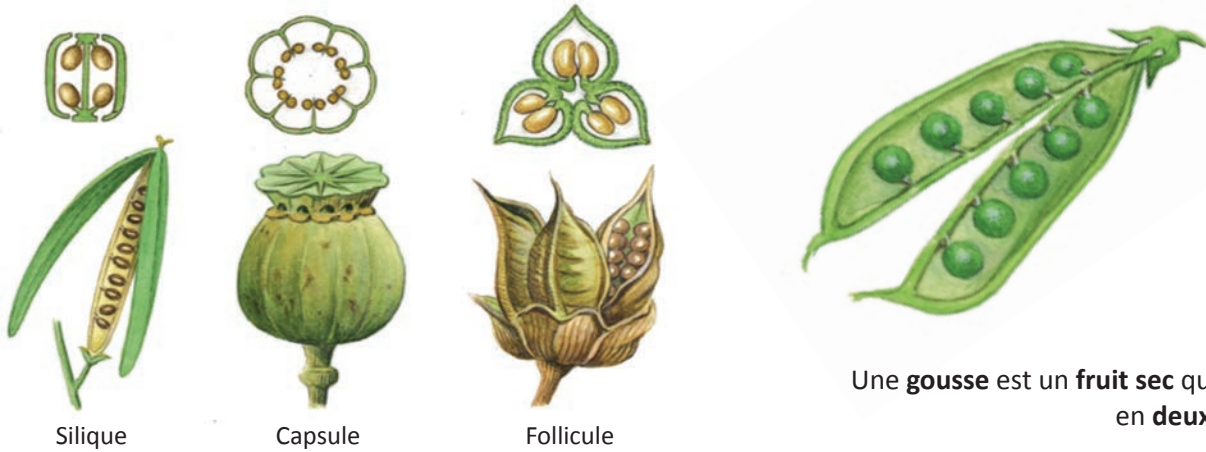
N'EST PAS GOUSSE QUI VEUT !



Jardin botanique Jean Massart

Complexités botaniques...

La gousse n'est pas le seul type de fruit sec qui s'ouvre à maturité ! Capsule, silique, follicule, autant de jolis termes qui y prétendent également. Mais n'est pas gousse qui veut !



Silique

Capsule

Follicule

Une **gousse** est un **fruit sec** qui s'ouvre en **deux parties**.

... et abus de langage

Le mot gousse est parfois utilisé pour désigner tout autre chose que le fruit des légumineuses... En cuisine notamment, on parlera de « gousse d'ail » ou de « gousse de vanille »...

La « gousse d'ail »

Également appelées « caïeux », les « **gousses d'ail** » qui composent ce que l'on nomme une « tête d'ail » sont en réalité les multiples bulbilles d'un même bulbe.



La « gousse de vanille »

La gousse de vanille est le fruit d'orchidées tropicales du genre *Vanilla* (principalement *Vanilla planifolia*). Cependant, il s'agit en réalité de **capsules** allongées. L'erreur botanique est ancienne car le terme « vanille » est le diminutif de l'espagnol « vaina », qui signifie... « gousse » !

Il s'agit donc d'un organe de réserve souterrain que l'on ne trouve que chez certains types de plantes dites « à dormance » (oignon, tulipe, crocus...). Le fruit de l'ail, quant à lui, est... une capsule !





L'AZOTE DANS TOUS SES ÉTATS



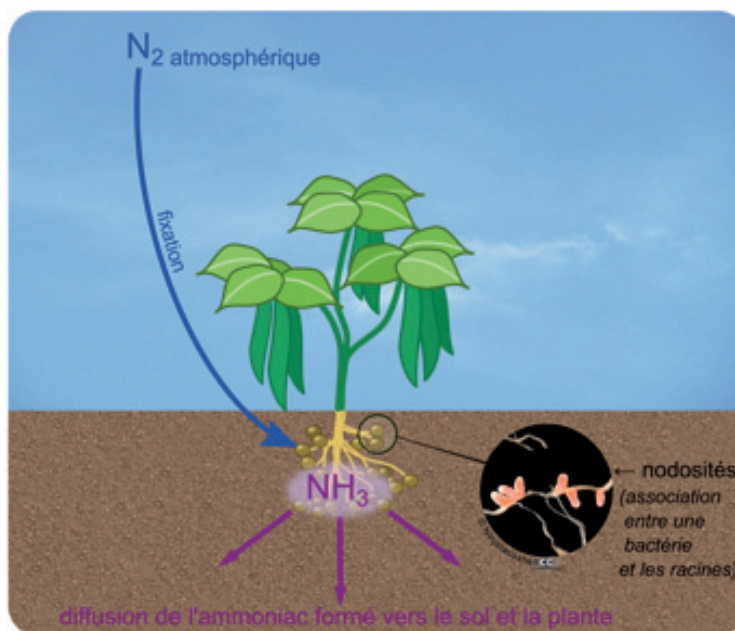
Expérimentarium de Chimie

L'azote constitue (sous forme N_2) 78 % de l'air que nous respirons. Son nom, choisi par Antoine Lavoisier, composé de α - (privatif) et du radical grec ζωτ- (« vivant ») signifie « privé de vie », car le diazote n'entretient pas la vie.

Les légumineuses sont les seules plantes à pouvoir directement fixer le N_2 de l'air et le transformer en une forme exploitable : l'ammoniac (NH_3).

Des bactéries (*Rhizobium*) fixatrices d'azote forment des nodosités sur les racines des légumineuses. Là, elles produisent l'ammoniac pour la plante qui, à son tour, le transforme en molécules organiques azotées. En retour, la plante fournit aux bactéries des sucres issus de sa photosynthèse.

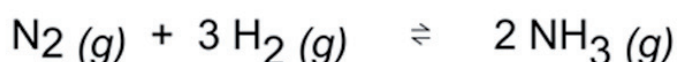
Une partie importante de l'ammoniac fabriqué diffuse également dans le sol. Ainsi, la culture des légumineuses enrichit le sol en ammoniac, directement assimilable par les autres plantes.



Le procédé Haber-Bosch

L'ammoniac est essentiel à la fabrication des engrais azotés. Le procédé Haber-Bosch mis au point au début du XX^e siècle permet de fabriquer industriellement cet ammoniac au départ du diazote de l'air.

Bilan du procédé Haber-Bosch :



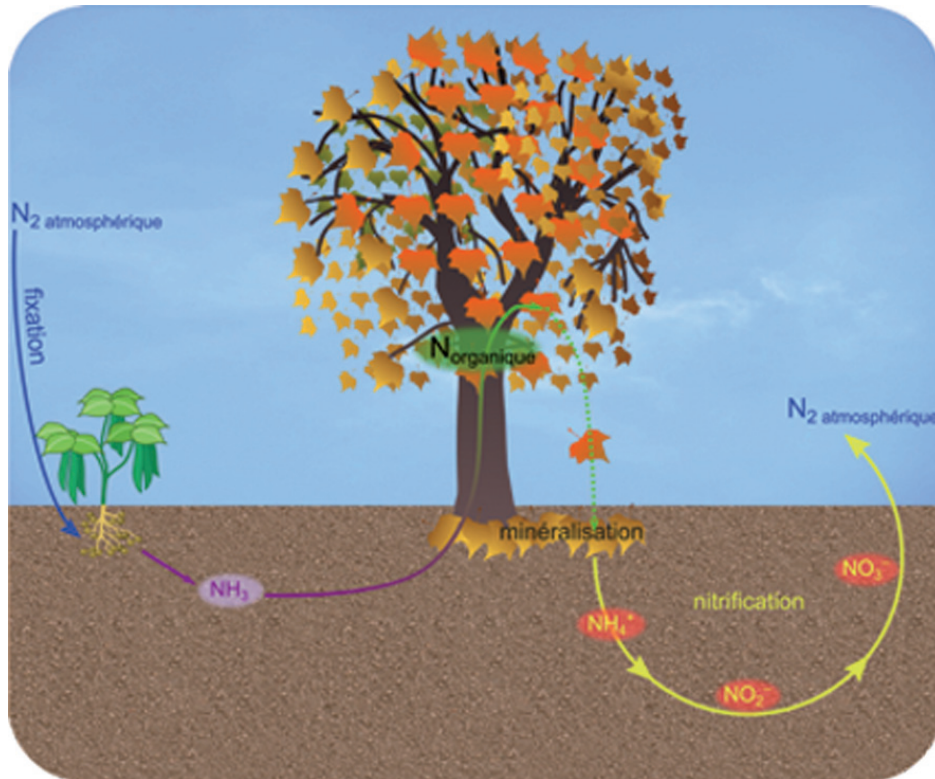
L'un des appareils de laboratoire qu'utilisa Fritz Haber pour synthétiser de l'ammoniac sous haute pression.
(Jewish Museum Berlin)



Timbre (suédois) commémorant le prix Nobel décerné à Fritz Haber pour le procédé qui porte son nom.

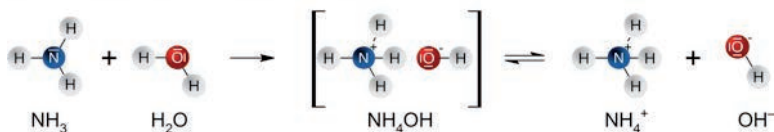
Le cycle de l'azote

Les bactéries présentes dans les nodules des légumineuses fixent le diazote de l'air et le transforment en ammoniac, distribué à leur hôte ou diffusé dans le sol. Cet ammoniac est capté par les racines des plantes, qui l'incorporent à leurs molécules pour en faire des acides aminés, puis d'autres molécules (azote organique : protéines, ADN, urée, etc.). La décomposition d'organismes morts permet de retransformer l'azote organique en ammonium (NH_4^+), qui retourne dans le sol. Par la suite, d'autres micro-organismes transforment l'ammonium en ions nitrites (NO_2^-), puis en ions nitrates (NO_3^-) : c'est la nitrification. Finalement, ces ions nitrates seront à leur tour dénitrifiés pour redonner du diazote, qui retournera dans l'atmosphère, clôturant le cycle.



Ammoniac ou ammoniaque ?

L'ammoniaque ou hydroxyde d'ammonium (NH_4OH) est la forme hydratée (soluble) de l'ammoniac (NH_3). Il se forme par la réaction de l'ammoniac avec l'eau.

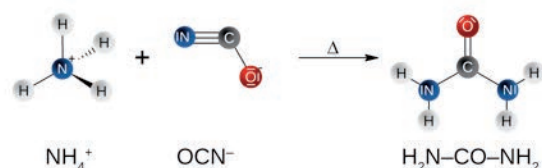


L'urée

L'urée (ou carbamide) est un composé naturellement produit dans le foie par dégradation des protéines, puis éliminé par l'urine. C'est aussi l'un des constituants majeurs des engrais azotés. L'urée est la première molécule organique copiée par l'homme. C'est en 1828 que Friedrich Wöhler fabriqua de l'urée au départ de composés exclusivement minéraux, ouvrant ainsi la voie à la synthèse de molécules organiques.

Synthèse de l'urée

En faisant réagir l'acide cyanique et l'ammoniaque, Wöhler produit du cyanate d'ammonium qui se transforme en urée en chauffant.





ALIMENTS & MÉDICAMENTS

AVANTAGES ET DÉSAVANTAGES NUTRITIONNELS DES LÉGUMINEUSES ALIMENTAIRES



Musée des Plantes médicinales et de la Pharmacie

L'intérêt nutritionnel des légumineuses alimentaires résulte principalement :

- de leurs contenus protidiques totaux élevés (35 % des protéines consommées dans le monde par l'Homme) associés à des Coefficients d'Efficacité Protidique (CEP¹) favorables
- de leurs apports en micronutriments² ainsi qu'en fibres hydrosolubles et non hydrosolubles améliorant le transit intestinal (contrôle de la cholestérolémie, du risque cardiovasculaire, du diabète et du cancer colorectal)
- de leur intérêt pour la production d'aliments destinés aux individus intolérants au lactose et allergiques aux caséines du lait (boissons préparées à partir de graines de soja).



Facteurs Antinutritionnels (FAN³) endogènes dont la présence peut être indésirable :

(Remarque : les FAN entrent en jeu dans des mécanismes de défense des végétaux vis-à-vis de leurs prédateurs)

- Allergènes, en particulier dans l'arachide (produits cosmétiques !) et dans la graine de lupin (farines de boulangerie).
- Alcaloïdes anémiant (vicine et convicine dans la féverole, responsables du favisme), facteurs réduisant la digestibilité (tanins, inhibiteurs de protéases, phytates), facteurs goitrigènes, glucosinolates.
- Lectines, produits neurotoxiques (agents du lathyrisme des gesses et des vesces, alcaloïdes des lupins).
- α -Galactosides du haricot et du lupin, provoquant ballonnements et flatulences.



Lupins



Gesses



Vesces



Féveroles



Arachides

Notes :

1. Le CEP exprime la quantité de chacun des neuf acides aminés essentiels (sur un total de 20) intervenant dans la structure des protéines humaines. Contrairement aux autres acides aminés connus, les acides aminés essentiels ne sont pas synthétisés par l'homme. Seule l'association de protéines d'origines différentes permet d'atteindre des apports satisfaisants et les équilibres nécessaires.
2. Vitamines (surtout du groupe B), matières minérales.
3. Les traitements des graines de légumineuses (trempage, cuisson ou fermentation) peuvent réduire la toxicité de leurs facteurs antinutritionnels.



ALIMENTS & MÉDICAMENTS

INTÉRÊTS THÉRAPEUTIQUES DES LÉGUMINEUSES



Musée des Plantes médicinales et de la Pharmacie

Des molécules issues du métabolisme spécialisé de certaines légumineuses sont biologiquement actives. Cinq exemples figurent dans le tableau ci-après ; le galéga et la réglisse émergent parmi les autres.

| DÉNOMINATION | PARTIES UTILISÉES | CONSTITUANTS ACTIFS | ACTIVITÉS |
|--|----------------------------|---|--|
| Galéga, <i>Galega officinalis</i> L. | Parties aériennes fleuries | Galéagine, complexe de chrome III | Nouvelles indications de la galéagine et dérivés de synthèse en cours d'étude |
| Réglisse, <i>Glycyrrhiza glaba</i> L. | Racines et stolons | Saponosides triterpéniques (glycyrrhizine), flavonoïdes | Hépatoprotecteur, expectorant (glycyrrhizine), flavonoïde, antimétastatique anti-inflammatoire, antiulcéreux, antiallergique, édulcorant |
| Baumier du Pérou, <i>Myroxylon balsamum</i> (L.) Harms | Baume | Cinnamate et benzoate de benzyle | Antibactérien, antiseptique, antiparasitaire, traitement des brûlures, des plaies, des hémorroïdes |
| Mélicot, <i>Melilotus officinalis</i> (L.) Pall | Sommités fleuries | Coumarines | Veinotonique, antiedémeux (amélioration du retour veineux), diurétique |
| Bugrane, <i>Ononidis spinosa</i> L. | Racines | Huile essentielle, isoflavones, triterpènes | Antilithiasique, diurétique |



Galega officinalis L.



Glycyrrhiza glaba L.



Myroxylon balsamum L.
Récolte du Baume



Melilotus officinalis
(L.) Pall



Ononidis spinosa L.

LES FÈVES ET LES PETITS POIS : GÉNÉRATEURS DE FLATULENCES

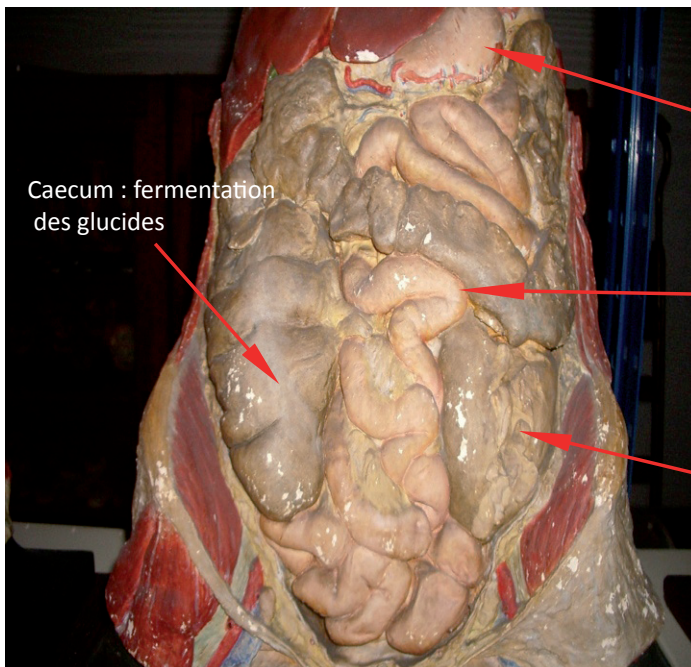
LABO

Musée d'Anatomie et d'Embryologie Louis Deroubaix

LABO

Il est bien connu que les fèves des haricots et les petits pois génèrent d'inconfortables flatulences, parfois nuisibles à la vie en société. Ces flatulences résultent de la présence d'amidon en grande quantité, qui est une sorte de polymère végétal de glucose. Les bactéries intestinales sont responsables de ce processus de fermentation, qui se déroule dans le colon, particulièrement dans son premier segment, le caecum. Cette fermentation explique l'émission de la plupart des gaz responsables de la flatulence. Ces gaz sont constitués d' H_2 , de CO_2 et de méthane, avec une production moyenne de 500 ml par jour. La putréfaction des protéines, qui s'opère dans le colon, produit des gaz soufrés toxiques donnant aux flatulences une odeur d'œuf pourri.

La photographie représente un moulage en plâtre de la collection Nicolas conservé dans le musée d'Anatomie et Embryologie Louis Deroubaix. Il a été fabriqué au début du XX^e siècle à Paris par l'anatomiste Adolphe Nicolas et ses collaborateurs Roux et Augier. Il démontre les différentes portions du tube digestif de l'espèce humaine.



Caecum : fermentation des glucides

Estomac : digestion des protéines

Intestin grêle : résorption des substances nutritives

Colon descendant : putréfaction des protéines et résorption d'eau

LABO

VOUS AVEZ DIT RÉNIFORME ?

LABO

Musée d'Anatomie et d'Embryologie Louis Deroubaix

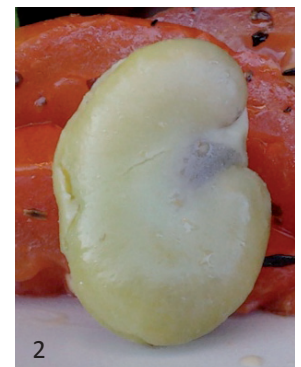
Quand on définit la forme du rein, on dit habituellement « réniforme ». Or, l'adjectif réniforme signifie « en forme de rein ». Voici une tautologie qui mérite que nous nous arrêtions sur ce concept. Plusieurs objets revêtent cette forme. Par exemple, le classique « bassin réniforme », utilisé dans les hôpitaux et dans lequel est déposé notre rein plastiné.



Un bassin réniforme



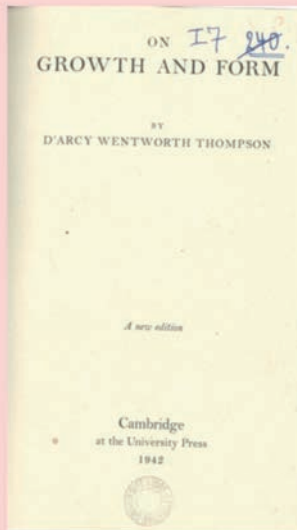
1



2

1. Un rein humain plastiné (Musée d'Anatomie et Embryologie Louis Deroubaix, ULB) ; 2. Une fève de haricot

Le rein et la fève du haricot partagent cette forme, à tel point que la fève agrandie évoque irrésistiblement un rein de petite taille



L'ouvrage de d'Arcy Wentworth Thompson

Cette convergence de formes avait fait l'objet de savantes dissertations par d'Arcy Wentworth Thompson (1860-1948), dans son livre fameux. Dans ce livre, l'auteur tente de dégager des lois géométriques naturelles qui tendent vers la convergence de certaines formes (spirales régies par le nombre d'or appliqués aux coquillages, mais aussi à la cochlée, l'organe de l'audition ; corolles de fleurs comparées aux éclaboussures de la chute d'un corps dans du liquide, etc.). Il avait remarqué l'analogie entre le rein et une fève.

Toutes élégantes qu'elles fussent, ces théories sont totalement tombées en désuétude et ne survivent que par leur caractère esthétique.



L'analogie rein-fève dans le livre de d'Arcy



LES BRUCHES : UNE FAIM DE LÉGUMINEUSES...



Muséum de Zoologie et d'Anthropologie

Les bruches sont des insectes coléoptères phytophages apparentés aux Chrysomèles, à larve granivore monophage (inféodée à une seule espèce de plante) ou polyphage (capable de se nourrir sur différentes espèces végétales). L'individu adulte est pollinivore.

Plus de 75 % des espèces de bruches connues vivent aux dépens de graines de légumineuses !

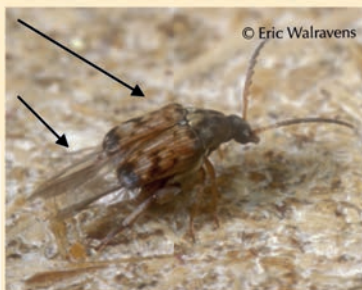
Les œufs sont pondus sur les fruits ou graines fraîches de la plante sur pied, comme sur des fruits et grains tombés et desséchés, y compris dans les stocks.

Première paire d'ailes durcie en **élytres**, qui recouvrent et protègent la seconde paire => COLÉOPTÈRE

Corps en 3 parties :
tête, thorax et abdomen
3 paires de pattes articulées
et 2 paires d'ailes
attachées au thorax
1 paire d'antennes à la tête
=> INSECTE



Abdomen segmenté, visible en vue ventrale...



Les bruches les plus fréquemment rencontrées sont :

La **bruche du haricot** (*Acanthoscelides obtectus*) : essentiellement sur le haricot, parfois sur du soja et des lentilles ; multivoltine : 2 à 3 générations peuvent se succéder si les conditions de chaleur et d'humidité le permettent.



© agraria.org



© Rasbak (d'après Wikicommons)

La **bruche des lentilles** (*Bruchus signaticornis*, syn. *B. pallidicornis*) : monophage, inféodée à la lentille (*Lens culinaris*), univoltine, une seule larve par graine.



© <http://homes.nhmus.hu/~gyorgy/zsizsiklistaangol.html>

La **bruche méridionale** de la lentille (*Bruchus lentis*) : s'attaque aux graines conservées.



https://es.wikipedia.org/wiki/Bruchus_lentis

La **bruche du pois** (*Bruchus pisorum*) : monophage sur le pois commun (*Pisum sativum*), univoltine (une seule génération par an) et un seul individu par graine.



<http://www.entomart.be/images/INS-2867.jpg>

La **bruche de la fève** (*Bruchus rufimanus*) : polyphage, sur fève, fèverole, pois et haricot. Univoltine, 5 à 6 individus par fève.



© Mick Massie



DES TROUS DANS LES GRAINS : LA FIN DES HARICOTS !



Muséum de Zoologie et d'Anthropologie

Les bruches multivoltines, qui ne pondent que sur les grains secs et dont plusieurs larves occupent un grain, peuvent endommager gravement la qualité des graines entreposées après récolte ! C'est le cas de la bruche du haricot et de la bruche du niébé (*Callosobruchus maculatus*), très résistantes à la sécheresse.



© Wibowo Djatmiko (d'après Wikicommons)



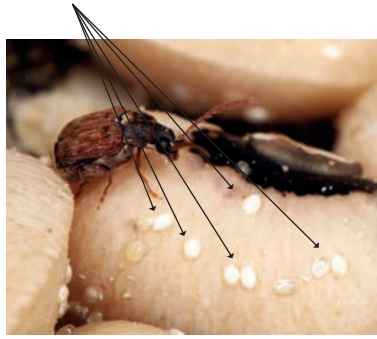
© Tita Monto (d'après Wikicommons)

Le niébé (*Vigna unguiculata* subsp. *unguiculata*) aussi appelé pois à vache, cornille, dolique à œil noir (*black-eyed Pea*), est un haricot de grande qualité nutritive, cultivé en zone tropicale, utilisé frais ou sec en cuisine...

Zoom sur la bruche du niébé

Les femelles disséminent leurs œufs sur les grains. Une larve en sort 4 à 8 jours plus tard.

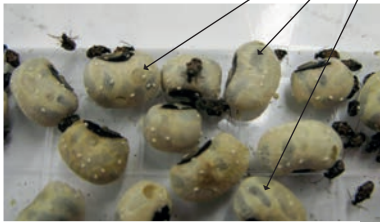
La larve perce le tégument et creuse une loge en mangeant du contenu de la graine. On voit les loges des larves dans le grain par transparence : jusqu'à 8 ou 10 par grain.



© Éric Walravens



© M. Loneux



© Originality (Wikicommons)



© Éric Walravens

Les larves se développent pendant 3 à 13 semaines dans le grain.



© Éric Walravens

Les adultes vivent 10 à 14 jours.



© M. Loneux

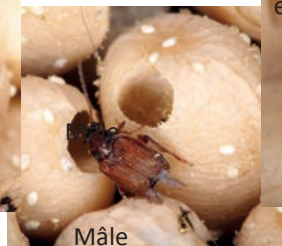


© Éric Walravens

Sa taille optimale atteinte, la larve prépare son trou de sortie en prédécoupant un opercule, s'immobilise dans une enveloppe cocon et se métamorphose : c'est le stade nymphe.

Les nouveaux adultes cherchent à s'accoupler pour assurer la descendance et le cycle recommence.

À la fin de la période de métamorphose, l'insecte adulte reproducteur émerge de la loge. Ses taches foncées apparaissent en 24 à 36 heures. Les femelles se distinguent des mâles par la forme et les taches du bout de leur abdomen...



Mâle

Femelle fraîchement émergée



Femelle âgée

© Éric Walravens



DES LENTILLES AU FOYER



Expérimentarium de Physique

La forme et le nom

La simple observation amène à fabriquer de petits disques à bords minces et au centre épais : les lentilles de verre, ainsi nommées par analogie avec le légume (XI^e siècle).



Des lentilles bien montées

Bril (venant de « béryl »), monocle, bésicles, lorgnon, pince-nez.



Carnet de bal avec système optique. Fin XVIII^e siècle.

Les lunettes

Assemblées par paires, des lentilles serties au plomb vont être utilisées pour rendre aux personnes âgées l'acuité visuelle de leur jeunesse : la fabrication systématique de ces lunettes est entreprise à Venise et à Florence au XIII^e siècle. La surface convexe des lentilles utilisées à cette époque leur donne la forme de petites lunes, d'où le nom de « lunettes ».



Bésicles en cuir. XVIII^e siècle.



LES VERRES CORRECTEURS



Expérimentarium de Physique

Au Moyen Âge, adoptant les techniques des spécialistes syriens, les artisans verriers européens perfectionnent la qualité des verres, varient les formes des appareils qu'ils soufflent, réalisent ces merveilles que sont les vitraux des églises gothiques et remarquent que les verres d'épaisseur irrégulière grossissent les dessins sur lesquels ils sont posés.



Des verres creux – concaves – apparaîtront plus tardivement ; ils améliorent la « vue faible » (myopie).

R. Grossetête (1168-1253) : « Si nous comprenons bien cette partie de l'optique, nous pourrions faire apparaître comme toutes proches des choses... très lointaines. Des objets gros et proches pourraient paraître très petits et nous pourrions lire incroyablement loin les lettres les plus petites, compter les graines et les grains de sable ou n'importe quel objet microscopique...

Vieilles comme le monde ?

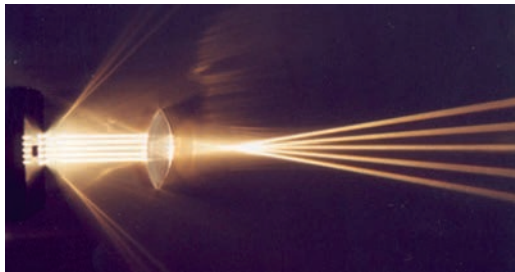
Dans l'Antiquité, les Grecs et les Romains utilisent eux aussi, sporadiquement, des verres taillés soit pour corriger la vue, soit pour concentrer la lumière et allumer des feux : Néron observait les gladiateurs au travers du rubis d'une bague, Archimède incendiait des navires à Syracuse... Les lentilles utilisées sont parfois creuses. Il faut alors les remplir d'eau pour leur donner un effet convergent.

Lentille assyrienne en cristal de roche de Nimrud (Ø 38 mm). Elle date d'environ 750 av. J.-C. © British Museum.



Les images

Jusqu'à la Renaissance, les images souvent déformées produites par les lentilles inspirent généralement la plus grande méfiance aux observateurs. Les lentilles imparfaites sont sources d'erreurs et d'illusions.



Musées, collections et centres de recherche de l'ULB impliqués dans la Journée européenne du Patrimoine académique, organisée par le Réseau européen UNIVERSEUM

Centre de Culture Scientifique de l'ULB à Charleroi-Parentville : Jean Richelle

Coordination du Réseau des Musées de l'ULB : Nathalie Nyst

Écomusée du Viroin : Pierre Cattelain

Expérimentarium de Chimie (XC) : Claudine Buess-Herman, Jean-Christophe Leloup, Cécile Moucheron, Nathalie Vaeck

Expérimentarium de Physique (XP) : Pierre Devahif, Philippe Léonard

Jardin botanique Jean Massart : Laurence Belalia, Alexia Totté

Master en Gestion culturelle : Maria Milagros Berutti, Catherine Defraigne, Alexia Jooris, Valérie Pètre

Musée d'Anatomie et d'Embryologie Humaines – Louis Deroubaix : Nathalie Van Muylder

Musée des Plantes médicinales et de la Pharmacie : Renée Fastré, Maurice Vanhaelen

Muséum de Zoologie et d'Anthropologie : Laurence Belalia, Michèle Loneux

QUELQUES RECETTES À BASE DE LÉGUMINEUSES RASSEMBLÉES PAR L'ÉCOMUSÉE DU VIROIN ET LE MUSÉE DU MALGRÉ-TOUT

HOUMOUS À L'ANTIQUE

Pour 6 personnes :

- 250 g de pois chiches secs, ou 550 g de pois chiches en conserve bio (1 grosse boîte ou 2 petites)
- le jus d'un demi citron bio
- 120 ml d'huile d'olive vierge extra bio
- 1 trait d'huile de sésame
- 1 gousse d'ail frais bio
- 1,5 cuiller à café de cumin moulu
- 25 belles feuilles de menthe fraîche hachée bio
- 4 tours de poivre du moulin

Préparation : 15 mn

Cuisson : 0 mn

Repos : 15 mn

Temps total : 30 mn



1. Pour les pois secs : faire tremper pendant 12 h. Jeter l'eau de trempage. Faire cuire dans 5 volumes d'eau pendant 1 h 30. Bien rincer et égoutter les pois chiches (Idem pour les pois chiches en conserve). Mélanger le jus de citron, l'huile d'olive, l'huile de sésame, l'ail pressé, la menthe et le cumin moulu.
2. Mixer les pois chiches en incorporant petit à petit le mélange de jus et d'huiles aromatisés. Mixer jusqu'à obtention d'une préparation lisse et homogène.
3. Mettre en coupe ou pot. Servir avec des tranches de pain, des galettes libanaises ou des grissini.

FOUL DE LENTILLES À L'ANTIQUE

Pour 6 personnes :

- 500 g de lentilles jaunes sè bioches bio
- 1 gousse d'ail frais bio
- 1 oignon frais bio
- ½ botte de persil bio
- Sel
- Poivre noir du moulin

Préparation : 10 mn

Cuisson : 20 mn

Temps total : 30 mn



1. Rincer les lentilles à l'eau courante. Les mettre dans une casserole d'eau froide non salée, avec la gousse d'ail, en les recouvrant de 2-3 cm d'eau. Les mener à ébullition et laisser cuire environ 15 minutes, jusqu'à ce qu'elles soit bien cuites. Bien égoutter.
2. Hacher finement l'oignon et le persil. Incorporer ces ingrédients, une pincée de sel et 4 tours de moulin à poivre aux lentilles encore chaudes et mixer le tout.
3. Mettre en coupe ou pot. Servir froid avec des tranches de pain, des galettes libanaises ou des grissini, ou chaud comme purée d'accompagnement d'un plat.

CRÊPES DE POIS CHICHES AU CUMIN

Ingrédients pour 10 crêpes

- 300 g de farine de pois chiches bio
- 2 cuiller à café de sel
- 2 cuiller à café de cumin en poudre
- 500 ml d'eau
- huile bio

Préparation : 10 mn

Cuisson : 2 mn

Temps total : 2 h 12 mn

1. Dans un saladier, mélanger la farine, le sel et le cumin...
2. Ajouter 500 ml d'eau en fouettant bien pour éviter les grumeaux.
3. Couvrir et laisser reposer au frais pendant deux heures, ou jusqu'à une nuit, cela n'en sera que meilleur., puisque cela aura un peu fermenté...
4. Faire cuire dans un poêle huilée comme des crêpes classiques. Si une crêpe résiste au moment de la décoller au moment de la retourner, ne pas s'acharner, lui donner simplement quelques secondes de cuisson supplémentaires.
5. Servir au fur et à mesure, ou garder au chaud dans un four à 50°.



CRÊPES DE POIS CHICHES SUCRÉES

Suivez la même recette, sans le cumin, et en remplaçant les 2 cuillers à café de sel par 2 pincées... Garnissez comme vous voulez.

HOUMOUS AU CHOCOLAT

Pâte à tartiner maison

Pour 4 personnes :

- 500 g de pois chiches bio
- 3 cuiller à soupe de poudre de cacao non sucré
- 500 ml de sirop d'érable
- 1/2 cuiller à thé d'extrait de vanille (facultatif)
- Cannelle et sel (facultatif)

Préparation : 15 mn

Cuisson : 0 mn

Temps total : 15 mn

1. Rincer les pois chiches
2. Mixer les pois chiches, la poudre de cacao et le sirop d'érable jusqu'à obtention d'une préparation lisse et homogène.
3. Ajouter éventuellement la vanille, la cannelle et le sel selon votre goût.
4. Ajouter un peu d'eau si le mélange est trop épais.



Toutes ces recettes sont, en principe, sans ou pauvre en gluten !

NOS PARTENAIRES «PRODUITS DU TERROIR»



**Boucherie
Charcuterie**
JANVIER
Spécialité de gibiers
en saison
6 rue JB Périnet
Oignies-en-Thiérache
060/39.05.52

**Escabèche
(La Madeleine)**
Fabrication Artisanale
*ESCAVIR sprl
Philippe
DUMOULIN*
Rue Jean Chot, 35
5670 OLLOY-sur-Viroin
Tél/Fax :
+32 (0) 60 39 00 35
GSM :
+32 (0)474 38 80 39
infos@escavir.be
www.escavir.be

**Escabèche
La Madeleine**
Fabrication Artisanale
Pierre DUMOULIN
Filets de truites fumées
Saumon fumé
Bisque de truites
fabrication artisanale
Poisson frais,
Plateaux de fruits de mer.
35 Rue Jean Chot • 5670 Olloy-sur-Viroin
+32 60 39 00 35 • +32 494 40 70 83
commande.poisson.escavir@gmail.com
www.escavir.be

RENSEIGNEMENTS

Les «Chroniques de l'Écomusée», ont pour but de resserrer les liens entre l'Écomusée et ses sympathisants regroupés au sein des «Amis de l'Écomusée», de les faire participer à nos enquêtes et de diffuser des informations sur nos activités (expositions, colloques, nouvelles acquisitions...).

Pour s'abonner et devenir membre des «Amis de l'Écomusée», il suffit de s'acquitter d'une cotisation annuelle de 15 € minimum ; au-delà de 40 €, les dons sont fiscalement déductibles. Versement sur le compte Belfius de l'asbl DIRE n° **BE92 0682 2250 7923**.

L'Écomusée dispose d'une liste de ses publications qui peut être obtenue sur simple demande au secrétariat, ou sur <http://www.ecomuseeduviroin.be/index.php?page=publications>

Devenez fan de notre page Facebook : Ferme-château de Treignes - Écomusée du Viroin

Écomusée du Viroin

Rue Eugène Defraire, 63 - B.5670 TREIGNES
Tél. : +32(0)60/39.96.24 - Fax : +32(0)60/39.94.50
Courriel : bbarbier@skynet.be
<http://www.ecomuseeduviroin.be>